
WIDENER
HN XbPK


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
VE
RI
TAS
CHRISTO ECCLESIAE




Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

GENÈVE.—IMPRIMERIE FERD. RAMBOZ, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

4e série

TOME VIII.

GENÈVE,

JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE DE LA CITE.

PARIS,
JOEL CHERBULIEZ,
PLACE DE L'ORATOIRE, 6.

ALLEMAGNE,
J. KESSMANN,
GENÈVE, RUE DU RHÔNE, 171.

1848

MAI 1848.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE GENÈVE.

DES FEMMES DE LETTRES, EN FRANCE.

Dans tous les temps il y a eu des femmes auteurs, et nous ne sommes pas de ceux qui prétendent donner aux hommes le privilége exclusif des travaux de plume. Nous reconnaissons, au contraire, qu'en certaines régions de la pensée l'imagination féminine possède une incontestable supériorité. La grâce délicate du sentiment, la finesse de l'esprit, l'élégance de la forme sont ses attributs naturels, et lorsqu'il s'y joint une culture intellectuelle bien dirigée, un jugement sain et un goût pur, elle peut certainement aspirer à des succès littéraires tout à fait légitimes.

Mais la carrière des lettres offre beaucoup d'écueils dangereux pour la femme, qui ne peut les éviter qu'à force de tact ou de génie. Les inconvénients de la publicité sont plus grands pour elle ; en général son éducation ne l'y a point préparée, et il lui est bien difficile de se mettre en scène de cette manière, sans franchir quelquefois les limites de la réserve que lui imposent les convenances sociales. Son essor imaginatif dégénère aisément en révolte ouverte contre cette réserve qu'elle rejette dès lors comme un joug injuste et odieux. Pour se venger du rôle secondaire qui lui est assigné dans les relations de la vie

positive, elle aspire à lutter d'audace et de puissance avec l'homme sur le théâtre de l'idéalisme. C'est une lutte périlleuse où quelques-unes, sans doute, réussissent à obtenir une gloire chèrement achetée, mais où le plus grand nombre ne parvient qu'à fournir un but aux traits acérés de la critique. On ne saurait le nier, dans cette circonstance l'homme ne se montre pas généreux; il est vrai que les conditions mêmes de la société lui font un devoir de réprimer la révolte avant qu'elle devienne trop contagieuse. Aussi voyons-nous qu'à toutes les époques le ridicule s'est attaché aux essais de ce genre. Dans le dix-septième siècle nous avons eu les femmes savantes et les précieuses ridicules, aujourd'hui ce sont les femmes de lettres.

Assurément, de nos jours comme jadis, il ne manque pas d'honorables exceptions, et il serait absurde de vouloir condamner en masse une classe tout entière sans distinguer l'or pur de l'alliage, le talent modeste et réel de la médiocrité prétentieuse. Nous ne dirons point avec le Chrysale de Molière :

> . . . . qu'une femme en sait toujours assez,
> Quand la capacité de son esprit se hausse,
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Mais nous nous efforcerons de faire la part du bien et du mal, du vrai et du faux, de signaler les abus et de montrer surtout que faire métier et marchandise de sa plume convient encore moins à la femme qu'à l'homme. Celui-ci n'y compromet que la littérature et sa propre renommée, la femme risque de plus l'honneur de son sexe, dont la solidarité ne permet pas que la plus légère atteinte lui soit portée impunément.

La femme de lettres est une invention tout à fait mo-

derne. On ne la connaissait guère encore dans les premières années de ce siècle; elle commençait seulement à poindre sous la restauration, et ce n'est que depuis 1830 qu'elle a pris son essor complet. Comme beaucoup d'autres manifestations de notre époque, elle est un des résultats du progrès des lumières. C'est triste à dire, mais en éclairant certains sentiers modestes de la vie on en a dégoûté ceux ou celles qui jusque-là les suivaient sans peine. On leur en a fait plus vivement sentir les misères et mépriser les dévouements obscurs. Ce n'était pourtant là ni le rôle que devait jouer la culture intellectuelle, ni le but que se proposaient ses zélés promoteurs. En s'efforçant de mettre l'instruction à la portée de tous on voulait, au contraire, semer des fleurs sur toutes les routes, afin que chacun pût en cueillir sa part, et l'on rêvait ainsi l'ennoblissement des professions les plus humbles. Que de fois n'a-t-on pas prédit qu'un jour viendrait où le manœuvre, déposant sa bèche ou sa truelle après son travail quotidien, chercherait ses distractions et ses plaisirs dans la lecture ou l'étude? Malheureusement ces belles espérances ne se sont point réalisées. La faute en doit-elle être attribuée à une mauvaise direction, à l'emploi de méthodes insuffisantes, ou bien y a-t-il incompatibilité réelle entre le développement de l'esprit et l'exercice de métiers plus ou moins manuels? L'avenir résoudra peut-être ces questions, mais en attendant, il est certain que le principal résultat obtenu jusqu'ici est un déclassement très-fâcheux pour la société, non moins que pour les individus.

Ce résultat de l'instruction publique est surtout sensible chez les femmes, et cela par deux motifs faciles à comprendre. D'abord elles ont, en général, une imagination plus active et plus mobile, à laquelle leurs occupations

sédentaires laissent tout le temps de travailler; puis n'étant point maîtresses de choisir leur entourage, la culture intellectuelle ne sert trop souvent qu'à leur rendre le joug du devoir insupportable. C'est à elles que s'applique principalement le dicton populaire : « Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.» Et si une fois elles se persuadent que cette nécessité n'est qu'un odieux esclavage, le lien est bientôt rompu.

La jeune fille, dont l'intelligence s'est ouverte aux leçons de l'enseignement primaire et qui ne trouve pas dans sa famille le contre-poids d'une éducation morale appuyée sur l'exemple des sentiments affectueux et des vertus domestiques, perd promptement l'équilibre indispensable aux exigences de sa condition. A mesure que son esprit s'éclaire, son cœur semble devenir de plus en plus étranger au milieu où elle est appelée à vivre. La noble tâche de soutenir ses vieux parents du travail de ses mains, de consacrer peut-être sa jeunesse à une vie de renoncement et de sacrifices, n'apparaît plus à ses yeux que comme un malheur ou même comme une humiliation. Son amour-propre se révolte et la fait aspirer à chercher une position plus relevée, dans un monde idéal que sa fantaisie peuple de chimères séduisantes. Elle dédaigne la carrière que lui assignait sa destinée et veut en choisir une autre dont elle ne connaît ni les écueils ni les périls.

Telle est l'influence qu'exerce souvent la culture intellectuelle; depuis surtout que la littérature est devenue un métier qui peut être lucratif, les femmes se sont empressées de réclamer leur droit de cité dans la république des lettres. On ne saurait les en blâmer quand on songe combien peu de professions leur sont accessibles, mais il est bien permis de gémir sur les conséquences fâcheuses

qu'entraîne pour le plus grand nombre un pareil déclassement. Le rôle naturel de la femme dans la famille est trop important pour que la moindre atteinte portée à sa considération ne soit pas déplorable. Or la vie littéraire est essentiellement opposée à ce rôle, inconciliable avec les devoirs qui en résultent, sauf dans quelques cas exceptionnels trop rares pour infirmer cette règle générale.

Ce n'est pas sans motif qu'on appelle l'imagination la folle du logis, car, dès qu'on lui laisse le champ libre, elle enfante bientôt le trouble et le désordre; mais un autre effet plus fâcheux encore que produit la littérature cultivée autrement que comme une simple distraction, c'est de développer outre mesure le sentiment de l'indépendance et d'habituer la femme, dans le domaine de la pensée, à se croire en tout égale, si ce n'est même supérieure à l'homme. Que la prétention soit fondée jusqu'à un certain point, nous ne le nions pas; seulement nous croyons que chaque sexe a son empire particulier dont il ne doit pas franchir les limites, et qu'il ne convient pas plus à la femme de revêtir le pantalon et le frac qu'il ne siérait à l'homme de porter des jupons. La question de prééminence disparaît, selon nous, devant la question de spécialité. Tant que chacun reste dans la voie qui lui est propre, il ne peut y avoir qu'émulation féconde, sans rivalité funeste. Mais c'est précisément ce qu'il est très-difficile d'obtenir dans la carrière des lettres, parce que la différence du sexe s'y efface pour laisser dominer seule celle du talent.

La meilleure preuve de ce que nous avançons ici, se trouve dans le principe de l'émancipation de la femme proclamé comme une conquête de l'esprit moderne, prêché même comme un dogme par quelques-unes des étran-

ges sectes de réformateurs socialistes auxquelles la révolution de 1830 a permis de se produire au grand jour et ouvert le champ de la discussion publique. Durant la courte période où les Saints-Simoniens tinrent école de leurs doctrines, on voyait bon nombre de femmes assister aux séances et figurer même sur les bancs des adeptes, recueillant avec avidité les paroles de ceux qui les appelaient à une mission d'apostolat religieux et social. Si toutes ne se laissaient pas convaincre, la plupart du moins étaient singulièrement flattées, et si le père Enfantin échoua dans sa recherche de la femme libre, on ne peut nier qu'il n'ait contribué beaucoup à répandre certaines idées d'indépendance assez peu conciliables avec les conditions actuelles de la société. Les utopies les plus extravagantes laissent toujours quelque chose après elles, parce qu'en général elles procèdent ou s'étayent de quelque principe qui existe à l'état de germe déjà plus ou moins développé dans les esprits. Celle des Saints-Simoniens donna l'essor au principe de la parfaite égalité des deux sexes dans le domaine intellectuel. Les réformateurs socialistes pensèrent y voir un élément de succès tel que leurs prédécesseurs en avaient trouvé tour à tour dans l'émancipation de l'esclave, puis dans celle du serf, puis dans celle du peuple. Il ne restait plus que la femme à émanciper, et assurément c'était bien là le levier le plus efficace pour opérer la révolution sociale. Aussi les fouriéristes s'en emparèrent également, et les communistes eux-mêmes n'ont pas dédaigné d'en faire usage. L'union conjugale fut donc dépeinte comme un odieux esclavage, et l'on imagina d'abandonner les devoirs de la famille à celles qui se sentiraient disposées à les remplir. Pour les autres, liberté complète de placer leurs affections où bon leur semblerait,

et de se livrer à tous leurs penchants. Mais ces doctrines, étant jusqu'ici restées à l'état de théories, ont eu bien moins d'influence que l'exemple pratique d'une femme d'un talent supérieur qui ne craignit pas de s'émanciper elle-même, sans attendre le secours de l'*harmonie* ou de la *communauté*.

En 1830 parut un roman intitulé *Rose et Blanche*, qui obtint quelque succès. Un libraire, frappé du mérite de cet ouvrage, voulut en connaître l'auteur, et il découvrit que le roman était l'œuvre d'un jeune homme et d'une jeune femme qui travaillaient en commun dans une fort modeste chambre d'hôtel garni. Un autre manuscrit, celui d'*Indiana*, se trouvait déjà tout prêt, et le libraire s'empressa de l'acheter. La jeune femme était une marquise qui, s'ennuyant de sa vie de château et encore plus de l'époux que des convenances de famille lui avaient imposé, s'enfuit un beau jour, vint à Paris, se jeta d'abord dans un couvent, puis le quitta pour un genre de vie plus conforme aux rêves de son ardente imagination. Quelque temps après la publication d'*Indiana*, elle se sépara de son collaborateur en lui prenant la moitié de son nom dont elle se fit celui de Georges Sand, et sa célébrité grandit dès lors rapidement. Se souciant fort peu des convenances sociales, s'appropriant à cet égard l'allure tout à fait indépendante de l'homme de lettres, confondant en quelque sorte dans sa personne les qualités et les faiblesses des deux sexes, elle devint bientôt l'objet de l'attention publique, elle fut l'auteur à la mode et n'excita pas moins la curiosité que l'admiration. C'était un écrivain du premier ordre, aussi l'étrangeté de sa conduite ne fit-elle que rendre son succès plus éclatant. On est, en général, assez porté à pardonner les écarts du génie, on excuse volon-

tiers les esprits supérieurs de ne pas savoir se plier aux exigences de la vie commune. Georges Sand, après avoir rompu brusquement avec la société, y reconquit sa place par la puissance du talent. Mais elle n'en avait pas moins consacré l'émancipation de la femme dans le sens le plus entier du mot et inauguré l'essor de la femme de lettres.

Les conséquences de ce fait n'ont pas tardé à se développer. La carrière était ouverte; à défaut de génie, il ne fallait plus que de l'audace pour s'y lancer et l'audace ne manqua point. Comme il arrive toujours, on imita les écarts, s'imaginant sans doute que le talent viendrait à la suite. Les manifestes féminins se succédèrent en grand nombre; nous rappellerons, entre autres, celui de Madame Flora Tristan qui, dans ses *Pérégrinations d'une Paria*, déclarait que « l'organisation sociale, en opposition à la Providence, substitue la chaîne du forçat au lien d'amour, et divise la société en *serves* et en *maîtres.* » Cette dame avait aussi quitté son époux, et elle réclamait un ordre social où l'amour fût la *passion pivotale.* Elle s'indignait d'autant plus que son coup de tête n'avait abouti qu'à la faire passer de l'état de *serve* à celui de *paria*, condition qu'elle partageait, disait-elle, avec trois cent mille de ses compatriotes. Elle avait bien, en effet, quelque raison de se plaindre; la médiocrité paie souvent les fautes du génie, quand elle croit marcher sur ses traces en les parodiant.

Les femmes de lettres se multiplièrent bientôt, et il se forma parmi elles une société pour publier un journal destiné à soutenir les intérêts de l'émancipation féminine. Ce recueil eut des phases diverses, tomba et se releva plusieurs fois, sans pouvoir obtenir une existence durable. Mais il introduisit chez ses rédactrices toutes les habitudes

de la vie littéraire parisienne, c'est-à-dire du métier des lettres avec ses vicissitudes étranges et ses roueries mercantiles. On se réunissait sous le patronage de quelque complaisante bailleuse de fonds, et, tant qu'il y avait de l'argent en caisse, c'était merveille de voir l'aréopage féminin discutant les questions sociales. Des hommes, en très-petit nombre, étaient parfois admis dans ces assemblées, sous la condition de jouer le rôle de simples spectateurs et de payer leur tribut d'hommages à la femme émancipée. Puis quelqu'une des grandes prêtresses du lieu, vêtue avec la plus riche élégance, robe de velours et chapeau à plumes, ayant équipage et laquais en livrée, faisait de temps en temps une tournée en quête d'abonnés, visitait les libraires et leur jetait de la poudre aux yeux. Mais, oh fragilité des choses humaines! il ne se passait souvent pas six semaines que la même quêteuse reparaissait en robe d'indienne de couleur incertaine et fort crottée, venant demander quelque travail de traduction à faire ou bien offrir à tout prix les productions de sa plume. Au luxe succédait la misère, le ton protecteur de la grande dame avait fait place aux supplications de la plus humble solliciteuse.

Ces tristes alternatives, dans lesquelles tant de jeunes hommes usent leurs facultés, dépensent en stériles essais leur talent et leur esprit, et fatiguent avant l'âge le ressort nécessaire à la vie intellectuelle, ont encore bien d'autres écueils plus dangereux pour la femme. Elle y perd infailliblement la fraîcheur délicate de ses impressions, cette propriété précieuse, semblable à la blanche poussière qui recouvre certains fruits, et dont le charme se sent mieux qu'il ne peut se définir. Pour elle, d'ailleurs, l'expérience qu'on y acquiert est rarement un gain. C'est dans le do-

maine du sentiment et de l'imagination que son esprit est naturellement porté à se développer. Or la vie de la femme de lettres, le plus souvent isolée de toutes les affections de la famille, offre peu d'aliments au cœur; les sentiments y sont remplacés par des passions, et l'imagination s'y trouve sans cesse surexcitée d'une manière désastreuse. A la pureté du goût, à l'élégance fine et gracieuse, à la modeste retenue qui sont les plus beaux apanages de la plume d'une femme, succède une fougue désordonnée dont rien n'arrête plus les écarts.

L'appât de la liberté séduit aisément la jeunesse irréfléchie. Elle voit de loin une carrière semée de fleurs, et conduisant à la gloire. Comment ne la préférerait-elle pas à l'ingrat et monotone labeur d'une profession obscure? Ce n'est qu'après y être entrée qu'elle aperçoit les cailloux pointus dont la route est garnie, les périls et les misères de toutes sortes auxquels la plupart succombent avant d'en avoir parcouru seulement la moitié. Et puis les premiers pas sont souvent les plus faciles. En ceci la femme jouit d'un avantage funeste. Le début de son talent éveille l'intérêt; on l'applaudit; on l'exalte; on la protége volontiers. Plus elle est jeune surtout et plus il se trouve d'échos complaisants pour répéter son nom en louant ses vers ou sa prose. Tout conspire à lui faire envisager le sort de la femme de lettres comme un but digne d'envie, qui promet à son ambition fortune et renommée. Hélas! les déceptions ne tardent pas à suivre, l'abandon se fait bientôt sentir, et à moins que la nature ne l'ait douée d'une puissance de talent bien rare, sa destinée inévitable est de végéter misérablement, de se meurtrir et se briser contre des obstacles qui renaissent sans cesse, et de mourir à la peine sans autre récompense que les témoignages tardifs

d'une stérile pitié pour laquelle cette mort devient aussitôt un merveilleux sujet d'exploitation poétique.

C'est ainsi qu'il en advint de la jeune poëte de Nantes, Mlle Elisa Mercœur. Dès sa plus tendre enfance, elle eut le malheur d'être entourée de l'adulation, de la sottise et de la vanité, qui présidèrent à son éducation comme trois méchantes fées jalouses des nobles facultés dont la nature l'avait douée. A peine sut-elle manier une plume qu'on exploita sans pitié les premiers symptômes de l'inspiration poétique qui se manifestaient en elle. On la lança dans la carrière des lettres avant même qu'elle pût avoir la conscience de ce qu'elle faisait. A l'âge de seize ans, Elisa Mercœur écrivait pour les journaux de Nantes, et ses vers faisaient les délices des métromanes de province, fort prodigues comme on sait, d'éloges enthousiastes et de couronnes de laurier. Bientôt elle fut la muse armoricaine, la muse bretonne, et l'une des curiosités de la ville de Nantes que l'on montrait aux touristes. Une souscription lui permit de publier un volume de poésies, et dès lors toutes ses espérances se tournèrent vers Paris, où déjà de bienveillants protecteurs lui avaient fait obtenir une pension de la liste civile à titre d'encouragement. Les vers de la jeune fille étaient gracieux et purs; on y trouvait un vif sentiment de l'harmonie poétique, et parfois une verve d'inspiration assez remarquable. Mais ce n'était encore que les vagues préludes d'un talent qui s'essayait à reproduire quelques échos affaiblis des Méditations de Lamartine. Il aurait fallu laisser à ces germes le temps de se développer, d'élaborer leur sève originale, et de porter des fleurs en leur saison. Malheureusement cela ne faisait point le compte des trois méchantes fées qui, trop bien secondées par la faiblesse maternelle, n'aspiraient qu'au moment d'exploi-

ter sur un grand théâtre, le petit prodige dont elles avaient hâté la croissance en l'élevant sous cloche dans une serre chaude. Elisa Mercœur avait sucé avec le lait, non pas le noble amour de la gloire qui doit féconder l'imagination du poëte, mais le désir du succès bruyant et surtout productif, en sorte que la pauvre enfant, à peine entrée dans son adolescence, calculait déjà ce que pouvaient lui rapporter ses vers et les estimait au taux de leur valeur vénale. Dès son début, la poésie fut un métier pour elle, métier assez lucratif même, grâce à l'aveugle bienveillance de protecteurs imprudents. Bientôt une lettre flatteuse de Mr. de Châteaubriand, et l'un de ces éloges outrés dont Mr. de Lamartine est trop facilement prodigue : « Je prévois que cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes, » vinrent exalter les espérances de la mère et de la fille. On ne douta plus que le génie d'Elisa ne fut destiné aux plus brillants triomphes, et l'on partit pour la capitale. En effet, la jeune poëte, belle, aimable, patronnée par de nobles personnages, excita d'abord un intérêt général. Les salons l'accueillirent, les hauts et puissants seigneurs de la littérature s'inclinèrent devant elle; on la combla d'hommages; elle eut accès jusque dans les ministères où sa muse ne se fit pas en vain solliciteuse. La fortune semblait lui sourire, et elle n'attendait plus qu'une heureuse inspiration pour immortaliser son nom par quelque chef-d'œuvre sublime. Mais l'inspiration ne venait pas, et les fatigues de cette vie mondaine épuisaient les forces d'Elisa. Une tragédie, *Boabdil, roi de Grenade*, fut cependant achevée et présentée au comité de lecture du théâtre français. Le refus qu'éprouva cette pièce, dans laquelle la jeune poëte avait placé tout son espoir, porta le dernier coup à sa santé délabrée. Elisa Mercœur languit

quelques mois, et s'éteignit consumée par l'existence fiévreuse à laquelle on l'avait condamnée si impitoyablement.

Les fleurs ne manquèrent pas à sa tombe, sa mémoire fut célébrée en vers et en prose; on souscrivit pour lui élever un monument, pour publier une édition de ses œuvres complètes. Mais de ce talent si vanté, qui devait effacer tous les poëtes contemporains, que reste-t-il? Quelques ébauches dont on ne parle déjà plus et une lamentable histoire qu'on oubliera trop vite.

Quelques années plus tard, nous trouvons encore une autre jeune fille, Marie-Laure, également arrachée de son humble condition sociale par la flatterie inconsidérée, par les éloges exagérés, par les prédictions menteuses, pour aller se briser contre les écueils de la capitale. Née dans une petite ville de Normandie, elle s'était développée toute seule, en présence de la nature, presque sans étude, et d'imprudents amis la poussèrent à sa perte. Ses vers furent vantés comme des chefs-d'œuvre; de brillants succès semblaient l'attendre à Paris. Mais la pauvre enfant ne trouva dans la capitale que l'abandon et la misère. Il fallut vivre de sa plume au jour le jour, écrire pour les journaux, solliciter, mendier l'entrée de quelque obscur feuilleton. La lutte était au-dessus de ses forces, son organisation frêle et délicate succomba.

Ces deux exemples ne sont pas les seuls qu'on pourrait citer. Mais ils suffisent pour nous montrer quelle est la destinée des femmes de lettres, dont l'élite est ainsi moissonnée avant le temps. En effet, parmi celles qui résistent, la médiocrité domine; c'est elle qui se plie le mieux aux exigences du métier. On peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil rétrospectif sur les nombreuses productions

de cette nouvelle catégorie d'écrivains qui a pris tant de place dans la littérature des quinze dernières années. Poésie, roman, histoire, livres pour la jeunesse, spéculations philosophiques et sociales même, ont été explorés par les femmes, et le simple catalogue de leurs œuvres remplirait bien des pages. Mais de tout ce débordement intellectuel qu'est-il resté? Nous n'hésitons pas à le dire, sauf Georges Sand, les femmes qui se sont acquis un nom durable se trouvent précisément parmi celles qui ne faisaient pas de la littérature un métier, ou qui du moins ont su allier la culture des lettres avec la pratique des devoirs que la société leur impose. Assurément la palme de la poésie appartient à Mesdames Tastu, Guinard, Damaris-Laurent, à la modeste lingère de Dijon, Antoinette Quarré. En fait d'ouvrages sur l'éducation, les premiers noms qui se présentent sont ceux de Mesdames Guizot et Necker de Saussure. Les estimables travaux historiques de Mlle Dupont lui ont valu l'honneur d'être chargée, par la Société d'histoire de France, d'une publication importante. Et parmi ces innombrables écrivains moralistes qui consacrent leur plume à l'instruction ou à l'amusement de la jeunesse. nous trouvons au premier rang Mesdames Belloc, Montgolfier, Alida de Savignac, Nanine Souvestre, Ulliac Trémadeure. Quelques-unes sont des femmes de lettres, n'ayant pas d'autre profession pour gagner leur vie. C'est vrai, mais ce ne sont pas des femmes émancipées, aspirant à secouer le joug des convenances sociales et rejetant avec dédain les qualités les plus précieuses de leur sexe. Qu'on nous permette seulement d'esquisser ici la vie de l'une d'elles, que nous désignerons sous le nom de Sophie, et l'on comprendra pourquoi nous les distinguons de la foule comme d'honorables exceptions malheureusement trop rares.

Le père de Sophie était un brave militaire qui, pour s'être montré trop franchement républicain au 18 brumaire, encourut la disgrâce de l'empereur. Tout avancement lui fut dès lors interdit et il quitta la France pour entrer au service du roi de Westphalie. En 1812, il commandait les troupes que Jérôme dut fournir à son frère pour la campagne de Russie. Lors de la débâcle de 1813, sa femme et sa fille, sans nouvelles de lui, ne sachant s'il était mort ou prisonnier, furent obligées de fuir et de rentrer en France. Elles vinrent s'établir à Versailles, où elles vécurent d'abord des débris qu'elles avaient pu sauver du naufrage. Ces ressources s'épuisèrent promptement et il fallut songer à s'en créer d'autres par le travail. C'était une dure extrémité pour la jeune fille habituée à toutes les douceurs d'une brillante existence. Mais elle puisa du courage dans l'énergie de sa mère, dont le caractère breton ne se laissait pas abattre par le malheur. Oubliant leurs habitudes de luxe et les plaisirs du grand monde, ces deux femmes se mirent à l'œuvre avec une noble résignation et soutenues par l'espoir que le retour du général leur apporterait un meilleur avenir. Hélas! après deux années, il revint, usé par de longues souffrances qui avaient altéré sa raison. Au lieu d'un protecteur et d'un soutien, c'était une charge de plus, et la joie du revoir se trouvait mélangée d'une cruelle amertume. La mère de Sophie, frappée dans ses affections les plus chères, se vit atteinte d'infirmités précoces, sa santé fortement ébranlée par ce nouveau choc vint augmenter encore les difficultés de cette position déjà si pénible. Ce fut alors qu'un compatriote qui s'intéressait à leur sort, Mr. Alexandre Duval, engagea la jeune fille à quitter l'aiguille pour la plume. Il avait reconnu en elle des connaissances, du talent, de l'imagina-

tion, et il entreprit de diriger lui-même ses premiers pas dans une carrière où elle pourrait se créer des ressources plus lucratives. Sophie, animée de ce sentiment du devoir, si puissant et si fécond dans le cœur de la femme lorsque les prétentions de l'orgueil et de la vanité n'en ont pas tari la source, justifia bientôt les espérances de son protecteur. Elle débuta par des traductions, publia quelques romans, puis trouvant enfin la voie qui convenait le mieux à la nature de son talent, elle obtint des succès remarquables, plusieurs de ses ouvrages destinés à la jeunesse furent couronnés, soit par l'Académie, soit par des sociétés particulières. La pente était glissante, son nom avait acquis une valeur mercantile; elle pouvait, en sacrifiant à la mode, en se pliant au goût du jour, faire argent des moindres productions de sa plume. Mais chez elle la conscience de l'écrivain parlait plus haut que le désir de la renommée ou de la fortune. Plaçant son bonheur dans l'accomplissement du devoir, elle a su préférer l'indépendance, avec les sacrifices d'argent ou d'amour-propre qu'elle entraîne, aux vaines fumées d'une gloire éphémère et menteuse. Dévouée à sa vieille mère paralytique qui, tout en faisant tourner son rouet, suit avec amour les travaux de cette compagne chérie, l'aide de ses conseils pleins de sagesse, de son jugement sain, de son intelligence ferme que l'âge ni la maladie n'ont altérée, elle vit retirée loin des salons, étrangères aux intrigues et aux bavardages du monde, fidèle à la noble tâche qu'elle s'est assignée et dont rien n'a pu la détourner.

Certes, de telles femmes de lettres sont, à tous égards, dignes d'être admirées, et ce n'est pas à celles-là que s'adressent nos critiques. Si la culture intellectuelle est pour elles une profession, ce n'est pas un trafic, et elles la

maintiennent au rang élevé qui lui appartient. Elles n'ont point la folle prétention de s'en faire un instrument de révolte contre l'ordre social ; tout en rivalisant avec les efforts de l'homme dans le domaine de la pensée, elles se gardent bien de quitter leur place et d'abandonner le rôle que la Providence leur a donné. Aussi peut-on leur prédire un renom plus durable que ces célébrités suspectes condamnées à disparaître avec les coteries qui les ont prônées, avec le scandale qui les a mises pour quelques jours en scène. La société a la vie dure ; ni les maux que lui cause la fièvre du progrès, ni les remèdes que lui administrent les théoriciens charlatans ne la tueront. Trompant l'espoir de ceux qui voudraient déjà l'enterrer pour la ressusciter ensuite sous une nouvelle forme, elle se lèvera quelque jour, pleine de vigueur et de santé, mettra les médecins et les expérimentateurs à la porte, et reprendra le développement régulier des principes éternels qui, dès l'origine, furent la base de son organisation, et qui seuls doivent la maintenir jusqu'à la fin des temps.

La femme émancipée est une de ces exhubérances maladives auxquelles la nature humaine est sujette, et qui sont comme le cachet inévitable de sa faiblesse et de son imperfection. Chaque époque a les siennes. Au 17me siècle nous voyons les pédantes et les précieuses ; au 18me les femmes philosophes puis les tricoteuses ; de nouvelles espèces surgiront sans doute encore, mais on peut être certain que celles de notre époque passeront comme celles des siècles précédents. La littérature, de même que toutes les autres branches de l'activité humaine, souffre aujourd'hui de la brusque transition du régime protecteur à celui de la liberté. Elle subit les inconvénients de la libre concurrence avant d'en pouvoir recueillir les heureux fruits.

On n'en saurait douter, avec le temps l'équilibre se rétablira.

En attendant, nous ne dirons point aux femmes d'abandonner la culture des lettres, cette noble jouissance de l'esprit, dans laquelle se trouve le meilleur délassement, la plus saine récréation qu'elles puissent faire succéder aux travaux et aux devoirs que leur impose la société. Nous leur rappellerons seulement que, dans le domaine de la pensée comme dans celui des mœurs, elles n'ont rien à gagner à l'échange des aimables qualités de leur sexe contre les écarts de l'indépendance masculine, et nous les engagerons à méditer ce petit fragment de Georges Sand qui, après avoir fait quelque part l'aveu du malaise qu'éprouve parfois son esprit, du vide qu'elle se sent au cœur, ajoute :

« Mais mon orgueil, d'abord souffrant et abattu, se releva, et décida que, pour être éreinté, je n'en étais pas moins un bon marcheur et un rude casseur de pierres......

« Et je repris ma route, en boitant et tombant, disant toujours que je marchais bien, que les chutes n'étaient pas des chutes, que les pierres n'étaient pas des pierres; et quoique plusieurs se moquassent de moi avec raison, plusieurs autres me crurent sur parole, parce que j'avais ce que les artistes appellent de la poésie, ce que les soldats appellent de la blague. »

Quand le génie en est réduit là, quand il est obligé d'avoir recours à de semblables stimulants pour s'exciter, quel espoir reste-t-il aux talents plus ou moins inférieurs qui commettent l'imprudence de s'engager sur ses traces, et qui risquent à chaque pas de recevoir le choc fatal de quelque éclat lancé par le *rude casseur de pierres*? Il est évident qu'il a fait fausse route et complétement perdu de vue l'idéal de la femme tel que nous le dépeint d'une ma-

nière à la fois si simple et si séduisante Mme Necker de Saussure lorsqu'elle dit : « Il y a bien du charme et de la pureté dans l'idée d'un être que sa faiblesse tient à l'abri du choc des passions hostiles, tandis qu'une fierté, une pudeur natives veillent à la garde de son cœur. Cet être a quelque chose de bien attrayant s'il s'offre sous une forme gracieuse, si sa physionomie mobile et candide est le voile transparent d'une âme que tout émeut, harpe éolienne dont chaque souffle du moment tire de nouveaux accords. Et si cet être est doué d'une sensibilité exquise ; s'il vit d'affection, pour ainsi dire ; si son dévouement, parfois héroïque, est aussi tellement désintéressé que son objet le plus constant soit encore un petit enfant qui ne la paie point de retour ; si de plus cet être est animé d'une intelligence vive, rapide, qui semble devancer les paroles et s'épancher sans leur secours, ne dirait-on pas qu'il est fait pour compléter ici-bas l'image de Dieu ? Et de même que la majesté céleste se peint sur le front élevé de l'homme, de même l'amour universel, la charité compatissante, l'action pénétrante de la grâce divine enfin, sont exprimés dans le doux regard et les traits touchants de la femme. »

Joël Cherbuliez.

BERLIN AVANT LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS.

(*Suite et fin.*)

VI.

L'instruction primaire et secondaire rentre moins dans notre sujet qui est le Berlin scientifique. Mais on sait toute l'importance donnée en Prusse à cette branche de la vie générale. L'école est le boulevard de la civilisation, c'en est aussi la propagande. La civilisation moderne engendre sa propre barbarie, qui menace de la submerger: le prolétariat. Nulle ville n'a fait plus d'efforts que Berlin pour pratiquer des trouées dans cet élément ténébreux et envahissant, pour pénétrer de lumière et de chaleur, pour instruire et moraliser ces masses toujours plus épaisses qui enveloppent l'arche de la vie supérieure; efforts sincères sinon efficaces. Ecoles des pauvres, écoles du dimanche, écoles de paroisses, écoles de la ville, écoles industrielles, écoles royales, écoles d'asiles pour les petits enfants, établissements pour les enfants moralement abandonnés, pour les jeunes criminels, pour les femmes repenties; obligation par la loi d'envoyer les enfants à l'école, et nombreuses commissions de surveillance. Ainsi, instruction élémentaire de tous les degrés, et, pour l'instruction secondaire, six grands gymnases, dont l'organisation a dès longtemps excité l'attention des gouvernements étrangers. Les professeurs de gymnases à Berlin seraient capables ailleurs de siéger dans les universités. Méthodes, livres d'études sont

l'objet d'améliorations incessantes ; la pédagogie est devenue une science entière. Pour comparer l'état de l'éducation ici et ailleurs, il n'y a qu'à comparer les livres de classe, même en un seul point, les grammaires. Tandis que des générations en France ont vécu sous la dynastie Lhomond, Burnouf ou Chapsal, livres médiocres, en Allemagne les ouvrages excellents se succèdent et se détrônent sans discontinuer. En France, une grammaire use une génération de maîtres et d'écoliers; en Allemagne, un maître use des générations de grammaires. On croit ici que les livres et les méthodes sont faites pour l'élève; ailleurs il semble que les élèves sont faits pour le livre.

La science compte à Berlin deux institutions royales : *l'Université* et *l'Académie des Sciences*. (Il y a aussi une Académie des Beaux-Arts.)

L'Université est la première de l'Allemagne, quoique la dernière venue. Occupant les trois côtés d'un parallélogramme, dont le côté libre s'ouvre sur la plus belle rue de la capitale, cet édifice immense, situé au centre de la ville du luxe et du pouvoir, entouré de l'Opéra, de la Bibliothèque royale, de l'Académie des Sciences, du palais du prince de Prusse et de l'Arsenal, symbolise clairement la place faite à la science dans l'Etat prussien. D'une architecture imposante, divisé en deux étages, contenant sous le même toit quatre ou cinq vastes musées (physique, minéralogique, zoologique, chirurgical, anatomique), trente-trois auditoires, les bureaux du sénat du tribunal académique, du secrétariat et de la comptabilité, et la grande salle de cérémonie dite *l'Aula*, ce bâtiment est une petite ville, où 2,000 néophytes viennent recueillir les enseignements de la science qu'administrent 170 maîtres. C'est bien là une de ces *almæ matres* auxquelles l'enthousiasme des étu-

diants allemands voue une sorte de tendresse mystique [1].

Indiquons, en courant, les caractères les plus saillants des professeurs allemands. C'est d'abord la négligence de la forme : infiniment peu de professeurs improvisent et se donnent quelque soin pour la prononciation, la netteté et l'élégance du débit. Plusieurs des plus célèbres sont mêmes classiques pour leurs tics et leurs attitudes maladroites ou risibles.

La solidité (la *Gründlichkeit*) est la réquisition capitale ; on lui sacrifie tout le reste, et il est certain que c'est ce qui importe le plus. L'écueil, c'est l'encombrement qui

[1] Quelques chiffres plus exacts feront mieux juger de sa grandeur.

Voici deux tableaux, l'un des *personnes*, l'autre des *cours*, tous deux pour cet hiver 1847—1848.

Personnes.

	Professeurs ordinaires.	Professeurs extraordin.	Docteurs privés.	Nombre d'étudiants.	étrangers.
I. Faculté de théologie.	5	5	4	241	73
II. » de droit	9	3	5	622	145
III. » de médecine. .	13	10	15	232	62
IV. » de philosophie.	33	31	32	445	155
Sommes.	60	49	56	1540	

Enseignants. . . 165 (ou mieux 170, en y comprenant cinq membres de l'Académie, qui donnent des cours facultatifs.)

A ces 1540 (dont étrangers, 435)
il faut ajouter 534 auditeurs non immatriculés.

2074 auditeurs.

On connaît cette organisation des enseignants à trois degrés. Les *docteurs privés* (Privat-docenten), après s'être habilités, suivant la loi, proposent des cours, cherchent à se faire connaître, publient et professent. Ceux qui se sont fait le plus remarquer sont promus au rang de professeurs extraordinaires et touchent un certain traitement variable et peu élevé. De nouveaux services font monter un degré plus haut, au titre de professeur ordinaire, qui reçoit alors des émoluments complets, et devient un homme éta-

peut s'alourdir jusqu'au fatras. Beaucoup restent embourbés dans l'érudition et n'arrivent pas jusqu'à la pensée. Le moyen entrave quelquefois le but. A choix, on préfère se passer d'inspiration que d'érudition.

La disproportion. Il est peu de professeurs qui savent tailler un cours à la longueur du temps qu'ils prennent ; à la dixième fois, ils ne réussissent pas mieux qu'à la première.

Le complet en est la cause. On ne distingue pas un

bli. Ces traitements sont aussi variés. Outre l'ascension progressive, il y a encore la voie des *appels* (Beruf) pour enlever une réputation à une autre université par un titre ou un traitement supérieur. De là l'échelonnement des honoraires.

Cours annoncés.

		Cours privés (payés.)	Cours publics (gratuits.)	Total.
I. Théologie		21	12	33
II. Droit		35	18	53
III. Médecine		50	25	75
IV. Philosophie (sept branches différentes.)	Philosophie	20	9	184
	Mathématiques	10	4	
	Sciences natur.	23	15	
	Politiq. Econom.	16	6	
	Hist. et géogr.	14	9	
	Art	8	5	
	Philologie	30	15	
En philosophie		121	63	
Sommes		227	118	345

345 cours ont été *annoncés*. En calculant que le 1/3 ou la 1/2 ne trouve pas d'auditeurs, et n'a, par conséquent, pas lieu, on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité en estimant à 180 le nombre de ces cours tenus dans un semestre, et à 110 le nombre des leçons par jour.

Ces chiffres suffisent pour montrer l'activité universitaire, surtout si l'on remarque que les cours n'ont jamais moins de quatre leçons par semaine, souvent cinq ou six, et les cours publics rarement moins de deux.

cours d'un livre. C'est la principale différence d'avec les cours parisiens qui effleurent la matière, tracent à grands traits, donnent les contours et les aperçus. Ici on serre le sujet de tout près; on l'épuise. Le professeur français excite l'appétit; le professeur berlinois le rassasie. Ainsi, l'un vous fait superficiel, l'autre vous rend *gründlich*. On doit étudier après le premier; après le second on sait. Avec ce système, le professeur commence, mais il ne finit pas toujours.

Les assistants ont aussi une physionomie particulière; je dis à dessein assistants, car les étudiants sont moins des auditeurs que des secrétaires. Toutes ces têtes assidues, couchées sur leur pupitre, et ces plumes qui courent sur le papier font le pendant naturel de ce professeur qui lit. Le rapport est impersonnel; la pensée parle à la pensée; mais les acteurs ne se voient pas. On pourrait croire les uns ou les autres passifs: ce serait une erreur. L'attention est souvent à sa plus haute concentration pendant l'opération mécanique que chacun poursuit. Vous imaginez voir un homme qui dicte et ses sténographes qui écrivent. Pas du tout, ce sont deux manières de se recueillir.

Un autre spectacle plus intéressant, comique pour un esprit léger, mais d'un comique grave, comme la comédie de la vie, est celui qu'offre le rapprochement de tous ces enseignements divers. Je ne sais plus quel poëte allemand a dit:

> Proches dans le cerveau habitent les pensées,
> Mais loin, dans le monde, se repoussent les faits.

L'université ressemble plus au cerveau qu'au monde; car les contrastes y demeurent porte à porte, et souvent s'installent au même fauteuil. Celui qui pourrait entendre

un seul jour ces 120 leçons à la fois deviendrait certainement fou de rire ou de désespoir. L'un construit, l'autre démolit; l'un dit, l'autre dédit. Une chaire combat la voisine. On vous a prouvé une thèse ici, de l'autre côté de la muraille, on la réfute. Vous avez entendu un orthodoxe; il est remplacé par un rationaliste, auquel succède un spéculatif qui vient railler un physiologiste. Le n° 1 renverse radicalement le n° 2; une heure annulle la précédente. Ayez un peu de patience et vous ne saurez plus à quoi vous en tenir. C'est là le côté comique ou tragique, suivant que vous tournez au Démocrite ou à l'Héraclite. Mais ayez plus de patience encore, et vous ferez peut-être une autre découverte : vous reconnaîtrez que vous avez dans une université une équation à mille termes, une miniature de la grande équation de la vie. Les facteurs se croisent, se repoussent, se combinent, s'entre-détruisent, mais la fin de ce carnage n'est pas le néant, c'est la simplification de la formule, le rapprochement graduel vers la vérité. Un résultat à constater, c'est que tandis que le nombre des enseignants *croît*, et que l'Etat fait plus de frais pour l'université, le nombre des étudiants *décroît*. En 1840, l'université comptait 2236 étudiants pour 142 enseignants des trois classes (professeurs ordinaires, extraordinaires et docteurs privés). En 1848, elle ne compte que 2074 étudiants pour 170 enseignants, c'est-à-dire 28 professeurs de plus et 168 étudiants de moins. Le nombre des étudiants tend à diminuer en général; mais c'est la diminution relative, le déplacement de la vogue qui importe, et il est curieux de suivre cette histoire du crédit universitaire. Ainsi Göttingen, depuis 22 ans, a perdu graduellement les deux tiers de sa clientèle; Heidelberg va, au contraire, croissant. Il y a hausse et baisse des universités,

ou bien des facultés et même des professeurs. La cherté proportionnelle de la vie, la réputation individuelle des professeurs, la direction politique de l'Etat, et enfin les oscillations de la pensée générale sont les principales causes qui influent sur cette bourse de la science.

Un autre résultat parallèle, c'est que l'ardeur scientifique baisse en même temps que les étudiants. On remarque l'abandon graduel des études désintéressées, la réduction des cours au strict nécessaire et l'accroissement continu des *Brod-Studenten* (étudiant pour se faire un gagne-pain et non pour la science même). La cause de ce fait réside dans le déplacement des préoccupations générales autant que dans l'affaissement spirituel.

Comparée avec les autres universités, Berlin montre les étudiants dans un autre rapport avec la ville : ils ne sont plus ici rois et seigneurs et se perdent dans la capitale. Entre eux, ils ne font plus société organisée et close, la vie de corps disparaît presque, et avec les professeurs ils ne sont plus sur le pied de collaboration et de commerce amical, comme dans les universités du centre et du sud, les rapports sont plus rares et plus cérémonieux. Les sérénades (Ständchen), les séminaires et le bal de l'université entretiennent néanmoins les relations, et la plupart des professeurs un peu en renom ont en outre la coutume, pour fournir une issue à l'empressement de leurs étudiants, d'établir un soir de réception, où la causerie se provoque autour d'une table à thé; malheureusement la gêne ou la timidité passe quelquefois à la ronde avec l'infusion chinoise. Mais cet embarras tient ordinairement au manque d'usage dans les jeunes gens, qui n'entrent pas dans la vie sans façon des étudiants de petite ville, dans les mœurs plus choisies des salons berlinois, sans perdre un peu l'équilibre.

L'*Académie des sciences*, fondée 110 ans avant l'université sur les directions de Leibnitz (1700), est le corps savant supérieur. Elle réunit toutes les notabilités intellectuelles du pays : tel est du moins son but. Fondée par un philosophe, elle ne s'en est pas toujours souvenue, et parfois a fermé sa porte aux plus illustres héritiers de son fondateur, par exemple à Fichte et à Hégel. Pour être juste, il faut reconnaître qu'elle a accueilli dans son sein Schleiermacher, mais sans doute comme philologue, et qu'elle possède aujourd'hui Schelling : ne serait-ce pas comme théologien ? Elle aurait ainsi éludé deux philosophes, tout en s'enrichissant de deux grands hommes. Il est vrai que son titre est Académie *des Sciences*.

L'Académie se divise en deux classes : la classe *physico-mathématique*, qui compte 29 membres ; et la classe *philosophico-historique*, qui en compte 24. Total, 53 académiciens. Au titre est attaché un honoraire annuel de 300 thalers, et l'obligation de fournir à son tour de rôle un mémoire pour les séances mensuelles de l'Académie. MM. *Encke* et *Bœckh*, l'astronome célèbre et l'illustre helléniste, sont les secrétaires perpétuels. L'Académie, qui tient une seule séance publique en janvier, est placée sous le protectorat de Sa Majesté, et publie in-4° un choix des mémoires lus dans son sein. Elle s'est fait beaucoup de tort dans l'opinion par l'affaire du conseiller de Raumer, l'année passée, et la lettre d'excuse adressée par elle au roi, lettre qu'elle ne s'attendait pas à voir livrée à la publicité, et qu'on a trouvée singulièrement humble.

L'Académie se recrute presque entièrement dans l'université. De ces 52 membres, 30 sont encore professeurs et la plupart des autres l'ont été.

Au-dessous de ces deux grands corps savants se sont

formées une foule d'associations particulières, reconnues et patentées par l'Etat. Berlin est la ville des comités et des sous-comités. On fabrique une société à propos de tout, du plus futile comme du plus grave intérêt. Chacun veut être coté, enregistré, patenté et titré, fût-ce du titre de va-nu-pieds. On désire pouvoir garder dans les cabarets son chapeau sur la tête, vite la société des *Hut-freunde.* On trouve convenable d'avoir de la musique à son enterrement, vite le *Trauer-Verein ehemaliger Militairpersonen.* On va, dit-on, fonder une société philanthropique pour faire laver les nègres, et une autre pour faire tailler les ongles aux cannibales. Du reste, sauf ses exagérations, cette tendance peut avoir de bons résultats, soit pour la vie, soit pour la science. Quelques chiffres vous montreront où l'on en est à cet égard. Berlin possède 19 sociétés pour l'intérêt des *arts et métiers*, 23 pour *l'avancement de la religion et de la moralité*, 55 *établissements privés d'utilité générale*, 115 *fondations pieuses et sociétés de bienfaisance*, et ce qui rentre surtout dans notre point de vue, 123 *bourses ou stipendia pour favoriser l'instruction*; enfin 1 société de *belles-lettres* et 25 *sociétés scientifiques*. Parmi ces dernières il faut signaler la *Société zoologique* qui, au moyen d'actions, a donné à Berlin le complément nécessaire de ses collections zoologiques mortes : *un jardin des animaux.*

VII.

Après les institutions, un mot sur les personnes. Berlin voulant être la tête intellectuelle, le pôle d'avenir de l'Allemagne, attire naturellement à lui toutes les supériorités de partout où il les trouve. Ses finances prépondérantes permettent en particulier à l'université de soustraire à toutes ses rivales leurs plus grandes capacités, et l'honneur

de paraître sur un plus grand théâtre laisse rarement résister à la tentation. Cela s'est vu pourtant. *Wangerow*, le plus grand pandectiste de l'Allemagne, a refusé de quitter Heidelberg pour remplacer *Puchta* à Berlin. Plusieurs de ceux qui ont cédé à l'appel berlinois, même parmi les illustres, ont eu lieu de se repentir de n'avoir pas eu la même sagesse. Les sables de Brandebourg sont arides et boivent vite les espérances. Le criticisme berlinois est corrosif, il mord quelquefois jusqu'au diamant du génie, et dissout tout ce qui est moins réfractaire.

Cette attraction incessante a réuni dans Berlin une armée d'esprits d'élite, qui fait sa plus belle couronne. Le pôle du sud ne groupe que quatre étoiles; Berlin offre une constellation beaucoup plus riche d'étoiles de première grandeur. Des chefs de la science allemande une bonne part est réunie dans ses murs. Le daguerréotype d'une séance de l'Académie de Berlin serait une page toute faite du Panthéon des hommes illustres. Les représentants de chaque discipline en sont les maîtres. Pour la géologie, *de Buch*; pour la chimie, *Mitscherlich* et les deux *Rose*; pour les sciences naturelles, *Link* et *Lichtenstein*; pour l'infiniment grand, *Encke*; pour l'infiniment petit, *Ehrenborg*; pour la physiologie comparée, *Jean Müller*; pour les mathématiques, *Jacobi*; pour la physique, *Dove*; pour l'univers, *Alexandre de Humboldt*. Pas un qui n'ait fait faire à la science cosmologique un pas décisif. Et si nous passons à la seconde classe: *Boeckh*, *Lachmann* et *Bekker*, les grands philologues; *Bopp* et *Jacob Grimm*, les fondateurs de la grammaire comparée; les historiens *Ranke* et *de Raumer*; l'orientaliste *Schott*; le bénédictin *Pertz*; *de Savigny*, le jurisconsulte; *Néander*, l'historien de l'Eglise; *Carl Ritter*, le père de la vraie géographie; *Lepsius*, l'é-

gyptologue pénétrant; *de Schelling*, l'homme de génie créateur. L'aréopage est majestueux. Chacune de ces têtes, chargée d'un monde de souvenirs ou de pensées, offre un noble exemplaire de la grandeur humaine. Chacune, concentration merveilleuse, résume des siècles de vie, et marque ce produit au coin de son individualité.

L'université, outre les professeurs académiciens, compte encore parmi les célébrités : dans la faculté de *Théologie*, *Nitzsch*, *Twesten* (école de *Schleiermacher* mitigée) et *Vatke* (école de *Hegel*). Dans celle de *Droit*, *Stahl* (philos. du droit), *Keller* de Zurich (droit romain), *Heffter* (droit des gens) et *Gneist* (droit civil). Dans la faculté de *Médecine*, *Schönlein* (médecin du roi), *Romberg* (pathologie), *Jüngken* (chirurgie), le célèbre opérateur *Diefenbach*, mort il y a deux mois, la même semaine que *Mendelsohn Bartholdi*, *C.-H. Schulz*, observateur original et fondateur d'un système entier de botanique, de physiologie et de pathologie; *Ideler* (psychiatrie). Dans la faculté de philosophie, *Gabler*, *Michelet*, *Hotho* (hégéliens); *Trendelenburg* et *Gruppe* (indépendants); *Waagen* et *Fœlken* (histoire de l'art). Nous en passons, et des meilleurs, pour ne pas faire dégénérer cette notice en catalogue. Quand nous parlerons du mouvement intellectuel, les noms moins connus, et de réputation naissante pourront se présenter sous notre plume.

VII.

Berlin religieux est un quatrième aspect du Berlin spirituel. Le mouvement religieux à Berlin est trop lié au mouvement général pour pouvoir convenablement s'isoler, et doit être réservé; c'est d'ailleurs le Berlin au repos qui nous occupe: esquissons donc aussi en peu de mots sa

physionomie religieuse, non dans son action, mais dans son état. Je demanderai la permission d'être très-bref.

Extérieurement on prendrait une idée plus défavorable que vraie de la vie religieuse à Berlin. Les églises sont petites et en petit nombre relativement à la population. Telle paroisse de 40,000 à 50,000 âmes n'a qu'une église, et la moyenne est de 12,000 âmes par paroisse. On pourrait croire au moins que les églises doivent être pleines. Pas du tout. Elles sont encore beaucoup trop grandes et trop nombreuses pour le nombre des visitants. Je ne voudrais rien exagérer, et les détails qui suivent sont évidemment des minima. Mais *l'Allgemeine Kirchen Zeitung* (rédact. doct. Bruns) a fait le relevé du nombre des fidèles qui assistaient au culte dans les principales églises de la ville, les dimanches 9 et 16 janvier 1848. Ces chiffres sont de 100, 80, 20, et même 11, et notez que les prédicateurs étaient parmi les plus goûtés. A l'église de *Sophie*, de laquelle dépendent 40,000 ouailles, le service a dû se faire le 9 janvier dans la sacristie, parce qu'il n'y avait que 20 auditeurs! Il faut dire, pour être juste, que toutes les églises ne sont pas pareillement abandonnées. On peut objecter aussi la saison. Ces églises, non chauffées, sauf deux ou trois nouvelles, qui sont en même temps les plus pleines, sont en hiver d'une température intolérable, et les mains du ministre officiant tremblent à faire frémir en soutenant le livre de liturgie. Mais la vraie raison de la solitude des églises n'est pas là. Elle n'est pas non plus dans l'indifférence religieuse, car les questions de ce genre commencent à redevenir singulièrement brûlantes. La vraie raison est dans la signification donnée au culte. Cette signification est ici beaucoup moindre que dans les autres pays protestants, Suisse, France, Écosse surtout. Dans

le protestantisme allemand, on met plutôt la religion dans la vie que dans le culte. De là l'importance très-secondaire attachée aux actes extérieurs de dévotion.

Un sentiment pénible que fait naître la disposition intérieure des églises luthériennes, c'est leur inhospitalité. Toutes les places y sont parquées, cloisonnées, fermées à clef. Le nouveau venu s'y sent un étranger, j'allais dire un intrus. Le cadastre, transporté dans la maison de prière, a quelque chose de presque irréligieux. L'église est un bien commun, l'asile des âmes, le caravansérail ouvert à tous les pèlerins qui passent, la cité de l'égalité et de l'amour. Elle doit être à tous comme la lumière, comme la vérité, comme l'Évangile qu'elle annonce. Retrouver dans la maison de Dieu l'exclusion propriétaire, c'est-à-dire l'égoïsme dans le lieu de charité, est une dissonance blessante pour le cœur.

Le caractère berlinois ne prête pas à l'éloquence. Aussi les triomphes de la chaire sont-ils plus rares ici qu'ailleurs. L'illustre *Théremin* n'a pas encore été vraiment remplacé. Cependant les prédicateurs de mérite ne manquent pas. Si j'osais hasarder sur cette prédication une remarque, fondée, il est vrai, sur un cercle restreint d'observations, la tendance didactique m'y parait l'emporter beaucoup sur l'élan oratoire ou sur l'inspiration du cœur. On veut éclairer et faire réfléchir, plus qu'émouvoir ou entraîner. La position des pasteurs est loin d'être aussi considérée qu'elle l'est à Genève, par exemple. On n'a pas oublié le grand mot de Luther, que tous les fidèles sont prêtres, et le pasteur n'est guère ici qu'un collègue. L'indépendance d'esprit est d'ailleurs générale. Puis, dans ces immenses paroisses, les rapports personnels sont presque nuls entre le berger et son troupeau, sauf les

cas de pauvreté et de maladie. L'influence pastorale est donc très-restreinte, soit la semaine, soit le dimanche, soit à l'église, soit en dehors. Le culte lui-même tend à s'abréger, ou plutôt on l'abrége ; on arrive après l'immense liturgie, et l'on s'en va avant la fin. L'attention se simplifie toujours plus.—« C'est comme chez nous. »—C'est comme partout. Deux nouvelles acquisitions importantes faites cet hiver pour la chaire, sont Mr. le pasteur *Krummacher* pour l'éclat chaleureux, et Mr. le professeur *Nitzsch*, pour la solidité tempérée d'onction. Le premier, *Krummacher*, dans la chaire de *Schleiermacher*, et le second, *Nitzsch*, comme prédicateur de l'université.

Intérieurement, quel est le caractère religieux de Berlin ? Encore une fois, ne pouvant donner que les grands traits, il va sans dire que dans le détail toutes réserves sont à faire. Les exceptions à la couleur générale sont nombreuses, mais c'est cette couleur générale qui nous intéresse dans ce moment.

Le Prussien est Allemand, mais Allemand du nord. Au point de vue religieux, ce qu'il y a d'allemand, c'est le besoin de vie divine. Ce qu'il y a de prussien dans l'Allemand, c'est le besoin spéculatif, le report du particulier dans l'absolu. Naturellement le Prussien est avant tout Prussien.

Cette religion de raison trouve dans les classes éclairées et savantes de Berlin son système ; dans la bourgeoisie son application. C'est évidemment la plus populaire et la plus en harmonie avec l'état général des esprits. Le mysticisme, ce qu'on appelle ici *Schwärmerei*, est mis à l'index par la majorité, et l'on enferme dans cette catégorie bien des directions qu'ailleurs on appellerait seulement religieuses, sérieuses, etc. La religion pieuse réside dans les

hauteurs du pouvoir, et descend du trône vers le peuple par une inversion surprenante de la direction ordinaire de la propagande religieuse. Le missionnaire est ici l'homme couronné. L'apostolat va du haut en bas, et c'est par les cercles de plus en plus larges du monde officiel que l'influence essaie de communiquer avec la vie nationale. Par les ministères, la hiérarchie des fonctionnaires, la nomination aux chaires de l'université, les encouragements et les disgrâces, ce prosélytisme sincère exerce une action qui pourrait être considérable. Mais l'inoculation est difficile, et la docilité peu manifeste. En disant résistance sourde et même antipathie déclarée, on peindrait mieux les sentiments qu'excitent ces tentatives faites à si bonne intention : qu'on se rappelle la démonstration oppositionnelle faite l'année dernière en corps, par la municipalité de Berlin, pour réclamer contre la direction religieuse des ministres, députation que le roi a si vertement réprimandée. Ces tentatives d'en haut ont même un plus grave inconvénient que celui d'animer les esprits de contradiction, c'est de favoriser la piété factice, pour ne pas dire l'hypocrisie. Quand la piété devient de bon ton, elle risque fort de dégénérer, et de devenir complaisance, ou pis encore, dans les cercles où elle s'introduit, tandis qu'elle était pure et vraie dans celui qui n'a personne à flatter, parce qu'il n'a pas de supérieur. Du reste, se trop préoccuper des intérêts religieux et spirituels de son peuple, est, pour un souverain, un reproche qui est presque un éloge, même quand il y a erreur sur les moyens.

Berlin possède vingt-trois sociétés pour l'avancement de la religion et de la moralité. Ce chiffre prouve-t-il pour ou contre la moralité de la ville ? C'est selon. On peut se demander si le grand nombre des hôpitaux démontre la

santé ou seulement la charité publique. Le remède indique habituellement la présence du mal, toutefois l'abondance des remèdes n'est pas un signe infaillible de l'abondance des maux, pas plus qu'une garantie de leur guérison. Ainsi ne tirons aucune conséquence de chiffres au sens équivoque.

Mais l'observation directe du Berlin moral donne un résultat malheureusement moins douteux. On reconnaît dans cette jeune capitale déjà des rides de décrépitude, qui affligent plus qu'ailleurs parce qu'on les y attendait moins, et surtout parce que le caractère allemand leur donne une signification plus grave. Quand l'Allemand, et surtout le Prussien, laisse perdre sa moralité, il descend plus bas que tous les autres peuples, parce qu'il n'a pas la nature riche et pleine de ressort du Français ou des peuples du midi. L'échec chez lui est plus irréparable, parce qu'il atteint plus profondément les sources de la vie. Comme il y a dans l'Allemand moins d'entraînement et de passion, l'altération se communique plus vite aux principes, et d'autant plus, que l'honneur, cette sauvegarde puissante quoique imparfaite, ne vient pas servir de point d'appui à ce cœur ébranlé. Le peuple allemand est condamné à être plus honnête que tous les autres, s'il ne veut l'être infiniment moins. Aussi quand on entend des observateurs constater que, dans les relations d'intérêt, les traditions de probité déclinent, et que le charlatanisme, la cupidité, même la tromperie augmentent et se propagent; remarquer que la vie de famille déchoit peu à peu dans le peuple, perd de sa hauteur et de son prix, relâche ses liens sacrés et ouvre de plus en plus dans certaines classes la porte au vice et au déshonneur; quand on voit le chiffre des enfants illégitimes atteindre bientôt le sixième

des naissances (en 1847 il est de 2,053 sur 13,410); la prostitution étendre et multiplier toujours plus les mailles de son hideux et immense filet, tellement qu'un livre publié il y a deux ans, sur cette face de la vie berlinoise, par un des fonctionnaires de la police, et d'après des documents officiels, estime à environ 10,000 le nombre des femmes perdues[1]; quand on réfléchit que tout ceci est encore en deçà de la prison et de la statistique criminelle, et par conséquent dans le sein de la société civile, dite honnête, on a bien quelque droit de s'affliger et de s'inquiéter. Berlin, il est vrai, n'est pas au-dessous de la moyenne des capitales; mais il doit bien prendre garde. Du reste, il ne s'aveugle pas sur lui-même, et nous avons déjà vu les efforts de réaction tentés contre cette invasion des ténèbres.

VIII.

Cette esquisse serait incomplète sans un coup d'œil sur le *Berlin social*. Mais comme c'est le Berlin spirituel qui nous occupe, et que nous avons éliminé tous les autres points de vue, nous n'avons à considérer ici que le reflet renvoyé par l'organisation politique et sociale sur les mœurs. Qui désire des détails, en trouvera dans l'ouvrage bien fait et instructif, mais très-polémique, d'un journaliste berlinois, Mr. Sass (Berlin im Jahr 1846).

Voyons d'abord les personnes, puis les mœurs.

Les personnes dans leur ressemblance ont pour élément commun ce qu'on appelle le caractère berlinois. Nous avons essayé, dans la partie générale, d'en donner une idée. Rassemblons-en encore une fois les principaux traits. On peut les ramener à trois, l'un donné, les deux autres

[1] Il faut reconnaître que ces calculs ne peuvent guère être plus que des calculs de probabilité.

historiques : le manque de nature, la discipline, l'absolutisme.

Du *manque de nature*, qu'on peut nommer par son aspect positif la prépondérance de la réflexion, il résulte que le côté faible des Berlinois est, dans la sphère extérieure, la grâce; dans l'intelligence, la fécondité; dans la vie de sentiment, la sympathie; dans la volonté, l'élan; dans la fantaisie, l'imagination.

Leur côté fort est, en revanche de la grâce, la ténacité; de la fécondité, la réceptivité; de la sympathie, la vigueur critique; de l'élan, la possession de soi-même; de l'inspiration, la puissance architectonique.

La *discipline*, second élément de leur caractère, se rattache au premier. Il y a peu de villes où l'originalité personnelle soit moins acceptée. La régularité du régiment, qui a été dans l'éducation de ce peuple, a laissé son analogue dans son esprit. Si l'armée prussienne est remarquablement intelligente, l'intelligence prussienne est singulièrement militaire. Les écarts ne sont pas admis; la règle courbe tout. Le génie lui-même doit être discipliné pour être reconnu. Cet air ne laisse pas prospérer la plante de l'individualisme, et si Schleiermacher l'a semée et arrosée, il y a longtemps que ses racines ont séché. Ce climat spirituel ne la comporte pas. La discipline l'emporte. « Soumettre la pensée aux règles du devoir» est la devise berlinoise. On rencontre aussi par réaction violente l'extrême indiscipline. L'exception plus que jamais prouve ici la loi.

L'*absolutisme* dérive aisément de la discipline. Le despotisme monarchique a son correspondant spirituel dans la science absolue ou de l'absolu. L'absolu, c'est la discipline de l'univers. Toutes les vacillations, ondulations, re-

currences de la vie sont enfermées dans la règle inflexible. Le monarque absolu des sphères et des esprits, c'est la loi du destin. La logique est le centre de Dieu et le secret de la création. L'absolu, tel est le but suprême vers lequel la pensée prussienne tend de toutes les forces de sa science et de sa discipline. Deux philosophes, deux pontifes de l'absolu, sont venus lui révéler leur Dieu. Pourquoi Schelling et Hegel, tous deux Souabes pourtant, ont-ils fait une fortune si différente à Berlin? Hegel est plutôt une nature allemande du nord, Mr. de Schelling une nature du sud. Le génie discipliné a eu raison, à Berlin, contre le génie impétueux, l'idée contre la vie. Ailleurs le résultat de la lutte eût été contraire. Il est bien entendu que cette petite explication ne touche pas la question scientifique, mais seulement la question de popularité. Elle n'a d'ailleurs aucune prétention.

Dans leur différence, les personnes s'échelonnent en classes. On en peut distinguer quatre à Berlin: le prolétariat industriel, la bourgeoisie, les fonctionnaires et la noblesse. La noblesse, puissance territoriale et encore féodalement privilégiée, dispute la suprématie à la classe fonctionnaire; mais elle descend vers son ouest, tandis que l'autre monte vers le zénith. Sur les fonctionnaires repose l'édifice monarchique prussien. On l'a défini par *Beamten-Staat* (l'état des fonctionnaires). La bureaucratie est en Prusse dans un bel état d'épanouissement. La royauté enrégimente toutes les forces pour civiliser son peuple de haut en bas, et trente et une espèces d'ordres ou de croix servent à échelonner les hommes que le pouvoir distingue et rattache à l'Etat par le fil doré des honneurs et des espérances, toutes les vanités comme toutes les nobles ardeurs. Le roi étant évêque, il y a les fonctionnaires

d'Etat et ceux d'Eglise. Les fonctionnaires d'Etat sont pour le militaire ou pour le civil. La fonction militaire est la plus considérée de l'Etat; les ordres supérieurs, les deux degrés de l'Aigle noir lui appartiennent, pour ainsi dire, exclusivement. Le civil comprend tout le reste, administration, justice, instruction, etc.

C'est la troisième classe qui joue le grand rôle à Berlin. La noblesse, importante en province l'est peu dans la capitale.

Politiquement, un mouvement déplace peu à peu ces classes. La bourgeoisie et la noblesse tendent à entrer dans la vie de l'état et à l'influencer : la première diète réunie en fait preuve; la noblesse en particulier a fourni plusieurs des orateurs libéraux. En revanche, la science et l'Eglise tendent à l'émancipation.

L'échelonnement de la fortune met la bourgeoisie et la noblesse en tête, l'une pour la finance, l'autre pour la propriété. Mais la noblesse s'appauvrit tous les jours, une partie est même déjà ruinée et se réfugie dans l'armée, son asile naturel, dont les hauts grades sont devenus son monopole. Le citoyen non titré ne dépasse jamais les grades inférieurs. En somme, Berlin n'est pas une ville riche, et contient peu de ces grandes fortunes qui contribuent à l'éclat de Pétersbourg, de Londres et de Paris.

L'échelonnement de la culture place naturellement la classe des fonctionnaires au sommet, et ici s'applique ce que nous disions plus haut de l'extrême instruction exigée par l'Etat.

Voyons les mœurs. Si de l'état des classes nous passons à leurs relations entre elles, nous devrons signaler le fractionnement qui les sépare comme ailleurs, mais sans avoir son contre-poids dans une vie publique. Sauf au théâtre,

et encore pas même au théâtre, vu sa parfaite discipline, il n'y a nulle part de rapprochement entre les classes. Un aristocratisme dédaigneux et froid les protége chacune contre les influences du dehors. Un observateur malin attribue à cette cause l'interdiction de fumer *dans* les rues, défense singulière pour un pays où le cigare est *dans* les mœurs; mais le cigare rapproche les hommes en donnant le droit d'emprunter le feu du voisin, et de lui respirer dans le visage, et la fumée crée un milieu commun, sorte d'intimité forcée : c'en est assez pour les faire proscrire.

Il y a peu de fêtes à Berlin. Presque tous les étrangers qui passent sont saisis du caractère de froideur un peu morne de cette grande ville, et n'en emportent quelquefois qu'un souvenir d'ennui. Une jeune dame viennoise faisait avec surprise l'observation de la différence de Vienne et de Munich d'avec Berlin, à l'égard des plaisirs : « Chez nous, la société fait toujours des projets d'amusements; ici on n'entend parler que de travail. » L'observation est piquante. Cependant c'est moins la poursuite du plaisir, que sa trouvaille qui fait défaut. Le Berlinois n'est ni gai ni inventeur. Chaque capitale a certaines fêtes, crée certains divertissements originaux. Il est remarquable qu'à Berlin on emprunte toujours. On imite la promenade en gondoles de Venise, le Corso italien, le Prater de Vienne, les montagnes russes; on donne des nuits espagnoles, chinoises, japonaises, des bals à la Musard; on possède des clowns anglais, des paillasses français; mais on n'a pas même une cabriole berlinoise. Dans les restaurants, la carte ne contient que des noms étrangers. Les modes, l'industrie, comme la cuisine et les divertissements vivent ici d'imitation. Cette ardeur d'emprunt et de copie comprime notre observation de l'absence de spontanéité et

d'individualité. On emprunte parce qu'on ne produit pas. Au théâtre c'est en partie la même chose. La vanité berlinoise est un peu comme celle du geai, elle fait la roue avec les plumes d'autrui. Ce que Berlin offre encore de plus original, ce sont, d'abord, les Jardins pavillons pour la musique (entre lesquels *Tivoli* situé sur la *montagne* de 60 pieds de haut, le Kreutzberg, seul exemplaire des Alpes pour le citoyen berlinois, et l'édifice colossal de Kroll dans le parc, grandiose monument de plaisir sont des monuments à noter); et secondement les expositions drolatiques de Noël, où la causticité berlinoise (berliner Witz) peut se donner carrière.

Dans les manières, les Berlinois ont aussi à lutter avec eux-mêmes. On les a nommés les Français de l'Allemagne; et leur flexibilité, leur malice, leur dextérité plus vive de langage et d'action permet le rapprochement. Cependant ce n'est pas sans peine qu'ils reviennent au naturel, et l'abandon facile du geste et de la parole, la grâce primesautière n'est pas dans leur tempéramment. Le sentiment qu'ils ont de cette imperfection leur ôte la confiance, qui empêche l'aisance, laquelle est indispensable à la distinction. Le mot *Vornehm* accuse à la fois le désir et l'échec : il devrait signifier distingué, et désigne encore plus souvent la prétention à la distinction, la morgue. La *Vornehm-thuerci*, le rengorgement hautain et gonflé de soi, l'importance majestueusement raide et susceptible, est souvent reprochée aux Berlinois par les autres Allemands, qui remarquent que certaines positions sociales y prédisposent. Les convenances, l'étiquette, le formalisme rigide ont une toute-puissance incontestée. On parle beaucoup de la pruderie berlinoise; j'avoue que j'ai plutôt été frappé d'autre chose, d'une certaine rudesse d'épiderme,

d'une délicatesse assez peu chatouilleuse qui laissaient dire en société ou passer à la scène des choses qui n'auraient pas été prononcées ou pas été tolérées dans un autre pays. Le tact et le goût ne sont pas les qualités nationales, ils sont acquis, c'est-à-dire forment un privilége. Nous avons déjà parlé du ton des critiques théâtrales, qui ne participent qu'insuffisamment à ce privilége. Les toilettes, même au bal, laissent beaucoup à désirer. Ceci nous amène à dire un mot du beau sexe berlinois, sur lequel on ne saurait, même dans une esquisse rapide, se taire sans être impoli et incomplet.

Les femmes de Berlin sont fort bien douées, et ont à plusieurs égards une supériorité marquée sur leurs sœurs des zones plus méridionales de l'Allemagne. Leurs formes sont peut-être plus déliées, leurs traits plus délicats, leur race plus fine. Les agréments extérieurs ne leur sont pas répartis d'une main trop avare, et on peut dire que les jolies têtes se rencontrent ici plus souvent que dans le sud. Les Berlinoises ont en général beaucoup plus de flexibilité et d'aptitude à s'assimiler les manières et les usages, elles sont très-éducables et reçoivent beaucoup d'éducation. Les jeunes filles de bonne famille sont très-instruites, parlent régulièrement plusieurs langues, lisent beaucoup de littérature étrangère et un peu trop de la toute moderne, sont musiciennes, dessinent, souvent peignent sur porcelaine ou même à l'huile, et déploient parfois un talent critique intrépide qui ne s'effraie de rien. On me parlait de jeunes demoiselles faisant la critique de Schleiermacher! Ces qualités font pressentir le défaut. Le défaut des femmes de Berlin ne leur est pas complétement imputable : leur défaut c'est d'être Berlinoises. Il est connu que les femmes sont telles que les font les hommes, Rousseau l'a déjà dit.

Aussi les défauts des Berlinois reparaissent, quoique adoucis, dans la partie féminine de la population. Ce qui manque à celle-ci, au milieu de ses qualités, c'est un peu la tendresse. Je le dis avec beaucoup de réserve, car ici les exceptions sont nombreuses, mais en comparant avec d'autres parties de l'Allemagne, cette remarque me paraît peu contestable. Les autres facultés l'emportent sur le sentiment, plus du moins qu'on ne le souhaite dans l'équilibre féminin. On comprend comme cette direction de l'âme influe sur toutes ses manifestations; comment la grâce, la bonté, la sympathie, la délicatesse, le goût risquent de pâtir aux dépens de qualités moins aimables. Une chose qui étonne parfois chez les jeunes personnes, c'est un certain manque de sens féminin, cette fleur délicate qu'on n'aime pas à analyser de crainte d'en blesser le tissu de sensitive. La froideur du sang prussien donne aux jeunes filles une liberté relative d'action, qu'on interprêterait fort mal en lui cherchant une autre cause. Cette proportion psychologique garantit contre les entraînements de la passion, mais tourne, suivant l'échelle de la culture, en bas, à la frivolité, à la vanité, à l'amour des colifichets, en haut, à la curiosité intellectuelle. Du reste plus on monte, plus le développement spirituel tend à se corriger par lui-même et à revenir à l'équilibre. Cependant le desidératum reste plus ou moins. Berlin, dans ses cercles cultivés, compte beaucoup de femmes distinguées. Le caractère de leur distinction est toutefois encore plus la capacité que l'esprit, et leur supériorité conserve une teinte de sérieux légèrement sévère.

La situation faite aux femmes serait peut-être plus haute que dans la moyenne de l'Allemagne, mais toujours beaucoup moins que dans les mœurs françaises. La femme est

en Allemagne plus respectée, mais moins honorée qu'en France. On la traite plus sans façon, et la galanterie chevaleresque pour le sexe, en public ou dans les salons est une importation étrangère qui ne s'est qu'inégalement acclimatée.

Le talent de la conversation est encore passablement à l'état embryonnaire. De même que peu de professeurs improvisent, et que parmi les hommes les plus éminents de la science, la plupart seraient singulièrement émus et embarrassés d'avoir à élever la voix en public, pour tenir même un très-simple discours, de même la conversation végète d'une façon assez languissante. Les sociétés sont peu gaies et presque silencieuses, et quand on réfléchit à la quantité de pensées et de connaissances qui sont présentes dans un de ces cercles, on se prend à souhaiter vivement un peu plus de talent de communication, ou un peu moins de contrainte dans la volonté. Quant au ton particulier des salons, il diffère considérablement depuis ceux où l'exagération des défauts berlinois domine, où l'étiquette, le vide et l'ennui ralentissent les heures, jusqu'aux salons où ces défauts disparaissent dans l'élégance de la culture supérieure, atmosphère commune aux classes d'élite en tout pays civilisé. Une légère couleur locale les caractérise toutefois encore; c'est la gravité et la conscience de soi, et peu d'entrain.

Notre revue du Berlin spirituel est terminée. Un mot encore pour finir. Berlin n'a pas seulement la prétention de guider la Prusse. Déjà dans tous les rangs de sa population a pénétré l'instinct et la conscience d'un rôle plus considérable. La thèse que la Prusse doit prendre en main la direction de l'Allemagne, est devenue un axiome, qui sert de considérant aux projets, même de la bourgeoisie.

Ainsi le plan d'une Société générale de tir (Allgemeine Landes-Schützen-Gilden-Bund) du 6 janvier 1848, commence son exposé des motifs par ces mots: «Attendu que la Prusse doit être à la tête de tous les mouvements vraiment grands de la vie allemande, » etc. Berlin aspire à l'hégémonie de l'Allemagne. Mais pour y réussir il lui faut deux choses :

Concilier les esprits en corrigeant ses défauts du nord par les qualités du sud de l'Allemagne. Il faut reconnaître qu'on tend à ce but par l'appel des capacités de toutes les régions, comme on concilie les intérêts par la création du Zollverein.

Concilier les sentiments et les besoins en corrigeant sa tendance théorétique par sa tendance morale et pratique, sa discipline par l'affranchissement individuel, son absolutisme par l'élargissement des libertés et la fondation d'une vie publique véritable.

L'heure a sonné où les monarchies doivent être à l'avant-garde de leurs peuples, si elles ne veulent être laissées par eux à l'arrière. Les Prussiens aiment et veulent la royauté; mais ils sont mûrs pour une participation plus large à la vie publique, et la glace de leur tempérament politique serait capable, si la royauté n'y prend garde, de se réchauffer à l'enthousiasme de la France. Toute l'Allemagne de l'ouest est déjà violemment agitée. Les prédictions de Béranger pour l'an *deux mil* pourraient bien être réalisées avant l'an 1900.

I. Z. L.

BENJAMIN CONSTANT PENDANT LA RÉVOLUTION.

(D'APRÈS DE NOUVELLES LETTRES INÉDITES.)

1791—1796.

(Premier article.)

Nous avons déjà consacré l'année dernière deux articles à l'étude intime de ce caractère qui se montra d'un bout à l'autre si brillant mais si inégal, tantôt passionné, vif et ardent, tantôt languissant, découragé, morne et sceptique. Nous avions laissé Benjamin Constant à vingt-six ans, regrettant d'avoir déjà usé plusieurs vies, et cherchant à se créer une nouvelle sphère d'illusions, marié une première fois très-malheureusement, et courant après de nouveaux liens, encore sous d'assez fâcheux auspices, au moment même où il poursuivait avec des sentiments mélangés de joie et de désespoir son procès en divorce. Aujourd'hui nous allons continuer, sans vouloir à l'avance nous trop rendre compte de la conclusion de ce drame épistolaire. La morale viendra en son temps.

On se rappellera peut-être que les dernières lettres de Benjamin Constant, par nous publiées, fermaient l'année 1790. Celles qui vont suivre ouvrent l'année 1791, époque décisive dans l'histoire du monde. Aussi le jeune courtisan du duc de Brunswick croit-il devoir faire trève à son indifférence, à sa somnolence affectée pour suivre les événements. C'est la politique qui l'empêche de réaliser son projet favori d'émigration en Amérique. Sous la date du 6 juillet 1791, il écrit à Mme de Charrière, son amie fidèle et désintéressée :

« Je suis souvent prêt à faire des sottises. Plus d'une fois j'ai été sur le point de changer de nom, de rassembler quelque argent, et de m'éloigner à jamais de tout ce que j'ai connu. L'idée de mon père qui, quoique pour toujours séparé de moi, s'intéresse à mon état, à ce qu'il regarde comme mon bien-être, et que je laisse dans l'idée fausse et consolante que je suis heureux, est la seule qui m'ait retenu. La sottise aurait été d'autant plus énorme que partout j'aurais retrouvé des hommes, que les désagréments de ma situation actuelle auraient pu s'effacer de ma mémoire, et que ceux de ce qui l'aurait remplacée m'auraient paru cent fois plus insupportables. Il faut donc rester ici, voir lever et coucher le soleil, ouvrir et fermer des livres qui ne m'amusent ni ne me touchent, entouré d'êtres qui ne m'aiment pas ou ne m'aiment plus, indifférent à tous, méconnu peut-être de quelques-uns, n'ayant plus ni l'espoir de la gloire, ni le désir du plaisir, ni la ressource de l'étude que la langueur de mon esprit me rend impossible. Cette situation ne serait peut-être pas incurable si j'étais près de quelqu'un qui, avec de l'esprit, des goûts semblables à ceux que j'avais et qu'il serait aisé de faire renaître, se fît un but de me ranimer. Mais telles ne sont pas les personnes qui m'entourent. Elles m'ont trouvé aimable parce qu'elles m'aimaient d'amour; l'amour a passé, et c'est à moi qu'elles s'en prennent de la différence de leurs yeux. Elles ne cherchent pas à me rendre aimable, mais elles me savent mauvais gré de ne plus leur paraître tel, et le silence, et la froideur, et la cessation de toute intimité en sont les suites. Je ne vois littéralement plus personne, quoique dînant toujours à la cour. Je ne parle plus à personne. Tout ce que vous pourriez me dire là-dessus est inutile. Je ne puis rien sur moi-même, et vos sermons sont

une potion que vous offririez à un malade dont le tétanos a fermé la bouche. Je ne suis du reste ni crédule ni incrédule, ni moral ni immoral. Je crois que la morale est vague, que l'homme est méchant, faible, sot et vil, et je crois qu'il n'est destiné qu'à être tel. »

« La politique, qui est la seule chose qui pique un peu ma faible curiosité, me persuade toujours plus ces vérités affligeantes. Croiriez-vous que les gens les plus violents dans l'assemblée nationale, ceux qui affichent le républicanisme le plus outré, sont de fait vendus à l'Autriche. Ce Dumourier, que je croyais fou, mais de bonne foi, est du parti des émigrés. C'est pour quelque argent qu'il a fait déclarer la guerre, qu'il sacrifie des millions d'hommes. Ces gueux-là ne sont pas même des scélérats par ambition ou des enthousiastes de liberté. Ils sont démagogues pour trahir le peuple. Cet excès d'infamie dont j'ai eu les preuves, m'a inspiré un tel dégoût, que je n'entends plus les mots d'humanité, de *liberté et de patrie* sans avoir envie de vomir.

« Vous me demandez une profession de foi, une déclaration de principes politiques. Ne peut-on s'entendre sur la liberté sans songer à la définir? Rien n'étant si difficile que de pareilles définitions, on est bien heureux quand on sent qu'elles sont superflues. Comme c'est à propos de nous autres nobles que vous y avez d'abord songé, c'est des privilégiés que je vous parlerai d'abord, et votre question, telle que vous finissez par l'établir, se résoudra chemin faisant, autant que je suis capable de la résoudre dans une lettre, sans une préalable méditation, et avec des dégoûts tels que je viens de vous les confier.

« Le révolutionnaire a pu se dire en détruisant les avantages qui étaient propres au clergé et à la noblesse :

« 1° Cent hommes souffrent : un seul souffrira : donc j'ôte au genre humain quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ses souffrances.

« 2° Ce dont je prive l'homme victime n'étant pas tout ce qu'il avait, lui laissera des regrets moins douloureux que ne le sont les totales privations de beaucoup de ceux à qui je le sacrifie : donc je soulage individuellement ceux que je soulage, plus que je ne fais souffrir ceux que je fais souffrir.

« 3° Si les regrets de l'homme victime sont excessifs et le portent à une conduite qui finisse par lui ôter ce que je voulais lui laisser, c'est un égoïste fou, dont les regrets, la ruine, la perte, doivent être comptés pour peu de chose.

« Je ne vois, ainsi que vous, nulle force dans le premier de ces arguments, et suis parfaitement de votre avis à cet égard, mais il n'en est pas de même des deux autres. Je comprends fort bien comment tel homme les a, non-seulement faits et adoptés, mais s'est indigné de ce que d'autres ne les adoptaient pas. Revenons à notre question, et pour nous préserver de toute émotion qui pourrait nous donner le change, appliquons-la à des objets qui nous soient plus étrangers.

« Je suppose qu'une mère avec un seul enfant, étant à l'abri d'un vent glacial, sous un toit, seul abri dont je puisse disposer, une autre mère, avec six enfants, vienne y chercher un asile. Si les deux mères et les sept enfants peuvent s'abriter en même temps dans le même lieu, tout s'arrange sans peine. Mais je suppose que le défaut d'espace ou quelque autre raison m'oblige à opter entre les deux familles, renverrai-je la mère de l'unique enfant pour secourir la mère des six ? Non, et cela par la raison dont

nous sommes convenus vous et moi, par la raison que le froid souffert par deux est aussi douloureux que le froid souffert par sept ou par cent, car le nombre n'y fait rien. Peut-être, au reste, que la possession produit chez moi une sorte d'idée de propriété, et que ma répugnance à déposséder celui qui possède entre pour quelque chose dans ma décision. Bref je *laisserai* les sept avoir froid plutôt que de *faire* que deux aient froid, et loin de me sentir dans l'obligation, à peine me croirai-je en droit de faire autrement.

« A présent je me supposerai le père et le maître de six enfants presque nus, et d'un enfant plus vêtu que ne le sont les six autres ensemble; ôterai-je à cet enfant tout ce qui dans son habillement est de luxe pour en couvrir les autres six? Oui, et si dans son chagrin il se dépouille tout à fait, je le laisserai faire; mais c'est si peu le nombre qui dans cette occasion m'aura déterminé, que j'aurais tout de même ôté à six enfants ce dont ils pouvaient se passer pour le donner à un seul. Le *nombre* n'est compté que lorsqu'il se montre sous l'aspect de *la force.* Si dans une assemblée un pot de fleurs agréable à vingt personnes en incommode une seule, hésitera-t-on à l'emporter? Combien de sérieuses réflexions peuvent se tirer de ce puéril exemple? Que la personne incommodée jette les fleurs avec violence, elle se fera blâmer, peut-être haïr: Que son ami fasse précisément la même chose, on lui applaudira: Que ce soit quelqu'un qui soit connu pour ne pas l'aimer, on applaudira davantage: Que l'assemblée entière se réunisse pour la prompte expulsion des fleurs, elle se saura gré de ce mouvement de bienveillance. Pourquoi l'homme n'est-il guère capable que de sacrifices si petits qu'il y a quelque honte à les citer? Pourquoi nos meilleurs sentiments sont-ils

si faibles, si tièdes, si aisément alarmés et détruits par le craintif égoïsme, tandis que la cupidité hardie et entreprenante ose tout, et ne craint ni les périls ni les remords?

« Dieu a tout fort bien arrangé dans ce monde pour la conservation de l'espèce, mais assez mal pour le bonheur des individus. Il y a dans votre plaidoyer en faveur de leur arrangement, un faux-fuyant qui m'a fait rire : Les terribles ouragans qui ont eu lieu, me dites-vous, n'ont coûté la vie qu'à quelques matelots, et fait périr qu'un seul paquebot. Mais avouez que ce paquebot et ces matelots ont tout autant lieu de se plaindre que si la nature entière avait partagé leur sort. Une Espagnole a été sauvée, dites-vous encore, mais vingt mille femmes ont péri en différents temps, et *l'escape* miraculeuse de votre Espagnole ne prouve rien. Tout est bien pour l'espèce, j'en conviens, mais presque tout est mal pour les individus, et comme l'espèce est un être abstrait, et les individus des êtres sensibles, j'aimerais autant tout autre arrangement que celui-ci. Ce n'est pas comme me trouvant dans des circonstances affligeantes que je me plains de la vie. Je suis parvenu à ce point de désabusement que je ne saurais que désirer si tout dépendait de moi. Je souhaite que vous soyez plus heureuse. Adieu, amusez-vous, occupez-vous, aimez quelque chose et tirez parti de la vie. Moi, je ne m'amuse ni ne m'occupe, je n'aime rien, et je vois passer un jour après l'autre sans autre sentiment qu'un regret sourd de perdre à vingt-cinq ans une vie qui promettait quelque chose. Je vous aime autant que je puis aimer, et si nous vivions ensemble vous me rendriez peut-être un peu d'existence. »

On voit que le retour de jeunesse, les élancements vers une nouvelle vie d'espérance, d'abandon et de confiance,

par lesquels se terminait la dernière des lettres précédemment publiées, n'ont pas été de longue durée. Le scepticisme a repris le dessus. Benjamin Constant se partage entre les intrigues galantes par lesquelles il cherche à se distraire de ses poursuites en divorce, et la politique à laquelle il revient toujours, malgré le dégoût qu'il affecte pour les hommes et les choses. Il était bien placé, mais dans un poste un peu compromis, pour juger les événements. L'orage grondait, et la coalition dressait ses plans contre la république naissante. On sait la part qu'eut la cour de Brunswick dans cette grande prise d'armes, dont un Brunswick fut l'Agamemnon malheureux. Le jeune Constant parut froid aux défenseurs de l'ordre monarchique, qui commencèrent à l'accuser de jacobinisme, accusation terrible alors, et qui était parvenue jusque chez ses parents en Suisse. On verra comment il y fait allusion dans la lettre suivante qu'il partage en deux parties, consacrant l'une aux anecdotes intimes, et l'autre à la politique. Dorénavant telle sera assez volontiers la forme de sa correspondance.

Brunswick, ce 12.......

« .... Après avoir lu votre lettre, j'ai été fâché d'avoir compté si rigoureusement avec vous, mais le mal était fait. Elle est bien aimable votre lettre, et elle m'a fait grand plaisir. Avant d'y répondre, il faut que je vous parle de moi, parce que je suis dans une mer de tracasseries qui ne me ballotte pas, grâce à la fermeté dont je m'arme, mais qu'il faut que je vous raconte pour m'en amuser avec vous. Je vous ai dit que je ne vois point Charlotte [1]. J'avais fait une

[1] Charlotte est le nom de la seconde femme de Benjamin Constant, de celle à laquelle il adressait alors ses vœux, tandis qu'elle

visite de cérémonie, et une seconde le lendemain. Je n'avais point été reçu, je m'en étais tenu là, et n'avais plus entendu parler d'elle. Il y a huit jours qu'en causant avec mon avocat sur l'affaire du capital que Mme de Constant demande au lieu d'une rente, il me proposa un moyen simple, court, et peu bruyant de divorce, auquel rien ne s'opposait si elle y donnait les mains. Je lui dis d'en parler à un homme que cette femme a chargé de ses intérêts, comme d'une idée qui lui était venue, de dire à cet homme d'y penser, de consulter la dame et de répondre dans huit jours, ou dans quinze, ou dans un mois, tant j'étais peu pressé. Mon homme le fit : on l'écouta, on lui promit une réponse, et la chose en resta là. Or voilà que je vais hier chez Mr. de Férome. « Vous m'avez mis dans un bel embarras, me dit-il, la duchesse est venue me dire que vous vouliez tout recommencer, que vous faisiez le diable à quatre, que l'affaire allait faire de nouveau la nouvelle du jour, etc., etc. »

« J'expliquai la chose à Mr. de Férome, qui trouva que non-seulement tout ce train était très-ridicule de la part des autres, mais qui approuva ma proposition de divorce complet. Il promit d'en faire part au duc. « Heureusement, ajouta-t-il, qu'on ne pourra plus dire cette fois que vous voulez vous faire séparer pour épouser Mme de M. »

« Je me couche, je me lève, en pensant au bonheur que *c'était* [1] que j'eusse rompu si doucement avec Char-

plaidait en divorce de son côté et lui du sien. Cette dame, appartenant à une famille noble très-distinguée de l'Allemagne, a survécu à l'illustre publiciste et n'est morte que dernièrement.

[1] Idiotisme de la Suisse française que Benjamin Constant se donne le plaisir d'affecter en passant comme cela lui arrive quelquefois.

lotte. Tout d'un coup sa femme de chambre arrive, m'apporte huit louis pour le prix de mon cheval, et un billet doux, passablement aigre, où elle m'annonce qu'elle va partir tout de suite, et m'ordonne de me rendre chez elle avant quatre heures. Je répondis de bouche que j'avais plusieurs affaires, que si je pouvais j'irais. La duègne me répéta que sa maîtresse partait à quatre heures, et voulait me voir avant. Il en est huit, je n'y ai pas été. Si vous trouvez cela dur, je vous représenterai que cette femme est accoutumée à tomber en syncope, et que si à notre entrevue elle m'avait, ce qui est assez vraisemblable, proposé de l'enlever, et qu'à mon refus elle eût eu un accès de nerfs de *quatorze heures*, j'aurais été passablement embarrassé, et toutes les criailleries auraient recommencé. A présent, ou cette femme est partie, et l'on dira que nous sommes convenus de mes nouvelles démarches pour un divorce, que tout est arrangé, qu'elle part après que l'affaire est entamée pour cacher notre intelligence, etc., ou elle reste, et elle me *pestera* de billets, peut-être de pis, de syncopes, de visites même, car elle est capable de toutes sortes d'extravagances. Le concours de ces deux tracasseries n'est-il pas drôle. Je m'en moque..... »

Remarquons en passant que Benjamin Constant se plaisait dans ces positions équivoques. C'est alors qu'il avait au suprême degré l'art de se dédoubler, de se scinder en deux parties de lui-même, dont une riait de l'autre. La seconde partie de cette lettre est, comme nous l'avons dit, consacrée à la politique. Il répond à ce qu'on avait dit en Suisse de ses opinions :

« Je crois bien qu'à deux cents lieues d'ici l'argument que je suis à Brunswick fait un effet superbe contre mon prétendu jacobinisme. Si on savait que je ne vais point à

la cour, que je ne sors que pour me promener et pour voir Mme de Mauvillon [1], qu'on ne m'invite jamais, qu'on ne me fait pas même faire mon service, enfin que je suis ici comme si je n'y étais pas, et que les démocrates prudents évitent de me voir, de peur de passer pour jacobins, cet argument ferait peut-être moins d'effet. Malgré, ou plutôt grâce à tout cela, je suis très-content ici. Je travaille passablement, je ne suis ennuyé par personne. Je fais absolument ce que je veux. Je vais tous les jours chez Mme de Mauvillon, que tous les jours je trouve plus spirituelle ; je n'entends plus déraisonner sur tous les sujets, je ne vois plus la joie féroce des ennemis de la liberté ; on ne me cherche plus chicane sur mon silence ou sur ma physionomie, et je sens avec délices toutes les ressources que j'ai en moi. Excepté auprès de vous, je ne vois guère d'état plus heureux : aussi ai-je presque renoncé à tout voyage. Les livres que j'ai et que je puis me procurer ici m'y attachent, et à moins que mon absence ne soit nécessaire pour mes arrangements dématrimonisants, je ne pense pas à partir d'ici avant le moment de mon départ complet pour Colombier ; tout au plus je passerai par Hambourg et m'y arrêterai quelques instants.

« Quant au conseil que vous me donnez, vous sentez que quand je suis tout seul il m'est impossible de me montrer ni comme je suis, ni autrement, mais ma solitude et ma sagesse (car je suis sage, sage !!!) font pourtant un bon

[1] Mme de Mauvillon était la veuve d'un littérateur français, d'une famille réfugiée en Allemagne depuis la révocation de l'édit de Nantes, professeur à l'école militaire de Brunswick, auteur de divers ouvrages et collaborateur principal de Mirabeau pour son grand livre sur la monarchie prussienne. Benj. Constant voulait écrire sa vie.



effet, du moins dans la classe inférieure qui, moins instruite de ma disgrâce à la cour, ose me louer sans croire contrarier les intentions de notre illustre maîtresse. On a dit l'autre jour à Mme de Mauvillon que j'avais beaucoup changé, que je vivais de la manière la plus régulière, etc. Il est vrai que jamais saint n'a vécu comme moi. Ma petite comédienne est encore ici, toujours protégée par la grande comédienne. Aujourd'hui elle, la petite, m'envoya dans un billet bien cacheté, la clef de son bureau, en me faisant savoir comme quoi elle se tuerait hier, et me priait d'aller aujourd'hui à midi ouvrir ledit bureau pour y trouver ses dernières volontés. J'ai gardé la clef, et aujourd'hui matin elle a renvoyé la prendre, en m'écrivant qu'elle avait changé d'idée. Je lui ai fait dire qu'en cas qu'elle y revînt, je la priais de prendre un autre dépositaire, ne voulant rien avoir à faire ni avec son bureau, ni avec son testament. Avouez que je suis entouré d'un troupeau de folles de toutes les classes comme on en voit peu!

« Je suis bien aise que vous vous remettiez à vos travaux littéraires, quoique la récompense qu'on vous propose pour votre travail, le bonheur d'être lu à la cour de Weimar, me paraisse comme à vous assez peu de chose. Je ne suis point étonné que Huber [1] ne soit pas en peine de ne pas

[1] Il s'agit ici de Michel Huber, professeur de langue française à Leipzig, le premier qui fit connaître un peu la littérature allemande aux Français. C'est lui qui a traduit Gessner, et sa traduction est encore classique. Huber s'était prononcé fortement, dès l'aurore de la révolution française, pour les idées nouvelles, ce qui lui valut des persécutions ou du moins des tracasseries en Allemagne. Il vint alors en Suisse et vécut assez longtemps à Colombier et à Bôle près de Neuchâtel. Homme d'esprit, il avait épousé une femme qui en avait beaucoup aussi, Thérèse Heyne. Passionnée pour les noms célèbres, Mlle Heyne, de Gœttingue,

recevoir de mes lettres tous les courriers. Je lui en ai écrit trois depuis mon départ, lui deux, et j'attends incessamment une réponse à ma seconde.

« Les Français ont été terriblement battus. Ils ont, disent nos papiers, perdu, du 17 au 26, 18,000 hommes, et 70 à 80 canons. Après huit mois de préparatifs, voilà assurément une brillante ouverture de campagne. Cependant on pense à la paix. Il est très-sûr qu'il y a une médiation en train. La Suède et le Danemark sont à la tête. On a voulu y faire entrer les Cantons, qui ont refusé, mais une chose assez singulière, qu'on attribue aux troubles de

avait d'abord été mariée au compagnon de Cook, le naturaliste Forster. Mais, douée d'un de ces caractères qui s'indignent au seul nom de devoir, elle convint des torts de son imagination. « On n'est célèbre que pour sa maîtresse, a dit un moraliste, on ne l'est pas longtemps pour sa femme. » L'illustre émule de Cook s'aperçut qu'au don d'aimer il ne joignait pas celui de plaire, et il se résolut à demander le divorce, bien que toujours épris de sa femme. Il s'était aperçu qu'un autre était aimé, précisément cet Huber dont il s'agit ici. Généreux par amour plus encore que par philosophie, Forster déclara « que le mari qui cessait de plaire n'était plus que l'*adultère* de la nature », et il rendit solennellement à Thérésa Heyne la liberté d'épouser l'homme qu'elle lui préférait. La femme et les deux maris vécurent dès lors dans la meilleure intelligence, et il existe encore en Suisse des témoins de la bonne harmonie de ce singulier trio. Huber se tirait d'affaires en traduisant indifféremment une foule de livres français en allemand et de livres allemands en français. Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages originaux. Mme de Charrière s'était constituée la protectrice du couple Huber durant leur séjour en Suisse, où ils furent parfois inquiétés par les polices des Cantons aristocratiques, devenues fort timides et fort ombrageuses, frappant à la fois les jacobins pour plaire aux monarques et les émigrés pour ne pas déplaire à la république. Il sera plusieurs fois encore question de ces Huber, que Benj. Constant et Mme de Charrière appelaient familièrement les *Huberschen* ou encore le *Citoyen* et la *Citoyenne*.

Pologne, la Russie, malgré sa prétendue entrée dans la coalition, et ses promesses tant répétées, prétend ne plus jouer que le rôle de puissance médiatrice.

« Adieu, j'espère ne plus rien avoir de saillant à vous marquer dans ma prochaine lettre par rapport à mes trois déesses. »

La lettre qui suit est plus politique que particulière, mais elle est fort intéressante à cause des points de vue nouveaux et originaux où Benjamin Constant se place pour voir les choses et les juger. On a déjà pu remarquer, dans des passages précédents, comment il anticipait sur l'avenir et entrevoyait dans les questions politiques débattues en 1791, les questions sociales qu'elles feraient naître nécessairement plus tard. »

Ce 26.

« Je suis toujours sans nouvelles de Dôle[1]. En les attendant je vous réponds article par article.

« Votre premier article est celui de la vie de Mauvillon. Je ne vous ai pas marqué dans ma dernière pourquoi j'avais renvoyé ce travail, et vous pourriez croire que je n'y travaille pas parce que je m'étais proposé d'y travailler. Ce n'est pas positivement cela, mais il faut que je sois hors d'ici, que je n'entende plus dire d'absurdité dans le sens contraire, que je ne voie plus les gens d'opinions opposées aux miennes féroces et fous dans les opinions. Cette opposition, cette férocité, le souvenir de ce que j'en ai éprouvé, le mal que tous les jours j'entends dire par des sots ou vils coquins de l'ami que j'ai perdu, toutes ces choses me donnent une amertume qui rendrait mon ouvrage une *mere party-pamphlet*, et je ne veux pas qu'il aille grossir la

[1] Le père de Benj. Constant s'était réfugié à Dôle pour éviter la présence de ses adversaires de Hollande et de Suisse.

foule de ces virulentes et éphémères productions. J'ai commencé par deux fois, et deux fois je me suis laissé entraîner à des digressions aussi déplacées que fougueuses. Tout au commencement par exemple, à la troisième ou quatrième ligne, à propos des parents de Mauvillon, réfugiés français, j'avais donné dans une comparaison entre les émigrés d'alors et ceux d'à présent, et grâce à deux émigrés, que j'avais entendu le jour d'avant, racontant leurs hauts faits et se vantant du nombre de sans-culottes qui leur demandaient quartier, et qu'ils avaient écharpés ou foulés aux pieds, j'avais fait la plus belle et la plus véhémente sortie contre cette misérable et méprisable race. J'avais mis toute mon éloquence en œuvre pour prouver que leur malheur ne devait point être un objet de pitié, que d'avoir été chassé n'était pas une excuse, qu'on n'en était pas plus estimable pour être fugitif, enfin que leur destruction totale devait être le but et le désir de toute la terre.

« Vous sentez que j'ai effacé toute cette *enragerie*, mais je me tiens pour dit que pour ne pas être ultra-révolutionnaire il faut que je ne sois plus au milieu des contre-révolutionnaires, et j'attends [1]. Je suis sûr que vous m'approuverez. Il faut encore une circonstance. C'est un moment de trêve ou de triomphe pour nos voisins les Français, car malgré toutes leurs fautes, malgré leurs anciens et leurs nouveaux crimes, dès qu'ils sont malheureux je ne suis plus juste, et je ne vois que les chaînes futures et le renversement d'espérances si chèrement achetées. La princesse de L*** avait changé mon encre en fiel. Voilà bien de la

[1] Cette réflexion est aussi profonde que juste. Combien ne voit-on pas, de nos jours, d'hommes entraînés dans un parti extrême par les exagérations du parti contraire ! Malheureusement on ne sait pas où on ne peut pas toujours attendre.

faiblesse si vous voulez, mais c'est quelque chose que de se connaître.

« Je vis à peu près comme vous le désirez, à l'exception du dîner. Outre que je ne vois pas avec qui je pourrais dîner en compagnie, je vois force gens avec qui je ne le voudrais pas. Je me lève à sept heures, je me baigne, je suis de retour chez moi à neuf, je travaille jusqu'à une, je dîne, je m'habille, je vais à deux et demie chez Mme de Mauvillon, j'y reste jusqu'à cinq. Je vais alors de temps en temps chez Mr. de F. Je rentre chez moi à cinq ou six. Je travaille jusqu'à huit; je vais à une société de lecture où on trouve toutes sortes de journaux, et où une loi fondamentale est de ne pas dire un mot. Je rentre chez moi à neuf et demie, je soupe, et à dix et demie je suis dans mon lit. Voilà ma très-uniforme et passablement douce vie.

« Vous êtes bien bonne, j'aurais presque dit pis, de croire qu'une profession de foi quelconque détruisît la moindre absurdité ou le moindre mensonge. On ne lit pas, on n'écoute point, on comprend moins encore. Je ne ferai point de profession de foi, on dira ce qu'on voudra, je m'en..... Je ne veux *me montrer* ni l'ami des uns, ni l'ennemi des autres. Si j'écris la vie de Mauvillon, c'est parce que je l'aimais; si j'étudie, c'est pour moi, si je publie, c'est pour un petit nombre de gens dispersés sur la surface du globe, de gens que je ne connais pas, mais qui peut-être trouveront mes opinions justes, et croiront à la pureté de mes intentions. C'est à ce public inconnu que j'élève un autel comme les anciens aux *diis ignotis*. Quant aux dieux connus ce sont de vilains diables ou de sots marmousets, qui ne seront jamais l'objet de mon culte. Mon indifférence s'étend sur les propos qu'on pourra tenir sur ma conduite avec Mme de Constant. Nous avons été hier

face à face à la cour, où j'ai trouvé bon de faire une apparition. Je n'ai pu distinguer si la dame était émue. Je crois que ce que vous dites de l'effronterie, suite de l'embarras, est parfaitement juste et vrai.

« Quand réaliserons-nous nos projets de réunion? Pas de six semaines. C'est aujourd'hui que nos gens d'affaires, à la dame et à moi, commencent sérieusement à s'occuper d'un divorce. Je n'irai pas à Hambourg, car Charlotte y va. J'ai vu hier son mari qui me regardait douloureusement comme me disant: « Et toi Brutus aussi, tu ne veux pas de ma femme! » Je n'ai plus rien reçu d'elle. Adieu. On pend à Varsovie et le peuple applaudit. Polonais et Français, vous êtes tous des hommes. Je vous embrasse. »

On voit que Benjamin Constant cherchait à se débarrasser de ses ennuis litigieux pour quitter, momentanément du moins, la cour de Brunswick, et se retirer à Colombier auprès de son amie. Mme de Charrière insistait beaucoup dans chacune de ses lettres pour qu'il réalisât ce projet. Elle se faisait une joie de voir sa solitude animée. Mais Benjamin Constant se faisait un scrupule d'accepter à titre gratuit une pareille hospitalité, qui pouvait se prolonger plus ou moins longtemps. C'est à cela qu'il fait allusion dans une lettre du 29 avril 1792.

« Ce que vous me dites que vous craignez qu'un arrangement pécuniaire ne change quelque chose à notre manière d'être, et que vous préféreriez que nous restassions comme nous étions, puisque nous étions si bien, peut être vrai à bien des égards. Cependant je ne puis guère retourner à Colombier pour y vivre aux dépens de Mr. de C., non plus pour un mois, puis de semaine en semaine, ce qui déguisait au-moins l'étrangeté de la chose, mais pour six mois ou un an. Je m'en remets donc à vous tant pour

éviter la peine de l'irrésolution que parce que vous pouvez mieux juger que moi de toute chose. Si la proposition de la pension est acceptable, faites-la de ma part; vous savez tout ce qu'il faut dire à ce sujet: désir de n'être pas privé de votre société pendant le repas, impossibilité de vivre sans cesse aux dépens des autres, répugnance à être indiscret, etc., etc. Sinon je puis aussi m'arranger pour dîner d'ordinaire chez moi, et souvent chez vous. Enfin voyez, décidez, ordonnez, je souscris d'avance à tout.

« Mes visites, dîners, soupers, sont finis. J'ai commencé aujourd'hui ma vie solitaire; j'ai dépaqueté mes papiers, et demain je me mettrai à l'ouvrage. Mme Mauvillon me donnera bientôt l'abrégé de la vie de son mari; après me l'avoir lu, elle a voulu y ajouter plusieurs choses oubliées. Je doute que mon ouvrage se puisse imprimer à Berlin. Le roi vient de faire défendre presque tous les bons journaux allemands dans tous ses États. Celui du *Citoyen* [1] n'est pas du nombre, ce qui m'étonne. Si la paix ne se conclut pas bientôt, c'en est fait de toute liberté tant de parler que d'écrire.

« Mr. de F. n'a fait agréer mon retour de Göttingue qu'en prouvant qu'on n'avait aucune raison de me défendre de revenir, et en promettant que je repartirais très-vite. Que si je voulais faire ma cour, je n'aurais point de meilleur moyen que de partir dès demain; toutes les fois que je parle de mon séjour ici à mes deux patrons, Mr. de F. et le Grand-Maréchal, et que je prononce le mot de trois mois, on me répond par celui de trois semaines. Je n'en partirai ni plus tôt ni plus tard. Le plus fort est fait. Je n'ai essuyé aucune humiliation, je n'ai point l'air disgracié; j'ai mes livres. Quand j'aurai fini ma vie de Mauvillon, je

[1] Huber.

repartirai pour Colombier, qui est la vraie place où je devrais être, où je sois entendu et aimé, et où j'aime et j'entende. Une fois de retour là je doute que je revienne ici. »

Ce 1er mai.

« Bonjour, Madame, je sors du bain, je suis tout gelé, et voilà pourquoi je vous applique un froid *Madame* en commençant cette feuille. Vous aviez raison de me dire que je trouverais quelque petit hasard heureux. Madame Mauvillon est ce que je pouvais souhaiter de plus agréable. Esprit, justesse, finesse, droiture, voilà ses qualités distinctives. Je passe tous les jours deux ou trois heures avec elle. Pendant la vie de son mari elle ne paraissait pas quand j'étais chez lui, et je ne la connaissais que par le bien qu'il m'en disait. Je croyais même ce bien fort exagéré, l'opinion de Mauvillon sur les femmes m'ayant toujours paru ridiculement favorable à cette faible, frivole et inconséquente moitié de notre faible, frivole et inconséquente espèce. Je conçois à présent d'où lui venait cette opinion. Marié à vingt-sept ans avec une fortune de 1200 livres de rente, à une femme qui n'avait rien, il parvint, grâce à son travail et à l'économie de cette femme, à subsister non-seulement sans embarras, mais avec agrément. Non-seulement il la trouva toujours gaie, bonne et tendre, mais il n'eut jamais le chagrin d'être mal compris. Elle concevait, discutait, rectifiait ses idées, ménageait ses faiblesses, supportait et adoucissait ses moments d'humeur, aimait son caractère, partageait ses opinions; aussi m'a-t-il plus d'une fois répété que jamais homme ne fut plus heureux dans l'intérieur de son ménage; et ce que je vois tous les jours de cette femme, à qui mon amitié pour son mari a inspiré tant de confiance, me prouve qu'il n'a point exagéré.

« Vous imprime-t-on à Berlin ? Voulez-vous encore un épagneul noir, et s'il était un peu plus grand que Yorick cela vous déplairait-il ? J'ai lu Dumourier. Il ne m'inspire point de confiance sur ses intentions royalistes, mais l'idée que la plupart de ses coopérateurs ont été guillotinés est pénible. Il faut se soumettre et attendre, et surtout s'aimer.

« Parlons un peu de Robespierre, dites-vous : Non pas, s'il vous plaît, n'en parlons point, ou plutôt, car j'aime bien que vous en parliez, parlez-en, mais permettez-moi de m'en taire, car je n'y entends rien, et je veux attendre. La haine est *pour moi* un sentiment si peu *doux*, j'ai si peu le talent de m'admirer quand je sens une vive indignation, que je me refuse à ces sentiments le plus que je peux. Ils ne viendront que trop tôt s'ils doivent venir. Je ne veux pas anticiper. Je suis d'ailleurs trop loin. Je n'ai ici aucune gazette française. Je ne sais ce qui se passe à Paris que par des extraits défigurés par les nouvellistes allemands, et par vous. Or...... donc je ne puis juger de rien. Je vois beaucoup de mal : Je vois une distance immense et de nombreux et profonds abîmes entre le bien et l'époque actuelle ; mais il est sûr que nous marchons. Est-ce vers le bien ? Je l'ignore. Mais je n'en désespérerai que lorsque nous serons arrêtés au mal. N'allez pas me *mécomprendre*. J'aime beaucoup que vous me parliez politique, mais je ne puis répondre sur ce que je ne sais pas ; dans l'espoir qu'en sa faveur vous approuverez mon modeste silence, je vous dirai toujours : « *Mais attendons la fin.* »

« Mme de Nassau a perdu son fils. Elle m'écrit une tendre et triste lettre. Je crois et j'espère qu'elle sera bientôt consolée. Ce n'est un malheur ni pour elle ni pour lui, dans l'affreux état de santé où il se trouvait. Je m'étonne si les Severy réussiront auprès d'elle : Il ne faut jurer de

rien, et ils ont bien de l'expérience dans cette branche de commerce [1].

« Mme Mauvillon m'a demandé si je pourrais lui trouver une place d'institutrice. C'est moins un objet de fortune que d'occupation qu'elle désire. Elle vient de placer ses deux fils, et sa fille va l'être dans un chapitre. Elle se trouvera alors absolument seule, dans une ville où son mari a été haï et persécuté, et son but serait de sortir de cette situation. Elle a quelque fortune, de sorte que les conditions ne feraient pas la chose principale. Elle sait un peu le français, très-bien l'allemand, a beaucoup de connaissances économiques et infiniment d'esprit et de caractère. Je croirais rendre un vrai, un essentiel service à la famille qui la recevrait, en la recommandant. Ecrivez à Mlle de Montmollin, et vous obligerez à la fois ma protégée et ceux qui pourraient en avoir besoin [2]. Adieu, je vous embrasse. »

[1] Mme de Nassau, née Pauline de Chandieu, était une parente de Benjamin Constant du côté maternel. Cette demoiselle, de la meilleure noblesse du Pays de Vaud et douée de beaucoup d'esprit, avait épousé un Nassau à la suite d'une espiéglerie un peu forte, dont la tradition se conserve encore à Lausanne dans quelques maisons de la rue de Bourg. Ce Nassau, prince de l'empire germanique, non apanagé, était venu à Lausanne, selon la mode du temps, pour apprendre les bonnes manières. Quelques jeunes gentilshommes de la société de Mlle de Chandieu, chagrins de la voir rester fille à cause de son peu de fortune, se mirent en tête de lui faire épouser Mr. de Nassau qui passait pour être un peu benêt. On prépara donc une scène nocturne. Le seigneur allemand, qui donnait légèrement dans l'illuminisme, entendit dans son appartement une voix caverneuse qui lui criait : « Nassau, Nassau, la belle de Chandieu est la femme à laquelle tu dois unir ton sort. Sois fidèle à la destinée. Epouses-là ou le malheur s'attachera à tes pas. » Le mariage se fit en effet peu après.

[2] Mme de Charrière avait à la cour d'Angleterre une amie, Mlle de Montmollin, Neuchâteloise, qui fut gouvernante de la reine.

Un assez long intervalle s'écoula entre cette lettre et la suivante, qui porte la date du 17 mai. Benjamin Constant débute par s'excuser de cette interruption. Il entre ensuite dans des détails bien intéressants. Il est dans un de ces moments d'épanchement où il vaut mille fois mieux que ce qu'il affecte de paraître :

« Pardon de mon long silence. C'est parce que vous me marquiez dans votre précédente réponse que je vous écrivais en énigmes, que j'ai craint de vous envoyer d'autres énigmes. Je vous confierais ma situation, mais j'ai deux raisons pour ne le pas faire : La première, c'est que je ne la sais pas, que dans ce moment-ci je suis dans la plus grande incertitude sur ce qui sera la fin de mes tribulations domestiques, et sur ce qui suivra cette fin. Tout est obscur autour de moi, mais je dois vous dire, pour que vous ne me plaigniez pas trop, que l'horizon s'éclaircit peu à peu, et que je puis espérer la plus belle aurore que j'aie jamais vue. Seulement je ne puis me résoudre à vous parler d'un avenir qui n'est pas encore assuré, à vous peindre des biens que je possède encore en idée, et des maux qui peut-être n'auront pas lieu. Soyez bien sûre que de manière ou d'autre je n'aurai rien à me reprocher, qu'une longue et triste expérience m'a convaincu que le bien seul faisait du bien, et que les déviations ne faisaient que du mal. Je lutte de nouveau contre cette indifférence pour la vie et la vertu qui m'a déjà fait tant souffrir.

« Ma seconde raison est que vraiment j'ai beaucoup à faire ; mes livres sont empaquetés, mais une foule incroyable de papiers demandent à être rangés, et je m'en occupe lentement, mais sans cesse. Je ne crois pas que j'arrive en Suisse avant le commencement de juillet, mais je compte toujours sur l'appartement depuis la Saint-Jean. A présent parlons de vos lettres :

« Vous n'avez rien de mieux, dites-vous, ni de si bon, ni de si doux à faire que de m'écouter. Assurément j'ai toujours senti que ma place était près de vous; mais on a si rarement le courage de quitter une place où l'on est déplacé pour aller où l'on serait bien. On se fait un mérite de soutenir une situation qui ne convient pas. On dirait que les hommes sont des danseurs de corde. Enfin m'y revoilà, dans cette douce situation où j'ai passé les plus heureux mois de ma vie. Je reverrai cette table blanche et cette autre table noire qui engloutit tout. Je me crois beaucoup moins amer qu'autrefois. Un an de supplice avec la femme certainement la plus insultante et la plus dure qui ait jamais existé, a changé mon caractère. Etranger pendant dix-huit mois chez moi, repoussé, dédaigné, défié, j'ai appris à sentir profondément les moindres attentions, et à ne plus me regarder comme le centre autour duquel les autres devaient tourner. Je vous raconterai quelques détails vraiment étranges. Jamais système d'oppression n'a été suivi plus constamment, avec moins de déguisement et plus de succès. Sans une circonstance qui allait à jamais river mes chaînes, et qu'on m'annonçait pour ainsi dire avec la dérision la plus insolente, ce cours de despotisme durerait encore. Comme on comptait sur la faiblesse de mon caractère! Elle en est bien punie, et l'idée de ce qu'elle souffre et souffrira, l'idée de la vie douce et respectée qu'elle menait, de tous les agréments qu'elle a perdus, empoisonne le sentiment de ma liberté. Si elle eût daigné alléger le joug, je l'aurais traîné encore. Mais jamais que du mépris! Au point que j'ai vu son amant rougir de son insolence, et chercher chez moi, en me recevant mieux, à me faire moins apercevoir le profond dédain de ma femme. Ah! ce n'est pas l'esprit qui est une arme, c'est le carac-

tère et la tenue. J'avais bien plus d'esprit qu'elle, et elle me foulait aux pieds.

« Je me laisse entraîner contre mon projet de remettre toute narration de ce que j'ai éprouvé depuis un an au moment où je vous verrai. Si nous causons de gouvernement je crois que vous serez contente de moi. Je suis encore très-démocrate. Il me semble que le sens commun est bien visiblement contre tout autre système. Mais l'expérience est si visiblement contre celui-ci, que si dans ce moment je pouvais faire une révolution contre un certain gouvernement dont vous savez que nous n'avons guère à nous louer, je ne le ferais pas [1]. Je respecte le bonheur d'une partie considérable de ses habitants, et tout bien pensé je ne vois pas ceux qui se plaignent si à plaindre, surtout quand je pense à leur violente aristocratie à d'autres égards. J'en connais plus d'un dans la rue de Bourg qui frémit de ne pas être admissible aux emplois, et qui frémirait tout autant de voir un commis ou un marchand admis à sa table. Avec de telles inconséquences on est peu fait pour défendre la liberté. On piaille, et c'est tout. Il se peut que le changement dans ma façon de voir vienne de l'impatience que j'éprouve de me retrouver dans ce pays. Il serait singulier, et pourtant je le crois presque, que moi, qui ai toujours mis une sorte de vanité à détester mon pays, je fusse atteint de *heimweh*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans tous mes plans les montagnes de la Suisse et le lac de Genève entrent pour beaucoup, et que je languis de

[1] Il s'agit, on le comprend, du gouvernement aristocratique de Berne, dont la famille de Constant et en général beaucoup de familles nobles du Pays de Vaud avaient à se plaindre. On a vu comment le général de Constant, père de Benjamin, avait été traité par le patriciat bernois.



m'en rapprocher. J'ai par-dessus la tête des cours et des sables et des plaines de Brunswick. Cependant avant de m'établir sur les bords du lac Léman, je passerai assurément quelque temps sur les rives de celui de Neuchâtel. J'espère d'ici à deux mois y être près de tout ce qui m'intéresse au monde. Je n'aurais pas cru que Mme D......., avec son visage rose et cette physionomie de pureté et de douceur, fut une Mme Honesta. Non sûrement, il n'y aura jamais rien de pareil ni rien de différent qui nous sépare. Adieu. »

La lettre qui vient immédiatement après est sans date et annonce une grande préoccupation :

« Je me suis exterminé à écrire une dissertation sur le décret religieux. J'ai à peine le temps de griffoner quelques mots, et je suis fatigué comme un chien.

« J'espère que vous êtes remise de vos frayeurs et de votre migraine. Les prisonniers que font les Français sont très-bien traités, et comme monsieur votre frère n'est ni Hanovrien ni Anglais, je ne pense pas qu'il ait rien à craindre[1]. Donnez-moi vite de vos nouvelles. Au reste j'en aurai avant que ma lettre vous parvienne.

« Mes affaires conjugales sont entamées depuis vendredi. J'apprendrai cette semaine et la tournure qu'elles prendront et le temps que toutes ces simagrées dureront. Quant à tout ce que vous me dites des précautions à prendre pour Mme de C., elle a une assez forte pension de la duchesse; je lui donnerai une somme, et elle ne sera jamais dans une situation gênée. Du reste elle ne m'inspire que mépris et

[1] Le frère de Mme de Charrière, Mr. Tuyll de Seeroskerken, colonel de cavalerie hollandaise, avait été fait prisonnier par les Français dans leur campagne contre le duc d'Yorck. Il mourut de ses blessures dans un hôpital militaire de Troyes.



dégoût, et les absurdes histoires qu'on fait m'inspirent moins de colère que d'étonnement. Mille grâces de vos tentatives pour Mme Mauvillon. Lors même qu'elles ne réussiraient point, je serais bien aise que vous ayez un peu travaillé pour elle. Elle le mérite.

« L'affaire d'Angleterre prend certainement une tournure grave, mais c'est par le ministre. Les sociétés constitutionnelles continuent très-publiquement leurs assemblées qu'on n'a pas le droit d'interrompre. Autant que j'en puis juger, Mr. Pitt a fait une suite de mensonges et d'attentats contre la constitution. Sheridan compare son rapport à ceux de la Montagne contre les Brissottins, et l'appelle le *British Barrère.* Il est sûr que ce rapport ressemble comme deux gouttes d'eau à ces déclamations si vagues qu'on lance de la tribune jacobinique ou conventionnelle. La minorité paraît avoir augmenté. Lors de la division pour la paix sur les propositions de Mr. Fox; il a eu 55 voix. Jusqu'alors 38 était le maximum de l'opposition. L'enlèvement de deux convois de 32 et de 18 voiles, et l'inaction de la flotte achèveront, je pense, de dépopulariser la guerre.

« Ma vie est toujours la même, et mon isolement commence à m'ennuyer. Je n'irai point à Hambourg. Charlotte y est, travaillant comme moi à son divorce, et précisément de la même manière. Cette conformité dans la marche et dans le moment fait un assez mauvais effet pour nos affaires. Tout le monde, jusqu'à mon avocat, est convaincu que je veux l'épouser. Je m'en moque. C'est mon refrain.

« Adieu, aimez-moi. Si, comme cela se peut, mes affaires matrimoniales traînent, je pourrai bien les laisser finir par mon homme et repartir. Je n'ai rien à faire ici et beaucoup auprès de vous. »

Le 23 mai.

« Votre lettre m'est arrivée avec le cachet dans l'état où vous le voyez. Ce n'est assurément pas là votre manière de cacheter, ni la physionomie du petit Persée [1]. J'ai reçu en même temps une lettre de Huber intacte. Ces retards, ces soupçons, ces vraisemblances, toutes ces menées inquisitoriales m'ennuient et me dérangent, et vous vous en trouverez mal, car je ne puis causer avec vous que tête à tête, et les tiers, quels qu'ils soient, me sont odieux et me rendent muet. Je ne suis pas non plus tranquille sur Mr. de Dôle [2], et l'opération qu'on se propose de faire dans le département qu'il habite est très-inquiétante. Enfin tout se réunit pour me mettre de mauvaise humeur, l'absurde décret religieux plus qu'autre chose. En adopter un semblable pour d'autre que pour soi est insensé. Est-ce une loi? C'est l'inquisition. N'en est-ce pas une? Qu'est-ce et à quoi bon? Je ne puis rien vous dire de ma manière d'être. Elle est toujours précisément la même. Ma santé paraît se remettre. Mes affaires matrimoniales ne sont point arrangées. Il faut absolument un divorce. Cette femme me reviendrait tôt ou tard, mendiante ou déshonorée. Vous ai-je mandé qu'elle avait voulu se faire enlever cet hiver par un Anglais? Un peu plus de publicité, ou plutôt un peu moins d'opiniâtreté dans sa protectrice (la duchesse de Brunswick) et elle était disgraciée, chassée, et me revenait. Rien de ce que nous avons fait n'est légal; elle a tous les droits qu'elle avait, et je n'ai que sa parole qui, juridiquement est nulle, et qui assurément ne tiendrait pas contre une expulsion et le besoin. On me fait espérer que tout sera dit en quelques semaines, et je le pense parce qu'on

[1] L'effigie du cachet de Mme de Charrière.

[2] Son père.

désire fort que le public s'occupe de cette affaire le moins possible, ce qui ne peut s'empêcher qu'en la terminant bien vite.

« Je travaille fort à mon grand ouvrage sur la religion, et il avance. Il y en a trente-sept chapitres de faits, desquels je ne suis point mécontent, mais c'est d'une difficulté diabolique. La vie de Mauvillon viendra après. Il faut prendre patience, s'inquiéter le moins et travailler le plus qu'on peut. Je viens de lire deux morceaux du journal de Huber qui sont excellents. Comme je lui ai prêté les livres qui lui ont servi à les composer, j'aurais presque envie de dire comme le sonneur après un bon sermon : « C'est moi qui ai sonné. »

Ce 7 juin.

« Je commence par vous remercier de tout ce que vous tentez pour Mme Mauvillon. L'idée de l'Angleterre n'est aucunement praticable dans ce moment, car l'Angleterre paraît être en combustion, et le parti de l'opposition, s'il n'est pas coffré en peu, aura bien autre chose à faire qu'à protéger les veuves des démocrates allemands. Quant à Mr. Necker, la veuve de l'ami de Mirabeau ne me paraît pas acceptable. Auriez-vous oublié ce que dit Mirabeau à Mauvillon du grand homme de Coppet, comme déjà nous l'avions oublié l'un et l'autre quand nous voulions envoyer les lettres de ces deux personnages à la fille du troisième? Mr. Sellon conviendrait mieux de toutes manières. »

« La pitié des Neuchâtelois pour les morts brûlés à la Chaux-de-Fonds est fort plaisante. Je ne comprends pas bien vos lettres et celles de Huber qu'on accuse de cette incendie [1]. Incendie est-il masculin ou féminin ? Nous dif-

[1] Un incendie détruisit en 1792 le grand et populeux village de la Chaux-de-Fonds.

férons de principes sur la politique ; j'aime précisément ce que vous n'aimez pas. Croyez-moi, nos doutes, notre vacillation, toute cette mobilité qui vient, je le crois, de ce que nous avons plus d'esprit que les autres, sont de grands obstacles au bonheur dans les relations, et à la considération qui, si elle n'est pas toujours flatteuse, est toujours utile et très-souvent nécessaire. Qu'est-ce que la considération ? Le suffrage d'un nombre d'individus qui, chacun pris à part, ne nous paraissent pas valoir la peine de rien faire pour leur plaire : J'en conviens, mais ces individus sont ceux avec qui nous avons à vivre. Il faut peut-être les mépriser, mais il faut les maîtriser, si l'on peut, et il faut pour cela se réunir à ce qui se rapproche le plus de nos vues, quitte à penser ce qu'on veut, et à le dire à une personne tout au plus, à vous, car si je ne vous avais pas, je n'aurais pas mis cette restriction. *Nous sommes dans un temps d'orage, et quand le vent est si fort, le rôle de roseau n'est point agréable.* Le rôle de chêne isolé n'est pas sûr, et je ne suis d'ailleurs pas un chêne. Je ne veux donc point être *moi*, mais être ce que sont ceux qui pensent le plus comme moi, et qui travaillent dans le même sens. Les partis mitoyens ne valent rien, dans le moment actuel ils valent moins que jamais. Voilà ma profession de foi que j'abrége, parce que je suis sûr que vous ne serez jamais de mon avis, dont je ne suis guère. Réservons cette matière pour une conversation. Il est impossible de s'expliquer par lettres. Quant à l'incognito pour mon livre, c'est très-fort mon idée de le garder. Je serai deviné, soit, mais pas convaincu.

« Vous croyez peu à la paix, moi beaucoup. L'Autriche vient de se saisir du comté d'Alexandrie pour se payer des avances faites au roi de Sardaigne. Ceci achève de rompre

la coalition. L'Autriche et le Piémont ne seront jamais alliés de bonne foi. »

On est frappé, en lisant ce que Benjamin Constant écrivait en 1792 des partis mitoyens dans les crises révolutionnaires, de la justesse de ses réflexions. Appliquées à des temps plus rapprochés de nous, elles ont encore toute leur opportunité, toute leur vérité. Combien de gens encore pour lesquels le rôle de roseau n'est point agréable! Combien d'autres qui, au fond de leur conscience, ne sont guère de leur avis, c'est-à-dire ne sont point de l'opinion qu'ils affectent de professer! Cette confession de foi du jeune politique de 1792 nous révèle le secret de la faiblesse des opinions intermédiaires. C'est le cas de dire avec le poëte latin :

> . . . . Mutato nomine de te
> Fabula narratur . . . .

Le juste-milieu, en temps de révolution, s'affaiblit nécessairement par la perte d'une foule de bons esprits, naturellement raisonnables, éclairés et profonds, qui passent aux partis extrêmes par ambition, par calcul, par peur, par besoin. Il n'est point commode d'être de la minorité, quand même cette minorité a nos sympathies naturelles. On préfère passer à une majorité que l'on désavoue, et de là, en fin de compte, tant de mésentendus, de positions fausses et aussi de déceptions, car il faut bien une fois s'expliquer, et dans les sociétés politiques ainsi formées le moment de la liquidation n'est point agréable non plus. Benjamin Constant, dans sa carrière politique, en fit plusieurs fois l'expérience. Sa théorie de la considération est aussi bonne à méditer. Ce mépris de l'opinion, que l'on veut maîtriser, finit aussi par jouer des tours aux

sceptiques qui l'affichent si ouvertement. Rarement la considération environne ceux qui s'étudient à décomposer avec tant de soin ce sentiment sympathique que les hommes portent à quelques-uns de leurs semblables. La considération semble s'attacher de préférence à ceux-là même qui seraient le plus embarrassés pour la définir. Benjamin Constant fut certainement un homme d'infiniment d'esprit; rarement on vit un assemblage de plus de qualités brillantes, et cependant, même au milieu de sa plus grande popularité, dans les beaux jours de la restauration, il ne jouit jamais pleinement de cette considération si nécessaire à l'homme politique. Ses erreurs, ses faiblesses, sa légèreté, cette disposition innée à se moquer de tout et en premier lieu de lui-même, à répéter sans cesse : « *Je suis inconséquent, je vais au devant de mille embarras, mais je m'en moque*, » nuisirent singulièrement à sa renommée et à son bonheur, car il est à remarquer que ce sont précisément ceux qui font le plus facilement profession du dédain de l'opinion publique, qui sont les plus sensibles à l'abandon dans lequel elle les laisse.

La même lettre qui nous suggère ces réflexions est terminée par une partie littéraire où l'on trouve la première appréciation peut-être, faite par un Français, de la littérature allemande. « Ne voyant pas une âme, écrit-il, comment puis-je vous dire l'effet qu'a produit *Schweizers Sinn*[1] ?

[1] Quand l'émigration française commença à atteindre la Suisse, Mme de Charrière voulant mettre en garde l'Allemagne contre les faux jugements qu'elle aurait pu porter sur cette terre neutre, en raison de l'hospitalité qu'elle accordait aux émigrés, composa en allemand une comédie intitulée *Schweizers Sinn;* l'esprit suisse y est opposé à l'esprit français. Divers personnages sont chargés de développer ce contraste, un marquis d'Estourdillac, émigré ridicule, un Mr. de Vieux-Manoir, émigré sensé qui finit par se faire

Vous ne m'avez point mandé ce qu'en dit Mme de Staël, mais bien ce qu'elle dit de Zulma. Un sujet de plaisanterie que nous aurons perdu, dans mes prochaines excursions de la Chablière à Colombier, c'est la littérature allemande. Je l'ai beaucoup parcourue depuis mon arrivée. Je vous abandonne leurs poëtes tragiques, comiques, lyriques, parce que je n'aime la poésie dans aucune langue. Mais pour la philosophie et l'histoire, je les trouve infiniment supérieurs aux Français et aux Anglais. Ils sont plus instruits, plus impartiaux, plus exacts, un peu trop diffus, mais presque toujours justes, vrais, courageux et modérés. Vous sentez que je ne parle que des écrivains de la première classe. Il y a cent mille êtres de cette espèce répandus sur la surface du saint empire romain, et je n'en connais que cent, plus ou moins, qui méritent mes éloges. Mais cent c'est beaucoup; montrez-m'en autant en France ou en Angleterre.»

naturaliser en Suisse et par épouser une jeune Bernoise, Mme Vogel, baillive aristocratique devenue jacobine sous l'influence de la peur, Mr. Jager, Helvétien pur sang, type national, ennemi juré de toutes les propagandes, qui débite la morale de la pièce : «Soyons neutres, comme nos souverains, et n'adulons personne.» Le ministre de la république française en Suisse figure aussi dans la pièce d'une manière avantageuse. C'était alors l'honnête Barthélemy qui occupait ce poste diplomatique. Mme de Charrière traduisit sa comédie en français (à supposer qu'elle ne l'eût pas d'abord conçue dans cette langue), la fit tirer seulement à douze exemplaires par un imprimeur de Lausanne (Heubach), et en adressa un à Barthélemy avec ce billet :

« Il n'a été tiré de cette bagatelle que quelques exemplaires pour l'auteur et ses amis. Cependant il est possible que le public s'en occupe, et alors on en pourrait parler à Mr. Barthélemy d'une manière peu exacte.

« C'est du moins ce qu'a craint l'auteur, et il envoye l'*Emigré* au ministre de la république française, bien sûr qu'il n'y verra rien dont il doive s'offenser.

« En Suisse, ce 18 janvier 1794.»

Ce 4 juillet.

« Votre lettre du 19 m'a ramené aux beaux temps de notre correspondance. Depuis quelque temps elle avait changé de nature : il y respirait un ton de mécontentement de votre part, tant de sécheresse, des allusions si amères, une sorte de dédain si peu flatteur, une intolérance et une impériosité si mal voilées, que je ne savais plus guère que vous répondre. Me revoilà à mon aise. Je vous retrouve, et pourvu que vous me permettiez de penser et de ne pas vous écrire ce que je pense sur certains sujets, j'espère que ce commerce qui m'était si doux ne souffrira plus de ces modifications désagréables.

« Je ne vous écrirai pas aujourd'hui une bien longue lettre. Je me suis épuisé de travail ces trois derniers jours, et cette nuit je comptais dormir et me restaurer. Mais je n'ai rêvé que dissertations métaphysiques, et j'en avais, en m'éveillant, la tête si pleine, que j'ai cherché dans mon lit partout ce que j'étais convaincu d'y avoir écrit. Je voyais distinctement la forme du papier, les ratures, etc. Cette espèce de délire a passé, mais il me reste un hébêtement profond. J'écoute ce qu'on me dit en ouvrant de grands yeux sans y rien comprendre. Pour faire passer ce vilain état, je vais monter à cheval et faire visite à un petit philosophe qui demeure à deux lieues d'ici, et qui a beaucoup d'esprit, de lumière et de courage.

« Je me déciderai bientôt entre les deux partis que je puis prendre, l'un de rester ici jusqu'au dénouement de mes tribulations conjugales, l'autre de retourner tout de suite en Suisse, y faire mes arrangements et revenir ici dans quelques mois. Les lettres que je recevrai de Suisse, peut-être ce courrier-ci, me décideront. J'en attends de Dôle avec impatience. La dernière lettre venue de là me

prouvait qu'on n'avait pas renoncé à intriguer. Quelle manie ! Et quel dommage avec tant de bonnes qualités et tous les moyens de vivre tranquille ! Et à 68 ans !

« Malgré mes excès littéraires ma santé va mieux. J'ai aussi fait un travail et un rapport sur moi-même. Je me suis demandé pourquoi avec assez de fortune, passablement de connaissances, le goût de l'étude, beaucoup de ressources en moi-même, je n'étais pas aussi heureux que la plupart des sots que je vois. J'ai répondu à ces diverses questions, et j'ai déterminé qu'en tant que cela dépendrait de moi, je voulais être heureux, et rendre mon bonheur indépendant et des circonstances et des hommes. J'ai, en conséquence, pris diverses résolutions dont l'une est de ne pas les dire, et depuis lors je m'en trouve fort bien. Votre lettre n'a pas peu contribué à accélérer chez moi cette révolution soudaine.»

Ce 21 juillet, pendant un orage épouvantable.

« Que vous ayez tort ou que ce soit moi, qu'importe ? Nous aimant comme nous le faisons, nos torts mutuels ne nous font pas moins de peine que nos propres torts, et il est, du moins c'est ainsi que je sens, plus douloureux d'avoir à se plaindre qu'à se repentir. Ne parlons donc plus de cette malheureuse lettre. Parlons donc d'autre chose, d'une chose qui me fait un grand plaisir, quoique ce qui l'amène me dérange fort. Probablement d'aujourd'hui en un mois je serai dans votre beau cabinet si bien *restopé*. Mes banquiers me demandent dix mille choses que je ne puis leur envoyer que de Suisse. Il faut donc y aller. Après-demain je parais avec Mme de Constant devant un consistoire qui veut se donner l'amusement de faire pour nous réconcilier des efforts inutiles. Comme ma

haine pour cette femme est devenue vigoureuse ! Je ne puis comprendre aujourd'hui mes ménagements ni ma pitié. Elle me le rend bien, ce dont Dieu soit loué, sans cela rien ne pourrait empêcher une réunion totale. L'arrangement fait entre nous est de toute nullité, et n'a d'effet qu'en ce qu'il rend toute plainte de ma part contre cette femme impossible et invalide. Je n'ai donc de ressources qu'en sa haine, mais si j'en juge d'après mon cœur et d'après la conviction qu'elle a de la mienne, cette ressource suffira. Ne répondez pas à cette lettre, je serai parti avant que votre lettre fût à moitié chemin.

« Vous êtes bien bonne de donner à Severy l'épithète de jeune homme. Il a vingt-huit ans passé, et à cet âge on doit savoir ce qu'on fait, et la bêtise même n'est pas une excuse valable. Ce qui lui conciliera le public, c'est qu'il est riche, ce qui vaut encore mieux que d'être bête. N'ayez pas peur pour la personne qui vous a dit ces détails, et s'ils sont révélés ne m'en accusez pas : deux autres personnes me les ont écrits comme une chose publique.

« Mon ouvrage avance. Il forme déjà un important volume de 600 à 700 pages, et ce n'est que la première partie. Je compte l'achever d'ici à un an, et la publier pour pressentir le goût de mon public, qui consiste en quelques philosophes épars, amis de la tolérance et de la liberté. Oh ! quel bonheur ! quelle jouissance constante et paisible ! quel délice que l'étude !

« J'ai reçu une lettre d'Amérique. On me fait une peinture de ces intéressants républicains sur lesquels nous pourrions bien nous modeler un jour. On pourrait faire pis. Bon sens, courage, sentiment profond de liberté, d'ordre et de justice. L'homme serait-il donc capable de toutes ces choses. Alors ne nous décourageons pas, travaillons, pensons, écrivons et espérons.

« Adieu, vous pensez bien que je vous écrirai encore souvent avant et pendant mon voyage.»

Peu de temps après cette dernière lettre, Benjamin Constant arriva en Suisse, comme il l'avait annoncé plusieurs fois. Sa correspondance avec Mme de Charrière continua donc de Lausanne, de Genève et de Coppet, car ce fut pendant ce séjour dans sa patrie qu'il fit la connaissance de Mme de Staël. La manière dont cette relation se noua, l'embarras qui résulta pour Benjamin Constant du partage qu'il fut nécessairement obligé de faire entre Colombier et le château de Mr. Necker, forment dans ces mémoires épistolaires un épisode piquant. C'est alors que Mme de Charrière, ne pouvant plus se faire d'illusion sur celui de ces deux séjours que son ami recherchait de préférence, et remarquant chaque jour un changement plus caractérisé dans sa manière d'être avec elle, lui adressa ce reproche charmant, que Mr. de Barante a cité comme un petit modèle de grâce et de douceur : « Ah, Benjamin, vous ne m'aimez plus ; vous faites votre toilette ! » Il était, en effet, devenu dans la société de Coppet ce qu'on appelait alors un muscadin, et dans ses lettres, datées de Paris, on le voit attaché complétement à cette légion de jeunes hommes distingués par leurs manières et leur esprit qui brillèrent dans les salons du directoire. Dès lors la vie publique de Benjamin Constant est tellement connue qu'il devient sans intérêt de la suivre. Elle appartient à l'histoire. Nous n'avons voulu nous attacher qu'à la partie en quelque sorte inédite, celle qui nous révèle comment ce caractère s'est formé, et dans quel milieu social ce talent s'est développé et agrandi.

Eusèbe-H. Gaullieur.

(*La fin à un prochain numéro.*)

DU VANDALISME ARCHÉOLOGIQUE [1].

Les accusations de vandalisme et d'enlèvement d'antiquités ou d'objets d'art, soulevées contre des voyageurs ou des gouvernements, trouvent un écho toujours favorable dans le grand public qui, peu soucieux des circonstances particulières et de la différence des faits en question, juge et condamne d'après une impression générale.

Sans doute, une dispersion des trésors du passé par la cupidité ou par la barbarie, leur soustraction aux lieux consacrés par l'histoire, ne peuvent être l'objet d'une réprobation trop sévère. Mais plus l'accusation est grave, plus elle doit être circonspecte, plus aussi, faite à tort, elle doit être énergiquement repoussée. Précédemment dirigée surtout contre les Anglais et les Français, elle s'attaque aujourd'hui à un Allemand. Un article de la *Bibliothèque Universelle de Genève* (novembre 1847), article qui a trouvé de l'accueil dans plusieurs autres feuilles, nous a paru assez important en ce genre pour mériter une réfutation sérieuse.

[1] Cette lettre nous est adressée, par Mr. H. Abeken de Berlin, en réponse à quelques allégations (novembre 1847) de Mr. Chaix sur les *dévastations* commises par l'expédition prussienne en Egypte. Nous l'avons insérée pour faire preuve d'impartialité, sans entendre par là établir un précédent qui pourrait peut-être nous mener fort loin. L'article de Mr. Chaix étant signé c'était à Mr. Chaix que devait s'adresser Mr. Abeken, et c'était à Mr. Chaix seul de voir si les réclamations étaient fondées. Nous espérons, du reste, que les détails intéressants que renferme cette lettre nous feront pardonner de nos lecteurs cette polémique, à laquelle nous ne voulons pas les habituer. (*La Rédaction.*)

Dans des « Lettres écrites des bords du Nil » et signées du nom de Mr. Chaix, l'expédition prussienne en Egypte et son chef, Mr. le professeur Lepsius, sont avec indignation accusées de dévastations barbares faites dans le tombeau du père de Rhamsès-le-Grand, près de Thèbes (*tombeau de Belzoni*). Des pilastres auraient été renversés de manière à faire écrouler des plafonds entiers, des pans de murs coupés, et de nombreux hiéroglyphes (pas moins de 20 noms de rois) détruits! Les plaintes contre ces actes de vandalisme auraient même pénétré jusqu'au vice-roi Mohamed-Ali. En effet, à la connaissance de celui même qui écrit ces lignes, des rumeurs semblables ont eu cours à Alexandrie. Mr. Lepsius devait à sa dignité et à celle de la science de les ignorer; mais s'il croit devoir se taire encore, quand l'attaque devient publique, il doit être permis à un homme indépendant de donner quelques rectifications de fait. Sans être membre de l'expédition, et n'ayant par conséquent part ni à ses mérites ni à ses torts, j'ai accompagné mon savant compatriote en simple curieux pendant la plus grande partie de ses travaux, j'ai suivi ses opérations avec l'œil et l'intérêt d'un voyageur, et avec l'impartialité d'un homme qui, par nature, ne peut, même dans les cas les mieux justifiés, voir sans tristesse et sans douleur les antiquités arrachées à leur sol historique. Quant aux ravages faits dans les derniers temps dans le tombeau en question par la main des hommes, Mr. Chaix s'est laissé aller, soit par précipitation, soit par trop de confiance au dire des Arabes, à quelque exagération. Les guides arabes sont toujours prêts à flatter les voyageurs présents en accusant leurs prédécesseurs. Il n'est du reste que trop vrai que depuis sa découverte, ce tombeau a beaucoup souffert, que les piliers, les parois et le plafond

portent les traces de ces dommages; mais Mr. Lepsius n'en est pas plus l'auteur que Champollion, dont Mr. Chaix vante le « soin scrupuleux. » Ce que Mr. Lepsius a emporté du tombeau se réduit aux deux objets suivants: 1° Une face d'un pilier quadrangulaire, dont l'autre face était déjà fissurée et détruite, et dont le temps aurait bientôt achevé la ruine; 2° un fragment de paroi, dans un angle où l'opération de son sciage pouvait se faire sans dégât. Ce fragment contenait une représentation, il est vrai fort intéressante, des quatre races suivant lesquelles les Egyptiens partageaient le genre humain; mais on était d'autant plus autorisé à recueillir cette sculpture pour un des grands musées de l'Europe, qu'elle est reproduite plusieurs autres fois dans d'autres tombeaux de Thèbes. Ces deux pièces ont été détachées avec la plus grande précaution, et les quelques lignes hiéroglyphiques et les cartouches royaux qui ont été détériorés avaient peu d'importance, se rapportant tous au roi bien connu dont ce tombeau était la sépulture. Tous les autres dommages sont étrangers à l'expédition prussienne, et ne peuvent être attribuées qu'à la barbarie de voyageurs non scientifiques, et aux dégradations de la nature. La nature détruit sourdement et continuellement ces restes antiques depuis leur mise au jour. Par suite de l'humidité, des feuillets entiers de ce beau calcaire tombent des parois et des plafonds, et des piliers, devenus impuissants à soutenir la masse superposée, éclatent et s'écroulent. Quant aux voyageurs non qualifiés nous y reviendrons.

Les deux pièces dont nous venons de parler ont déjà leur place dans le musée égyptien de Berlin, qui ouvrira probablement ses salles au public savant et aux curieux. Elles y seront avec beaucoup d'autres morceaux de dimension plus

ou moins grande, intéressants pour l'histoire et pour l'art, et rapportés d'Egypte par l'expédition. Et cette dernière n'hésitera jamais à avouer publiquement ce qu'elle a fait, car l'autorité compétente, le vice-roi d'Egypte, lui a accordé par un *firman spécial* le droit non-seulement de faire des fouilles, mais expressément *d'exporter les antiquités* dont elle voudrait faire l'acquisition. L'expédition n'a rien soustrait en cachette; elle a usé de sa permission au grand jour. Ce n'est pas avec une pareille tranquillité de conscience qu'on pourra admirer, dans les collections de Paris, l'un des plus importants monuments de l'antiquité égyptienne, la chambre des rois du temple de Karnak. On sait, de l'aveu même de Mr. Prisse, qu'il y a eu corruption des autorités locales, soustraction et emballement furtifs, et que ces restes précieux se sont esquivés avec la même adresse de Thèbes, puis d'Alexandrie. Le lecteur appréciera la différence des procédés. Nous arrivâmes à Thèbes peu de semaines après l'enlèvement. Notre douleur de ne plus retrouver un monument aussi important, dont l'étude sur place avait pour nous une si haute importance, se comprendra facilement. Et cependant Mr. Lepsius, sans toutefois justifier la forme de l'acquisition, fut si loin d'en éprouver une jalousie secrète, qu'il se réjouit de savoir ce monument acquis à un musée public, et par conséquent à la science. Je me rappelle encore très-vivement soit notre chagrin, soit l'impartialité avec laquelle Mr. Lepsius, dessaisi de l'un des plus importants objets de ses recherches historiques, s'exprima sur cette disparition. Que la chambre des rois passât à un musée d'Allemagne ou de l'étranger, nous disait-il, c'était pour la science un point indifférent; sa présence à Paris rendait ce monument plus accessible qu'à Thèbes, et surtout plus assuré contre

la destruction. Ceci nous amène à considérer la question générale de la convenance d'enlever à leur sol les débris de l'antiquité.

Pourquoi le transport à Londres et à Paris des monuments Lyciens par Fellowes, du mausolée d'Halicarnasse par Alison, des antiquités ninivites de Chorsabad et de Mossoul par MM. Botta et Layard, a-t-il été salué avec joie et considéré comme un bienfait par tout le monde savant et par le public cultivé? Parce que ces monuments sont ainsi devenus abordables à l'étude et entrent dans le domaine de la science. En principe, on doit dire que *les restes du passé appartiennent de droit à la science*, et non au sol qui les enfouit, ou à ces barbares nouveaux qui campent sur leurs débris, et qui ne sont pas même les descendants de ces races éteintes; bien moins à la curiosité des touristes superficiels, que le hasard des circonstances amène à les visiter. Les touristes peuvent regretter les élans poétiques que ces monuments, rongés par le sable du désert ou ensevelis sous une végétation luxuriante des tropiques, auraient pu leur inspirer, mais ce ne seront ni les représentants de la science, ni les gouvernements civilisés, qui se laisseront guider par ce sentiment!

Tous ces monuments doivent à leur transport en Europe d'échapper à une destruction plus ou moins éloignée, mais certaine. Les barbares ne détruisent maintenant plus guère par fanatisme, mais ils font autant de mal par leur paresse, les ruines leur offrant des pierres toutes taillées pour leurs maisons, souvent aussi par avidité, les débris éveillant toujours en eux l'espérance de trésors enfouis. On ne sait que trop avec quel soin le gouvernement turc veille sur la conservation des ruines! Il est vrai qu'un décret vient d'ordonner l'érection d'un musée à Constan-

tinople, mais il en sera de ce projet comme du projet semblable, nourri depuis longtemps à la cour du Caire. Les ordres de la Porte à ses gouverneurs et à ses pachas conduiront sans doute au même résultat que ceux de Mohamed-Ali, c'est-à-dire, à la vénalité croissante des fonctionnaires achetés par les collecteurs d'antiquités, ou tout au plus à une exploitation des antiquités par le gouvernement même.

Ces observations sont surtout vraies pour l'Egypte, comme le savent bien les voyageurs qui l'ont parcourue. La nouvelle culture qui y pénètre, soit par la direction qu'a prise le gouvernement, soit par l'affluence des étrangers, fait ici plus de ravages que l'incurie des barbares dans les autres provinces turques. Les palais de Mossul et de Chorsabad pouvaient, sans danger, dormir encore longtemps sous leurs collines de décombres. En Egypte, les vieux édifices servent toujours, comme déjà sous les califes, de carrières et de fours-à-chaux, et maintenant plus que jamais. La chambre des rois de Karnak, au moment où Mr. Prisse la sauva si adroitement, allait, dit-on, être employée à la construction d'une fabrique de salpêtre, pour laquelle on avait déjà enlevé des matériaux dans son voisinage. Le nouveau quai d'Esneh est entièrement composé des blocs de plusieurs temples, qui existaient encore il y a vingt ans. Il en est de même à Assouan. Des temples, décrits par Champollion, ont déjà disparu, par exemple à Aschmunein et à Esneh, et les listes mortuaires des monuments, dressés par Champollion et Linant, pourraient être considérablement augmentées. Des statues du plus beau calcaire servent à faire de la chaux. Et ce vandalisme quotidien n'est pas spécial aux endroits écartés. Aux portes du Caire, à Giseh et à Sakkara, les habitants des villages voisins se fournis-

sent de leurs pierres dans les tombeaux de l'époque des pyramides, les plus antiques monuments connus du globe! Dans de pareilles circonstances l'exportation d'un monument est-elle autre chose qu'une protection et une marque de respect?

Une preuve décisive en faveur de cette assertion, c'est la perte irréparable de fragments importants, provenus du scrupule de Mr. Lepsius à s'en saisir. Devant une des pyramides de Daschour se trouvaient des blocs qui contenaient en couleur rouge les plus anciennes dates historiques du monde. A son premier passage, Mr. Lepsius, par un respect bien naturel au début de son pèlerinage dans un pays sacré, se refusa à les enlever. A son retour de Nubie, lorsque, convaincu par de nombreuses expériences qu'il fallait sauver tout ce qui pouvait l'être encore, il chercha de nouveau ces blocs, *ces blocs n'existaient plus.* Ils avaient sans doute été convertis en chaux. Après de pareils faits, qui ne serait content de retrouver dans un musée public quelques-uns des tombeaux de la période des pyramides, et de les savoir ainsi garantis pour toujours contre la destruction?

Sur une moins grande échelle, mais plus nuisibles peut-être en petit, les ravages occasionnés par les touristes qui s'accroissent tous les ans attristent plus encore que ceux dont nous venons de parler. La plupart des voyageurs, sans aucun intérêt scientifique, désirent rapporter des souvenirs de leur voyage, et dans ce but, on casse la tête à quelque statuette, on détache d'un bas-relief ou d'une paroi en stuc peint un joli groupe, on arrache une fleur, une tête, un animal ou un cartouche de forme originale. Les drogmans, classe qui a été la fatalité de tous les voyageurs depuis Hérodote, les Arabes, desquels l'argent obtient tout,

arrachent les morceaux pour les voyageurs du jour, et s'en font une accusation auprès des voyageurs du lendemain. Ainsi s'anéantissent beaucoup d'objets; d'autres s'en vont du pays et que deviennent-ils? Submergés dans quelques collections de raretés ou de joujoux, après avoir servi à amuser une curiosité ignorante et au fond barbare, ils sont oubliés et disparaissent. Il vaut mieux passer sous silence les honteux actes d'un vandalisme sans idée et même sans profit, dont quelques voyageurs, dans le seul plaisir de la destruction, se sont rendus coupables. C'est contre ces voyageurs que les musées offrent aux antiquités un lieu d'asile. Ils conservent d'inappréciables débris à l'étude de ces nombreux visiteurs, inférieurs aux touristes en moyens pécuniaires pour de lointaines et oisives excursions, mais supérieurs à eux par l'intelligence de l'antiquité, le respect de ses monuments, et l'esprit scientifique.

Pour terminer, qu'on nous permette un conseil aux voyageurs qui visitent l'Égypte. Qu'ils se gardent d'ouvrir facilement l'oreille aux bruits qui se débitent à Alexandrie et au Caire. De combien d'anecdotes piquantes sur les voyageurs qui nous ont précédés, n'aurions-nous pas pu assaisonner nos comptes rendus, si nous avions voulu les recueillir! Toutes les personnes qu'un passage moins rapide que celui de la plupart des voyageurs, a mis à portée de connaître un peu mieux l'Égypte, savent que ces accusations d'exportation ou de destruction d'antiquités, ont leur source ordinaire dans les jalousies personnelles ou nationales. Le vice-roi, auquel son esprit financier ne laisse guère voir dans les antiquités qu'un article de commerce plus ou moins lucratif, est assiégé de consuls ou de voyageurs de haut parage, qui le supplient d'interdire l'exportation sauf, bien entendu, à leur propre personne ou à leur

nation. Si les exemples n'étaient pas odieux, certainement ils ne nous manqueraient pas.

Le professeur Lepsius a été plus généreux. Il a souvent exprimé le désir de voir accorder à d'autres gouvernements et à d'autres expéditions scientifiques le droit d'exportation, pour l'enrichissement des Musées européens, aussi longtemps du moins que le pays ne pouvait lui-même veiller à la conservation des grands monuments et abriter les petits dans un édifice destiné à cet effet et accessible à tous. Quand les circonstances seront plus favorables, le professeur Lepsius sera le premier (et sans doute tous les amis de la science seront de son avis) à protester contre toute exportation de ce genre, laquelle en cet état de choses, *mais alors seulement,* mériterait d'être regardée comme un larcin envers le pays qui a les premiers droits sur les antiquités qu'il renferme.

Berlin, 20 *février* 1848.

H. Abeken.

RÉPONSE.

Dans une lettre que j'écrivais de Thèbes le 27 janvier 1847, après avoir rendu compte des ravages exercés dans la tombe du roi Menephtah I, j'ajoutais « *voilà ce qu'on m'a donné pour être l'ouvrage de Mr. Lepsius. Si c'est une calomnie, je lui fais d'avance des excuses de l'indignation que j'ai éprouvée ce matin.* » J'eusse été heureux de recevoir sur ce fait matériel une dénégation complète qui pût absoudre le savant Prussien de toute participation aux

actes que je déplorais. Elle eût eu auprès de moi plus de valeur que tous les témoignages contraires. Mais je devais comprendre, sans même que la lettre de Mr. Abeken me le rappelât, que la dignité de Mr. Lepsius devait lui faire ignorer *les rumeurs* d'un être aussi obscur que moi. Je désirerais seulement qu'il fût bien entendu que mes plaintes partaient de Thèbes, et non d'Alexandrie ni du Caire. Dans ces deux dernières villes, personne ne m'a jamais entretenu de l'expédition prussienne, et si quelques rumeurs envenimées m'étaient parvenues sur son compte, je ne me serais pas cru obligé d'en être l'écho. Genève n'est pas à la remorque de Paris; et mes amis souriraient de voir les sympathies que l'on me suppose. Je n'ignore pas ce qu'avaient d'activité, d'âcreté même les rivalités archéologiques des nations européennes en Egypte, mais je demande la permission d'y rester neutre. Je n'ai pas demandé à des Francs d'Alexandrie de piquantes anecdotes sur des savants que je devais respecter comme fort au-dessus de moi; j'ai seulement questionné les Arabes, habitants des ruines que je visitais. Ainsi donc je m'empresse de reconnaître avec Mr. Abeken que les guides arabes sont disposés à flatter les voyageurs présents en accusant leurs prédécesseurs; et c'est pourquoi, au milieu des ravages dont j'étais le témoin et afin de n'être accusé ni de *précipitation*, ni de trop de *confiance*, ni d'*exagération*, je disais dans ma lettre; « *Voilà ce qu'on m'a donné pour être l'ouvrage de Mr. Lepsius, si c'est une calomnie je lui fais d'avance mes excuses.....* »

Et maintenant, que l'on nous permette quelques remarques sur les allégations de Mr. Abeken. « La nature, observe Mr. Abeken, détruit sourdement ces restes antiques depuis leur mise au jour. » Heureusement ce rôle

nous paraît avoir peu d'importance dans les localités hors de la portée de l'inondation et des dépôts de salpêtre, et sous le climat si sec de la Thébaïde. Les Arabes sont une cause de destruction malheureusement beaucoup plus active, même que « l'influence corrosive des sables du désert. » Aucune cependant n'est plus nuisible aux yeux de Mr. Abeken que ces touristes superficiels, chaque jour plus nombreux, *supérieurs aux hommes studieux en richesse*, et si mal doués sous le rapport *de l'intelligence de l'antiquité, que le hasard des circonstances amène à visiter les monuments de l'Egypte.*

Si Mr. Abeken m'a désigné sous ce portrait, force est de l'accepter faute d'un meilleur; d'ailleurs Mr. Abeken touche juste, sauf en ce qui tient à la fortune; mais s'il n'y a que les commissions scientifiques, voyageant aux frais des gouvernements, qui trouvent grâce devant lui, qui osera désormais avouer qu'il a visité l'Egypte sans en faire partie? Quoi qu'il en soit, eussé-je été pourvu de firmans spéciaux du pacha pour *exporter* des antiquités, je ne me serais pas cru autorisé à entamer des monuments. Il faut qu'il y ait eu des touristes moins scrupuleux, puisque Mr. Abeken les trouve si malfaisants; toutefois je dois à la vérité de déclarer qu'aucun de ceux que j'ai vus pendant mon séjour en Egypte ne s'est permis de ces actes de vandalisme. S'il ne s'en commettait pas d'autres, les monuments de ce pays resteraient longtemps intacts.

Vient ensuite ce principe que *les restes du passé appartiennent de droit à la science et non au sol qui les enfouit.* Cette assertion serait admissible pour les objets d'arts indépendants des édifices. Mais comme le principe n'est mis en avant que pour recevoir l'application la plus étendue, son adoption nous obligerait d'abord de considérer comme

des bienfaiteurs de la science tous ceux qui aideront à ces pieuses spoliations. Pour moi, je suis resté absolument étranger à la joie éprouvée *par tout le monde savant et par le public cultivé* de l'enlèvement des monuments de Khorsabad et de la Lycie. Un homme, à mes yeux, se rend tout aussi utile à l'art en copiant une peinture médiocre qu'en sciant la paroi qui la reçut. Beaucoup de gens de mérite n'ont pas cru pouvoir faire mieux : d'ailleurs il n'est pas bien certain que ces mutilations contribuent toujours à la conservation des fragments enlevés. Les arts ont-ils gagné au séjour qu'a fait au Musée des Petits-Augustins le beau sarcophage où le corps de Charlemagne avait été déposé ? Les peuples les plus civilisés sont sujets à des paroxismes de dévastation qui surpassent ce qu'on a pu reprocher aux Arabes. Il peut se trouver des barbares jusque sur les bords de la Seine, de la Tamise, et qui sait? peut-être même sur la Sprée : la destruction des tombes de Saint-Denis, par exemple, et la dispersion du Musée d'artillerie de Paris, ne sont pas encore si loin de nous que leur souvenir ne puisse être invoqué.

Genève, 15 *mars* 1848.

P. CHAIX.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

Dante Alighieri, ou la poésie amoureuse, par J.-J. Delécluze. Paris, 1 vol. format anglais : 3 fr. 50.

On sait que Mr. Delécluze a entrepris de raconter dans une série de biographies, comment en Europe, du onzième siècle au seizième, l'esprit humain s'est remis en possession du précieux héritage de connaissances et d'idées laissé par l'antiquité et perdu longtemps sous les ruines accumulées qu'avait faites l'invasion des barbares. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos de Grégoire VII, de St. François d'Assises, de St.-Thomas d'Aquin et de Roger Bacon, il a déjà montré l'apparition d'idées qui ont joué un grand rôle dans le développement de la société renaissante, la théocratie, le monachisme, la philosophie rationnelle, la philosophie expérimentale; c'est ainsi qu'aux voyages de Marco Polo il a rattaché l'exploration du globe, à Guttenberg l'imprimerie, à Marsile Ficin le platonisme au seizième siècle, à Léonard de Vinci les arts et les sciences, etc. Dante, à son tour, lui sert à présenter d'une manière vivante l'une des plus fécondes préoccupations du moyen âge, l'*amour mystique* et la *poésie amoureuse* qui en est l'expression.

Dante, selon Mr. Delécluze, n'est pas un grand homme,

seulement parce qu'il échauffa et féconda dans l'esprit de ses compatriotes le germe de toutes les connaissances intellectuelles : il a fait plus, en faisant prévaloir dans le commencement du quatorzième siècle des idées et des opinions fondamentales qui, demeurées dans le domaine étroit de la scolastique, fussent restées stériles, tandis que, portées au loin par le langage plein d'accent et les créations du poète, elles ont eu une influence profonde sur les mœurs et l'esprit de la société moderne. Telle est cette doctrine de Platon sur l'amour, qui consiste essentiellement à élever l'âme de l'amour du beau réel au désir de la beauté spirituelle, dernier terme du désir : doctrine que Platon a exposée dans le *Banquet* et qui, dit Mr. Delécluze, «parvint, on ne sait trop comment, à Dante, dix-sept siècles après qu'elle avait été révélée en Grèce.»

Du reste, la manière dont le poète florentin aborda pour la première fois ces idées en même temps qu'il inaugura sa carrière poétique, prouve assez que le sentiment tout seul put s'y acheminer sans le secours d'une érudition philosophique.

A l'âge de neuf ans, Alighieri conçoit pour une jeune fille de son âge, Béatrice, fille de Folco Portinari, une de ces passions profondes que le cœur des enfants connaît souvent et peut seul connaître à ce degré d'exaltation et de pureté. Dès lors Dante ne vit son amante qu'en de rares rencontres, mais son imagination ne cessa d'en contempler la beauté touchante et d'en faire peu à peu la sainte patrone de son intelligence et de son âme. Deux années après la mort de Béatrice, enlevée à vingt-quatre ans, il recueille dans un poème, qu'il appelle la *Vie nouvelle*, les chants mystiques que lui inspire son amour et que lui dicte encore le souvenir de sa dame, cette bienheureuse Béatrice, qu'il

se propose d'aller bientôt contempler dans sa gloire céleste, révélant déjà ainsi sa pensée et le plan de sa Divine Comédie, dont la composition ne devait occuper que les vingt dernières années de sa vie, remplie jusqu'alors d'agitations et de malheurs politiques.

Mr. Delécluze voit la pensée platonicienne se dérouler en grandissant toujours à travers les diverses compositions du poète, reflets des divers états de sa pensée: «C'est, dit Mr. Delécluze, en remettant en honneur l'idée de Platon sur l'amour pris dans un sens général et spirituel; c'est en employant de nouveau ce moyen de considérer la nature sensible et visible, pour s'élever jusqu'à la compréhension des choses intellectuelles et divines, que Dante, armé de cette idée, l'une des plus lumineuses et des plus fécondes de l'antiquité, rétablit dans les esprits, par le secours de ses inventions poétiques, et surtout par sa création de Béatrice, l'ordre dans lequel doivent naturellement procéder successivement les idées, pour arriver aux plus hautes spéculations de l'intelligence. Il enseigne de nouveau qu'il faut partir du connu pour découvrir ce qui ne l'est pas, et que l'expérience est le principe de toute science. » Mr. Delécluze signale encore un autre résultat important des poésies de Dante qui se fit sentir dans les mœurs de l'Europe policée : « Par suite de la morale évangélique, puis bientôt après, en raison des coutumes, des usages et des lois établies par la chevalerie, la femme avait déjà pris un rang et une importance remarquables dans la société moderne. La galanterie des Provençaux, sujet si habituel dès ouvrages de leurs poètes, avait été imitée par la plupart des peuples de l'Europe; et quoique, sous le voile trompeur d'un respect simulé, on exprimât ordinairement les passions les plus frivoles ou les plus brutales, cependant le

jargon habituel de la galanterie finit par faire prendre aux femmes un ascendant et un pouvoir dans la société et dans les affaires sérieuses qu'elles n'avaient jamais eus jusque-là. »

L'adoration superstitieuse de la Vierge qui, vers la fin du onzième siècle, avait commencé à absorber presqu'entièrement le culte chrétien, aide certainement à expliquer comment le poète osa faire l'apothéose de Béatrice jusqu'à la représenter comme un miracle dont la racine est l'admirable Trinité. Cette idolâtrie de la Vierge, qui conduisit Dante à faire de Béatrice, de la femme en un mot, le symbole visible de la beauté divine, de la sagesse et de la sainteté prises absolument, n'est pas, observe notre auteur, un fait isolé, et les annales de la littérature nous offrent à toutes les époques plus d'une Béatrice. C'est cette histoire des Béatrices que M. Delécluze a voulu nous raconter en rassemblant les monuments poétiques qui la contiennent, et en les éclairant par des notices et quelques commentaires. Malgré l'intérêt de la question, il était facile de faire de tout cela quelque chose d'assez ennuyeux en interprétant à grand renfort d'érudition conjecturale les obscurités du mysticisme amoureux. M. Delécluze a évité l'écueil par la discrétion de ses commentaires et le choix des pièces qu'il a traduites. On trouvera avec reconnaissance et on lira avec plaisir dans son nouveau volume, outre la *Vie nouvelle* et les *Chansons* d'Alighieri, nombre de pièces peu ou point connues jusqu'ici des lecteurs français, écrites, soit avant, soit après Dante, par Guido Cavalcanti, Pétrarque, Savonarola, Michel-Ange, etc... L'historien de la poésie amoureuse a eu d'ailleurs le soin judicieux de donner le texte des morceaux les plus rares. Pour que nos lecteurs se puissent faire une idée de la manière dont Mr. Delécluze

traduit ses poètes, nous citerons un passage de la *Vie nouvelle*.

« Quelque temps après, comme j'étais en un lieu où je réfléchissais au temps passé, je me sentais accablé par de si douloureux souvenirs, que mon visage trahissait les sentiments terribles dont j'étais agité. M'étant aperçu de ce trouble, je levai les yeux pour voir si quelqu'un ne me regardait pas, et j'aperçus une noble et jeune dame fort belle, qui du haut d'une fenêtre observait mes traits avec tant de compassion, qu'il semblait que la pitié tout entière fut en elle. Comme il arrive aux malheureux d'être prompts à pleurer quand les autres semblent s'intéresser à leur sort, alors je sentis que mes yeux voulaient se mouiller de larmes; mais, honteux de laisser voir mon triste état, je me dérobai aux regards de la noble dame, et je disais en moi-même : « il n'est pas possible qu'avec cette dame compatissante il ne se trouve pas le plus noble amour; » c'est pourquoi je résolus de faire un sonnet pour le lui adresser et où je raconterais tout ce que je viens de dire. Le voici :

« Mes yeux ont vu quelle compassion s'est manifestée sur votre figure, quand vous observiez l'air et les habitudes que la douleur me fait prendre si souvent.

« Alors je me suis aperçu que vous étiez occupée du triste état de ma vie ténébreuse, et la peur me vint de laisser voir l'abaissement ou je suis tombé.

« Je me suis dérobé à vos regards, sentant que les larmes allaient surgir de mon cœur troublé par votre présence.

« Puis je disais : « Cet amour qui me fait aller ainsi pleurant, est certainement avec cette dame. »

« Il arriva que partout où cette dame me voyait, son expression devenait compatissante et sa figure d'une couleur pâle presque comme celle d'Amour, ce qui fut cause que plusieurs fois cela me fit souvenir de ma très-noble dame qui se montrait à moi avec une couleur semblable. Et souvent, ne pouvant pleurer ni me débarrasser de mon chagrin, j'allais pour voir cette dame compatissante dont la vue semblait tirer les larmes de mes yeux. A ce sujet, il me vint encore la volonté de dire des paroles en m'adressant à elle, et je fis ce sonnet :

« Couleur d'amour et expression de pitié ne se sont jamais peints plus admirablement sur le visage d'une dame attentive à des plaintes douloureuses,

« Que sur le vôtre, lorsque vous voyez mon visage empreint de douleur. L'effet en est si pénétrant que par votre présence il me vient à l'esprit une chose qui me fait craindre que mon cœur ne se déchire.

« Je ne puis empêcher mes yeux presqu'éteints de vous regarder souvent, à cause du besoin qu'ils éprouvent de pleurer;

« Et vous, vous avez tellement augmenté ce désir qu'ils se sont consumés tout à fait en désirant; mais ils ne savent pas pleurer devant vous. »

« Par la vue de cette dame, j'en arrivai à ce point que mes yeux commencèrent à prendre trop de plaisir à la voir. J'en éprouvai du chagrin, je condamnai ma faiblesse, et plusieurs fois même je blasphémai (je maudis) la vanité de mes yeux. »

Keltische Studien oder Untersuchungen über das Wesen und die Entstehung der griechischen Sprache, Mythologie und Philosophie vermittelst des keltischen Dialects, v. N. Sparschuh. [*Etudes celtiques*, ou Recherches sur la nature et le développement de la langue, de la mythologie et de la philosophie grecques, au moyen du dialecte celtique, par N. Sparschuh.] Francfort, 1848. Ier vol. in-8°, fr. 3, 25.

Nous l'avouons en toute sincérité : nous n'avons jamais été grand partisan de l'étymologie, et nous croyons assez peu à cette vaste parenté qu'une école de philologues veut établir, pour ainsi dire, entre toutes les langues du globe. Cette incrédulité, cependant, a ses bornes : ainsi que Mr. E. Burnouf retrouve le zend au moyen de lois admirables que lui dictent une étude approfondie des langues de l'Orient et un génie entre tous sagace et pénétrant; que MM. de Humboldt, Adolphe Pictet, Bopp nous montrent de singulières analogies entre le celtique et le sanscrit; nous nous inclinons avec respect et nous croyons, car ces savants se renferment dans les limites du possible et ne s'égarent jamais dans de vaines subtilités. Mais que l'on veuille, parce que Mr. Burnouf a reconstitué le zend, reconstituer également à l'aide du sanscrit tous les éléments des langues de l'Europe; ou parce que MM. de Humboldt et Ad. Pictet ont retrouvé dans le celtique de l'Irlande ou de l'Armorique certains mots, frères évidemment des mêmes mots sanscrits, prétendre ramener de force le celtique à la langue sacrée des Indiens, voire même au japonais, c'est évidemment dépasser le but : or tel est l'écueil contre lequel est venu donner Mr. Sparschuh dans son livre, fruit de vastes recherches et attestant

une connaissance remarquable des langues anciennes et modernes. Il s'est évidemment laissé séduire par les belles, mais hypothétiques recherches des philologues anglais, les savants les plus aveuglés du monde, aussitôt qu'il s'agit d'Albion ou de la verte Erin, car ils n'ont jamais su résister à l'entraînement, avouable sans doute, mais suspect en fait d'antiquités, de glorifier leur pays natal.

Comme son titre l'indique, les Etudes celtiques de Mr. Sparschuh se divisent en trois parties; la première renferme une introduction historique dans laquelle l'auteur recherche quels étaient ces *Kymri* sur lesquels on a déjà tant écrit, et quelle langue ils parlaient : il y a même un chapitre consacré à leur littérature ! Cette partie est la plus intéressante, parce qu'elle est la moins hypothétique, du moins aussi longtemps que Mr. Sparschuh renferme ses recherches chez les nations du Nord : car du moment où l'auteur descend vers le midi, le celtique reparaît de toutes parts. « Hérodote, nous dit Mr. Sparschuh, nous offre une foule de preuves des vastes établissements des Celtes ou du moins de leurs rapports avec d'autres peuples dans l'Asie, leur patrie commune ; » puis suivent ces preuves : en voici un échantillon : « A Papremis en Egypte, dit Hérodote (II, 63), dans certaines cérémonies, les adorateurs du dieu se divisent en deux camps et s'assomment à coups de bâton. » Mr. Sparschuh voit dans cette coutume l'origine du nom même de Papremis et le dérive ainsi : « *Bat* en irlandais signifie un coup; *Rhem* excès : de là Papremis, « ville où l'on se donne des coups excessifs; » ou bien c'est Anthylla, ville d'Egypte dont les revenus sont exclusivement destinés à la chaussure de la reine, « qui fait penser au mot irlandais *aneis*, la peau. » Avec ce système, prouver qu'*alphana* vient d'*equus* n'est plus qu'une plaisanterie. On comprend main-

tenant le vaste champ d'études qu'offrent dans cette première partie et les rapports de la langue celtique avec la langue japonaise, et les dialectes du Caucase, et la comparaison que l'auteur fait entre elle et la langue grecque. La seconde partie est consacrée à rechercher les noms des divinités grecques et égyptiennes dans le celtique et, naturellement, à les y retrouver ; la troisième, qui, suivant le titre que nous avons transcrit dans son entier, devrait être remplie « de recherches sur la nature et le développement de la philosophie grecque au moyen du dialecte celtique,» est tout entière consacrée à prouver que Pythagore est un nom celtique, et que celtiques sont aussi les noms de ses femmes ! Comme on le voit, le résultat des études de Mr. Sparschuh (et c'est dommage, car elles paraissent consciencieuses) est de lui faire voir du celtique partout, et de le placer entre Pelloutier et Latour-d'Auvergne, dont on croyait les théories enterrées avec l'Académie Celtique.

HISTOIRE ET VOYAGES.

Journal d'un Voyage en Orient, par le comte Joseph d'Estourmel, 2me édition. Paris, 1848; 2 vol. in-12°: 7 fr.

Êtes-vous las de la politique ? voulez-vous sortir pour quelques heures de l'immense gâchis qui nous environne ? secouer ces sinistres idées qui germent de toute part dans votre cerveau malade ? Je vous dirai, dans ce cas, comme jadis le bon Lafontaine à ses amis à propos de Baruch : « Avez-vous lu le Journal de Mr. d'Estourmel ? » et si ce plaisir vous est encore inconnu, hâtez-vous de prendre ces

deux jolis volumes, courez à votre maison des champs, et là, couché sur l'herbe, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, vous aurez vite oublié la grande Assemblée nationale et l'organisation du travail : or voici nos raisons. Mr. d'Estourmel (je ne vous dis rien qui ne se trouve dans son livre, et je n'en sais pas davantage), Mr. d'Estourmel était un de ces nombreux fonctionnaires auxquels la révolution de juillet « avait fait des loisirs », et qui ne se trouvaient pas d'humeur à courber le dos devant le nouveau pouvoir : le serment *vivait* encore. Maître, à ce qu'il paraît, d'une grande fortune, homme à l'esprit sérieux et à l'intelligence cultivée, il transporta d'abord ses pénates exilés à Rome; puis, lassé de toutes les « fonctions » auxquelles il était condamné, séduit, par les splendeurs orientales qu'on lui promettait de toute part, le voilà qui, à cinquante ans passés, fait marché pour lui et ses trois neveux avec le Grec Démétrius, lequel s'engage à lui faire parcourir la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Egypte. La caravane se met en route au mois de mai 1832, et va s'embarquer à Ancône pour l'île de Corfou.

C'est le journal de ce voyage, rédigé sur les lieux même, puis revu dans le silence du cabinet et à travers les prestiges du souvenir, que Mr. d'Estourmel vient de publier [1]. Comme on le voit, il a seize ans de date, et notre auteur s'excuse très-agréablement dans sa préface de n'arriver qu'*en serre-file*, « après MM. de Lamartine, Michaud et Poujoulat, le duc de Raguse, le père de Géramb,

[1] Ou mieux, « dont Mr. d'Estourmel vient de publier une seconde édition » ; mais la première (1846) de format grand in-8°, et enrichie de nombreux et fidèles dessins, a dû rester inabordable à la multitude des lecteurs. La seconde, au contraire, popularisera, sans nul doute, le nom du spirituel voyageur.

Marcellus et Châteaubriand surtout, qui sont dans les mains de tout le monde». Pour nous, cette excuse nous paraît superflue ; car, si deux voyages pittoresques, faits à seize ans de distance, en Suisse par exemple, risquent de se faire concurrence, la Grèce, l'Orient et l'Egypte ont passé, dans le même espace de temps, par de si complètes révolutions que bien des touristes ont pu s'y succéder sans se nuire l'un à l'autre. Mr. de Châteaubriand cherchait les ruines de Sparte lorsque les Turcs règnaient en maîtres de Cythère aux Thermopyles; Mr. d'Estourmel les a vus chassés du Péloponèse, mais tenant encore garnison dans Athènes pendant que le parlement grec siégeait en face d'eux, à Nauplie; MM. Michaud et Poujoulat ont pu, de leur côté, faire leur cour au roi Othon et à ses ministres bavarois; enfin, au lieu d'un voyage, Mr. de Lamartine a chanté un magnifique poëme, où l'imagination, tenant le premier rôle, revêt les objets de couleurs si fantastiques qu'elle éblouit et aveugle les yeux de l'honnête lecteur. Ainsi, la perspective a changé, et avec elle, l'intérêt. Le voyage de Mr. d'Estourmel a de plus une valeur *rétrospective* qui n'est pas sans quelque charme, et l'on aime à comparer à seize ans d'intervalle (grande mortalis ævi spatium) la Grèce qu'il a vue et celle que nous voyons. Que Mr. d'Estourmel se rassure : ce n'est pas ses lecteurs qui viendront se plaindre de ce cours du siècle qu'il leur fait remonter : nous craindrions beaucoup plus à sa place le ressentiment des fils de Léonidas et de Thémistocle, qui sont on ne peut moins ménagés.

Mr. d'Estourmel est, en effet, avant tout un homme sérieux, peu accessible à l'enthousiasme (c'est un ancien préfet) et qui voit les choses sous leur jour le plus réel. Or ce jour était peu favorable à la Grèce lorsqu'il la visita ; ce

malheureux royaume était en pleine anarchie (en est-il bien sorti?), et les Palicares achevaient ce que les Turcs avaient épargné. J'accuserais même Mr. d'Estourmel d'une certaine faiblesse à l'endroit de ces derniers, qu'il traite çà et là avec une indulgence par trop marquée : l'origine de cette prédilection devrait se chercher peut-être dans ces coups de fusil qui vinrent interrompre notre voyageur au milieu de sa vue de Patras : quel qu'en soit le motif, Mr. d'Estourmel n'est pas philhellène, et ses tableaux de la Grèce et d'Athènes surtout sont au monde ce qu'il y a de plus désenchanteur. Les souvenirs et le climat (il est vrai que c'est quelque chose), voilà ce qu'il leur laisse.

Le voyage en Palestine est aussi curieux, mais d'un intérêt différent. Ici Mr. d'Estourmel reprend son caractère : avant tout, il est catholique, et si la Grèce remuait assez peu sa fibre d'antiquaire, Jérusalem et la Judée parlent de toute part aux souvenirs et au cœur du fidèle et du pèlerin. Mr. d'Estourmel y retrouve les traces de Volney et de Mr. de Châteaubriand, et il est inutile de dire vers lequel se tournent ses sympathies. Volney est vivement harcelé; et ce n'est pas nous qui prendrons sa défense : mais Mr. d'Estourmel n'était-il pas en Grèce, comme Volney en Palestine, et son enthousiasme ici et son dénigrement là-bas, n'ont-ils pas un peu lieu de nous surprendre? Les Maronites lui vont au cœur, les Palicares soulèvent toute son indignation : ne serait-ce pas que ceux-ci sont schismatiques et que ceux-là reconnaissent que bien que mal le pape, tout en schismatisant quelque peu? Mais laissons là ces chicanes, et louons sa belle et lucide description de Jérusalem, qui se lit avec plaisir, même après les admirables pages de Mr. de Châteaubriand.

De la Palestine, Mr. d'Estourmel passe en Egypte : mais

depuis lors M. Ampère nous a gâtés, et les récits de notre voyageur perdent un peu de leur valeur à côté des lettres du savant et spirituel académicien. Cependant l'intérêt se soutient toujours le même; les accidents de ce voyage qui se prolonge en Nubie, sont racontés avec une égale verve, et si la science a peu à y glaner, en revanche le lecteur qui se soucie médiocrement de Chéops ou de Rhamsès-le-Grand y trouve de charmantes peintures de mœurs modernes; les hiéroglyphes et les momies font place au Pacha, au pauvre fellah et aux almées, et, somme toute, on y gagne quelques hypothèses de moins, Manéthon et ses dynasties cessent de dresser à nos yeux leurs colonnes menaçantes, et les préadamites du zodiaque ne nous poursuivent plus jusqu'au fond de l'Egypte.

Et maintenant, pour en revenir au point d'où nous étions partis, croyez-nous, amis lecteurs, prenez le Voyage de Mr. d'Estourmel, et notre odieuse politique cessera, pour quelques heures du moins, de vous assombrir le caractère et de vous ramener au fatalisme des Turcs. Ces heures-là, le communisme ne pourra pas vous les reprendre, et lorsque vous jouirez des douceurs du phalanstère ou des voluptés d'Icarie, peut-être aimerez-vous à les retrouver dans quelque recoin de votre pensée. Quand on s'embarque pour un long voyage, il faut toujours calculer ses chances, faire ses provisions, et..... *che sai?*

Souvenirs et Paysages d'Orient, par Maxime Du Camp. Paris, 1848, 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

Mr. Du Camp est à coup sûr bien plus jeune que Mr. d'Estourmel, et son livre fait un contraste assez piquant

avec celui que nous venons de quitter. Pour Mr. Du Camp, l'Orient est tout entier dans la nature extérieure, le paysage, le soleil qui se lève ou se couche, les maisons ou les cabanes, les caravanes, les chameaux, les caravansérails, les hommes, les femmes et les enfants. Mr. d'Estourmel est un homme grave, sérieux, et qui a franchi l'âge heureux de l'enthousiasme et de l'imagination : chez Mr. Du Camp, au contraire, enthousiasme et imagination débordent de partout : son élan éclate en fanfares à chaque masure pittoresque; la couleur locale n'a pas d'admirateur plus dévoué, et, à la manière de Mr. Th. Gautier, son maître (qu'il imite un peu trop), Mr. Du Camp n'a pas assez d'imprécations contre les chapeaux-gibus, les pantalons à sous-pieds et les Anglais en voyage. Ce point de vue accepté, son livre est loin d'être ennuyeux : le récit en est vif et souvent pittoresque, et les détails de mœurs ne manquent pas d'intérêt, quoique le grand nombre n'ait pas en sa faveur le mérite de la nouveauté. Quant au style, c'est celui de la jeune école voyageuse : il est *imagé*, ou si vous aimez mieux, il lutte avec la peinture : à l'aide d'expressions rassemblées chez tous les peuples connus, il a la prétention de présenter aux yeux du lecteur le paysage tout entier, que les écrivains du temps jadis (Rousseau, par exemple) traçaient à grandes lignes, en laissant à l'*imagination* le soin de les remplir. Nos jeunes écrivains veulent, on le voit bien, nous éviter jusqu'à l'ombre d'un effort de la pensée, et ce ne sera certainement pas la faute de Mr. Du Camp, si ceux de ses lecteurs qui n'ont pas vu l'Orient, s'en font encore une idée assez peu nette. Il ne leur épargne pas au moins les épithètes et les adjectifs. Rencontre-t-il des oliviers : « Ils sont vieux comme le monde; leurs troncs sont grisâtres, effondrés,

raboteux, sillonnés de veines épaisses, desséchés quelquefois jusqu'au cœur, chargés de champignons, de lichen, de mille excroissances parasites qui s'y sont cramponnées comme de grosses loupes grisâtres, etc.» Cependant, n'est-ce pas un peu long, lorsqu'à toutes les pages on trouve une pareille exubérance et ce luxe d'images par trop oriental?

Mr. Du Camp a visité Malte, Smyrne, Ephèse, Magnésie, Constantinople et Scio: mais comme le titre même de son livre l'indique, ce sont les *paysages* qu'il affectionne. Agrandir le domaine de l'historien, du géographe ou de l'antiquaire n'est pas son grand souci : avec raison, à notre sens : car il se trouve au début même de son livre une si magnifique confusion entre Syra et Scyros, que nous tremblions pour le reste du volume. Heureusement Mr. Du Camp a laissé là son bagage historique, et s'est depuis Syra contenté de voir et de peindre ce qu'il voyait. Ce rôle était plus modeste et, comme son livre le prouve, il peut offrir çà et là un assez vif intérêt.

THE PROTECTOR : a vindication, par F.-H. Merle-d'Aubigné. (*Le Protecteur*, réhabilitation par F.-H. Merle-d'Aubigné.) Edinburgh. 1 vol. in-8° : 15 fr.

« Je sais que Dieu est au-dessus des mauvaises langues et il me justifiera lorsqu'il le jugera convenable, » écrivait en 1648 Olivier Cromwell au colonel Norton. En effet, depuis lors deux siècles se sont écoulés, durant lesquels la mémoire du Protecteur a été plus ou moins l'objet d'accusations graves et de soupçons injurieux, jusqu'à ce qu'enfin le jour de la justice est venu, des documents authentiques publiés pour la première fois ont mis au jour le véritable caractère de Cromwell et permis de sonder les

replis les plus secrets de son cœur. A la place de l'ambitieux hypocrite, on a trouvé le chrétien animé d'une foi fervente et sincère. Les assertions de la plupart des historiens à cet égard sont tombées devant les révélations d'une correspondance où se montre l'homme dépouillé du prestige de la grandeur mondaine ainsi que du masque qu'aurait pu lui imposer son rôle politique. Il en résulte évidemment que les actes de Cromwell, quelle qu'ait été leur valeur, reposaient sur une conviction réelle et forte. C'est, du reste, un trait propre à presque tous les hommes de génie qui ont exercé une puissante influence sur leur siècle; les intérêts et les passions qu'ils ont froissés ne sont que trop enclins à s'entendre pour leur refuser cet élément moral sans lequel on n'accomplit guère de grandes choses. Cromwell n'a donc point employé l'hypocrisie au service de son ambition, plusieurs écrivains l'ont déjà suffisamment prouvé. Mais Mr. Merle va plus loin; il voit en lui un héros chrétien qui n'a pas eu d'autre mobile que le désir d'assurer le bonheur de sa patrie par le triomphe des doctrines évangéliques. A ses yeux, il fut le défenseur du protestantisme contre le réveil de Rome, et le fondateur de la monarchie constitutionnelle qui a fait la gloire et la prospérité de l'Angleterre. Cette appréciation nouvelle de la conduite du Protecteur, très-habilement développée, nous semble d'autant plus remarquable que l'auteur la fait en quelque sorte ressortir tout entière de la correspondance même de Cromwell, et que d'ailleurs elle a pour elle l'autorité, fort peu suspecte, sous ce rapport, de l'historien Hume, qui rend témoignage aux services rendus par les puritains à la cause de la liberté!

Après le premier ébranlement causé par la réforme, Rome avait bientôt retrouvé toute son énergie pour com-

battre le danger qui la menaçait, et ses efforts étaient en particulier dirigés contre l'Angleterre, où le maintien de la hiérarchie cléricale semblait lui offrir un moyen de ressaisir plus facilement son pouvoir. Charles I[er] ne se montra que trop favorable à ce projet, qui s'accordait avec ses tendances despotiques. La princesse Henriette de France, qu'il avait épousée, amena en Angleterre avec elle des prêtres catholiques et leur procura la permission de célébrer publiquement leur culte avec le plus grand éclat. L'exemple donné par la cour ne pouvait manquer d'avoir de nombreux imitateurs. Des évêques manifestèrent l'intention de rétablir l'ancien joug, et l'on vit çà et là reparaître les formes du papisme dans plus d'une église. Ce fut certainement l'une des causes principales qui amenèrent la révolution. Des écrivains ayant attaqué la tyrannie des prélats, les châtiments barbares qui leur furent infligés excitèrent une indignation générale. Aussi le signal de la résistance, donné par Hampden, trouva de l'écho dans les sentiments religieux tout comme dans les idées politiques. Pour un grand nombre de zélés partisans des doctrines de la réforme, la cause du parlement devint celle du protestantisme. Olivier Cromwell, très-versé dans l'étude de l'Ecriture sainte et plein d'une piété fervente, saisit avec ardeur ce côté de la question et tira l'épée plutôt pour combattre le papisme que dans des vues hostiles à la royauté. Il avait les habitudes austères du puritain, comme le prouve cette anecdote racontée à John Goodricke par une vieille femme qui devait l'avoir vu en 1644, lors du siége de Knaresborough Castle : « Lorsque Cromwell vint loger chez nous à Knaresborough, je n'étais encore qu'une jeune fille. Ayant beaucoup entendu parler de cet homme, je le regardais avec curiosité; tandis que j'arrangeais son lit, je ne pus

m'empêcher de jeter de temps en temps un coup d'œil par-dessus mon épaule sur ce personnage extraordinaire qui était à l'autre bout de la chambre détachant ses jarretières. Quand je sortis, je fermai la porte, mais je restai à regarder par le trou de la serrure et je le vis s'approcher du lit, puis se jeter à genoux, position qu'il garda longtemps. Etant revenue plus tard, je le vis encore en prière; et il fit de même chaque soir tant qu'il demeura chez nous. J'en conclus que c'était un brave homme, et j'ai toujours conservé cette opinion par la suite, quoique j'entendisse dire beaucoup de mal de lui. »

La vie des camps ne changea rien à ses pratiques religieuses; ses lettres à sa fille ou à d'autres membres de sa famille portent le cachet d'une foi vive et sincère. Il n'y laisse percer aucun trait d'ambition ni même d'esprit de parti politique. C'est toujours le triomphe de la vérité évangélique qui est le but de ses efforts.

« J'ai été éprouvé dans ma santé, écrit-il en novembre 1649 à M. Mayor, mais il a plu au Seigneur de me soutenir. Je me recommande à vos prières. Mon désir est que vous avertissiez mon fils de se tourner de plus en plus vers Dieu : hélas! quel profit y a-t-il dans les choses de ce monde? à moins qu'on en jouisse en Christ, elles ne sont que tromperies. »

« Ma très-chère, écrit-il à sa femme le 12 avril 1651, je bénis le Seigneur d'avoir bien voulu me rendre la santé. Mais cela ne me satisfera point si mon cœur n'apprend pas à aimer et à servir mieux mon Père céleste, si je n'obtiens pas une mesure plus abondante de sa lumière qui vaut mieux que la vie, et un plus grand pouvoir sur ma corruption; dans cet espoir, j'attends et ne suis pas sans compter sur un gracieux retour. Prie pour moi; en vérité,

je le fais chaque jour pour toi et la chère famille; que Dieu tout-puissant vous accorde toutes ses bénédictions spirituelles ! »

Cette préoccupation toute chrétienne se retrouve constamment dans sa correspondance. Evidemment elle dominait sa pensée et fut le premier mobile de sa conduite.

L'oppression cléricale est aussi l'objet de ses fréquentes attaques. Il revient souvent sur le mauvais usage que les évêques font de leur pouvoir, il veut émanciper les laïques et réclame hautement la liberté religieuse. A ceux qui lui dénoncent comme un scandale l'usurpation des fonctions ecclésiastiques par des hommes qui ne sont pas ordonnés prêtres, il répond : que vous importe, pourvu qu'on évangélise et qu'on fasse luire aux yeux de tous la lumière que le clergé a mise sous le boisseau ? Lorsque le juif Manasseh Ben Israël présenta une pétition pour demander qu'il fût permis à ses coreligionnaires de rentrer en Angleterre, d'où ils étaient bannis depuis quatre cents ans, Cromwell appuya cette requête. Dans la conférence qui eut lieu à ce sujet à Whitehall le 12 décembre 1655, il parla en faveur de la liberté des cultes, et un témoin oculaire dit : Jamais je n'entendis aucun homme parler si bien.

Devenu Protecteur de la république, Cromwell demeura fidèle à ses convictions. Le même esprit d'humilité chrétienne caractérise tous les documents intimes dans lesquels nous pouvons en quelque sorte surprendre le secret de son âme. Ses actes publics prouvent d'ailleurs qu'il se considérait toujours comme le défenseur du protestantisme dans toutes les contrées de l'Europe. Il n'épargnait pas les remontrances au gouvernement français, et son langage impérieux n'était pas sans effet sur le cardinal Mazarin, qui « le craignait plus que le diable. »

Lorsque le Protecteur apprit le massacre des Vaudois du Piémont, en 1655, il fondit en larmes et s'écria : « Les souffrances de ce pauvre peuple déchirent plus mon cœur que s'il s'agissait de mes plus proches parents. » Il devait ce même jour signer un traité avec la France; mais il refusa de le faire avant que le roi et Mazarin se fussent engagés à lui prêter assistance pour faire rendre justice aux malheureuses victimes.

« Aucun peuple sur le continent ne prit plus d'intérêt que les Genevois au sort des Vaudois du Piémont. Dès que la nouvelle du massacre arriva dans leur ville, des collectes furent faites de maison en maison pour envoyer des secours à ces frères persécutés, et l'on augmenta la garnison, car on craignait que la Savoie ne méditât une attaque contre Genève. Morland, à son retour de Turin, séjourna quelque temps dans cette ville qui était, en quelque sorte, le centre de l'action protestante de Cromwell sur le continent. Des rapports sur les besoins des Eglises réformées étaient fréquemment envoyés en Angleterre par le professeur Tronchin, et des sommes destinées aux Vaudois passaient par les mains du banquier Jacques Tronchin. Les noms de Colladon et de Calandrini se trouvent aussi mentionnés dans cette correspondance. Mr. Pell, le ministre anglais résident en Suisse, se rendit en personne à Genève. Il s'y trouvait le 12 décembre 1655, jour d'actions de grâces en commémoration de la délivrance de cette ville, 53 ans auparavant, lorsque le duc de Savoie avait essayé de la surprendre pendant la nuit. Après le sermon du matin, deux des conseillers conduisirent Pell sur les fortifications, et lui montrèrent combien elles étaient faibles du côté de la Savoie, lui donnant à entendre qu'ils espéraient bien que le Protecteur leur fournirait les moyens de compléter

ces travaux. Environ un mois plus tard, Cromwell répondit par Thurloe, « que non-seulement il désirait le bien-être et la prospérité de Genève, mais qu'il était prêt à y contribuer autant que Dieu l'en rendrait capable. » Lorsque Morland fut rappelé vers la fin de l'année suivante, le Protecteur renouvela les mêmes assurances. »

En maintes occasions il se déclara pour la liberté civile et religieuse dans le monde entier, et agit avec énergie dans ce but. Ses représentations, qui étaient presque des ordres, trouvaient en général de la déférence chez les ministres des cours étrangères. Si l'esprit de Cromwell avait continué de gouverner l'Angleterre, la révocation de l'édit de Nantes n'aurait jamais eu lieu.

Quant au reproche d'ambition personnelle, ne tombe-t-il pas devant la persistance avec laquelle le Protecteur refusa la couronne qui lui fut offerte à plusieurs reprises? Ici encore son langage est le même; il se considère comme un instrument dans la main de Dieu pour servir la cause de la liberté, mais non point comme le fondateur d'une nouvelle dynastie. Enfin les dernières pièces écrites ou dictées par lui, et les paroles recueillies à son lit de mort sont également empreintes de cette foi religieuse qui le caractérise dès l'entrée de sa carrière.

Ainsi, le point de vue sous lequel il est présenté par Mr. Merle, trouve sa justification dans les documents les plus authentiques et les plus dignes de confiance. A cet égard, le livre que nous annonçons est certainement bien fait pour exciter l'intérêt et la curiosité. S'il y a peut-être chez l'auteur une tendance trop marquée à vouloir faire de Cromwell un héros chrétien, il faut reconnaître que c'est le résultat très-naturel de l'impression que doit produire la lecture de la correspondance du Protecteur. Mr. Merle

n'avance rien qui ne soit appuyé sur des citations nombreuses et fort remarquables. On ne peut refuser du moins d'admettre avec lui que Cromwell professa dans toutes les circonstances de sa vie les deux principes qui distinguent essentiellement le peuple anglais ; l'enthousiasme pour l'Evangile et l'opposition contre la papauté.

Histoire des Girondins, par Jules de Savignyer [1]. Paris, 1847, à la librairie populaire des villes et des campagnes, 2 vol. in-12°.

Connaissez-vous quelque chose de plus risible à la fois et de plus révoltant que toutes ces cabrioles politiques dont la France est aujourd'hui le théâtre ? Aimez-vous à suivre dans la *Revue rétrospective* de Mr. Taschereau les impitoyables révélations qui viennent marquer du fer et du feu de la honte tous ces renégats, hier à plat ventre devant un ministre, aujourd'hui gambadant pour le compte de la république ? Dans ces deux cas, prenez le livre que nous vous annonçons, et vous y verrez (ce que sans doute vous n'avez guère vu) un auteur se souffletant lui-même et faisant d'ici la génuflexion constitutionnelle, de là le saut périlleux républicain. Voici l'histoire : elle nous paraît assez curieuse.

Après Mr. de Lamartine est venu le déluge de Girondins et de Montagnards que vous savez. L'éditeur de la

[1] Telle est l'orthographe de la couverture : le titre porte *Savigner*, nom qui, sous une légère altération et avec le *de* aristocratique, nous paraît cacher un auteur assez connu d'abrégés de toutes les sortes. Le même titre porte 1848. Mr. Quérard nous donnera sans doute, dans ses *Auteurs déguisés*, la clef de ce pseudonyme.

Bibliothèque populaire (rue des Maçons-Sorbonne, N° 17) a voulu suivre ses confrères, et il a commandé à Mr. de Savignyer (puisque *de* il y a) un livre sur ce sujet fort neuf comme vous voyez. Cela se passait *avant* février 1848. L'auteur a donc été sage, modéré, impartial, pillant, il est vrai, de côté et d'autre, mais élevant la voix aux bons endroits, tonnant même avec une vertueuse indignation, par exemple contre les cannibales de septembre et les vouant à l'exécration de la postérité: «Les égorgeurs, ivres d'une joie féroce suivent leur proie, et pénètrent dans l'intérieur de l'Abbaye, portant en triomphe des lambeaux de chair humaine. Les prisonniers survivants arrivent ainsi à la prison avec ce hideux cortége..... Pendant qu'on les égorgeait, Billaud-Varennes arrive; sa figure est impassible et pâle, son regard fixe et sinistre; revêtu des insignes d'une magistrature populaire, il devrait apparaître ici comme un ange de paix, il vient contempler les cadavres d'un œil sec : il a l'affreux courage d'applaudir en ces termes aux meurtriers : « Peuple, dit-il, tu fais ton devoir, tu immoles tes ennemis! » Plus bas c'est «l'affreux Billaud, l'atroce Billaud, et ces horribles journées de septembre, etc., etc. » Voilà qui est bien, n'est-ce pas? Maintenant, tournons le feuillet.

Le livre était, à ce qu'il paraît, imprimé presqu'en entier, lorsqu'est venu Février avec sa révolution. Que faire? le publier? Mais « les horribles journées de septembre! l'atroce Billaud! » Quel tort ces adjectifs vont nous causer! Le supprimer? Tant d'encre et de papier perdus! Un moyen habile : ajoutons-y une préface, mais une préface ronflante, écrite dans le plus beau style de l'époque et qui rappellera les grands jours de Marat. L'*Ami du peuple* en tressaillera dans son cloaque. Nous cracherons à la figure de

Louis XVI, ce qui est fort courageux ; nous traînerons encore une fois Marie-Antoinette dans la boue ; nous détaillerons les « déportements de l'Autrichienne, » et nous appellerons le dauphin « un louveteau. » Quant à la « coterie girondine, » bien que nous ayons écrit notre livre pour la glorifier, nous la traiterons tout uniment d'*imbécille*. Pour nous, les Girondins « n'auront que la vue étroite et mesquine des oracles de petites villes, des politiques de provinces habitués à primer dans leur localité. Ils seront de la force de ces lecteurs de journaux qui, dans les cafés ou les salons, dissertent sur toutes les questions qu'ils n'ont pas étudiées, etc., etc. » Mais les Jacobins, ah ! dieux ! les Jacobins, l'incorruptible Robespierre, le vertueux Couthon, le grandiose St.-Just, et Marat donc, « le patriote, le républicain intègre et vertueux jusqu'à la fureur (ô Caton !) contre tous ceux qu'il soupçonnait de ne l'être pas, » quels transports ils vont exciter, que de douces larmes ils feront répandre aux cœurs sensibles ! « Les Jacobins étaient vraiment les hommes de la nation, qui allaient en avant sans arrière-pensée, sans autre ambition que celle de doter la France d'institutions fort capables de perpétuer à tout jamais le bienfait de l'égalité, de la fraternité, de la liberté ! Les principes régénérateurs qu'ils avaient embrassés, ils les soutenaient avec enthousiasme... » et avec la guillotine, s'il vous plaît, ce qui est, soit dit en passant, un singulier baptême pour les belles choses que l'on nous promet aujourd'hui. Quant à Robespierre, nous comprenons maintenant que c'est le plus vrai, le plus saint (*sic*) des hommes de la Convention, le Solon de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, etc., et que la postérité ne doit avoir que des malédictions pour les « Judas » qui ont fait tomber cette noble tête dans le fatal panier. Arrivé là, les massacres de

septembre ne peuvent plus maintenant *embarrasser* notre vertueux historien. Il les appelle donc tout uniment, dans sa préface, UN EXPÉDIENT..... oui, en 1848, il s'est trouvé un homme, celui-là même qui vient de tracer l'affreux tableau de ces égorgements, qui de sang-froid écrit que « ce furent les Jacobins qui trouvèrent l'*expédient.* » « Il ne faut, ajoute-t-il, qu'un *courage vulgaire* (!) pour s'immoler soi-même au salut de la patrie, mais pour donner l'ordre d'immoler des centaines de conspirateurs sans défense, enfermés entre quatre murs, lors même qu'il n'y aurait dans cette masse qu'un seul innocent, il faut le courage le plus rare (!!). Dieu nous garde de circonstances qui exigeraient une telle solution révolutionnaire; mais si elles venaient un jour à se reproduire, qu'il donne encore pour notre salut des âmes de fer comme Danton! » (!!!)

Allons, fermons ce livre, modèle à la fois de lâcheté et de férocité, et répétons avec l'une des victimes du grand, du vrai, du saint Robespierre :

> Quoi ! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
> Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
> Consacrent leur Marat parmi les immortels,
> Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
> Des fanges du Parnasse un impudent reptile
> Vomit un hymne infâme aux pieds des autels,
> La vérité se tait ! . . . . (*A. Chénier.*)

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Le socialisme c'est la barbarie, examen des questions sociales qu'a soulevées la révolution du 24 février 1848, par A.-E. Cherbuliez, ancien professeur d'économie politique et de droit public. Paris; in-8° : 1 fr.

La barbarie n'est assurément pas le but que se propose le socialisme; au contraire, il prétend bien réaliser l'idéal

du progrès en détruisant les contrastes choquants qu'il voit dans la distribution actuelle de la richesse, en établissant la fraternité, en organisant le travail. Mais aveuglé par les séduisantes illusions de ses rêves, il ne s'aperçoit pas que ce qu'il appelle progrès n'est que décadence, et que le résultat inévitable de son système serait la ruine complète de la société. C'est ce que Mr. le professeur Cherbuliez fait voir avec la dernière évidence dans l'écrit que nous annonçons ici. Quelles que soient les divergences qui existent entre les différentes écoles socialistes, toutes s'accordent du moins sur un point, qui est l'organisation du travail; elles regardent le travail comme un droit et prétendent en assurer ainsi l'exercice à tous. En d'autres termes, elles veulent garantir à tout ouvrier un travail qui lui assure l'existence et qui profite en même temps à la société. Or, pour atteindre ce but, il faut que l'Etat se fasse entrepreneur, et commence par consacrer les capitaux dont il dispose à la fondation d'ateliers nationaux, dans lesquels il règlera les conditions du travail en prenant le principe de l'égalité pour base de la répartition des salaires. Mais de ce premier fait découlent aussitôt plusieurs conséquences graves. L'Etat ne crée pas des capitaux; il ne peut s'en procurer qu'en s'attribuant une partie de ceux qui forment le fond productif de la société et qui étaient déjà mis en œuvre par d'autres ouvriers; il crée donc une concurrence fatale aux entreprises particulières, et obligé de fournir de l'ouvrage aux travailleurs qui sont ainsi privés de leurs ressources, il se voit entraîné forcément à s'approprier petit à petit tous les capitaux disponibles de la société. C'est le résultat infaillible de l'organisation du travail; l'Etat devient l'entrepreneur unique de la production, ce qui ne peut avoir lieu sans que la propriété soit

menacée. Le droit au travail n'est autre chose que le droit au capital.

« Quand l'Etat garantit à tous les ouvriers du travail et un salaire déterminé, il s'engage à distribuer le capital productif de la société de telle façon, que la portion destinée aux salaires suffise dans le moment actuel pour rémunérer tous les travailleurs au taux actuel fixé, et s'accroisse dans l'avenir en proportion de leur nombre, quelque changement qu'il puisse survenir dans les procédés de l'industrie, dans la demande des produits et dans la proportion entre l'offre et la demande de main-d'œuvre.» S'il garantit le droit au travail, il ne peut pas garantir la propriété, car il ne saurait, sans porter atteinte à celle-ci, remplir son engagement vis-à-vis des travailleurs. Il lui faut de l'argent pour payer ses ouvriers, et dès lors il s'arroge naturellement le droit d'en prendre là où il en trouve. Voilà donc les capitalistes livrés à sa merci, toute sécurité est détruite pour eux; ils ne sont plus maîtres de disposer à leur gré des biens qu'ils possèdent; l'incertitude de l'avenir les pousse à renoncer à toute spéculation productive; le capital devient inerte, cesse de s'accroître et se perd ou se dilapide. La défiance tue le crédit, comme on l'a vu tout récemment lors de la proclamation du droit au travail, et la production, privée de cet agent essentiel dont la puissance est si grande, tend à diminuer de jour en jour. A cet égard la décadence sera d'autant plus rapide que l'organisation du travail a pour effet de détruire la liberté individuelle et, par conséquent, la responsabilité. L'association des ouvriers et l'égalité du salaire font disparaître toute espèce d'émulation, tout désir de se distinguer par son zèle ou par son talent. A quoi bon, en effet, se donner cette peine lorsque le paresseux jouit exacte-

ment des mêmes avantages que le travailleur actif? Ce serait une véritable duperie. Il est évident que l'on travaillera beaucoup moins et beaucoup plus mal. L'industrie nationale dépérira, et pour la soutenir on aura toujours davantage recours au monopole, aux mesures de douanes, à la prohibition. On anéantira d'abord la concurrence en concentrant tous les capitaux entre les mains de l'Etat, puis, la propriété n'ayant plus aucune garantie de sécurité, le communisme serait le dernier et impuissant remède auquel on aurait recours; la communauté des biens pourrait seule fournir encore quelque temps à l'entretien de la société jusqu'à ce que la population, dont l'accroissement ne serait plus arrêté par aucun frein, se multipliât de telle façon que la misère deviendrait le sort de tous, et qu'à la place d'une société riche et civilisée se trouverait une société pauvre et barbare. A cela les socialistes répondent qu'il faut tenir compte de la fraternité, fécond élément qui, dans leur système, remplace l'odieux égoïsme de l'état social actuel, et qui rendra facile même ce qui paraît aujourd'hui le plus impossible. Malheureusement la fraternité ne se décrète pas comme un impôt ou une ordonnance de police; c'est un sentiment que depuis près de deux mille ans le christianisme prêche sans avoir pu le faire pénétrer dans les cœurs au point d'en bannir l'égoïsme. S'imagine-t-on y réussir mieux en détruisant la propriété, qui est l'une des bases sur lesquelles repose la famille, en privant l'homme des mobiles qui le portent à développer ses facultés intellectuelles et morales, à faire des efforts souvent pénibles, des actes de dévouement et d'abnégation?

« Il y a dans l'homme deux mobiles qui sont inhérents à sa nature, et qui, par cette raison, agissent constam-

ment chez tous les peuples et à tous les stages de la civilisation ; c'est le besoin de liberté et le besoin de s'élever dans l'opinion des autres et dans la sienne propre. Si ces deux mobiles ne suffisent pas pour expliquer toutes nos actions, ils sont, du moins, ceux qui en expliquent le plus grand nombre ; ils sont les plus forts, les seuls universels, les seuls sur lesquels on puisse avec certitude compter d'avance, les seuls capables de pousser une société entière dans la voie du progrès. »

Or le premier, le besoin de liberté, serait complétement étouffé par l'organisation du travail qui supprimerait l'essor des volontés individuelles en assignant à chacun sa tâche déterminée, dont il lui serait défendu de s'écarter, et réduirait ainsi les travailleurs à la condition d'esclaves de la communauté. L'absence de liberté ne serait pas moins fatale au second mobile, que l'on atteint d'ailleurs d'une manière plus directe encore par la glorification du travail manuel. Les socialistes, dans leur fanatisme égalitaire, oublient qu'il ne suffit pas d'être artisan ou manœuvre pour mériter la louange, et que sans les hommes d'intelligence et de loisir il n'y aurait jamais eu de civilisation possible.

« Les travaux manuels et les travaux intellectuels sont parfaitement de niveau sous le point de vue moral. Ceux qui exercent les premiers n'ont ni plus ni moins de droits à notre estime que ceux qui exercent les derniers. Les uns et les autres s'honorent par le désintéressement et la loyauté, comme ils se déshonorent par les vices contraires.

« Mais, sous le point de vue social, les travaux de la pensée sont supérieurs aux travaux manuels, comme l'esprit est supérieur à la matière, comme l'âme est supé-

rieure aux organes qui lui servent d'instruments. L'ouvrier intellectuel applique des facultés plus puissantes que l'artisan; son œuvre isolée a une utilité bien plus étendue; il découvre, il proclame, il propage ce que l'autre ne fait le plus souvent qu'exécuter. L'un marche presque toujours comme individualité distincte, vers un but qu'il s'est posé lui-même; l'autre agit comme fraction d'un être collectif; dont le mouvement est subordonné à une direction extérieure.»

Prétendre donc que ce dernier est le seul travailleur, le seul producteur de la richesse, le seul promoteur de la civilisation, c'est rétrograder de dix siècles, c'est vouloir nous replonger en pleine barbarie. En effet, les traits caractéristiques de la barbarie ne sont-ils pas : 1° La propriété si imparfaitement garantie par les lois que nul ne songe à s'enrichir par le travail, qu'on ne travaille que pour subsister et qu'on ne s'enrichit que par le pillage? 2° Le travail mécanique et les exercices corporels estimés à l'égal, si ce n'est au-dessus du travail de l'intelligence, en sorte que les soldats, les athlètes, les chasseurs sont déifiés, tandis que les poëtes et les lettrés n'occupent qu'un rang secondaire, sont en quelque sorte les prolétaires de la barbarie? 3° Le gouvernement tellement faible que les membres de la société éprouvent le besoin de s'associer entre eux pour la protection et la défense de leurs droits et de leurs intérêts individuels?

Eh bien, ce seraient aussi là les résultats du socialisme qui menace la propriété, glorifie le travail manuel, substitue l'association au gouvernement. L'auteur de cet écrit le démontre avec une logique et une clarté bien propres à faire impression sur ses lecteurs. Il ne serait guère possible de mieux résumer la question du socialisme avec toutes les

conséquences funestes qu'elle entraîne. Puis, après avoir ainsi prouvé sa thèse, Mr. Cherbuliez termine par un retour aux principes de l'économie politique, qui seuls peuvent produire le progrès conciliable avec les conditions essentielles de la société.

«L'Etat, dit-il, quoiqu'il ne crée pas des capitaux, peut favoriser la circulation de ceux qui existent,

« Par de bonnes institutions de crédit ;

« Par des lois propres à mobiliser la richesse et à faciliter les transactions de toute espèce.

« Il peut aussi leur assurer l'emploi le plus avantageux,

« En créant des voies de communication ;

« En supprimant les entraves que rencontre le libre échange des produits du pays entre eux ou avec ceux de l'étranger ;

« En renonçant aux monopoles inutiles,

« Il peut enfin ouvrir de nouvelles carrières à l'esprit d'entreprise des capitalistes et à l'activité des travailleurs par l'emploi judicieux des forces vives et des capitaux qu'une administration économique et prévoyante ne saurait manquer de mettre à sa disposition.

« Toutes ces choses ne pouvant s'accomplir que successivement et par degrés, l'Etat aurait au-devant de lui, en suivant cette voie, une longue carrière de progrès, par conséquent de prospérité générale et de tranquillité intérieure.

« On ne conçoit pas que le gouvernement d'un pays où il existe tant de ressources inexploitées, et où la population ne manque certes ni d'ardeur, ni d'intelligence, ni de courage, ait pu se faire de l'inaction un devoir et un système.

« Cette erreur explique sa chute. L'inaction a produit

la pléthore; la pléthore a fait naître et grandir le problème social; le gouvernement est tombé devant le problème social.

« Maintenant l'erreur n'est plus permise et le péril est plus grand que jamais.

« Donnez, donnez de l'espace à ces forces productives, dont l'encombrement et la lutte menacent d'étouffer la civilisation !

« Quelles circonstances extérieures plus propices pourriez-vous attendre? Quelle forme de gouvernement pourrait être plus favorable à l'accomplissement de votre tâche, que la forme républicaine? Voyez les Etats-Unis d'Amérique!

« J'ai dit fort succinctement ce que l'économie politique substitue aux idées subversives et aux chimériques utopies du socialisme.

« Hommes d'action, croyez-en les hommes de science, qui n'ont aucun intérêt à vous tromper et qui ont étudié toute leur vie les questions que vous êtes appelés à résoudre. Ils vous diront tous que la voie où vous vous êtes engagés est une voie de perdition, conduisant à des abîmes.

« Ils vous démontreront tous cette proposition par laquelle je finis, et qui résume toutes les pages que vous venez de lire :

« Avec l'économie politique, vous organisez le progrès, vous faites avancer la civilisation; avec le socialisme, vous organisez la décadence, vous reculez vers la barbarie. Choisissez ! »

ERRATUM. — *Bulletin littéraire,* cahier d'avril, page 540, lig. 13, *au lieu de* avant J.-C., *lisez* après J.-C.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE GENÈVE.

BERLIN APRÈS LA RÉVOLUTION.

I.

Nous avions laissé Berlin silencieux et froid, avec ses rues monotones, ses visages ennuyés, son parc dépouillé, et seulement quelques volées tournoyantes de pigeons pour égayer son ciel somnifère. Nous le retrouvons inondé d'un soleil éblouissant, et sous la fraîche verdure des marronniers et des tilleuls, du milieu des grappes épanouies des sorbiers, au Parc, sur les places à squares, du fond des allées et des jardins trop rares s'élèvent de joyeux chants d'oiseaux. Mais la ville a subi une bien autre métamorphose. Dix mille drapeaux tricolores, aux couleurs révolutionnaires, noir, rouge et or, proscrites par la sainte-alliance, ont flotté nuit et jour pendant six semaines sur toutes les maisons, les édifices publics et le palais du roi; déteints par la pluie, pâlis par le soleil, déchirés par le vent, ils commencent à peine depuis quelques jours à battre en retraite. L'aigle à deux têtes, plantée au balcon de l'Université et au portail de l'Académie des beaux-arts, avait remplacé l'aigle de Prusse. La bannière des Hohenzollern, noire et blanche, se cachait comme honteuse. Aujourd'hui, en revanche, la double aigle s'est envolée, et

sur le château le drapeau prussien a grandi, tandis que le drapeau germanique s'est réduit à une flamme : symbole visible de la marche suivie par le gouvernement. Dans les rues, où ont disparu les voitures, alternent la solitude et les foules. Tantôt passent des corps de métier, enseignes déployées, en habits de fête; tantôt des processions funèbres, l'arme au bras, musique et drapeaux en tête, accompagnant avec les honneurs militaires le cercueil de quelque citoyen longtemps disputé à ses blessures. Au palais, au corps-de-garde, aux portes de la ville, la nuit dans chaque rue circulent les bourgeois armés. La cocarde tricolore brille à tous les chapeaux, même à l'église. Les couleurs patriotiques prennent toutes les formes, s'enroulent en casquette, en chaînes de montre pour les hommes, se fixent en nœuds sur le sein et en rosettes dans la chevelure des dames. Les costumes frappent par leur bigarrure extrême; mais leur désordre même s'est organisé. Le chapeau noir se revêt, outre la cocarde de rigueur, quelquefois d'une carte, quelquefois de chiffre de métal. Le feutre calabrais à l'aile gaillardement retroussée et surmonté d'une plume de héron, le feutre noir des volontaires destinés à la Pologne, les képis de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se promènent dans les rues. Ces différences sont des signes de ralliement. Chacun a maintenant chez soi sabre ou fusil, et fait sa patrouille à son tour. Les militaires brillent par leur absence; quelques régiments cependant sont rentrés.

Les habitudes ne sont pas moins bouleversées que les dehors. La voix est plus haute, le geste plus libre, la conversation plus animée. On se rassemble, on discute. Il est facile de voir que toute la vie est plus pleine, plus abondante qu'auparavant. Le club fait concurrence à la brasserie.

Les pierres même ont changé d'aspect. Toute une littérature murale a surgi. Chaque matin les angles des rues se tapissent de vingt adresses, proclamations, convocations, justifications. Particuliers et corporations, souverains de la veille ou du jour, emploient cette publicité. C'est le journalisme du passant. Des flots de caricatures, de brochures satiriques s'éparpillent sous le verre des étalages, sur les tables des revendeurs, jusque sur les escaliers du prince de Prusse, que l'on y tourne en ridicule. Voyons maintenant ce qui s'est passé pour transformer à ce point nos bons Berlinois?

II.

Je suppose connus tous les faits principaux du drame qui se déroule en Allemagne depuis la chute de Louis-Philippe. Jamais la solidarité des peuples ne fut mieux démontrée que par cette répercussion universelle et instantanée du coup de foudre de Février. Mais le rayon fulgurant, simple et net en France, en tombant dans le magasin de cristaux de l'Allemagne, s'y brisa en mille lueurs entrecroisées. Rien n'est plus difficile à comprendre que la révolution allemande. L'Allemagne, à l'état normal, exerce déjà suffisamment la sagacité et la patience, même d'un Allemand : qu'est-ce donc quand l'Allemagne s'embrouille? Aussi on ne peut exiger de moi une clarté qui n'existe pour personne. J'essaierai de mon mieux de dégager quelques-uns des caractères de ce mouvement qui rappelle çà et là le chaos, entreprise, au reste, fort ingrate, puisque les positions changent pendant qu'on les calcule, et que l'insignifiant d'aujourd'hui devient considérable demain.

Le trait saillant de cette crise, c'est la *complication*. Trois révolutions s'entrelacent dans cette agitation, une

révolution nationale, une révolution politique et une révolution sociale. Pour son début, l'honnête Michel [1] joue de malheur. Moins pratique que John Bull, moins adroit que Jacques Bonhomme, il s'impose un fardeau sous lequel ceux-ci fléchiraient. Il se trouve avoir à faire en un jour et à la fois ce que ses aînés plus habiles ont employé des siècles à accomplir. D'un génie peu pratique, parce qu'il est peu simplificateur et peu résolu, on ne peut s'étonner qu'avec la meilleure volonté du monde il ne perde quelque peu la tête dans cette forêt de difficultés. Pour se figurer cette complication, qu'on s'imagine toute l'histoire de France, depuis Louis XI jusqu'à la seconde république, aujourd'hui proclamée, à refaire en un an, on aura une sorte d'aperçu de l'enfantement actuel. Richelieu, Louis XIV, 1789, 1830, 1848, l'unité du territoire, du gouvernement, de l'administration, la chute de la monarchie absolue et de la féodalité, l'égalité politique, l'avénement du tiers-état, l'éducation de la bourgeoisie, l'avénement du quatrième état et la démocratie réelle, tout cela se presse sur le même plan. La division du travail a été inventée pour les autres peuples; les Allemands ne la connaissent pas encore. Ayant beaucoup vécu par la pensée, et opéré *in petto* toutes les révolutions historiques qui ont fait tant de fracas dans le monde, une fois qu'ils se jettent dans la pratique, ils pensent pouvoir d'un bond regagner tout le terrain perdu. Il est à craindre qu'ils ne s'abusent. La politique est un art, et si aucun art ne peut se passer de temps, le plus élevé d'entre eux ne saurait se soustraire à cette condition.

Cette complication est un malheur plutôt qu'une faute; car elle naît de la situation même. Il est vrai que la situa-

[1] Le type populaire de la nation allemande.

tion de l'Allemagne est imputable à son peuple ; mais elle résultait autant des qualités de ce peuple que de ses faiblesses. La fidélité et la patience de la race germanique ont contribué à ses souffrances autant que son inertie et sa désunion, et doivent faire absoudre son passé. Mais dans le présent, combien d'obstacles se dressent entre les espérances de l'Allemagne et leur réalisation. Ce sont autant de nouveaux caractères qui se présentent :

L'illusion. Ce n'est pourtant pas le défaut ordinaire des Allemands, car aucun peuple ne se connaît mieux et ne se raille plus souvent lui-même. Mais on aurait tant besoin d'enthousiasme, d'union, d'énergie, qu'on cherche de bonne foi à en avoir, et qu'on se bat les flancs en toute sincérité. On espère en criant : Unité ! agissons ! se transformer magiquement et devenir unis et pratiques. On veut le but et non les moyens. La foi commence, du reste, à chanceler ; et les Berlinois peu poétiques doutent de plus en plus de l'unité allemande, en dépit des cent mille drapeaux et des millions de cocardes tricolores.

L'imitation. Fait singulier ! avec un besoin ardent d'originalité, l'Allemagne, en politique, imite toujours. La raison en est dans l'impuissance de trouver à ce besoin son expression. Toute sa fécondité est dans le monde intérieur. Son génie n'est pas encore sécularisé. Dans les premières assemblées que soulevèrent les nouvelles de Paris du 24 février, des voix s'élevèrent contre l'imitation de la France ; mais ce fut en vain : l'orage les emporta. Chaque événement de Paris eut sa contr'épreuve exacte à Vienne, à Berlin et ailleurs : les échos furent fidèles, la leçon parfaitement suivie. Il y eut parallélisme soit dans l'œuvre, soit dans les acteurs, jusque dans les méprises et les hasards, avec un détail singulier. Tout le vocabulaire politi-

que français entra de plein saut dans le journalisme, même dans les écrits ou discours adressés aux classes peu éclairées, et j'ai entendu, par exemple, une longue harangue dans une assemblée populaire pour réclamer *eine Manifestation aber keine Demonstration* [1] contre le ministère provisoire d'Arnim : synonymie qui n'était que peu lucide pour moi et je crois beaucoup moins pour les ouvriers et bourgeois présents. Ces grands mots-là sont l'asile assuré des bavards ; aussi n'est-il pas à redouter de les voir écarter de sitôt. — Remarquons, à propos de cette imitation, d'abord que l'emprunt se fait en protestant toujours, et que c'est pour défendre les Etats germaniques contre la France qu'on a répété la France ; ensuite, que la crise allemande de 1848 ressemblera beaucoup au 1830 français, les probabilités étant au système constitutionnel à bases démocratiques.

L'*ambiguité prolongée* est un autre caractère. Elle provient naturellement du fait que les souverains ont conservé leur trône, et que les assemblées constituantes n'ont pas encore pris ou décrété la souveraineté. Le provisoire est toujours louche : mais ce qui est à noter c'est la complaisance avec laquelle on y reste. Il semble que chacun espère pêcher en eau trouble. Le principe absolutiste donne sans doute la partie perdue ; mais le principe monarchique se maintient, et, en temporisant, compte regagner les pions perdus dans une attaque si brusque. A Berlin, par exemple, il n'est pas même bien établi qu'il y ait eu une révolution. On marchande le mot avec une pruderie significative. La réunion de la défunte diète, quinze jours après la nuit des barricades, a mis dans tout son jour le vague des esprits. Des gens qui avaient fait feu

[1] Une manifestation mais point de démonstration.

sur les troupes ne voulaient pas avoir fait une révolution ; le roi avait accordé, disaient-ils, ce qu'on demandait. C'est à peu près comme le voyageur surpris dans un bois qui *accorde* sa bourse à celui qui lui demande la bourse ou la vie. Encore à l'heure qu'il est, à Berlin, on peut lire quotidiennement dans les insertions (Eingesandt), ce produit curieux du journalisme local, des morceaux de prose et de vers à l'honneur du roi, des dithyrambes d'amour et d'admiration pour sa noble conduite, et (ce qui est bien plus significatif quand on sait que le prince de Prusse est devenu pour le peuple le bouc émissaire de la haine, et que son palais n'a été sauvé de l'incendie que par l'inscription de « Propriété nationale ») on rencontre des demandes de rappel de ce même prince, venues, il est vrai, de la royaliste Poméranie. — En Prusse, en Autriche, au Hanovre, même ambiguité, découlant de la même complication. L'avenir est si indécis, les droits sont si flottants que les attitudes franches deviennent impossibles.

La *contradiction* ne peut manquer dans une pareille confusion. Ainsi, dans sa révolution nationale, l'Allemagne pose le principe de nationalité *pour* elle-même, et *contre* la Lombardie, la Gallicie, la Pologne, le Schleswig, où elle le combat; en politique, au même instant où l'on réclame l'égalité des confessions et des cultes, on persécute les juifs ; dans le commerce, on réclame à la fois le libre échange et la protection; dans l'industrie, on veut que l'Etat dirige le travail et que le travail soit libre, etc.

Enfin, le plus grand obstacle est ce que j'appellerai, en un mot, l'*acéphalisme*, ou, si vous aimez mieux, l'amour d'indépendance individuelle, l'absence de chef et de subordination. Sa devise intraduisible en français est : *Selbst ist der Mann*, que nous ne pouvons guère rendre que par

un mot étranger : *Autonome* est l'individu. C'est le principe apporté dans le monde par la race germaine. Il fait la valeur historique de cette race, sa grandeur religieuse, morale et scientifique, mais aussi sa faiblesse politique. C'est contre le défaut de sa qualité que l'Allemagne lutte, quand elle cherche à s'unir. Elle aborde le problème de la conciliation de l'individu avec l'ensemble par le côté de l'individu, comme la France par le côté opposé. Aussi sa liberté incline toujours un peu à l'anarchie, comme la liberté française au despotisme. — L'*acéphalisme* peut se nommer également bien *poly-céphalisme*; quand tout le monde commande, c'est comme s'il n'y avait pas de chefs. Les Allemands se chantent souvent à eux-mêmes le vieil aphorisme d'Homère : Qu'il n'y ait qu'un seul roi (εἷς κοίρανος ἔστω); mais entrez dans une assemblée, et vous verrez tous les avis opposés s'y faire successivement applaudir. Dans les élections, il faut quinze heures à une réunion de cent ou deux cents électeurs pour choisir trois ou quatre noms. Vous ne trouvez que des partisans, mais pas de partis. Le journalisme traduit fidèlement cette anarchie. Telle feuille met tous les événements d'Allemagne sous la rubrique : « Etats-Unis d'Allemagne », telle autre sous celle : « Empire germanique *in spe*. » Ce que nous avons décrit des oppositions scientifiques de l'université se reproduit sur la scène extérieure. Chacun élève autel contre autel. Le cantonalisme est dans le cœur, pendant que l'unité est dans les lèvres. Voyez seulement ce qui s'est passé à Francfort pendant le mois d'avril. Trois corps législatifs fonctionnaient parallèlement, les 17 de la diètemomie, les 17 hommes de confiance (Vertrauensmänner), et le comité des 50, issu du parlement provisoire des 200. Maintenant que l'assemblée constituante germanique va

se réunir, il n'est pas bien certain que toutes ces petites chambres disparaissent; en revanche il est probable que l'assemblée constituante de Prusse ouvrira sa session le même jour, de façon que jamais une volonté supérieure ne surgisse. C'est la bascule perpétuelle. Toutefois cette terreur de la centralisation n'est pas un obstacle insurmontable, sinon à la propre force intérieure de l'Allemagne, au moins sous la pression de la nécessité. Les guerres napoléoniennes ont condensé 300 Etats en 38; un nouveau conflit européen pourrait réduire les 38 à trois. La crainte du danger ne suffirait pas à déterminer l'agglomération; certaines combinaisons ne s'opèrent que sous le choc de l'étincelle électrique.

III.

Et maintenant revenons à Berlin, et donnons un coup d'œil à l'ancien régime en déroute. Les révolutionnés, c'est tout le monde. Mais il convient de distinguer, parmi les victimes de la bataille, les morts qui ne reviendront pas, des blessés susceptibles de convalescence. Les morts sont: la monarchie absolue avec tout son état-major, la bureaucratie mystérieuse et accusée de servilisme, l'armée aristocratique et insolente envers les citoyens, l'état chrétien, le droit historique, la diète moyen-âge, le ministère piétiste, la tutelle d'état, les priviléges exclusifs de la noblesse, la séparation artificielle des provinces. Du moins ces morts sont officiellement morts, et les exécuteurs testamentaires sont déjà entrés en fonction. Les morts sont les principes et les hommes attachés désespérément à leur ruine. Les blessés sont les personnes et avant tout celle du roi.

Frédéric-Guillaume IV est une énigme pour les étrangers et une question pour ceux qui le connaissent le mieux.

Comment la révolution a-t-elle pu l'accepter ou lui la révolution? Voilà ce qu'on se demande, et, en effet, le cas est singulier. Roi absolu, légiférant, ordonnant, réprimandant sans intermédiaire, seul maître, par conséquent seul responsable, entre autres, de son système politique et de la mitraillade de sa capitale pendant quinze heures, comment ne porte-t-il pas la peine de sa défaite? Vaincu dans cette lutte personnelle, humilié, brisé, comment n'a-t-il pas abdiqué? A la première difficulté je réponds :

L'opinion publique a reporté la responsabilité sur d'autres têtes, sur son entourage, soit sur le prince de Prusse, frère du roi et héritier présomptif, soit sur les ministres. La bourgeoisie qui aime le roi l'a cru trompé. Ceux qui ne l'ont pas cru l'ont laissé croire. Le prince de Prusse, partisan déclaré de l'armée et de la noblesse, qui doit avoir traité la bourgeoisie de canaille, a payé pour tous. Le mot qui lui a été attribué : « *Servez ces chiens avec de la mitraille* [1] ! » lui a sans doute coûté le trône. La déposition du roi, à la supposer possible, aurait d'ailleurs amené immédiatement la guerre civile et le siége de la capitale, car Berlin ne fait pas la loi aux provinces; l'armée, qui n'a prêté de serment qu'au roi, lui était dévouée, et toutes les provinces centrales (Brandebourg, Saxe, Poméranie), sont furieuses contre Berlin, et n'attendaient qu'un signe pour marcher contre la capitale ouverte.

A la seconde difficulté je réponds : Le roi n'a pas abdiqué, d'abord à cause de la monarchie, ensuite en raison de son caractère personnel. Son abdication entraînait la perte *immédiate* de sa dynastie (elle n'est peut-être pas sauvée), car son frère, devenu odieux et d'ailleurs exilé volontairement, était impossible, et le fils de celui-ci est

[1] Sie sollen die Hunden mit Kartätschen bedienen.

mineur. Les deux autres frères, Charles et Albert, peu capables et peu estimés, ont cherché, sans y parvenir, à se faire les premiers jours une sorte de popularité à bon marché; ils étaient également impossibles. Le dévouement pouvait donc river le roi à son trône. Mais cela n'était pas nécessaire. Son caractère suffit à expliquer sa conduite.

Frédéric-Guillaume IV est un homme d'imagination et de chevaleresques instincts, qui obéit à son sentiment plus qu'au calcul. On en a fait un tyran, un Néron. Tout cela est ridicule. Il n'y a pas d'homme plus généreux, plus humain, plus aimable, plus irréprochable dans sa vie privée, plus consciencieux dans sa profession de souverain. Son seul défaut, c'est son éducation romantique; c'est d'être déplacé à notre époque. On lui avait donné la religion du droit divin et la foi à l'inspiration directe des rois. Certain de ses bonnes intentions, il les a prises pour de bonnes pensées. Il a été roi absolu en toute conscience et en toute conviction. Ayant plus d'énergie d'imagination que de vraie force, mobile et irritable, ce n'est pas un caractère proprement politique; mais cœur excellent, intelligence distinguée, tempérament d'artiste, il aurait été un prince chéri du temps où les peuples aimaient les rois absolus, et il sera un roi constitutionnel modèle, s'il peut se faire à cette nouvelle vie.

Avec ce caractère et cette éducation, on s'explique l'attachement et l'antipathie qu'il excite, sa direction politique et religieuse, sa création de la diète, et aussi son attitude au 18 mars et depuis. La fusillade de quinze heures reste seule moins compréhensible. Il faut admettre qu'ayant accordé le 18 au matin presque toutes les libertés réclamées, croyant à une conspiration républicaine, dont les traces n'ont, d'ailleurs, pas complétement échappé, fier de

prouver qu'il ne concédait rien que volontairement, et que la royauté, « grandie par l'épée » (allusion au discours royal d'ouverture de la première diète réunie), même quand le sceptre absolu des Habsbourg se brisait, saurait bien se soutenir par l'épée, colère, conviction, orgueil lui ont fait commander le feu. Une nuit de lutte horrible, 800 barricades coupant sa capitale, 24,000 soldats impuissants à réduire la ville soulevée et presque dépourvue d'armes et de munitions ont enfin dessillé les yeux du roi. Les guidons tricolores flottant sur les barricades l'ont éclairé. En homme d'élan, il a saisi l'idée au bond. De là sa cavalcade avec le drapeau révolutionnaire dans la main et sa proclamation à la nation allemande. Il y avait dans cet acte si critiqué, non-seulement diversion à sa défaite, mais enthousiasme pour ce nouveau rôle entrevu.

La position actuelle du roi est triste. La cour, la noblesse et l'armée se sont vus abandonnés et se détournent. Dans le royaume, c'est le ministère provisoire qui règne. En Allemagne, la nuit du 18 mars en soulevant l'horreur, et la proclamation du 19, la colère, ont fait perdre au roi sa candidature supposée au trône impérial. Vienne a protesté, Munich a brûlé le portrait de l'ambitieux en effigie, et par un hasard malheureux, Frédéric-Guillaume IV recueille des boisseaux d'amertume et d'humiliations pour une ambition qu'il n'a pas ou n'a plus. Je crois savoir de source parfaitement certaine qu'en s'offrant à guider l'Allemagne au jour du danger, il ne consentirait jamais à échanger le trône de Prusse contre un trône à Francfort. Le roi est abattu et découragé.

Je ne sais s'il faut compter le prince de Prusse et son parti au nombre des morts ou des blessés de la révolution. Il serait curieux, mais non pas impossible, que les déchi-

rures de sa popularité se raccommodassent en partie. Cependant ne pas proclamer la déchéance du prince, c'est prononcer celle de la révolution, ou du moins la risquer. La cour ne fait pas mine de réconciliation. Potsdam est devenu le Coblentz des émigrés, car Berlin a son émigration. Les craintes de pillage avaient été si répandues que le sauve qui peut des riches s'était déclaré. On avait calomnié les pauvres. L'ordre maintenu par la garde nationale, les habitudes de sept semaines rassurent les fuyards qui commencent à revenir.

IV.

Les révolutionnaires aussi, c'est tout le monde dans un certain sens, le roi, l'ancien ministère, l'ancien système qui ont pesé sur le ressort, aussi bien que le ressort dont la détente les a renversés. Mais si un soufflet suppose une main qui le donne et une joue qui le reçoit, il nous sera permis de regarder la main après avoir considéré la joue. Les révolutionnaires proprement dits sont cette main.

La comparaison d'une révolution avec ses agents est une preuve catégorique de la Providence, et non pas seulement de loin, au point de vue religieux, mais de tout près au point de vue historique. Pour celui qui a vu de ses yeux s'emmêler l'effrayante confusion des esprits et des actes, qui s'est convaincu qu'aucun des acteurs ne savait quelle pièce se jouait et ne possédait le secret de son propre rôle, l'histoire n'est d'abord qu'une angoissante comédie jouée par le hasard avec les marionnettes humaines. La rédemption du hasard ne s'opère que difficilement dans le présent pour les événements qui nous enveloppent; mais cependant elle peut se faire. Et précisément de cette confusion des agents ressort la puissance de l'idée, la démonstration de cette sagesse anonyme et supérieure aux

individus, qu'on appelle, suivant les sphères, Providence, logique historique, destinée, âme générale, instinct de l'humanité, génie national (*Weltgeist* des philosophes). Pour rester à Berlin, qui sont les auteurs des barricades? Des hommes de lettres, ennemis de la bureaucratie et de la censure, des étudiants que les lauriers de la jeunesse de Munich, de Vienne et de Paris empêchaient de dormir, des Polonais qui voulaient délivrer les chefs encore prisonniers de la conspiration de 1846, des ouvriers sans ouvrage et inquiets, mais sans plan, peut-être des émissaires étrangers, affiliés à quelque trame lointaine, enfin des bourgeois menés par le nez, mécontents de l'insolence militaire et désirant un ministère moins pieux.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!

Il n'y avait ni projet, ni chefs; les libertés réclamées comme partout avaient été accordées. Une méprise a lieu sur la place du château. La colère trouve aussi son issue : les soldats hors la ville! nuit de combats. Le roi cède, et tout ce chaos se résume par un mot : *Révolution.*

Quel spectacle instructif! une révolution ne se comprend elle-même que quand elle est finie, et cependant tout en elle marche à un but. Il y a donc une âme sociale. Quand on en a trouvé le mot, il est d'un intérêt profond de remonter pas à pas le cours des événements, de voir comment l'idée inconsciente et voilée à tous les yeux entre dans les faits par un coin, par un autre, jusqu'à ce qu'elle disparaisse, dans l'eau trouble du fleuve, pour ne revenir à la surface qu'au delà du grand tournant.

Montrer l'enchaînement nécessaire des faits de cette révolution, ce sera la tâche de son futur historien ; ce sera aussi la légitimation de cette dernière. Ici je dois me con-

tenter de vous indiquer le point de vue rassurant où l'étude de ces faits m'a semblé conduite. Celui qui, fatigué des bruits assourdissants et discords de la rue et de la foule, gravit la tour élevée est tout surpris, en embrassant du regard la ville et la plaine, d'entendre ces mille cris aigres, agités, éclatants se fondre dans une douce et universelle harmonie.

Descendons de la tour pour faire connaissance avec le nouveau régime. Qu'a-t-on? et que veut-on? — Ce qu'on a, ce sont des droits : la liberté de la parole et de la presse, de réunion et d'association, égalité des cultes, garde nationale, ministère responsable, suffrage universel (indirect pour commencer).

Avec cela, on peut être plus coulant sur le reste; car ce fond-là fera facilement éclater toutes les formes insuffisantes. Ce qu'on veut, c'est la réalisation de ces principes « sur les bases les plus larges, » terme vague par lequel le pouvoir évite de déterminer la question de souveraineté. Le système constitutionnel à bases démocratiques semble être le milieu de transaction vers lequel on gravite. Mais, comme je l'ai dit, tout est dans le provisoire. Voyons un peu les hommes.

Le roi, après avoir choisi son ministère Molé, a choisi un ministère Odilon-Barrot. La combinaison d'Arnim n'a duré que l'espace d'un matin. Le ministère actuel, Kamphausen, Hausemann, d'Auerswald, est formé des hommes du centre gauche de l'ancienne troisième curie de la Diète. Il est populaire, et les mécontents sont une faible minorité.

La bourgeoisie revenue de sa stupeur a voulu tenir la jeune révolution sur les fonts de baptême pour ne pas laisser arriver un autre parrain. Elle monte la garde énergiquement autour de la propriété, et jette de bonnes pa-

roles et aussi de bonnes actions aux ouvriers pour prévenir une scission menaçante. Les ouvriers font successivement dans chaque métier leur révolution des salaires, se coalisent, discutent leurs intérêts et attendent ce que feront les Parisiens. Les paysans, réactionnaires dans les provinces du centre, se sont agités sur les bords du Rhin et en Silésie, et, brûlant les châteaux pour montrer qu'ils en avaient assez de l'organisation féodale de la propriété foncière, ils ont montré aussi par leurs votes démocratiques qu'ils étaient moins arriérés qu'on le disait. Les étudiants organisés militairement en escouades (*Rotten*) et compagnies (*Riegen*. Comparez avec les *rigues* des ouvriers lyonnais), ont journellement leur revue et leur séance parlementaire. Ils sont naturellement très-libéraux (tous ceux qui ne le sont pas ont cédé la place), amis en une certaine mesure des Polonais, mais je ne les crois pas républicains. Les juifs regrettent l'argent qu'ils ont répandu pour la révolution, qui n'a pas tourné à leur profit. Les Polonais ne regrettent pas le leur, mais après avoir juré ici amitié et reconnaissance aux Berlinois qui ont pris en mains leur cause, ils ont couru à Posen crier : Extermination aux Allemands!

Il n'y a pas de partis, mais des inclinations. L'inclination vers l'ancien régime, vivante encore dans les classes dépossédées, n'a pas de représentant dans la presse, comme elle en a dans les salons. Le *Janus* du prof. Huber s'est tû. C'est encore les chaires de l'église, et la feuille véhémente du pieux Hengstenberg dans la presse (*Evangelische Kirchenzeitung*) qui se montrent les plus fidèles défenseurs du système abattu. Le nouveau régime s'est créé ses organes dans le journalisme, les clubs et les assemblés populaires périodiques, Pour faciliter le coup-d'œil, je grouperai ici en tableau la liste des journaux et des clubs.

		JOURNAUX.	RÉDACTEURS.	COULEUR.	CLUBS CORRESPONDANTS.
Incolore		1. *Staatsanzeiger*	3 rédacteurs se partagent l'Allemagne, la France et l'Angleterre.	Moniteur officiel. Faits et documents sans discussion.	
Tendance politique.	Constitutionnels à diverses nuances.	2. *Nationalzeitung*		Couleur prussienne foncée; — constitutionalisme très-monarchique.	
		3. *Constitutionneller Club-Blatt*	Dr Prutz		1. *Club constitutionnel*, qui a déjà sa gauche, sa droite et son centre, et menace de se fractionner.
		4. *Gazette de Spener*	Rötscher	Sorte de *Siècle*.	
		5. *Gazette de Voss*		Nommée la Tante Voss. Gros bon sens bourgeois; arche de Noé des insertions. Oreiller de tous les pères de famille.	
		6. *Berliner Bürgerzeitung*	Hermès	Pour les gardes-champêtres et les conseillers municipaux.	
		7. *Deutsche Bürgerzeitung*	Jüngling		
	Républ. radical.	8. *Réforme*	Arnold Ruge et Oppenheim	Organe de la Jeune Allemagne; éclat, énergie et talent.	2. *Reform-Club*.
Tendance sociale...	Constitutionnel.	9. *Locomotive*	Held	Destiné à populariser l'intelligence des questions politiques et sociales parmi les classes ouvrières. Rédigé avec talent.	
	Radical.	10. *Zeitungshalle.*	Gustave Julius	Odieux aux bourgeois. Son épigraphe: Tout pour et par le peuple. Radical modéré; appuyé	sur la *Zeitungshalle*, société de lecture, et le 3. *Club Politique*, agitateur et défiant, crypto-républicain et socialiste.
	Questions ouvrières.	11. *Arbeiter-Zeitung*	des ouvriers.	Modéré	Sort du 4. *Handwerker-Verein*, qui réunit les ouvriers les plus à l'aise et les plus éclairés.
Omnicolore		12. *Volks-Stimme*	Dr Schassler.	Pour les intérêts en souffrance.	Organe des deux *Assemblées populaires d'ouvriers*, qui se réunissent le dimanche.
		13. *Ewige Lampe*	Dr Siechen	Charivari mordant et aphoristique. Malices raffinées jusqu'à l'obscurité.	

On imprime beaucoup à Berlin, mais si vous voulez lire un bon journal, c'est encore à Cologne ou à Heidelberg que vous êtes obligé de vous adresser. Après avoir conquis la liberté de la presse, il reste encore aux Berlinois à acquérir l'aptitude au journalisme. C'est du reste une des illusions ordinaires aujourd'hui de prendre la possibilité pour la puissance, le droit de penser ou d'agir pour la capacité ou pour la force, ou *la liberté d'être libre pour la liberté même.* Cette illusion, toute dangereuse et toute palpable qu'elle soit, n'en est pas moins générale. Ce n'est pas le lieu d'en montrer les conséquences, surtout dans la sphère politique. Il ne s'agit maintenant que du journalisme berlinois. Si on considère ailleurs un journal comme ayant pour but, tout en vous mettant au courant des faits, d'en dégager le sens, de les ramener à un point de vue, de centraliser l'opinion et de défendre un certain ensemble de principes et un système défini, ici un journal sert plutôt à grossir le dossier d'un procès qu'à le vider, à disperser les idées qu'à les résumer, à suspendre l'opinion qu'à la décider, car il a des sympathies plus ou moins vives, mais pas de programme. Sous forme d'insertions, il ouvre ses colonnes à toute espèce d'opinions, de projets, de polémiques grosses et petites, dans le dédale desquels il laisse se perdre son lecteur sans guide. Il respecte tellement le lecteur qu'il lui laisse faire tout l'ouvrage. Il n'est ni digéré, ni formulé. Un journal berlinois est un animal auquel il manque seulement l'estomac et le cerveau.

Espérons que la première ville intellectuelle de l'Allemagne prendra bientôt dans la presse le rang qui lui convient ; qu'il se formera des sociétés osant avancer leurs capitaux en espèces sonnantes, et des rédactions apportant les leurs en idées politiques. Il serait surprenant et presque

humiliant qu'il n'en fût pas ainsi, et que le journalisme en restât à ses fusillades de guérillas. Qu'il gagne ses épaulettes en organisant l'opinion, et qu'une armée régulière de la plume se forme.

Si l'institution n'a pas encore beaucoup gagné au nouvel ordre de choses, les individus au moins ont profité. Les proclamations, les insertions ont formé la main; les clubs, les assemblées populaires, les réunions électorales ont formé la parole; la lutte publique a formé le caractère. Il s'est fait dans ce genre des revirements curieux : les premiers sont souvent devenus les derniers et inversement. Tel baron ou tel conseiller s'est vu éclipser par son bottier ou son tailleur. Le talent oratoire s'est développé d'une façon imprévue, plus peut-être que le talent d'écrivain. Comme on n'est maintenant quelque chose que par l'influence, qu'on ne gagne celle-ci que par sa valeur personnelle, et que cette valeur ne vaut qu'autant qu'elle se manifeste, chacun a dû faire ses preuves directes. Cette secousse extraordinaire a été très-favorable. Une vie publique toute nouvelle en est résultée, et chacun a pu donner sa vraie mesure. Si je ne craignais d'abuser de la patience du lecteur, je chercherais les conséquences de la révolution sur les mœurs actuelles et prochaines. Mais cela nous mènerait un peu loin.

A propos des révolutionnaires, je ne vous ai rien dit de l'opinion républicaine. Elle existe cependant, et même sous deux formes. De républicains francs, résolus et convaincus, il n'en existe ici, et presque partout en Prusse, qu'un nombre imperceptible. Mais de républicains pour l'avenir, de gens qui se disent républicains dans leur pensée, mais monarchiques et constitutionnels dans les faits, leur nombre est légion. L'attitude est fort commode dans

son équivoque. Sous prétexte de pis-aller, d'éducation nécessaire, on sert à la fois tous les maîtres, on se déclare pour ce qui est et pour ce qui peut être, on est au niveau de chaque événement et prêt à tout sans attacher sa fortune à rien. Aussi cette nuance a beaucoup de partisans. Ce sont les crypto-républicains versicolores.

Vu dans son ensemble, le débat en Prusse comme en Allemagne est, depuis longtemps, entre la liberté anglaise et la liberté française. Les sympathies d'en haut étaient pour la première, d'en bas pour la seconde. La dernière révolution de Paris a donné une prépondérance décidée à la liberté française. Le droit naturel a battu le droit historique. Rousseau l'emporte sur Burkes, la démocratie sur la balance des pouvoirs. Toutefois, comme l'Allemagne sacrifie moins la liberté à l'égalité que ne le fait la France, qu'elle n'est pas centralisée, que son génie national, plus profond, s'il est moins énergique, est différent, la liberté allemande deviendra une troisième réalisation de la liberté, qui sans doute ne sera pas inférieure, et peut-être sera plus complète que ses deux aînées.

A quelle étape sommes-nous donc sur cette route d'affranchissement?

V.

Depuis deux mois beaucoup de chemin a été parcouru, infiniment plus que pendant trentre-trois ans de patience. La triple révolution a posé ses principes :

Pour la nationalité, nécessité urgente d'une organisation extérieure de l'unité des quarante millions d'Allemands.

En politique, la toute-puissance et la légitimité de la volonté des peuples, d'un côté brisant la résistance venue des princes, de l'autre résistant à l'oppression des mino-

rités turbulentes (les tentatives armées des républicains du sud-ouest.)

Pour la société, la révision des conditions faites au travail et aux classes souffrantes.

L'ouvrage à faire c'est de trouver la réalisation de ces principes, de constituer la nationalité, la forme politique et l'organisation sociale, trois problèmes très-complexes et terriblement épineux. Leur ordre d'urgence est celui dans lequel je les ai énumérés, mais leur ordre de difficulté réelle est en sens contraire, ce qui est assez heureux.

Le problème social n'a rien de spécifiquement allemand; la solution des antinomies économiques déborde les limites de toute nation particulière, et appartient au siècle entier et à la civilisation générale. Cette solution n'est même abordable que par le concours universel. Un peuple fût-il de quarante millions d'habitants ne peut régler seul les questions d'industrie, de débouchés, de travail, Il ne faut pour cette régulation rien moins que ce qu'a proposé un des plus intelligents organes de la presse française : *un congrès industriel européen*. Et même avec ce congrès continental, il y a encore à redouter l'annulation de tant d'efforts pour la retraite d'Achille sur ses vaisseaux, je veux dire par le refus de collaboration de l'Angleterre et de l'Amérique. En Allemagne, cette difficulté est du reste beaucoup moins pressante qu'en France, où elle s'est posée au sommet des affaires et a donné son nom à la révolution de Février. Elle est destinée à grandir. Pour le moment, sauf dans les grands centres, Berlin et Vienne, et dans quelques provinces malheureuses, telles que la Silésie, la classe ouvrière n'a pas tendu la main vers le pouvoir. Ici, le ministère du Commerce, de l'Industrie et des Travaux publics vient d'instituer une Commission spéciale pour la

question du travail, et les ouvriers ont déjà créé des sociétés et deux journaux pour la défense de leurs intérêts.

Le problème politique est l'organisation de monarchies constitutionnelles *sur des bases démocratiques*. L'essai a sa nouveauté. Ce que Louis-Philippe n'a pas voulu tenter, on le tentera sans doute en Allemagne. Le système constitutionnel bourgeois est condamné. On a vu qu'il pouvait être faussé et corrompu par un souverain habile. En le fondant sur le suffrage universel, à deux degrés d'abord pour n'omettre aucun intermédiaire, on espère arriver à un gouvernement moral, populaire et progressif et cependant stable. La question du nombre des chambres et de l'élection directe ou indirecte n'est pas vidée devant l'opinion. Mais quelle que soit la forme à laquelle on se décide, ce n'est plus pour les peuples qu'une question de vitesse. Rien n'est plus capable d'entraver la volonté populaire, car on sait maintenant où est la force. La liberté ne peut plus guère se perdre que par ses fautes.

Le problème national a eu la priorité et la primauté, et cependant c'est le moins avancé des trois, parce que c'est celui qui rencontre le plus d'obstacles dans l'histoire et le caractère *des peuples* allemands, car *le peuple* allemand n'est encore qu'un article de foi poétique. De quatre difficultés extérieures, deux ont été vaincues, mais deux restent encore menaçantes. Les deux premières sont la guerre danoise et les invasions républicaines parties de Suisse et de France; les deux dernières sont la guerre lombarde et la question slave. Au nord, la confédération germanique a eu la honte et la douleur de voir un petit peuple amphibie, qui ne pouvait tenir la campagne devant lui, s'embosser avec quelques vaisseaux de guerre aux embouchures de l'Elbe, du Weser, de l'Eider, de la Trave, de

l'Oder et de la Vistule, ruiner tout son commerce de la Baltique et de la Mer du Nord (appelée la Mer d'Allemagne!) et confisquant à son aise des centaines de bâtiments, se rire dans ses îles des troupes prussiennes qui, l'arme au bras, debout sur le rivage du Jutland, à quelques encablures des Danois, en sont réduites à éteindre de rage, dans l'eau railleuse des Belt, la mèche allumée de leurs canons. Heureusement l'Angleterre, qui perd à cette rixe, a offert sa médiation qui a été acceptée. Le résultat de l'arbitrage, encore inconnu, sera sans doute le partage oblique du Schleswig d'après les nationalités.

Le soulèvement du sud-ouest, qui aurait déchiré la patrie en allemande républicaine et Allemagne constitutionnelle, a été aussi étouffé, comme on le sait. Hecker et Herwegh en sont aux récriminations et aux injures.

Mais au sud, l'Italie enthousiaste, non contente de délivrer les Italiens, parle de porter sa bannière aux trois couleurs théologales jusqu'aux sources de l'Adige, jusque sur les sommets du Brenner, ce qui confisquerait un tiers du Tyrol. Là encore, il faut faire triompher le principe de nationalité sur le principe géographique.

A l'est, c'est ce principe même qui ronge le flanc de l'Allemagne. Les populations slaves ont accepté le mot de passe, et veulent passer. Ce mot démembrera l'Autriche, car il coupe le fil qui rattachait ses royaumes épars. Croates, Illyriens, Dalmates, Slovaques, Slavons, s'agitent et parlent de séparation. Les Czèques de Moravie et de Bohême refusent d'élire des envoyés à Francfort et viennent de convoquer à Prague leurs frères slaves du sud. Les Hongrois se sont déjà affranchis. Les Magyares de Transylvanie vont les suivre. Les Polonais de Gallicie et de Posnanie sont en pleine insurrection. Si les Serbes du

royaume de Saxe et de la Haute-Silésie se soulèvent, regardez sur la carte cette échancrure immense, ce triangle de 30 millions d'hommes pesant comme un coin de fer sur le cœur de la Germanie et menaçant de l'entr'ouvrir. Et derrière tous ces dangers, le grand fantôme russe, silencieux et sombre, qui abandonne le Caucase pour accumuler ses forces sur la Vistule, où, non content de 108,000 bayonnettes qui s'y aiguisent déjà, il réunit encore, ce mois-ci, trois corps d'armée et demi, c'est-à-dire à 33,000 hommes par corps (55,000 sur le papier), 115,000 h., total environ 220,000 soldats. Le pauvre Michel doit se ceindre les reins.

Pour la Prusse, en particulier, la question polonaise est grosse de périls, et Berlin ne regarde pas sans quelque angoisse du côté de Pétersbourg. Restituer purement et simplement la Posnanie est facile à dire à Paris; mais 1° il y a là 300,000 Allemands (minimum) qui demandent à grands cris de rester Allemands, et jouent leur tête à devenir Polonais. Ils occupent les districts de l'ouest jusqu'à la Warte. 2° Les Russes passeraient immédiatement la frontière et les provinces de Prusse orientale et occidentale seraient presque infailliblement coupées. — Le gouvernement a pris le parti de diviser la province en partie surtout allemande et surtout polonaise, de garder la forteresse de Posen, et d'offrir aux Polonais de se réorganiser à leur guise, mais sous la protection du drapeau prussien pour ôter à la Russie le prétexte de guerre, et en remettant leurs armes comme garantie de paix. Allemands et Polonais ont protesté contre l'arrangement, et la guerre civile désole la malheureuse province. Les Polonais ont gâté leur cause en Allemagne, et la sympathie générale commence à se refroidir. Ce peuple brillant et incomplet

m'inspire une admiration douloureuse. Il est trop vivace pour mourir et n'a pas la force de vivre. L'agonie perpétuelle, le supplice de Prométhée, qu'on l'opprime ou qu'il soit rendu à lui-même, semble être sa condition. Ce n'est pas le crime du partage seulement, c'est encore plus le caractère du peuple polonais qui en fait le cauchemar de ses voisins. Pourquoi faut-il qu'il soit l'anarchie incarnée. La France, qui ne connaît que l'aristocratie polonaise, et encore de son côté chevaleresque, a beau jeu dans sa tendresse. Qu'elle vienne voir les Polonais en Pologne, comme ils sont et non comme ils paraissent, les millions et non pas quelques nobles individualités, et je ne parierais point pour la durée de ses illusions.

Les difficultés intérieures pour l'organisation de la nationalité sont encore plus grandes s'il est possible. Régler les attributions du centre et des états individuels; décider si le pouvoir central sera un empereur électif ou héréditaire, à vie ou à temps, un directoire ou un président; si le pouvoir législatif sera une ou deux chambres; régler les groupes, car trente-huit Etats aussi inégaux que la principauté de Lichtenstein et les Etats d'Autriche ou de Prusse auront quelque peine à se maintenir dans cette situation; coordonner les ambitions rivales de Berlin, Francfort et Vienne; assurer la force au pouvoir central contre les rebelles trop puissants et couronnés; faire sortir une unité de ce conflit d'indépendances susceptibles, de populations qui tiennent à leur individualité, une unité qui tolère et protége la diversité, tel est le problème multiple qui va se débattre à Francfort. L'assemblée constituante s'ouvrira le 18. Les représentants élus que l'on connaît déjà parlent tous en faveur d'une direction fermement patriotique. La bonne volonté est là, chez tous. Il en résultera nécessai-

rement quelque chose. Mais sera-ce tout ce qu'on avait espéré ? La nation germanique triomphera-t-elle de tous les obstacles ?

De nos jours rien n'est plus impossible. Seulement la plus difficile victoire demeure toujours de se vaincre soi-même. Car, pour les nations comme pour les individus, il est un destin. Ce destin, que chacun porte en soi-même, c'est son propre caractère. Le génie d'un peuple, source de sa grandeur et de sa faiblesse, est à la fois sa divinité tutélaire et sa fatalité. L'Allemagne lutte maintenant avec elle-même. Il est vrai qu'un choc inattendu, comme je l'ai déjà indiqué, peut lui venir en aide.

Deux mots encore en terminant. Ces vastes mouvements, dont j'ai essayé d'esquisser quelques détails, ne sont pourtant que les cercles secondaires dans cette agitation des ondes morales de l'Europe. Déjà une politique, une religion, une société, un équilibre nouveaux s'élèvent visiblement des eaux de ce déluge. Mais j'ai dû combattre l'entraînement vers ces considérations d'un autre ordre, pour rester conséquent avec le sujet plus restreint donné à cette étude. Devant décrire Berlin, j'ai déjà laissé errer bien assez ma curiosité au delà.

I. Z. L.

FÊTES RELIGIEUSES DES HINDOUS,

TELLES QU'ELLES SONT OBSERVÉES DANS LE BENGALE [1].

Calcutta, décembre 1847.

Le système religieux des Hindous diffère beaucoup de celui des chrétiens, soit pour le nombre, soit pour les époques de ses fêtes. Les chrétiens ont un jour par semaine destiné au repos et au culte divin; et l'expérience de tous les siècles et de tous les pays a prouvé que cette distribution du temps était la meilleure ainsi que la plus conforme au but d'une pareille institution. Les Hindous, au contraire, n'ont pas de jour particulièrement destiné au repos; mais ils célèbrent de nombreuses fêtes qui durent souvent plusieurs jours, et ont lieu à des époques très-irrégulières : souvent bien des semaines se passent sans qu'il y en ait aucune, tandis qu'à d'autres époques un mois entier est une série de jours fériés qui se succèdent presque sans interruption. On comprend qu'un arrangement semblable ne peut, même au point de vue temporel, être avantageux pour le peuple. Il nuit à la santé publique, et tend à multiplier les habitudes de paresse et de dissipation si répandues parmi les natifs de ce pays.

[1] Cet article, que nous devons à Mr. A.-F. Lacroix, agent de la Société des Missions de Londres au Bengale, est traduit de l'anglais.

(*Note de la Rédaction.*)

Le récit suivant des principales fêtes des Hindous donnera quelque idée du prodigieux système de superstition qui retient dans ses chaînes plus de cent millions d'êtres humains. L'auteur espère que ses lecteurs y puiseront le désir de réunir leurs efforts pour faire arriver la lumière de l'Evangile à ces malheureux habitants de l'Inde, qui croupissent dans l'ignorance, et qui bien souvent n'adhèrent à ces pratiques absurdes et immorales que faute d'avoir un meilleur enseignement à leur portée.

Dans cette revue des solennités religieuses du culte Hindou, nous suivrons l'ordre des mois de l'année dans lesquels elles se célèbrent.

JANVIER.

1. *Les bains dans l'île de Sangor* [1]. — Cette fête a lieu dans la partie sud-est de l'île de *Sangor*, à l'endroit même où le Gange se jette dans la mer. Elle commence le dernier jour du mois hindou *Paus*, ce qui correspond au douze janvier. Une immense foule venant de toutes les parties du Bengale se rassemble à cette place. Le lieu de réunion est un banc de sable long d'un mille et demi et large d'un demi-mille. Souvent plus de 100,000 personnes s'y trouvent rassemblées, et durant leur séjour en cet endroit elles s'abritent sous de petits hangars formés par des nattes qu'elles ont apportées avec elles. Des marchands, venant de Calcutta et d'autres villes, élèvent aussi une multitude de cabanes, où ils exposent toutes sortes d'objets utiles. Cet immense campement et la grande flotte de

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, cahier n° 15, année 1847, une description plus détaillée encore *de visu*, de la fête de l'île de Sangor, à laquelle Mr. Lacroix avait assisté cette année-là.
(*Note des Rédacteurs*.)

bateaux, ornés de brillants pavillons de toute espèce, qui ont amené cette multitude, offrent à la vue un ensemble unique et des plus singuliers.

La fête des bains dure trois jours; le premier jour, les pèlerins ajoutent à leurs ablutions ordinaires un sacrifice aux mânes de leurs ancêtres, et ils choisissent le soir pour cette cérémonie. Pour cela, ils allument sur le bord de la mer un grand nombre de petites lampes, qui produisent une illumination générale, et qui, vues de quelque distance, font un effet très-pittoresque. Le pèlerinage à l'île de *Sangor* n'est pas complet si l'on ne présente des offrandes à *Koupil-Moni.* Cette idole, grossièrement sculptée, représente un dévot hindou dans l'attitude de la méditation; elle est placée dans un temple élevé sur les limites d'une forêt impénétrable qui entoure le camp. Ce *Koupil-Moni* était un Hindou d'une sagesse et d'une puissance si merveilleuses qu'il est considéré comme une des incarnations de *Vishnou.* Les bienfaits qui résultent des bains de l'île de *Sangor* sont très-précieux; car les Hindous croient qu'en accomplissant cette cérémonie, ils sont purifiés de tous leurs péchés, quelque odieux qu'ils puissent être, même du meurtre d'un Brahmine, crime qui, à leurs yeux, dépasse tous les autres en énormité. Celui qui se baigne à Sangor, ou qui y meurt, obtient les plus grandes bénédictions dans le monde futur; il est affranchi de la nécessité de revenir habiter la terre sous une forme quelconque.

C'est pour obtenir ces avantages chimériques qu'une multitude d'êtres abusés, et surtout de femmes, quittent leurs habitations à l'époque la plus froide de l'année, et dans les circonstances les moins favorables, pour faire un pèlerinage, quelquefois de plusieurs centaines de lieues, à

la plage de Sangor; et après avoir enduré de grandes souffrances, beaucoup de privations, et s'être exposés aux plus grands dangers, ils reviennent chez eux comme ils en étaient partis, pécheurs et non sanctifiés !

Puisse venir le jour où ces pauvres abusés apprendront à connaître le véritable ami des pécheurs, celui qui peut seul les sauver du crime et de l'empire du péché !

2. Le cinquième et les deux derniers jours de la croissance de la lune, les Hindous célèbrent la fête d'*Iri-Ponchomi*, ou *Sorossoti-Poujah*. C'est la déesse de la science ; elle est représentée sous la figure d'une femme blanche, tenant un lotus blanc dans la main. *Sorossoti* est assise sur une autre fleur blanche. Tout Hindou qui sait lire et écrire rend un culte à cette déesse. Les offrandes consistent en riz, en confitures, qui deviennent la propriété des prêtres desservants, comme cela arrive toujours dans les cas semblables.

Les personnes qui ne peuvent pas ou ne veulent pas se faire une image de *Sorossoti*, adorent cette divinité en plaçant devant elles, soit une plume, soit un encrier, soit un livre, comme emblèmes de ses attributs ; et les jours consacrés à son culte, elles s'abstiennent soigneusement de lire, d'écrire et de se livrer à aucune espèce d'études. La seule raison de cette singulière pratique, c'est que les *Shastras* l'ordonnent. Pourquoi ? C'est ce que peu de personnes peuvent dire ; mais quelques *Pundits* (savants), expliquent la chose de deux manières différentes. Ils disent premièrement que la journée doit être entièrement consacrée à la déesse ; de là, cette défense de s'occuper de choses qui pourraient distraire l'esprit et détourner l'attention de cet important devoir. Secondement, ils prétendent qu'un livre, une plume et un encrier, ayant servi à représenter *So*-

rossoti et étant adorés en conséquence, il serait très-malséant d'employer ce jour-là ces objets à un usage profane et pour les actions les plus simples.

Sorossoti est très-respectée parce qu'elle donne le savoir; et le savoir, à ce que disent les Hindous, est la source des quatre dons les plus précieux qui soient accordés aux hommes: le *sentiment religieux*, la *richesse*, les *bonnes pensées* et le *salut*. Les prêtres disent que ceux qui adorent cette divinité sont assurés de devenir instruits et sages, et qu'ils pourront accomplir avec succès tout ce qu'ils entreprendront avec leur plume.

3. Vient ensuite la fête d'*Oroun-Oudoy*, qui se célèbre le septième jour de la croissance de la lune. *Oroun* est le conducteur du soleil. Ce jour-là, tous les Hindous se baignent au lever de cet astre et adorent le grand flambeau. Dans cette occasion, on retire beaucoup d'avantages de la cérémonie du bain; car celui qui se baigne dans de l'eau ordinaire, comme dans celle d'un étang ou d'une citerne, obtient la même grâce que s'il s'était baigné pendant une éclipse de soleil; c'est-à-dire qu'il a racheté ses péchés, à l'exception des quatre péchés mortels, qui sont: le *meurtre d'un Brahmine*, l'*usage des liqueurs fortes*, le *vol de l'or*, et la *séduction de la femme d'un de ses guides spirituels*. — Celui qui, le jour de la fête d'*Oroun-Oudoy*, se baigne dans le Ganges est béni au delà de toute expression; il retire autant de bienfaits qu'il en aurait reçu s'il s'était plongé dans l'onde sacrée pendant une des innombrables éclipses de soleil qui sont trop nombreuses pour être énumérées; il est sûr, disent les Hindous, d'être préservé de toute espèce de souffrance, de maladie, et de mort; il est en outre déchargé de tous les péchés qu'il a commis, non-seulement sur cette terre, mais

aussi pendant les sept existences qui ont précédé celle-ci.

4. ***Bhishostomi.*** Cette fête a lieu le huitième jour de la lune, en l'honneur de *Bhisho*, fils du Rajah *Shantonou* et de la déesse *Gonga*. (*Ostomi* signifie le huitième jour de la lune). Ce roi était si vaillant et si parfait, que son nom est devenu proverbial parmi les naturels, lorsqu'ils veulent parler d'un homme à la fois bon et puissant. *Bisho* n'avait pas de fils pour accomplir les rites de ses funérailles; c'est pourquoi les Hindous font en son honneur la cérémonie du *torpon*, qui est en usage pour les *Shraddas* (obsèques), lorsqu'ils font des offrandes aux mânes de leurs ancêtres. Le *torpon* consiste simplement en une libation d'un peu d'eau dans le creux de la main; on prononce, en en versant cette eau, quelques formules particulières. Ceux qui remplissent ce devoir obtiennent la rémission de tous les péchés qu'ils ont commis dans l'année; mais ceux qui le négligent annulent tout le mérite de leurs bonnes actions pendant le même intervalle.

5. *Gobindo-Dwadoshi-Gobindo* est l'un des noms de *Vishnou*, et *Dwadoshi* signifie le douzième jour de la lune, époque à laquelle cette fête a lieu. Les *Shastras* hindous font croire à dix incarnations de *Vishnou*, considéré comme *Conservateur*. Neuf sont, disent-ils, déjà passées.

La troisième incarnation, le *Boraho-Avatar* ou incarnation du sanglier, s'est faite ce jour-là. Les Shastras ont deux manières de raconter cette transformation (*Avatar*). A l'époque d'une des destructions périodiques de la terre, lorsqu'elle s'enfonça dans les eaux, *Vishnou*, apparaissant sous la forme d'un sanglier, descendit dans l'abîme et supporta le globe avec ses défenses. L'autre tradition raconte qu'un puissant géant, *Hiranokyo*, grand ennemi des dieux, après avoir fait beaucoup de mal sur la terre

s'était retiré à *Patal*, c'est-à-dire, dans les régions souterraines, et que pour le détruire et se débarrasser de lui, *Vishnou*, ayant pris la forme d'un sanglier, bouleversa la terre avec ses défenses et accomplit son dessein. Après cet exploit, peu pressé de reprendre sa première figure, il demeura parmi les femelles de l'ignoble animal dont il avait pris la forme, et il en eut une progéniture.

Telles sont les monstrueuses doctrines de la religion des Hindous. Doit-on s'étonner si leurs adeptes sont dégradés et immoraux? Les grâces d'une ablution dans le Gange sont la remise de toute espèce de péchés, et le mérite des aumônes faites ce jour-là ne peut être effacé par aucune offense à venir. C'est pourquoi les dévots sont tout particulièrement généreux et charitables à la fête de *Gobindo-Dwadoshi*.

FÉVRIER.

La fête de *Siva-Rattri* (ce qui signifie *la nuit de Siva*) est la seule de tout le mois de février. Elle se célèbre le quatorzième jour du déclin de la lune en l'honneur de *Siva*, troisième personne de la trinité des Hindous. La veille de la fête, les adorateurs de ce dieu ne mangent qu'une seule fois, et le jour de la fête ils jeûnent tout à fait, s'abstenant même de boire de l'eau. La cérémonie a lieu la nuit, et est accompagnée de chants, de danses, de musique et de festins. Les fidèles qui possèdent une pierre consacrée à ce dieu l'adorent, et ceux qui n'en ont pas font une image d'argile. Les Hindous observent scrupuleusement cette fête, et la célèbrent autant que possible chaque année. S'ils en sont empêchés, d'ordinaire ils la font au moins une fois en leur vie; car autrement, la grâce reçue pour leurs autres pratiques de dévotion et de pénitence

serait stérile et sans valeur. Le proverbe suivant montre quel cas l'on fait de *Siva-Rattri* : « Il y a quatre choses qui surpassent en excellence toutes les autres : parmi les pèlerinages, ceux qui sont faits au Gange ; parmi les sacrifices, le sacrifice d'un cheval ; *Siva*, parmi les dieux, et entre toutes les fêtes, celle de *Siva-Rattri*. »

En consacrant cette nuit au culte de ce dieu, on gagne la remise des peines de l'enfer, et l'admission de son âme dans le paradis de Siva, qui, comme chacun des grands dieux, a son paradis à lui. Le paradis, selon l'un des *Shastras*, le Sri-Bhagwat est à une distance de 16,000 milles de la terre, sur le mont *Koïlas*. Le dieu y demeure, avec sa femme *Parvoti*, dans un palais d'or orné de pierres précieuses ; ce palais est environné de forêts, de jardins, d'arbres produisant toutes sortes de fruits et de fleurs embaumées. Dans ce paradis croît l'arbre *Kolpo*, qui a la vertu de donner à la personne qui le possède ce qu'elle peut désirer, soit en fruit, soit en toute espèce de choses. On y trouve aussi une fleur nommée *Parijat*, dont le parfum, des plus suaves, s'étend à 200 milles à la ronde. Ce paradis est habité par les fils de Siva, *Kartick* et *Gonès*, et par ceux de ses adorateurs qui ont atteint la béatitude. Le temps s'y passe en réjouissances et en plaisirs sensuels de toutes sortes. Pour prouver la valeur de la fête de *Siva-Rattri*, les Hindous rapportent l'histoire suivante tirée des *Pouranas*. — « Un chasseur d'une caste inférieure et adonné à toute espèce de péchés et de crimes, se trouvant à la chasse la nuit de cette fête, fut surpris par l'obscurité avant de pouvoir regagner sa demeure. Pour se garantir des bêtes sauvages, il monta sur un pommier sauvage (aegle marmelos), dont la feuille est toujours employée dans le culte de *Siva*. Au-dessous de cet arbre se

trouvait une pierre, *lingam*, consacrée à ce dieu. Il arriva que pendant la nuit le chasseur détacha par hasard, avec son pied, une feuille qui tomba sur le *lingam*. Le lendemain matin le chasseur retourna parmi les siens, où il vécut plusieurs années, toujours l'un des plus mécréants qu'on eût jamais vus dans le pays. A sa mort, les serviteurs du dieu *Jôm* (le Pluton hindou) s'emparèrent de son âme, comme étant la propriété spéciale de leur infernal maître. Pendant qu'ils la conduisaient dans leurs demeures souterraines, ils rencontrèrent plusieurs envoyés de *Siva*, qui réclamèrent cette proie comme appartenant à leur seigneur. Ne pouvant se mettre d'accord, ils engagèrent une lutte ouverte dans laquelle les serviteurs de *Jôm* eurent le dessous; le parti vainqueur emmena l'âme dans le ciel de *Siva*, où elle fut admise en part de tous les droits et de tous les plaisirs de son paradis. Jôm, ayant appris la perte d'un sujet sur lequel il avait tout droit de compter, se rendit chez Siva, et lui demanda avec colère la raison de cette injustice.

« Siva reconnut que le chasseur, par la conduite de sa vie entière, avait encouru la réprobation, et qu'il méritait, par conséquent, les peines de l'enfer; mais il ajouta qu'une fois, pendant la nuit qui lui était consacrée, ce même chasseur avait fait tomber une feuille de l'arbre sacré sur le *lingam*; et que cet acte, quoique involontaire, était cependant assez méritoire pour valoir à son auteur la rémission de tous ses péchés, et lui donnait un tel degré de sainteté qu'il avait droit à toutes les bénédictions de son paradis. — Jôm reconnut la vérité et la justice de cette décision, et, satisfait, il retourna dans ses domaines. »

Qu'attendre, en fait de vraie moralité, d'un peuple qu'on nourrit de dogmes semblables, et qui traite si légè-

rement une vie passée dans le crime, qu'une feuille d'arbre, tombée *par hasard* sur une idole, suffit non-seulement pour racheter toutes ses fautes, mais de plus procure au coupable le bonheur éternel? Quel contraste avec les doctrines de la Bible! Là nous voyons que le péché est en abomination devant l'Eternel, et que loin de trouver grâce devant Lui, Il a voulu que son propre Fils souffrît et mourût pour l'expier. Là, nous voyons encore que si le pécheur ne devient une créature nouvelle, et n'est régénéré par la grâce divine en droiture et en sainteté, il ne peut entrer dans le royaume des cieux.

Oh! que tous ceux qui possèdent la parole de vérité se montrent reconnaissants de ce bienfait, et qu'ils aient une pensée pour les milliers d'êtres humains qui sont encore dans les ténèbres et dans les ombres de la mort!

MARS.

Dôle-Jattra. — Le jour de la pleine lune du mois de *Phalgoun*, on célèbre une fête en mémoire du divertissement du dieu *Krishno* (une des incarnations de *Vishnou*) et de sa maîtresse *Radha* qui, ce jour-là, suivant la tradition, s'amusèrent à se balancer et à se jeter de la poudre rouge l'un à l'autre. Le soir, avant la célébration du culte, on allume des feux de joie, puis on exécute les danses les plus immodestes, et l'on chante des paroles indécentes; après quoi, vers le matin, on place *Krishno* et *Radha* sur un siége suspendu par des cordes en forme de balançoire, et, au milieu de la musique, des cris, des rires et des expressions les plus frénétiques, ils sont balancés dans les airs; les vieillards aux cheveux blancs prennent à ces folies une part aussi active que les jeunes gens les plus étourdis et les plus insouciants.

Pendant le jour, les adeptes de ces divinités errent dans les rues en jetant de la poudre rouge sur les passants, pour imiter le dieu qui, pendant son séjour ici-bas, prit un plaisir si vif à ce divertissement. L'après-midi, les Brahmines, réunis souvent au nombre de cinq cents, se régalent de confitures et d'autres friandises.

On représente ensuite des scènes dramatiques tirées de l'histoire de *Krishno* et de *Radha*; et quoique quelques passages en soient indélicats et obscènes à l'excès, les Hindous ne se font pas scrupule de conduire leurs femmes et leurs filles à ce spectacle, les initiant ainsi à la pratique du vice. Il ne faut pas s'étonner, après cela, si les femmes hindoues sont si rarement chastes; elles ne pratiquent cette vertu que lorsqu'elles y sont forcées par la reclusion. Le festin se termine à la brume avec les illuminations, la musique et les chants, après quoi les images des deux divinités sont replacées dans leurs temples. Je ne dois pas oublier de dire que le dieu et sa maîtresse, ayant été souillés, à ce qu'on suppose, par le contact de tant de monde pendant la cérémonie, doivent être purifiés le lendemain. Cette purification se fait au moyen de lavages et de frictions où l'on emploie un mélange de cinq ingrédients provenant de la vache, savoir : du lait, du caillé, du beurre, de l'urine et de la fiente.

Cette fête de Dôle-Jattra est célébrée sans distinction par les cinq grandes sectes des Hindous, c'est-à-dire celle des *Shaktos* (adorateurs des divinités femelles), des *Soivos* (adorateurs de Siva), des *Voishnobs* (adorateurs de *Vishnou*), des *Ganpottyos* (adorateurs de *Gonès*), et des *Shouros* (adorateurs du soleil). Elle est regardée comme très-importante, et tel est le prix qu'y attachent *Krishno* et *Radha*, qu'ils récompensent leurs adorateurs en leur accordant

tout ce qu'ils peuvent demander, richesse, plaisir, honneur ou bénédictions du ciel.

Mais la *Dôle-Jattra* est aussi parmi les fêtes du pays l'une de celles dont la tendance est le plus démoralisante; on peut en dire autant de toutes les fêtes qui se donnent en l'honneur de *Krishno*, l'une des divinités les plus méprisables du panthéon hindou, et dont les disciples forment au moins les trois cinquièmes de la population du Bengale.

2. *Ghétou-Poujah.* — C'est le dernier jour du mois *Phalgoûn*, correspondant au 11 mars, qu'on célèbre cette fête. *Ghétou* (en sanscrit *Ghonto-Korno*) est un dieu secondaire très-aimé de *Siva* et qui habite son paradis.

Un noir pot à cuire !!! est adoré comme l'emblème de ce demi-dieu, qui a le précieux pouvoir d'écarter la gale, le scorbut et toutes les maladies de la peau. Le culte rendu à ce *pot* ainsi déifié, culte auquel les femmes surtout prennent part, est célébré au bruit de mille instruments étourdissants.

3. *Barouni.* — Le treizième jour de la décroissance de la lune, on célèbre cette fête par des ablutions. Lorsqu'elle tombe sur un samedi, et que l'étoile *Sota-Bhissa* (λ Aquarii) est sur le méridien, on la nomme *Maha-Barouni*; et si cette constellation se rencontre avec celle de *Shouba-Jengue*, on appelle la fête *Maha-Maha-Barouni* (grand, grand Barouni).

La bénédiction qui résulte d'un bain pris dans le Gange le jour du *Barouni*, équivaut à celle qu'on obtiendrait de semblables bains pris pendant cent éclipses de soleil. Les fruits d'un bain pendant le *Maha-Barouni* égalent ceux d'un million d'éclipses ; et enfin une ablution pendant le *Maha-Maha-Barouni* attire tant de bénédictions, que le

baigneur sauve de l'enfer, par ce simple acte de piété, *trois millions de générations* de ses ancêtres.

4. *Sri-Ram-Nobomi.* — Cette fête, en l'honneur du dieu *Ram*, se célèbre le neuvième jour du mois de *Choittro*. Ram s'incarna ce jour-là pour détruire le géant cannibale *Rabono*, qui lui avait enlevé sa belle femme *Sita*, et l'avait conduite dans son royaume de *Lonka* ou Ceylon. L'histoire de ce dieu (qui est encore une incarnation de Vishnou), celle de ses guerres et de sa victoire sur Rabono, victoire qu'il remporta avec l'aide d'une armée d'ours et de singes, forment le sujet d'un célèbre poème épique appelé *Ramayono*.

Un jeûne très-austère est observé à cette époque. La veille de la fête, les adorateurs ne mangent qu'une fois; le jour même ils s'abstiennent de toute nourriture et se privent de l'usage de l'eau. Tout Hindou qui rompt ce jeûne est menacé par les Shastras d'un enfer particulier, appelé *Koumbi-Pâke*, dont le principal châtiment consiste à être fixé à une broche qui tourne dans un feu éternel. Pour cette fête, on fait avec de l'argile des multitudes d'images du dieu *Ram*, et on lui offre, comme c'est l'usage, des confitures, des fruits, des hardes, des ornements d'or, etc., que les officiants s'approprient. Cette idole est peinte en vert. Elle est assise sur un trône, et devant elle se tient, dans l'attitude de l'obéissance, *Hononan*, chef des singes, son fidèle allié dans toutes ses guerres.

AVRIL.

Sunnyâs, ou *Chorok-Poujah*, c'est le nom que l'on donne à une fête abominable en l'honneur de *Siva*, et pendant laquelle plusieurs Hindous, qui prennent le nom de *Sun*-

nyasis (ascétiques), s'infligent les plus grandes tortures, avec l'idée que de telles actions sont tout à fait agréables à ce dieu terrible. Elle a lieu du vingt-huitième au trente et unième jour du mois de *Choittro*, ce qui correspond du huitième au onzième jour d'avril. Ceux qui désirent obtenir beaucoup de grâces en cette occasion, emploient tout le commencement du mois de *Choittro* à s'y préparer par plusieurs cérémonies : ils s'abstiennent de certains aliments, d'épices, de sel, d'huile, etc., et dorment sur de dures couches ou sur des joncs.

Les trois principales castes, celles des *Brahmines*, des *Khettryos* et des *Voishos* n'assistent à cette fête que comme spectateurs. Elle n'est célébrée que par la caste la plus infime de la caste des *Soudras*, caste qui elle-même est l'une des dernières. Cependant les *Kagostos*, ou écrivains, et d'autres *Soudras* très-respectables paient souvent des créatures pour se fustiger de la manière la plus cruelle, se réservant pour eux-mêmes les bienfaits divins qui en résultent. Ce n'est guère que par suite d'un vœu fait pendant une maladie ou autre calamité pesant sur eux ou sur leurs parents que les *Soudras* s'infligent ces tortures *pour leur propre compte*. Pendant le mois de *Choittro*, tous les Sunnyasis, quoique infimes Soudras, portent la *poïta* ou corde sacrée comme les Brahmines.

Le premier jour de la fête, les adorateurs ne mangent que d'un seul aliment qui doit avoir été mis pour tous dans un même vase. Le second jour, qui est appelé *Pholère-dîn* (jour des fruits), ils se réunissent en grand nombre, vont de village en village demandant aux habitants quelques fruits de la saison; quand ils en ont recueilli une certaine quantité, ils vont les déposer dans le temple de *Siva*.

L'après-midi, ils retournent et demandent du bois qu'ils vont mettre en tas vis-à-vis du temple de *Siva*; alors ils se rassemblent alentour et se régalent des fruits qu'on leur a donnés le matin. Mais le plus parfait silence doit régner pendant ce repas, qui devrait cesser aussitôt qu'une voix humaine se ferait entendre. Afin d'éviter une conséquence aussi fâcheuse, ils ont soin de frapper continuellement sur un *gong* dont le bruit suffit pour étouffer les voix les plus perçantes. On place ensuite, devant le temple, des fagots d'épines sur lesquels se jettent les *Sunnyasis*. Enfin, pour couronner le tout, on met le feu au bûcher qui pétille bientôt, après quoi les fidèles répandent les braises, dansent dessus, les lancent en l'air, ou se les jettent les uns aux autres.

Le troisième jour avant l'aurore, on commence à se percer la langue et les côtés. A Calcutta, c'est au temple de *Kâli-Ghât* que se font ces opérations pour lesquelles accourent une immense quantité de gens munis de tambours et d'autres instruments de musique, et apportant des broches, des roseaux et des baguettes qu'on leur passe à travers la langue et les côtes. Les uns, ayant aux chevilles des anneaux résonnants, dansent avec frénésie en prenant les postures les plus indécentes; tandis que d'autres font retentir les airs de cris et de chants obscènes. Arrivés à *Kali-Ghât*, ils se dirigent vers le grand temple. Là les attendent plusieurs forgerons tout prêts, pour un léger salaire, à leur percer la langue, les côtés, et à faire toutes les opérations qu'on peut leur demander. On passe ensuite, à travers les langues percées, des lames, des épées, des bambous, des tubes de pipes, etc., et à travers leurs côtes, des cordes dont les bouts sont tenus par deux personnes, l'une devant, l'autre derrière, pendant que les

patients dansent en avançant et en reculant, de sorte que la corde déchire leurs flancs entr'ouverts pendant tout ce temps.

D'autres imaginent d'enfoncer dans leurs côtes le manche d'une pelle de fer pleine de feu, sur lequel ils jettent de temps en temps de la poix indienne qui produit une flamme très-forte. Puis viennent de monstrueuses représentations, appelées au Bengale *Gajon*, qui consistent en immenses vaisseaux, en maisons, en éléphants de papier, et en autres spectacles fantastiques.

A midi la foule se retire. Dans la soirée, quelques adeptes percent la peau de leur front, et y placent une baguette de fer à laquelle ils attachent une lampe qui doit brûler toute la nuit, en sorte que le patient doit rester immobile tout ce temps.

Le quatrième jour viennent les *Choroks* ou le balancement. Des crochets de fer passés dans le dos des *Sunnyasis* servent à les suspendre à une traverse placée au sommet d'un poteau très-élevé qui tourne avec une très-grande rapidité sur un pivot. Ces espèces de balançoires sont ordinairement élevées sur les places les plus passagères des villes et des villages, et souvent on voit jusqu'à dix hommes se balancer ainsi sur ces poteaux. Il arrive quelquefois que la peau de leur dos cède, et alors ces malheureuses victimes de la superstition, lancées sur la foule réunie au-dessous, blessent ou tuent les personnes sur lesquelles elles tombent.

Ce jour-là encore, des adorateurs de *Siva* se jettent du haut d'un échafaudage de bambous sur des piques ou sur des couteaux de fer attachés en faisceaux. On a pourtant soin de placer ces armes dans une position inclinée, en sorte que la chute du corps les couche, et qu'ils entrent rarement dans la chair.

Toutes les pratiques employées pendant ces quatre jours ont quelque chose de diabolique, et l'on éprouve un profond dégoût à la vue de ces horribles et dégradants effets de la superstition.

MAI.

1. *Shabitri-Bruta.* — *Shabitri* était la femme du roi *Sotto-ban*; elle vivait pendant l'un des premiers *Jongues* ou siècles du monde. C'était un modèle d'amour conjugal et de dévouement. Le premier du mois de *Joystho*, correspondant au 13 mai, les femmes hindoues honorent sa mémoire en rendant hommage à leurs maris; elles les ornent de fleurs, répandent sur eux de la poudre de bois de sandal, et elles se parent elles-mêmes d'habits nouveaux; elles croient, par cette cérémonie, faire descendre le bonheur et la prospérité sur leurs seigneurs. A cette occasion, elles rendent aussi un culte à Jôm (le Pluton hindou), et lui offrent du riz, des fruits, des branches de *ficus religiosa*, etc., espérant ainsi l'engager à prolonger la vie de leurs maris.

2. *Dosohora.* — Cette fête se célèbre le dixième jour de la lune, en mémoire de la descente de *Gouga* sur la terre. Les Shastras assurent que le fleuve sacré ne coulait autrefois que dans les cieux; mais qu'à la fervente prière du royal sage *Bhogirath*, le dieu *Brahma* promit que ce fleuve coulerait aussi sur la terre. Comme le fleuve avait un grand saut à faire, *Bramha* craignit que la terre ne fût brisée par sa chute. En conséquence *Siva*, se tenant sur le mont *Himavat*, prit le fleuve dans sa chevelure tressée en corbeille, et le retint pendant quelque temps; mais ayant laissé une goutte d'eau s'échapper, la déesse atteignit la terre, et le Gange se mit à couler en suivant

le sage *Bhogirath* qui lui préparait une couche de coquilles.

Plusieurs incidents très-curieux arrivèrent au fleuve pendant son trajet vers la mer. Une fois il passa près du sage *Janhou* qui emportait son écuelle de mendiant et des fleurs qu'il avait cueillies pour un sacrifice, sur quoi, le sage en colère saisit le Gange et l'avala tout entier. Cédant pourtant aux vives prières de *Bhogirath*, Janhou se perça la cuisse et laissa le fleuve s'écouler; c'est pourquoi on appela le Gange *Janhovi*, nom qu'il porte encore aujourd'hui.

Tous les Hindous font la fête de *Dosohora*. Une foule de gens, habitant les bords de la rivière, apportent pour offrande des fruits, du riz, des confitures, etc., et quand le culte est terminé, les Brahmines s'emparent de ces présents. Pour cette fête, le peuple suspend des guirlandes de fleurs qui traversent la rivière, et sacrifie des boucs et des béliers.

Le culte rendu au Gange procure la rémission des dix péchés suivants : la *fornication*, l'*adultère*, le *meurtre*, le *mensonge*, la *fausseté*, la *fraude*, les *paroles frivoles*, la *cupidité*, la *malveillance*, et les *affections déréglées*. Lorsqu'une certaine étoile est visible, alors ces grâces sont encore plus grandes et s'étendent au pardon de tous ces péchés jusqu'à *dix* générations à venir; et si la fête tombe sur un mardi, l'adorateur en retire autant de fruits que s'il avait sacrifié un million de chevaux, et alors il devient un *Indra* ou roi du ciel.

3. *Monosa-Poujah.* — *Monosa*, fille de Siva, est la déesse des serpents. On célèbre sa fête le même jour que celle de *Dosohora*. Elle est représentée sous la figure d'une belle femme couleur d'or, assise sur un lis d'eau et vêtue de peaux de serpents; chaque Hindou lui rend un

culte, afin qu'elle le préserve, lui et toute sa famille, de la morsure des serpents. Il ajoute à ses offrandes ordinaires une branche d'*Euphorbia* aux feuilles touffues, plante consacrée à cette déesse, et qui, pour cela, est nommée par les indigènes arbre de *Monosa*. Pour prouver le grand pouvoir de *Monosa* et l'importance de son culte, les Hindous racontent la légende suivante :

« *Chando*, riche marchand, n'adorait pas cette déesse, et il affichait même le plus grand mépris pour elle. Pour se venger, elle fit mourir six des fils du marchand en les faisant mordre par des serpents. Pour préserver du même sort le seul fils qui lui restait, il l'enferma dans une maison de fer inaccessible aux serpents. Alors il défia la déesse de faire subir à son fils le même sort qu'à ses frères ; mais cela ne sauva pas le jeune homme. *Monosa*, ainsi provoquée, excita un très-petit serpent qui avait été apporté parmi des feuilles de bétel dans la maison de fer. Il mordit l'infortuné jeune homme qui mourut. Sa veuve *Béhoula*, l'une des favorites de *Monosa*, eut une vision dans laquelle la déesse lui conseilla de persuader à son beau-père de lui rendre un culte, lui promettant en retour de s'apaiser. Pendant longtemps *Chando* demeura inflexible, soutenant que *Monosa* n'était pas une divinité ; il se décida pourtant à lui faire une offrande, mais de la main gauche, signe de mépris. En effet, en détournant la tête, il jeta avec sa main gauche une fleur devant l'image. Monosa fut, malgré cela, si satisfaite qu'elle lui rendit ses sept fils ; depuis lors le culte de cette divinité a toujours été célébré. »

4. *Snân-Jattra*. — Cette fête tombe sur la pleine lune du mois de *Joystho* ; elle est consacrée à *Juggernauth*. On verra plus tard, dans le mois de juillet, des détails sur ce dieu.

Le jour de *Snân-Jattra*, Juggernauth est tiré de son temple, et placé sur un siége au milieu d'une vaste terrasse. Les Brahmines, entourés d'un immense concours de peuple, inondent le dieu en lui jetant de l'eau sur la tête (*Snân* signifie *ablution*) : pendant ce temps on lit des paroles cabalistiques, puis on remet le dieu dans son temple. Les Shastras assurent que ceux qui assistent à cette cérémonie ne renaîtront plus sur la terre, mais qu'ils seront admis au ciel de *Vishnou* après la dissolution de leur corps actuel.

JUIN.

1. *Monosa-Poujah*, la déesse des serpents, est encore adorée le cinquième jour de la lune de la même manière que nous venons de le décrire, et continue à être fêtée tous les cinquièmes jours de la croissance et du déclin de la lune jusqu'au mois d'août. A l'époque de cette fête, il est d'usage, dans plusieurs villages du Bengale, de se rassembler en foule dans les champs ; et au milieu des danses et des cris, au son du gong et du tam-tam, des personnes jouent avec des serpents de diverses espèces, surtout avec le *Cobra di Capellas*, serpent à capuchon, qu'elles apportent dans des paniers couverts. Un des acteurs, qui sont d'ordinaire des dresseurs de serpents, en défie un autre ; et si le défi est accepté, chacun se laisse mordre par le serpent de son antagoniste, prétendant rendre nul le danger du venin, grâce à la vertu d'un *moutros*, ou charme qu'il possède. Le seul charme qu'ils aient réellement, c'est de sucer la blessure de toute leur force pour en retirer le venin avant qu'il ait pu produire ses terribles effets. Il arrive pourtant que cela ne réussit pas toujours ; en ce cas le jeu se termine par la mort d'un ou de plusieurs de ces charlatans.

2. *Gâsohosri*, mot qui signifie *mille vaches*, est une fête toute d'ablutions, et se célèbre pendant la nouvelle lune du mois d'*Assar*. Les bains, pris dans le Gange ce jour-là, équivalent à un don de mille vaches aux Brahmines, et assurent aux fidèles autant d'années dans le ciel qu'il y a de poils sur les corps des mille vaches.

3. *Ambou-Bâsi*. — Ce jour-là, qui correspond au 19 juin, et les deux jours suivants, la déesse *Prithivi*, ou la *Terre*, est occupée, disent les Shastras, de soins spéciaux à son sexe ; il est sévèrement défendu à tout Hindou, pendant ces trois jours, de bécher, de labourer, de semer ou de commencer aucune entreprise.

Les fêtes des six mois suivants feront le sujet d'un second article.

A.-F. LACROIX.



DES SCIENCES OCCULTES

OU

ESSAI SUR LA MAGIE, LES PRODIGES ET LES MIRACLES,

PAR

Eusèbe Salverte.

Paris, chez Baillière; 1 vol. grand in-8°, 2me édition.

L'homme a toujours aimé et recherché le merveilleux. Ignorant de sa nature et de l'univers, il semble qu'il essaie de compenser par des moyens surnaturels les lacunes que lui laissent trop souvent les sciences positives. Il cherche à résoudre mille problèmes divers au sujet de sa destinée et des phénomènes qui l'entourent, et, faute d'éléments pour y parvenir, il se précipite avec joie dans le domaine du mystérieux et de l'inconnu. Cette tendance, il faut l'avouer à la honte de la pauvre humanité, a existé dans tous les âges. Les temps anciens ont eu leur magie et leurs sciences occultes; le moyen âge ses fées, ses sorciers, ses croyances superstitieuses et ses bûchers; le dix-huitième siècle a eu les miracles du diacre Pâris, et nous, qui le croirait? nous avons aussi nos superstitions, dans un siècle que nous qualifions de siècle des lumières, uniquement parce que nous avons retrouvé d'anciennes inventions et compliqué la chimie de quelques mots nouveaux. N'avons-nous pas eu le baquet de Mesmer, la baguette divinatrice, nos scènes de magnétisme et de somnambulisme, nos diseuses de bonne aventure, nos almanachs prophétiques,

et mieux que cela, un Journal de magie[1] ? Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture de l'essai sur les sciences occultes d'Eusèbe Salverte, ouvrage dont la première édition est de 1829, et qui témoigne d'une grande érudition et d'une étude patiente de la civilisation ancienne. En effet, outre ses talents politiques, Salverte possédait des talents littéraires fort distingués ; il avait la connaissance profonde de l'histoire et beaucoup de perspicacité dans la critique. Nous essaierons d'intéresser les lecteurs de la *Bibl. Univ.* de Genève, en empruntant à son ouvrage, dont la deuxième édition a été publiée après sa mort, quelques-unes des idées les plus remarquables et quelques-uns des faits les plus curieux. Quoique, sans doute, aujourd'hui l'histoire des sciences occultes n'ait point un intérêt positif, elle a du moins un côté digne d'attention, en ce qu'elle met à découvert plusieurs procédés des arts et des sciences chez les anciens avec les effets qu'ils avaient appris à en tirer.

Les sciences occultes se sont toujours fondées sur le besoin qu'a l'homme de remonter à une cause cachée et suprême de tous les effets qui lui semblent miraculeux. L'homme est-il croyant, il se repose avec confiance dans les dogmes et dans les promesses de la religion de ses pères ; est-il incrédule ou sceptique, c'est en vain qu'il se refuse au besoin de croire : au lieu d'une seule croyance, il inventera mille fables, mille rêveries plus absurdes les unes que les autres : il se forgera des chimères plutôt que de renoncer à cette nécessité de causes occultes placées au-dessus de lui, et ce besoin est profondément inné dans

[1] Voir le Manuel des Sorciers, collection Roret, et la notice historique en tête de cet ouvrage, par Mr. Julia de Fontanelle.

son intelligence. Nous citerons à ce sujet un mot ingénieux d'un auteur du dix-huitième siècle qui, dans une époque de scepticisme, professait ouvertement des principes chrétiens [1]. Comme il combattait avec zèle les arguments d'un pyrrhonien esprit fort : « Eh mon Dieu, disait-il, n'enlevons pas à la pauvre espèce humaine les consolations que la Providence lui a ménagées ; vous avez beau faire pour vous étourdir sur l'autre monde, vous serez sauvé malgré vous. » Et à milord Bolingbroke qui, fort crédule sur d'autres points, affectait de révoquer en doute les vérités de la religion chrétienne : « Si vous ne croyez pas, milord, ce n'est pas du moins faute de foi. » Partons d'un principe : L'homme est crédule quand il n'est pas croyant ; il faut que son imagination s'élance dans les régions de l'inconnu ; mais l'amour du merveilleux ne s'exerce chez lui avec quelque vivacité que lorsque ses passions sont mises en mouvement, et surtout lorsqu'elles sont exploitées par ceux qui ont intérêt à les diriger. C'est sur ces fondements que repose le prestige des fausses religions de l'antiquité. Ainsi s'explique leur longue durée et celle de tant de cultes divers qui entretiennent encore aujourd'hui les hommes dans de grossières erreurs. C'est aussi là la partie excellente et très-curieuse du travail de Salverte. Il est à regretter que son scepticisme à l'égard du christianisme l'ait conduit à envelopper les dogmes chrétiens dans sa critique des faits miraculeux sur lesquels se fonde cette religion, la seule qui puisse servir de guide à l'humanité. Nous devons l'en blâmer, et affirmer que cette injustice rend son ouvrage beaucoup moins moins digne de l'estime publique. Avec ce défaut capital, il ne peut être indiffé-

[1] Marivaux, auteur de Marianne.

remment mis dans toutes les mains ; mais il reste du moins des faits intéressants et instructifs qui ne touchent qu'à l'histoire du paganisme et au domaine des superstitions proprement dites. C'est cette portion seule de l'ouvrage dont nous aurons à tirer un parti avantageux.

Avant toutes choses il faut s'entendre sur ce que l'on doit considérer comme un prodige ou un miracle. Nous qualifierons de prodige tout événement singulier que produit la nature en paraissant s'écarter des lois établies. Tout est prodige pour l'ignorant ; mais pour celui qui étudie l'univers, pour le philosophe, rien n'est prodige, en ce sens que ce qui lui apparaît comme bizarre provient toujours de causes qui ne sont point encore arrivées à sa connaissance. Un miracle est différent ; il suppose l'intervention réelle ou simulée de la Divinité. Il y a eu même, dans l'histoire du christianisme, de vrais et de faux miracles.

C'est sur l'attrait que les hommes éprouvent pour les faits merveilleux ou extraordinaires que les thaumaturges et magiciens de tous les temps se sont fondés pour exciter l'admiration par de prétendues merveilles, et par là prendre sur leurs semblables une influence extraordinaire.

Cet attrait et le penchant à l'exagération qui en est une conséquence, la persistance des traditions qui rappellent comme subsistants des faits oubliés depuis des siècles, l'orgueil que met un peuple à s'approprier des traditions merveilleuses ou allégoriques qu'il a reçues d'un peuple qui lui est antérieur, les expressions et les traductions inexactes de récits anciens, l'emphase et le style figuré propres aux langues de l'antiquité, telles sont, avec d'autres éléments encore, les causes qui ont grossi les fastes de l'histoire d'un grand nombre de fictions merveilleuses ou incroya-

bles. Pour retrouver la vérité sous l'enveloppe du prodige, il suffira le plus souvent, soit de mettre à côté de la merveille prétendue un fait semblable dont la superstition ne s'est point emparée, soit d'écarter les accessoires dont on a environné le fait principal. Citons des exemples.

A Rheims, la sonnerie des cloches suffisait pour ébranler un des piliers de l'église St.-Nicaise et pour donner à cette lourde masse une oscillation de quelque durée; on a pu voir là un prodige qui n'était que le résultat d'une cause fort naturelle. A Damiette, un minaret construit en briques recevait d'un homme placé au faîte un mouvement très-marqué [1]. La mosquée de Jéthro à Hhuleh est renommée pour son minaret tremblant; le desservant pose la main sur la boule qui le termine et invoque Ali; aussitôt le minaret s'ébranle, et les curieux qui y sont montés craignent presque d'être précipités en bas. Hhuleh est une ville située sur l'Euphrate, dans le pachalik de Bagdad; le voyageur Abdoul-Kérym, qui y passa en 1741, fut témoin du miracle; il essaya vainement de l'opérer lui-même; ne possédant pas le secret, il échoua [2]. Plusieurs prétendues merveilles de l'antiquité ne sont que des phénomènes naturels qui s'accordent avec une histoire arrivée sur les mêmes lieux. Dans ce cas, l'amour du merveilleux s'est emparé des phénomènes inconnus, des jeux bizarres de la nature, tels que les apparences qui font rouler aux fleuves des ondes ensanglantées, et donnent à un rocher la ressemblance d'un homme, d'un animal ou d'un navire. En voici encore des preuves.

Memnon est tombé sous les coups d'Achille. Les dieux recueillent les gouttes de son sang; ils en forment un

[1] Salverte, Essai sur les Sciences occultes, p. 16.
[2] *Id.*, p. 17.

fleuve qui coule dans les vallées de l'Ida. Tous les ans, au jour fatal dans lequel le fils de l'Aurore périt victime de son courage, on voit les eaux du fleuve reprendre la couleur du sang dont elles tirent leur origine. Autre prodige analogue : Du mont Liban descend le fleuve Adonis ; chaque année à la même époque il prend une teinte fortement rouge et porte à la mer des eaux d'une couleur ensanglantée. C'était, disait-on, le sang d'Adonis, et le prodige indiquait que l'on devait commencer les cérémonies du deuil en l'honneur du demi-dieu. Un habitant des environs expliquait ainsi les choses : Le sol du mont Liban, que traverse l'Adonis, est composé d'une terre rouge ; dans un certain temps de l'année, le vent, desséchant la terre, soulève et porte dans le fleuve des tourbillons de poussière de la même couleur. L'eau d'un lac, à Babylone, dit Athénée, rougit pendant quelques jours. La couleur du terrain qu'elle baigne suffit pour expliquer le phénomène. Un écueil voisin de l'île de Corfou offre l'apparence d'un vaisseau à la voile ; des observateurs modernes ont constaté cette ressemblance qui avait frappé le vieil Homère, et qui n'est pas même un fait unique ; dans un autre hémisphère, près de la terre des Arsacides, sort du sein des flots le rocher d'Eddystone, si semblable à un vaisseau à la voile que les navigateurs français et anglais s'y sont plus d'une fois trompés. Aux yeux des anciens Grecs, l'écueil voisin de Corfou était ce vaisseau phéacien qui ramena Ulysse dans ses foyers, et qui fut changé en rocher par le dieu des mers, indigné que le vainqueur de son fils Polyphême eût pu rentrer dans sa patrie [1].

Cette roche, que l'œil distingue d'abord sur le flanc du

[1] Salverte, Sciences occultes, p. 18, 19.



mont Sipyle, montagne située en Lydie près du fleuve Méandre, c'est l'infortunée Niobé, transformée en pierre par le courroux ou la pitié des dieux. Quintus de Smyrne, poète qui vivait vers le cinquième siècle de notre ère et qui a composé un poème pour faire suite à l'Iliade, chante cette métamorphose. Toutefois, en la célébrant, il l'explique. De loin, dit-il, on croit voir une femme poussant des sanglots et fondant en larmes; de près, on ne voit qu'une masse de pierre qui paraît détachée de la montagne. Pausanias avait vu cette Niobé : « C'est, dit-il, un roc escarpé qui, vu de près, ne ressemble nullement à une femme; mais si vous vous éloignez un peu, vous croyez voir une femme ayant la tête penchée et versant des pleurs[1]. » Voici probablement les faits réels; des maladies endémiques auront été nommées en style figuré les flèches d'Apollon et de Diane, parce qu'on en rapportait l'origine à l'influence du soleil et de la lune sur l'atmosphère, ou plus exactement aux alternatives subites de chaud et de froid, de sécheresse ou d'humidité qu'amène la succession du jour et de la nuit dans un pays montueux et boisé. Que l'une de ces maladies ait régné dans le voisinage du mont Sipyle, que, victimes de ces ravages, tous les enfants d'une même famille aient péri sous les yeux de leur mère désolée, ce fait, bien simple en apparence, pourra, par la succession des temps, devenir beaucoup plus merveilleux, et on racontera que Niobé a été justement punie; heureuse et fière de ses nombreux enfants, elle a osé les comparer aux dieux et les dieux se sont vengés. On rapprochera ensuite du souvenir de cette infortunée le rocher où l'on croit voir une figure humaine, et l'on finira par y voir son

[1] Salverte, Essai sur les Sciences occultes, p. 20.

image. Puis les prêtres d'Apollon et de Diane propageront la tradition qu'ils mettront sans cesse sous les yeux de ceux auxquels ils voudront inspirer une religieuse terreur de leurs divinités. Une quantité d'empreintes de pieds d'hommes et d'animaux, sur lesquelles on raconte des histoires merveilleuses conservées dans des traditions musulmanes ou du moyen âge, sont dues à des phénomènes naturels que la science a expliqués ou à des artifices employés à dessein. Qui n'a entendu parler des animaux fantastiques dont la mythologie et d'autres époques nous transmettent l'histoire? Qui n'a lu des récits de dragons, de serpents monstrueux, de griffons, de harpyes? Nul doute que ces êtres bizarres ne fussent des produits du règne animal peu connus ou imparfaitement étudiés. Sous le nom de Rokh, les conteurs orientaux nous dépeignent un oiseau monstrueux sur lequel on raconte des prodiges; on va même jusqu'à lui donner la taille d'un chameau. Buffon a reconnu dans ces descriptions le Condor d'Amérique, ou le Lämmergeyer des Alpes. Le poisson monstrueux, connu sous le nom de Kraken, n'est sans doute autre chose qu'un grand polype de mer. Les observations ont constaté que cet animal pouvait attirer un homme à lui et l'entraîner au sein des flots. N'est-ce pas là la fable de Scylla? Ce monstre, fléau des poissons les plus forts qui passaient à sa portée et dont les six têtes soudainement élancées hors des eaux entraînèrent six des rameurs d'Ulysse; ce monstre, si on substitue à l'exagération poétique la réalité probable, n'est sans doute qu'un polype parvenu à une croissance extraordinaire et fixé sur l'écueil de Scylla [1]. La

[1] Salverte se trompe évidemment ici quand il attribue ces faits merveilleux au polype. C'est le *poulpe* de mer qu'il veut dire sans aucun doute. Cet animal, appelé, en effet, polype par les anciens,



crainte des rochers de Charybde et peut-être la force des courants y dirigent souvent le navigateur peu expérimenté. C'est ainsi que la poésie, toujours empressée de nous charmer, a souvent dénaturé ou agrandi les faits naturels.

Une quantité de récits merveilleux ont été également faits sur certaines plantes dont les propriétés avaient été certainement mal observées. Pline en nomme trois qui, suivant Pythagore, possédaient la propriété de congeler l'eau [1]. Ailleurs, et sans recourir à la magie, Pline accorde au chanvre une propriété analogue; suivant lui, le suc de cette plante versé dans l'eau l'épaissit soudain en forme de gelée. Voici le vrai : plusieurs végétaux riches en mucilage reproduisent le même phénomène en communiquant à l'eau leur suc qui est très-épais. On reconnaît ici dans cette plante merveilleuse l'*althœa cannabina* de Linné, espèce de guimauve à feuille de chanvre. Son suc très-consistant peut produire jusqu'à un certain point l'effet que nous avons décrit et que l'on obtiendra également de tous les végétaux un peu mucilagineux. Ce n'est donc dans ce cas qu'un fait exagéré.

Dans les langues orientales et même dans celles de l'oc-

est classé aujourd'hui parmi les *céphalopodes*, très-bien étudiés par Lamarck, qui l'appelle *octopus vulgaris*. La fable des anciens est probablement une réalité. Le poulpe a des bras garnis de 120 paires de ventouses qui s'étendent fort loin, et peuvent couvrir un espace de 12 pieds de longueur. Ils sont très-dangereux pour les baigneurs des côtes, surtout sur celles de la Méditerranée et de la Grèce. Il les saisissent de leurs bras vigoureux, se cramponnent à leurs corps à l'aide de ces ventouses et les entraînent au fond de la mer sans qu'ils puissent se débarrasser d'eux. Cf. Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle, article *Poulpe*.

[1] Pline; Hist. natur., lib. XXIV. Salverte, Sciences occultes, page 26.

cident, les figures du langage ont pu souvent donner lieu à des interprétations que l'on a ensuite prises pour la réalité elle-même. Partout l'homme est enclin à emprunter au style figuré le nom qu'il impose à des objets nouveaux dont l'aspect l'a frappé. Un parasol est importé au centre de l'Afrique; les indigènes l'appellent le nuage, désignation pittoresque et propre à devenir un jour la base de plus d'un récit merveilleux. La passion enfin, qui parle plus souvent que la raison, a introduit dans toutes les langues des expressions éminemment figurées, mais qui ne semblent pas l'être, tant l'habitude de les employer fait facilement oublier le sens littéral qu'elles doivent présenter. On dit : *être bouillant de colère*, *manger sa terre*, *aller comme le vent*, *jeter les yeux*. Qu'un étranger qui connaît les mots et non le fond de la langue française, traduise de semblables expressions, quelle bizarrerie! Quelles fables et quelles idées fausses ne tarderont pas à se répandre! Ce qu'il ferait, on l'a fait quand on a raconté que Démocrite, qui occupa sa vie entière à observer la nature, s'était crevé les yeux pour être plus absorbé dans ses méditations. C'est ainsi également qu'on dit que les cerfs sont ennemis des serpents et les mettent en fuite parce que l'odeur de la corne brûlée déplaît aux serpents et les éloigne. Le boa n'imprime point de morsures venimeuses, mais l'étreinte de sa queue suffit pour donner la mort. Dès lors on a fait du boa un dragon dont la queue porte un dard empoisonné. Quand la faim le presse, telle est la rapidité de sa poursuite que rarement sa proie lui échappe. La poésie a comparé sa course à un vol, et elle a fait le dragon ou serpent ailé. Sous le nom de basilic et d'aspic on désignait des serpents assez agiles pour qu'il fût difficile d'éviter leurs attaques à l'instant où on les apercevait ; dès lors on

établit la croyance que l'aspic et le basilic pouvaient donner la mort par leur seul regard. L'exaltation portée à un certain degré produit l'extase; l'extase est un état dans lequel nos facultés intellectuelles absorbent tellement tout notre être que le corps paraît oublié; il ne tient plus à la terre et semble s'élever vers le ciel. Les enthousiastes disciples de Jamblique assuraient que, dans un de ces états exceptionnels, il s'était élevé de terre à la hauteur de dix coudées. L'histoire elle-même se charge de pareilles erreurs qui, embellies par la poésie, deviennent les croyances de tout un peuple. Dans la guerre de Troie, on annonce que, si un certain chef, nommé Rhésus, à la tête d'une armée considérable, parvient à opérer sa jonction avec les défenseurs de Troie, les Grecs, épuisés par dix années de combat, devront abandonner la victoire. Cet arrêt, d'une prévoyance bien commune, devient un des oracles qui se rattachent à l'histoire de ce siége fameux. On répand que les destins ne permettent pas que Troie soit prise, si une fois les chevaux de Rhésus ont goûté l'herbe des bords du Xanthe et se sont désaltérés dans ses eaux. On voit que c'est la même idée traduite en un langage plus poétique. Nous pourrions multiplier de pareils exemples. On les retrouve en très-grand nombre dans toutes les histoires, surtout à mesure qu'on remonte dans celles des anciens peuples. Ils se rattachent intimement à leurs traditions. Sans être sceptique, on peut affirmer que ce ne sont pas là des mensonges ni des erreurs, mais seulement des vérités défigurées par l'abus qui en a été fait, par le langage poétique ou par la transmission inexacte à travers les siècles.

Mais ce n'est ici, à proprement parler que la partie historique des sciences occultes; nous les avons considérées

dans leurs rapports avec l'histoire et les traditions ; il reste à faire voir le parti avantageux qu'ont dû en tirer les thaumaturges, les oracles et les prêtres de l'antiquité, qui ont été dans tous les temps assez habiles pour ne rien négliger de ce qui pouvait assurer leur pouvoir sur les hommes et empêcher le vulgaire de les prendre en défaut. Cette partie est la plus curieuse de l'ouvrage de Salverte ; on y voit que beaucoup de secrets des sciences et des arts, aujourd'hui perdus, étaient en la possession des castes sacerdotales. Un grand nombre de nos découvertes ne sont que des connaissances scientifiques perdues d'abord et retrouvées plus tard. Il paraît certain, par exemple, que les anciens n'ignoraient ni les propriétés de l'électricité ni celle de l'aimantation, ni peut-être même la poudre à canon ou quelque substance du même genre. Sans remonter aux origines, si curieuses pourtant à étudier, des arts et des sciences magiques, mais qui nous entraîneraient trop loin, nous parlerons seulement ici de la connaissance du temps. Nul doute que des observations bien faites et recueillies avec soin n'aient mis les magiciens, devins et hiérophantes en état, tantôt de prédire les alternatives de temps favorable ou défavorable, tantôt d'empêcher, par des conseils donnés à propos, des entreprises dont la destinée aurait pu être contrariée par les éléments, tantôt enfin d'y engager ceux auxquels ils voulaient nuire. On sait que la science appelée météorologie consiste dans l'étude des changements et des phénomènes qui se manifestent, soit dans l'atmosphère, soit à la surface de la terre. La connaissance des pluies, des vents, des orages, des tremblements de terre, des éruptions de volcans, en fait partie. A combien de résultats, inconnus au vulgaire, de pareilles connaissances de-

vaient naturellement conduire[1] ! Combien de merveilles, de prodiges apparents et de catastrophes funestes à un empire tout entier ont dû être ainsi prédites, surtout si l'on observe que, dans un grand nombre de cas, les mêmes circonstances précèdent les mêmes faits. La météorologie a conduit les anciens peuples à chercher à se préserver du plus dangereux des fléaux, la foudre. On est admis à penser que Tarchon, prêtre étrusque, possédait ce secret. Il prétendait le faire consister dans la présence des vignes blanches autour d'un édifice. Il est probable que ce moyen ridicule servait à en cacher un autre plus mystérieux et plus efficace. Des documents authentiques, et en particulier de curieuses médailles, nous font connaître que Numa possédait le secret des conducteurs électriques[2]. Dans un temps où le tonnerre exerçait de continuels ravages, ce prince éclairé, instruit par une femme nommée Egérie, dont les traditions firent une nymphe, apprit à soutirer l'électricité des nuages, comme le fit Franklin dans les temps modernes. Il enivra deux prêtres étrusques, nommés Faunus et Picus, connut d'eux le secret de faire descendre sur la terre la foudre sous le nom de Jupiter foudroyant, et sur-le-champ le mit à exécution. Depuis ce temps on adora dans Rome *Jupiter Elicius,* ou Jupiter que l'on fait descendre. Voilà probablement la vérité réduite à sa plus simple expression, et c'est précisément l'expérience de Franklin. Tullus Hostilius, si l'on en croit Tite-Live, fut moins heureux. « On rapporte, dit l'historien,

[1] [Voyez particulièrement Bailly, Histoire de l'astronomie ancienne. Paris, 1775, p. 251.]

[2] La Boëssière, Notice sur les travaux de l'Académie du Gard. Duchoul; Religion des Romains. Salverte, Sciences occultes, p. 392 et suivantes.

que ce prince, en feuilletant les mémoires de Numa, y trouva quelques renseignements sur les sacrifices secrets offerts à Jupiter Elicius. Il essaya de les répéter, mais dans les préparatifs ou dans la célébration, il s'écarta des rites sacrés. En butte au courroux de Jupiter, évoqué par une cérémonie défectueuse *(sollicitati pravâ religione)*, il périt consumé par la foudre, ainsi que son palais [1]. » Au mot *rites* et *cérémonies*, que l'on substitue celui de *procédés physiques*, on reconnaîtra que le sort de Tullus fut celui d'un physicien imprudent; il périt victime d'une expérience; son sort fut celui du professeur Richmann à St.-Pétersbourg. En 1753, ce savant tomba frappé de la foudre, en répétant avec trop peu de précaution les expériences de Franklin sur l'électricité des nuages. Les recherches de Salverte sur l'histoire des arts, de la civilisation et de la religion des anciens peuples tendent à faire voir que ce pouvoir de diriger l'électricité, soit pour détourner les orages, soit pour produire des spectacles extraordinaires, était plus répandu qu'on ne le croirait au premier abord, seulement il demeurait entre les mains d'hommes plus éclairés que les autres, ou dans celles des sociétés secrètes et des castes sacerdotales qui ne le transmettaient que sous le sceau du secret le plus rigoureux.

La tradition de Salmonée, qui périt frappé de la foudre pour avoir voulu l'imiter, vient à l'appui de ce que nous avons dit des connaissances des anciens sur l'électricité. Zoroastre parut un jour à ses disciples tout brillant de feu en descendant d'une montagne. Zoroastre était un savant; il connaissait sans doute le phénomène curieux de la *béatification électrique*. Beaucoup de thaumaturges de l'an-

[1] Tite-Live, livre I, chap. 31. Salverte, Sciences occultes, page 394.



tiquité ont eu recours à l'électricité, et nous devons convenir qu'ils ont dû en tirer de puissants effets, puisque nous les admirons encore, quoique les moyens de les produire soient aujourd'hui entre les mains du vulgaire. Mais on ne manquera pas de demander comment il se fait que des connaissances aussi anciennes aient pu se perdre en Europe depuis Tullus Hostilius jusque vers le milieu du dix-septième siècle, où les sciences physiques reprirent un essor si important? D'abord elles étaient si peu répandues que ce fut par hasard et d'une manière imparfaite que Tullus les découvrit en lisant les mémoires laissés par Numa. Ne suffisait-il pas, d'ailleurs, des dangers attachés à la moindre erreur, dangers prouvés par plus d'une terrible expérience, pour que la crainte fît tomber en désuétude, en Italie et en Grèce, les cérémonies du culte de Jupiter *Elicius?* La destruction de l'empire persan par les Grecs, et antérieurement le massacre général des mages après la mort de Smerdis, amenèrent sans doute une importante lacune dans la science occulte des disciples de Zoroastre. Dans l'Inde, tant de fois en proie à des conquérants, des causes analogues ont dû causer une action également destructive. Dans tous les pays, l'initiation aux cérémonies des cultes secrets était accompagnée de serments terribles, qui ont pu empêcher ce secret de survivre en présence des grandes révolutions. Au moyen âge, les sciences positives étaient plus que médiocrement cultivées; et, quant aux sciences inconnues du vulgaire, on sait qu'il était fort dangereux de s'y livrer. Albert-le-Grand écrivit néanmoins sur la magie et très-sérieusement, mais avec une réserve infinie. Roger Bacon y croyait, tout en écrivant un opuscule contre les sciences occultes; mais on sait que le résultat de ses recherches expérimentales fut qu'il passa le tiers de sa vie

enfermé dans une prison. Comment veut-on que les secrets de l'antiquité, au milieu de telles circonstances, n'aient pas été complétement perdus de vue ?

Il nous reste maintenant à considérer la partie des sciences occultes relative aux procédés mis en œuvre par les possesseurs de pareils secrets. Les moyens employés pour frapper l'esprit des initiés aux mystères et celui des masses dans les circonstances dont on avait besoin, ne consistaient pas seulement dans les phénomènes électriques et météorologiques. Toutes les sciences et les connaissances cachées y avaient aussi leur part. Rien n'était épargné pour concourir à un seul but, celui de frapper vivement l'imagination. Rien n'est plus curieux que les récits faits par l'auteur dont nous tirons cet article, et rien de plus propre à faire connaître l'empire des phénomènes physiques sur ceux qui en ignorent les causes. Qui n'a lu, dans les auteurs anciens ou dans le voyage d'Anacharsis, la description de l'antre célèbre de Trophonius ? Quand une fois on y avait été admis, on était atteint d'une mélancolie et d'une tristesse dont on avait peine à se guérir et qui durait quelquefois toute la vie. La raison en était simple ; l'initié, soumis préalablement à un jeûne rigoureux, déjà préparé par la disposition particulière qui l'amenait en ce lieu, était introduit par les pieds et tiré avec force dans une caverne obscure où régnaient des exhalaisons méphitiques qui, analogues à celles de la grotte du chien à Naples et de plusieurs autres lieux remarquables, l'asphyxiaient à moitié sans le tuer pourtant; ces effets, aidés, s'il était nécessaire, de breuvages soporifiques, le mettaient dans un état d'excitation propre à rendre faciles toutes les merveilles des thaumaturges ou à lui procurer toutes sortes de rêveries. Il était sans doute frappé d'un véritable

transport au cerveau. Suivant Plutarque [1], qui raconte la descente de Timarque dans cet antre, cet homme y demeura deux jours et demi; il éprouva une violente douleur de tête lorsque commencèrent les apparitions, c'est-à-dire lorsque le breuvage vint troubler ses sens; et quand les apparitions s'évanouirent, c'est-à-dire quand il se réveilla de ce sommeil délirant, la même douleur se fit sentir aussi vivement. Timarque mourut trois mois après être sorti de la grotte, où l'on doit supposer que les prêtres faisaient usage de drogues très-énergiques. Il est probable que l'on ne transportait les consultants à la sortie de la grotte que lorsque leur sommeil commençait à se dissiper; les rêveries qui occupaient ce sommeil pouvaient donc, ainsi que l'a soupçonné Clavier, faire tous les frais du spectacle miraculeux qu'une divinité était censée déployer devant eux. Aussi, après leur avoir présenté à leur réveil un breuvage destiné, sans doute, à leur rendre l'usage de leurs sens, leur ordonnait-on de raconter ce qu'ils venaient de voir et d'entendre; le prêtre avait besoin d'apprendre d'eux ce qu'ils avaient rêvé. Les boissons stupéfiantes, retrouvées de nos jours, n'ont certainement pas été inconnues aux anciens; s'ils n'ont pas précisément connu l'éther et le chloroforme tels que nous venons d'en découvrir l'emploi, ils n'ont pas ignoré les propriétés de plusieurs autres substances du même genre, puisque nous les trouvons en usage même chez les sauvages de l'Amérique [2].

Les peuples de l'antiquité étaient certainement très-habiles dans la connaissance de la mécanique et des arts qui s'y rattachent. Cassiodore la définit : « *La science de*

[1] Plutarque, Du démon de Socrate. Clavier, Mémoire sur les oracles. Salverte, Sciences occultes, p. 270.

[2] Salverte, Sciences occultes, chap. XVII.

construire des machines merveilleuses dont les effets semblent renverser l'ordre entier de la nature [1]. Les anciens savaient donc produire, en fait de mécanique, des résultats extraordinaires. Peut-on en douter lorsqu'on voit qu'avec tous les progrès prétendus et tous les moyens nouveaux dont nous enrichit la science, on a eu tant de peine à asseoir sur sa base, il y a quelques années, un de ces obélisques que les Egyptiens, il y a quatre mille ans, étalaient avec profusion devant leurs édifices sacrés? Archimède était un savant mécanicien; malheureusement il paraît, au dire de Plutarque, que plein d'admiration pour Platon et sa doctrine, il préférait les spéculations abstraites de la science à ses plus belles applications, et il ne nous a rien transmis qui soit propre à nous éclairer sur les procédés employés par les anciens et par lui-même; mais les thaumaturges dans les temples, les augures et les aruspices étaient fort en état de s'emparer par des moyens physiques de l'esprit du vulgaire. L'auteur de cet article a pu voir dans un ancien temple de Diane, à Nîmes, des niches dont les statues ont été détruites. A ces niches venaient aboutir des conduits dont il était possible de suivre la direction, et qui partaient du lieu où s'assemblaient les prêtres du temple. Il n'y a point de doute que c'était par là que la divinité rendait ses oracles aux consultants étonnés. Dans les mystères infâmes, dénoncés à la sévérité des magistrats romains en l'an 186 avant notre ère, et sur lesquels on peut consulter Tite-Live [2], on apprend que certaines machines enlevaient et faisaient disparaître des malheureux que l'on supposait ravis par les dieux. Voilà

[1] Cassiodore; Variat., lib. I, cap. 45.

[2] Tite-Live; livre XXIX, chap. 13. Salverte; Sciences occultes, page 195.

comment, dans certains cas, l'aspirant à l'initiation se sentait subitement enlever. Philostrate nous apprend, dans sa vie d'Apollonius de Thyane, que les sages de l'Inde conduisirent ce philosophe vers le temple de leur dieu en chantant un hymne et en formant une marche sacrée. La terre qu'ils frappaient en cadence de leurs bâtons se soulevait par intervalle et les portait à la hauteur de plusieurs pieds en l'air, puis s'abaissait et reprenait son niveau[1]. Le soin de frapper avec des bâtons trahissait certainement le besoin d'avertir les ouvriers qui, placés en dessous, soulevaient le plancher recouvert de terre par un mécanisme facile à concevoir.

Aux merveilles de la mécanique venaient, pour en augmenter l'effet, se joindre celles de l'acoustique non moins remarquables et encore plus propres à jeter du trouble dans les sens. Non-seulement la musique était employée pour charmer les oreilles et pour étonner les auditeurs; mais encore le bruit était mis en œuvre pour dissimuler celui des machines dont on aurait peut-être pu soupçonner l'existence. Des roulements effrayants se faisaient entendre, il semblait que le maître des dieux faisait gronder son tonnerre. Le labyrinthe d'Egypte renfermait des palais construits de telle manière, que lorsqu'on en ouvrait les portes, on entendait retentir au dedans le bruit du tonnerre. Pindare rapporte que dans le temple de Delphes il existait des statues d'or d'où partaient des voix harmonieuses. Si l'on réfléchit que les orgues hydrauliques étaient connues des anciens, on ajoutera, sans peine, foi à un prodige de cette nature; car on sait que l'orgue peut, à s'y méprendre, imiter les sons de la voix humaine. L'engas-

[1] Philostrate; Vie d'Apollonius, livre III, chap. 5. Salverte; Sciences occultes, p. 196.

trimysme, ou la ventriloquie, était généralement connu des anciens, et c'est sans doute à cet art merveilleux qu'il faut rapporter beaucoup de ces prodiges attribués aux têtes parlantes, aux arbres qui rendaient des oracles et à beaucoup de mystères du même genre : en outre, l'invention des *androïdes*, ou automates, n'est pas non plus une conquête de nos jours. Tout le monde a pu voir à Paris une figure de ce genre, qui étonnait le public savant ou ignorant sous le nom de la *fille invisible* [1]. Etait-ce une application de la science de l'acoustique, comme dans la statue extraordinaire connue en Egypte sous le nom de statue de Memnon qui, dit-on, saluait de sa voix harmonieuse le lever du soleil ? Le secret du miracle de cette statue tenait-il à un art soigneusement ménagé, ou seulement à un phénomène naturel que des spectateurs, avides de merveilles, ne songeaient point à approfondir ? La seconde supposition fournirait un exemple de plus de l'art avec lequel les prêtres des temples savaient exploiter les faits naturels pour les rendre étonnants aux yeux du vulgaire; la première a été adoptée par de bons critiques et archéologues [2]. Juvénal appelle *magiques* les sons qui sortaient de la statue :

Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,

et un de ses commentateurs, étendant plus loin ses conjectures, parle du mécanisme savant de la construction de la statue [3]; c'est dire clairement que le mécanisme de sa voix résultait du jeu d'une machine. Au reste, toutes les

[1] Voir les mémoires du physicien Robertson ; 2 vol. in-8°.

[2] Voyez la dissertation curieuse de Salverte dans l'Histoire des Sciences occultes à la fin du volume.

[3] Salverte ; Sciences occultes, page 205.

recherches des savants et les observations des voyageurs sont, sur ce sujet, demeurées sans résultat.

Nous bornerons ici ces emprunts faits à la science des prodiges chez les anciens et à un livre qui la résume d'une manière remarquable. Nous ferons seulement observer que tous ces procédés n'eussent encore été que très-insuffisants si l'on n'eût imaginé d'excellents moyens de dérober aux yeux de tous les véritables secrets. Parmi ces moyens, nous citerons d'abord la précaution de cacher au public ces procédés physiques mis en œuvre et les serments terribles qui retenaient les castes et les sociétés en possession de ces traditions respectées, puis l'art de déguiser le secret réel sous un autre véritable en apparence, suffisant aux masses pour tout expliquer, mais en réalité fait exprès pour dérouter les imaginations (ce moyen était peut-être un des plus efficaces en ce qu'il faisait réellement perdre pour longtemps la trace de la vérité), enfin la vengeance qu'on ne manquait pas de tirer de ceux qui avaient, par hasard ou par adresse, dérobé le secret des sociétés privilégiées. Salverte en rapporte un exemple frappant : A Témessa, une vierge, chaque année, devait être sacrifiée aux mânes de Lybas ; l'athlète Euthymus veut mettre un terme à cette barbarie ; il ose défier au combat le spectre de Lybas qui se présente à lui, noir, horrible, vêtu d'une peau de loup ; l'athlète intrépide triomphe, et le spectre, de rage, se précipite dans la mer ; mais le vainqueur disparut après sans qu'on ait bien connu le genre de sa mort[1]. Les collègues du *spectre* étaient probablement mieux informés sur ce point que le public ; mais on voit aussi que des dévouements aussi intrépides devaient être rares, et

[1] [Pausanias, liv. VI, chap. VI, dit cependant que cet Euthymus *atteignit la plus grande vieillesse.*]



par conséquent assurer le secret aux hommes qui avaient intérêt à le conserver. De plus, beaucoup de renseignements et de documents sculptés et gravés nous font présumer que les anciens n'ignoraient pas les mystères du magnétisme, cette science encore si hypothétique aujourd'hui. Il est donc probable que le sommeil factice et le somnambulisme devaient être adroitement exploités par eux. Mais nous ne marcherons pas aujourd'hui sur ce terrain difficile, où l'erreur se trouve si souvent trop près de la vérité. Nous bornerons également ces extraits qui nous ont paru faire connaître à beaucoup de personnes un côté plus rarement exploré que les autres de la civilisation et de la religion des anciens. Remarquons, pour finir, que dans tous les temps, et de nos jours encore, le besoin du merveilleux se fait toujours sentir; chassé du domaine de la religion, il se réfugie au théâtre, puis dans les récits, dans les romans. Le magnétisme et son règne ne sont pas encore près de finir. Pourquoi? C'est que l'homme a besoin de s'élever haut, parce qu'il vient de haut. Quand il ne veut pas voir Dieu, il se contente d'images ou de représentations qui lui ressemblent de près ou de loin; quand il ne veut pas le voir dans son cœur ou dans les merveilles de l'univers, il invoque la puissance d'un jongleur ou d'un sorcier; c'est que Dieu est trop élevé pour nos yeux; nous ne pouvons croire à tant de grandeur et de puissance jointe à tant de simplicité et d'unité. La saine philosophie, la véritable science nous apprendra, en nous débarrassant des illusions de toutes sortes, à l'apercevoir sans cesse dans le spectacle du monde physique et moral.

DE CARAMAN.



LA FILLE DU RÉGICIDE.

I.

On parlait des découvertes de Mr. Agassiz et de son séjour sur le glacier de l'Aar : « C'est près de là, au Grimsel, dit un des assistants, que fut dirigée ma première course; j'en ai conservé un vif souvenir.

— Contez-nous cela, Mr. de Saint-Sermier.»

Ces paroles partaient d'un groupe de cinq ou six personnes, autour desquelles la fumée des cigares se mêlait aux émanations d'un bol de punch. C'était un sous-comité de la grande société des naturalistes suisses, rassemblée à Genève en 1845, car les hommes qui honorent par leur savoir la Confédération ne sont pas des Archimède tellement préoccupés de mécanique, des Carnéade si fortement surexcités par l'analyse des facultés de l'âme, qu'ils en perdent le boire et le manger. De nos jours, la philosophie est devenue plus traitable, et l'on sait avec quelle prévoyance les joyeuses réunions s'entremêlent aux travaux des congrès scientifiques.

« En entendant le nom du Grimsel, dit le personnage interpellé, cette maison des hautes Alpes m'a rappelé un moment de ma jeunesse que j'aurais du plaisir à vous raconter; malheureusement cet épisode sort complétement du cercle de nos occupations.

— Ne voyez-vous pas qu'il n'y a plus rien à l'ordre du jour. En qualité de président je déclare la séance levée. Mr. de Saint-Sermier a la parole inofficiellement.

« Il faut d'abord, dit celui-ci en tirant sa montre, son-

ger aux conséquences de la question que vous me faites, Mr. le président. Il est maintenant huit heures et demie; je vous en demande une au moins pour répondre. Persistez-vous?

— Sans doute.

— Vous savez donc tous à quoi vous vous exposez.

— Oui, oui; parlez.

— Il y aurait dans la vie de chaque individu des souvenirs qui mériteraient d'occuper quelques moments d'une réunion d'amis, au coin du feu; mais ces souvenirs ne forment pas une histoire complète, comme dans une pièce de théâtre, dans un roman, où tout finit par un mariage; à ce compte, chacun n'aurait qu'un seul récit à faire, et il n'est pas sûr qu'il y fût toujours disposé; ce n'est point ce que j'ai à vous dire, Messieurs; il faut que vous vous contentiez de ces impressions qui, une fois, ont fait battre le cœur plus vite qu'à l'ordinaire, de ces moments passagers où la vie se colore, et qui ne sont pas si nombreux dans une existence paisible qu'on ne trouve du plaisir à y revenir lorsque l'âge nous a mûris. Après ce préambule, je commence; mais faites d'abord apporter un second bol de punch. On doit penser aux besoins de la route avant de s'engager dans une longue traversée.»

II.

« C'était en 1816, j'avais pour compagnon un de mes amis, bon camarade, quoique d'un caractère différent du mien; il était régulier et méthodique; chez moi il y avait un peu plus d'imagination, non de cette imagination qui commande et se communique, mais de ce sentiment intérieur qui fait aimer la rêverie et la solitude. Néanmoins, mon positif compagnon et moi nous cheminâmes d'abord

très-pacifiquement. A la sortie des gracieuses contrées qui entourent les lacs de Thun et de Brientz, nous entrâmes dans les gorges de la Handeck, pays de torrents écumeux, de blocs de granit, de sapins échevelés. L'aspect des lieux que nous traversions devait encore changer en approchant de l'hospice du Grimsel.

« Nous avions pris un guide à Interlacken ; nous n'avions pas été favorisés dans notre choix ; c'était un jeune garçon de fort bonne volonté, portant joyeusement notre petit bagage, mais encore peu expert dans son métier. Il s'était tiré avec succès d'affaire dans les passages ou le sentier est tracé ; arrivé aux plages dépouillées et parsemées de flaques de neige qui conduisent à l'hospice, cela devenait plus difficile. Aux forêts avaient succédé des arbustes rares et rabougris, puis des bruyères. La nuit n'était pas loin, les nuages faisaient craindre un orage ; un vent violent courbait les touffes de rhododendron et les tiges des gentianes. Tout, autour de nous, avait cet aspect menaçant qui fait désirer au voyageur d'atteindre le dernier gîte de la journée. Dans ce moment le guide s'arrête. Je crois, dit-il, que j'ai perdu le chemin de l'hospice. Paroles pleines de tristes conséquences. A qui s'adresser pour demander la route ? Faudra-t-il attendre sous un ciel orageux que le hasard nous amène un conducteur ? Serons-nous condamnés à errer toute la nuit à peu de distance peut-être de la maison du Grimsel ? Ou, si nous faisons quelque tentative dans cette demi-obscurité, ne risquons-nous pas d'aller nous briser dans les précipices au fond desquels l'Aar coule avec fracas ? Toutes ces alternatives s'étaient présentées aux seuls mots de notre conducteur. Le parti que prit mon ami fut de gourmander rudement le garçon inexpérimenté auquel nous avions eu l'imprudence de nous confier.

— Ne le gronde pas, dis-je, tu vas lui ôter sa présence d'esprit.

— Le malheureux ! assurer qu'il connaît la route et nous égarer à cette heure.

— Ah ! c'est que, voyez-vous, disait le coupable pour se disculper, c'est l'endroit le plus dangereux de tout le passage. Il y en a plus d'un qui se sont perdus ici. Et il se préparait à entamer le récit de la fin tragique d'un voyageur.

— Ne nous avais-tu pas dit que tu étais venu au Grimsel ?

— Il y a deux ans que mon père m'y conduisit, mais....

« Mon camarade fit quelques pas, puis il revint. Impossible, dit-il avec découragement. Eh bien, il faut s'arranger pour passer la nuit au pied d'un rocher. Cela doit te plaire, toi qui aimes les aventures pittoresques. Ce qui m'impatiente, ajouta-t-il en jetant un regard furieux sur le pauvre guide, c'est l'air parfaitement satisfait de cet imbécille qui est venu nous égarer ici. Ne dirait-on pas qu'il a fait la plus belle chose du monde.

« Nous étions arrêtés sur le plateau désert, prêtant mélancoliquement l'oreille aux raffales du vent qui avaient une force extraordinaire, et contemplant les dernières lueurs du crépuscule qui allaient en s'assombrissant, lorsque tout à coup notre flegmatique conducteur s'écria : Le sentier, le voilà.

— En es-tu bien sûr ?

— Oh, oui, bien sûr. Nous allons voir l'hospice.

« En effet, nous retrouvons le chemin formé de larges dalles qui semble nous attendre pour nous remettre dans la bonne direction. Bientôt la maison s'offre à nos regards, construction sans élégance, battue par un torrent, près

d'un petit lac aux eaux noires; mais jamais palais à la somptueuse façade ne fit une impression aussi agréable que cette demeure hospitalière qui se présenta tout à coup, jamais à l'inquiétude ne succédèrent plus promptement le sentiment du bien-être et le charme d'une amicale réception. Les lumières qui brillent aux fenêtres annoncent une maison habitée; nous entendons les aboiements des chiens et des voix d'hommes. Les dogues viennent à notre rencontre, comme pour nous souhaiter la bien-venue; l'administrateur de l'hospice, à la figure réjouie, nous tend la main du haut de l'escalier. On va nous préparer une chambre; on nous offre des vêtements, du linge. Dans une heure le souper. En attendant on nous prie d'entrer au salon.

« Sortant de l'obscurité, nous sommes éblouis de l'éclat des lumières et d'un feu pétillant. Deux personnes sont réunies dans cette salle, un homme âgé qui lit près de la cheminée, et une jeune dame assise devant un piano, qu'elle quitte à notre arrivée, et dont nous entendons le dernier accord. On nous accueille avec ces mots bienveillants qu'on adresse à de nouveaux venus; on nous invite à approcher du feu. On parle de la route, du temps, tandis que nous jetons un coup d'œil humilié sur nos habits mouillés et couverts de boue; mais la chambre est préparée et nous montons pour réparer le désordre de notre toilette.

«Partout ailleurs la jeune dame, dont nous venions d'avoir une apparition, eût été remarquée avec sa taille élégante, son regard plein d'expression, ses beaux cheveux; on l'eût distinguée dans une brillante assemblée, mais la voir tout à coup dans cette maison des hautes Alpes, être reçu par elle avec tant de grâces et de bonté, nous, pau-

vres passagers égarés, comme si elle eût été la protectrice des voyageurs aux pieds des glaciers, la fée qui commandait dans cette demeure hospitalière. Oh! vous le comprenez, Messieurs, il y avait là de quoi faire une vive impression à un homme de mon âge. »

Les naturalistes avaient écouté avec attention Mr. de Saint-Sermier. Dans ce moment ils secouèrent leurs cigares à moitié éteints, et ils échangèrent un sourire d'adhésion à ses derniers mots.

III.

« Je ne pus m'empêcher de communiquer mes impressions à mon camarade; tu l'as vue, m'écriai-je en entrant dans notre petite chambre.

— Oui; eh bien.

— Trouver cette femme dans le centre des tempêtes! Entendre cette voix touchante à peu de distance des sources glacées de l'Aar et du Rhône!

— Qu'est-ce que l'Aar et le Rhône ont à faire ici?

— Tu ne me comprends pas.

— Non. Et il me regardait avec ce sourire de supériorité que les hommes de jugement se permettent auprès de ceux dont ils ne croyent pas la tête bien saine. Quant à moi, ajouta-t-il prosaïquement, je meurs de faim.

« Le ton un peu humiliant de mon ami ne me découragea point dans ma profonde admiration pour le Grimsel, j'étais disposé à trouver tout beau et surprenant. Quand la cloche nous fit sortir de notre chambre, la vue d'une table abondamment fournie, éclairée, servie avec empressement, tandis qu'on entendait le murmure impétueux du vent, qu'à bien des lieues à la ronde tout était ténèbres, solitude, précipices, dangers sous cent formes différentes. Un

si grand contraste, tant de confortable et de bien-être me ravissaient, je trouvais aux plus simples mets une saveur extraordinaire; je bénissais la mémoire du fondateur de ce pieux établissement. Puis enfin je me mis à examiner les différents convives d'un des soupers les plus élevés sans doute du globe.

« Une famille française, composée du père, de la mère et de deux enfants, occupait le haut de la table; à la conversation qui régnait entre eux il était facile de juger qu'ils se croyaient très-bien placés dans leur pays. Le roi, Monsieur, Madame d'Angoulême, étaient des noms qui revenaient sans cesse dans cette partie de la salle et qui faisaient le fond de l'entretien. On sait qu'à cette époque il n'était pas de mode chez les royalistes de dissimuler l'attachement qu'ils éprouvaient pour leurs maîtres. Un jeune Italien, mon camarade et moi, nous formions la transition ou plutôt la séparation entre ces sujets si dévonés et les deux personnes qui nous avaient reçus à notre arrivée, beaucoup moins occupées de la cour des Tuileries. Pas un mot n'était échangé entre eux, à peine se prêtaient-ils à la circulation des mets. Cet éloignement allait si loin que, lorsque la dame au drapeau blanc, qui d'abord avait paru assez affable, eut vu que nous nous adressions volontiers à nos voisins du bas de la table, elle ne fit plus aucune attention à nous. Il semble qu'à plus de neuf cents toises au-dessus de la plaine, c'était pousser bien loin la susceptibilité du rang ou les antipathies politiques. Dans notre cercle on parlait glaciers, ascensions, botanique, peinture; j'avais le bonheur d'être placé à côté de la jeune dame, et j'avoue que sa conversation me captivait plus que le récit des mots déjà un peu répétés de Louis XVIII à son retour en France.

Les chambres à coucher du Grimsel ne sont que des cellules bonnes seulement pour y passer la nuit ; il en résulte que, lorsque le temps n'est pas beau, c'est dans la salle commune qu'il faut se tenir. La noble famille, forcée de rester avec les autres voyageurs, réussit à s'y parquer loin de ceux qu'elle redoutait. La dame fit apporter une table et elle y commença une partie de piquet avec son mari, groupant autour d'elle comme une poule vigilante sa fille qui, les yeux baissés, se mit à un ouvrage de broderie, et un jeune garçon, futur garde du corps, que le mot Anatole, sèchement prononcé, ou son seul regard ramenait, lorsqu'il tentait de s'écarter ; puis elle grondait son mari. Monsieur le comte, disait-elle aigrement, faites donc attention, c'est à vous à jouer. Enfin, comme si elle eût voulu montrer le plus authentiquement qui lui fût possible son empressement à quitter l'hospice, elle fit venir son guide, et quoique le montagnard laissât percer des inquiétudes sur le temps, elle lui ordonna d'être prêt le lendemain à sept heures.

Par la retraite d'une partie des convives nous nous trouvâmes maîtres de la cheminée, autour de laquelle la conversation s'engagea. Ayant témoigné à Mlle Virginie, c'est le nom que le monsieur âgé lui donnait, le regret de l'avoir interrompue lorsqu'elle était au piano et le désir que nous aurions de l'entendre, elle alla s'y placer avec beaucoup de complaisance. La famille légitimiste affecta de ne faire aucune attention à ce qui se passait si près d'elle ; piqués de ce manque d'égards, nos témoignages d'admiration pour la jeune musicienne n'en furent que plus vifs et plus expansifs.

IV.

Je me retirai préoccupé du désir de rester, s'il était possible, la journée du lendemain au Grimsel. Je n'étais point sûr que mon compagnon voulût y consentir. Le contrat tacite qui unit deux personnes pour une même course n'a rien d'obligatoire, il ne se rompt cependant qu'après de longs tiraillements. Dans cette réunion de tous les moments, les différences de goût et de caractère se dessinent avec force et réagissent quelquefois péniblement. Une augmentation d'intimité n'est pas toujours la suite d'un voyage fait ensemble. Il était à craindre que mon ami, restauré par la bonne réception du Grimsel et par la nuit confortable qu'il allait passer, ne reprît dès le lendemain l'activité qui le portait à aller en avant; je savais qu'il était presque impossible de le faire renoncer à une idée qui était arrêtée dans sa tête, et que les incidents qui sortent du cercle tracé par les itinéraires n'obtiendraient pas de lui le sacrifice d'une heure. Il avait contracté une habitude qui pouvait être dangereuse pour moi, celle de consigner dans son journal le nombre exact de lieues qu'il faisait, il l'additionnait en regard de celui des journées et il en tirait la moyenne avec l'irrésistible désir d'en augmenter le produit. Aussi fût-ce avec un sentiment d'appréhension que je l'entendis, à la fin de la nuit, interroger sa montre qui répondit quatre coups, puis se lever et entr'ouvrir la fenêtre. Cet incident n'eut pas de suite. J'en eus plus tard l'explication; la pluie s'était changée en neige, dont les flocons voilaient la vue quand nous nous levâmes et couvraient les rochers d'un épais tapis.

Une journée de repos au milieu d'un voyage à pied, dans un bon gîte, m'a toujours paru un charmant épisode.

Des notes à rédiger ou des plantes à sécher font passer agréablement les heures. Nous nous occupions de ces soins à côté de la jeune dame qui travaillait à terminer une vue, son père interrompait quelquefois sa lecture pour causer avec nous. C'était un homme instruit et parlant avec facilité; mais il y avait dans son expression quelque chose de dur, ses jugements étaient tranchants, il était fort mécontent de ce qui se passait en France, et nous pûmes comprendre les motifs de l'éloignement qui avait régné entre lui et la famille qui venait de partir. Le jeune Italien sympathisait complétement avec le vieux républicain; pour moi, je l'avoue, je faisais en faveur de la fille quelques concessions aux opinions du père; mais mon ami, qui, sur les rangs pour une place dans la garde suisse, se croyait tenu à défendre ceux qu'il avait l'ambition de servir, inébranlable d'ailleurs dans ses principes, se raidissait contre des théories dangereuses. Il s'ensuivait des discussions qui menaçaient de dégénérer en disputes. Dans ces moments, Mlle Virginie venait avec inquiétude auprès de son père, posait le bras sur son épaule et se penchait vers lui. Je crois voir encore ce visage caressant et plein de grâces se rapprocher de la figure heurtée et des sourcils épais du vieux combattant qui, interrompu tout à coup dans son ardente polémique, s'écriait avec surprise: Eh bien! que me veux-tu donc? Il me sembla même qu'une fois, cette fille attentive porta sur moi un regard suppliant, comme pour me demander de venir à son secours. On comprend avec quel empressement je me jetai au milieu de la mêlée dans l'espoir de la conjurer.

Afin de couper court à des luttes qui, par la disposition des deux antagonistes, menaçaient de se renouveler sans cesse, Mlle Virginie, rejetant tout à coup ses crayons,

alla se placer au piano; impossible de continuer à se disputer en entendant des airs pleins d'expression que la charmante virtuose accompagnait quelquefois de sa voix pure; puis passant à des airs de danse, elle excita un tel entrain dans la réunion que le jeune Italien, se précipitant à la cuisine, en ramena presque de force les deux filles de la maison pour improviser un bal. Ces bonnes Allemandes, rouges et confuses, se défendirent longtemps et finirent par céder. Administrateur, domestiques et guides étaient accourus pour jouir d'un spectacle rare au Grimsel. On riait, on applaudissait, on oubliait les ouragans. Une musique entraînante électrisait toute l'assemblée, lorsqu'une apparition fit fuir les danseuses épouvantées et taire l'orchestre. C'était la figure sérieuse d'un Anglais qui parut tout à coup à la porte; il était vêtu de gris des pieds à la tête, chapeau gris, paletot gris, le tout abondamment fouetté de neige, tenant le long bâton à corne de chamois, insigne des coureurs de glaciers. Nous crûmes voir l'hiver en personne, ou le génie de la montagne indigné de cette joie hors de saison. On se tait, on fait place au voyageur chargé de frimats; lui s'avance sans prononcer une parole, sans soulever son chapeau, et il va, impassible, se placer devant le foyer, qui devient bientôt un lac sous ses pieds.

V.

C'est un spectacle amusant au Grimsel, lorsqu'on y est soi-même installé, d'assister à l'arrivée des passagers, d'être témoin de leur satisfaction lorsqu'ils atteignent le toit qui assure leur sécurité, parlant avec effusion des dangers de la route, des glaciers, des précipices et des avalanches. Le soir, avec le cortége obligé de guides et de mulets, ramène

encore des pâturages élevés le troupeau de l'hospice. Les vaches mugissantes, les chèvres avec leurs clochettes donnent de la vie à cette gorge sur laquelle le soleil, dégagé des nuages à son coucher, vient jeter un dernier rayon. Vous l'avez sans doute observé comme moi, Messieurs, la fin de la journée dans les Alpes est une source de fortes impressions. Jamais l'homme ne sent plus vivement sa faiblesse qu'à l'aspect de ces cimes inaccessibles, brillantes de lumière, dominant au loin, tandis que lui-même se trouve plongé dans l'ombre des vallées profondes. Il voudrait pouvoir s'élever, contempler encore le soleil, il voudrait posséder les ailes de l'aigle qu'il voit se jouer au-dessus des précipices et des rochers à pic. Mais un instant encore et tout a disparu, les sommités orgueilleuses sont enveloppées de la même nuit qui couvre leur base.

« A ces pensées, que j'étais allé chercher dans une promenade aux environs de la maison, devait succéder le mouvement de la société qui s'était peu à peu formée à l'hospice. Autant le dîner de la veille avait été froid, autant celui du second jour fut expansif et bruyant. A la table dominaient les géologues allemands, au langage fortement accentué, au cœur plein de philanthropie, prompts à s'enflammer sur les beautés de la Suisse. Au milieu de l'entrain du repas, des conversations animées et de l'explosion des bouteilles de Champagne, une certaine confraternité, une plus grande intimité, unissaient quelques-uns des convives de la veille, heureux de se retrouver. Je saisissais un coup d'œil, un sourire de la jeune Française, qui me semblaient adressés pour me mettre dans la confidence de ses secrètes observations sur la société qui nous entourait. En quittant la table, je me rapprochai d'elle, et bientôt nous nous trouvâmes isolés dans cette nombreuse réunion. J'appris qu'elle

partait le lendemain pour Brientz et Thoune, je lui demandai si elle comptait retourner en France. Non, me dit-elle, nous n'y pensons pas; nous ne pouvons pas même y penser. Nous sommes, mon père et moi, errants sur la terre, ajouta-t-elle en souriant, sans savoir encore où nous passerons l'hiver. Insensiblement la conversation prit une autre direction. Quelques mots me firent comprendre que, sous l'apparence de la gaîté, il y avait chez elle des sentiments sérieux. J'étais captivé par ses paroles, tandis qu'à côté de nous les Vulcaniens, les Plutoniens, les Neptuniens étaient aux prises à grands éclats de voix. Pardonnez-moi, chers collègues, de n'avoir pas donné alors à ces éclairs de la science l'attention qu'ils méritaient; j'écoutais la jeune étrangère, je voyais le triste sourire avec lequel elle m'avouait que son père et elle étaient sans asile; je me demandais quelle pouvait être la cause d'une si sévère proscription; je découvrais dans sa pensée plus de peine qu'elle n'en voulait avouer. Ce ne fut qu'un instant, une intimité de quelques minutes, celle qui peut naître tout à coup entre des personnes que le hasard réunit, qui probablement ne se reverront plus et qui, dans un moment d'abandon, ne craignent pas de laisser deviner ce qui est au fond de leur cœur. Malheureusement le père de Mlle Virginie l'appela pour lui montrer une pierre dont un des voyageurs faisait la démonstration. Combien j'aurais voulu continuer l'entretien ou le reprendre plus tard; mais hélas! il fallait quitter le Grimsel; que faire dans cette maison, lorsque le lendemain tout le monde l'abandonnait! Je déplorais la combinaison qui avait dirigé notre course en sens inverse de celui qui m'eût convenu. Les deux voyageurs allaient traverser la Handeck, tandis que j'étais irrémissiblement condamné à prendre la route de Mayenwand.

Mais comment aurais-je été reçu de mon despotique camarade, si je lui eusse proposé de revenir sur nos pas? Je me retournai plus d'une fois vers la demeure qui me laissait tant de souvenirs, suivant à contre-cœur le chef de la bande qui, heureux de trouver de l'espace pour regagner le temps perdu, cheminait à grands pas, le cœur exempt de regrets, arrangeant avec le guide une journée de dix lieues au moins.

« Il n'est aucun de vous, Messieurs, qui n'ait éprouvé de ces froissements que l'on ressent en voyage lorsqu'une séparation vient rompre pour toujours une liaison qui, en peu de temps, a pris quelquefois une grande force. Je me gardais de confier ce que je sentais à celui qui ne m'aurait pas compris. De fait, j'étais par la pensée tout entier dans la Handeck, tandis que mon corps seul descendait le Mayenwand. Le passage bernois se présentait avec toute sa sauvage magnificence, embelli par le petit groupe que je suivais de station en station. Je voyais l'habitante du Grimsel, contemplant du haut d'un pont les eaux furieuses qui se brisent en arrivant sous l'arche. Plus loin elle était assise sur un rocher dans les forêts de la vallée, tandis que le vent agitait son châle et les rubans de son chapeau. Auprès d'elle son père, avec son expression sévère et sa chevelure grise; ils parlaient peut-être de ce qui les préoccupait, tenant conseil sur le lieu où ils devaient porter leurs pas. Cette fille si dévouée était sous le poids d'une peine; elle me l'avait avoué. Quelle était cette peine? Un jour de plus passé sous le même toit et j'en aurais su davantage, tant elle avait d'abandon et de naturel.

« Que t'arrive-t-il donc, s'écria d'une voix qui me fit tressaillir mon camarade, que j'avais complétement oublié et qui avait bien quelque motif de se plaindre, tu es

sombre comme un bonnet de nuit. Je parie que tu songes à la jeune Française du Grimsel. Eh bien, qu'en penses-tu?

— Je t'ai déjà dit que je la trouve charmante.

— J'en ai jugé d'abord comme toi, et puis j'avoue que les maximes politiques du père ont complétement détruit mes illusions; c'est un forcené jacobin; associée à un pareil personnage, elle m'a paru presque laide.

— Conséquence parfaitement logique.

— C'est que je suis convaincu qu'elle partage ses opinions.

— Chez une fille ce serait un crime excusable.

— Avec son dogme de la souveraineté du peuple, où prétend-il en venir cet homme-là. Comme je le lui ai dit; mais, Monsieur, vous soutenez que le peuple.....

— J'ai déjà entendu tout cela. Inutile de recommencer. N'as-tu pas vu combien vos discussions peinaient Mademoiselle Virginie; tu aurais pu lui épargner des moments désagréables.

— Et pourquoi, je t'en prie, me gêner pour un homme qui se gêne si peu. Il aurait fallu, selon toi, laisser passer tout ce que disait ce personnage si hargneux, dans la crainte de mécontenter la demoiselle aux yeux noirs. N'était-ce pas assez que j'eusse le chagrin de voir mon ami qui avait l'air de ne pas écouter de peur d'être obligé de se prononcer. Que veux-tu que je te dise, tout ce qui tient à la révolution m'inspire un éloignement dont je ne suis pas maître. Voilà comment je suis fait, moi.

— Il est permis, je pense, d'être fait autrement.

« Le voyage ne s'acheva pas très-pacifiquement. Le Rhône, dans son cours rapide, fut souvent le témoin de nos dissentiments. Mon compagnon dut au moins être satisfait de ma docilité à me conformer à ses goûts; j'étais

aussi impatient que lui d'arriver; il me tardait d'être seul pour pouvoir me livrer à mes pensées; mais ensuite de combien de moments de vide et d'ennui je payai le bonheur des deux jours du Grimsel.»

Ici le conteur s'arrêta. « Voilà, Messieurs, ajouta-t-il, ce que j'avais à vous dire.

— L'histoire n'est pas finie, Mr. de St.-Sermier. Cette demoiselle si séduisante, que nous sommes tentés d'en être épris comme vous, qu'était-elle? Vous l'avez revue?

— Fort inopinément, dans notre Canton. Mais il faudrait quitter les Alpes pour une formation secondaire, le Jura. D'ailleurs ceci devient plus intime; ce sont presque des détails de famille.

— La section de géologie n'est-elle pas une famille? Allons, vous ne pouvez nous laisser au milieu du chemin.

— Il est bientôt dix heures.

— Nous avons toute la nuit devant nous.

— Au fait, je ne demande pas mieux, si vous avez la bonté de m'écouter encore.

— Voilà qui s'appelle parler, dit le professeur en remplissant les verres à la ronde.»

(*La suite au prochain numéro.*)

CONFESSION D'UN CONSTITUANT.

(17 septembre 1791.)

Le 17 septembre 1791, l'œuvre de l'assemblée nationale était achevée, la constitution avait été acceptée et jurée par le roi. La révolution était donc terminée, il n'y avait plus qu'une chose à défendre, à sauvegarder, la constitution, ce nouveau palladium de la France. Telle était du moins la pensée qui préoccupait, ce jour-là, un membre de l'assemblée, Duquesnoy, rédacteur de l'*Ami des Patriotes*. Dans son inquiète prévoyance sur la destinée de ce pacte auquel se rattachent tant d'espérances et de si grands intérêts, il cherche d'où lui viendront les ennemis, d'où partiront les attaques, où se trouve le péril le plus menaçant. Ce péril est-il du côté de la cour et des ministres du roi? est-il du côté de la nouvelle législature qui va remplacer la Constituante?

Après un mûr examen, Duquesnoy laisse voir clairement que c'est cette nouvelle assemblée qui lui cause le plus d'appréhension.

« Où est le danger! Il est, je le dis hardiment, dans l'exagération à laquelle pourrait se livrer la prochaine législature, si, séduite par je ne sais quelle frivole apparence d'une frivole gloire, elle attaque la constitution. Si elle oublie tout le bien qu'elle peut faire, et qu'elle prolonge les troubles, c'en est fait de la liberté, et une révolution qui devait tourner à la gloire et au bonheur de l'espèce humaine, fournira de nouveaux prétextes, de nouveaux moyens pour l'opprimer et l'enchaîner.

« Que le corps constituant emporte seul les haines qui

doivent suivre tant de destructions ; qu'il soit seul chargé des mécontentements ; qu'on oublie les bienfaits qu'il a préparés, les maux qu'il a empêchés ; qu'on le maudisse, je le veux, j'y consens : mais que les législatures n'oublient pas tous les biens qu'elles peuvent faire ; c'est par le sentiment du bonheur qu'elles attacheront la nation au gouvernement représentatif ; encore quelques mois d'inexécution des lois, et tout serait perdu, nous n'aimerions plus la liberté.....

« Malheur, malheur à qui n'apportera pas à la législature la volonté, le désir de se faire aimer ! malheur à qui voudra se faire craindre ! C'est par les bienfaits que la Providence gouverne l'univers ; les supplices, les contraintes sont les armes du mauvais génie. Eh ! n'avons-nous donc pas assez détruit, nous, corps constituant ? Laissez-nous, laissez-nous seuls en proie à tant de haines, laissez-nous en butte à tous les partis. Ne voyez-vous pas le sort qui attend la plupart des auteurs de la révolution ? Ne voyez-vous pas qu'en détruisant tout ils ont irrité tout le monde ? Edifiez, et vous plairez à tous. Nous avons fait du mal pour préparer le bien ; nous avons accumulé sur nos têtes les haines de tous, pour vous donner les moyens d'avoir l'amour de tous. Législateurs ! qui peut ne pas envier votre sort ? qu'importe le nôtre ? qu'importent nos misérables existences ? Qui, en travaillant à la révolution, n'a pas su qu'il se dévouait ! Oh ! faites du bien, et la liberté sera aimée ! Voyez tout ce que vous pouvez faire ; comparez votre position à la nôtre.

« Nous avons été forcés de déplacer des prêtres, des militaires, de faire des lois sur les émigrants, d'exiger des serments, de supprimer la noblesse, les parlements, les pensions, de créer des assignats, nous avons été forcés de

combattre et le roi que l'on trompait, et les grands qui le trompaient, et les ministres, et la multitude, et la finance, et la magistrature, et les princes, et l'armée.

« Vous, vous avez à donner des pensions; vous n'avez pas à en supprimer.

« Vous avez à rétablir l'ordre dans l'armée; nous avons été forcés de tolérer l'anarchie.

« Vous avez des remboursements à faire; nous avons été forcés de faire des suppressions.

« Eh! de quel torrent de lumières ne pouvez-vous pas inonder la nation? Les vrais principes du commerce sont méconnus. La liberté religieuse est ignorée.....

« Nous avons persécuté religieusement en parlant de liberté religieuse. Vous n'en parlerez pas, et elle existera.

« Nous avons insulté, bravé, persécuté les mécontents; nous avons augmenté leur nombre. Vous n'aurez qu'à leur pardonner, leur faire du bien, rappeler l'ordre, et ils vous aimeront.....

« Nous avons humilié, avili l'autorité royale; le roi a dû nous haïr. Vous pouvez relever l'autorité royale, et le roi vous aimera.

« Nous avons trop négligé, trop oublié les principes éternels de la morale; nous avons, comme dit Mr. Garat (*Journal de Paris*), « fait du gouvernement un mécanisme et créé des machines. » Vous, vous ferez des hommes; vous prêcherez ces éternelles vérités que nous avons trop méconnues, trop ignorées, trop négligées......

« Nous avons eu besoin peut-être d'hommes immoraux et vils. Vous n'aurez besoin que d'honnêtes gens.

« Nous avons cru que des crimes pouvaient s'excuser. Vous n'aurez que des vertus à récompenser, et point de crimes à pardonner.

« Nous avons cherché, en tâtonnant, les principes d'une constitution ; nous vous laissons des principes. Nous avons lutté contre le gouvernement ; vous pouvez marcher de concert avec le gouvernement.

« Nous n'étions pas assurés de l'assentiment de la nation ; vous ne pouvez plus douter de l'adhésion de la majorité.

« Nous avons été forcés d'administrer. Vous serez déchargés de cette épouvantable responsabilité morale.

« Vous profiterez de nos erreurs, de nos fautes, de nos essais ; nous avons créé pour vous l'expérience.

« Nous n'étions entourés que d'ennemis, et les plus dangereux étaient parmi nous. Vous serez tous amis ; vous aurez partout des amis.

« Nous étions composés d'éléments incohérents, discords. Vous serez tous également représentants du peuple.

« Nous avons recherché, et nous avons eu peut-être besoin de rechercher de honteux applaudissements, dont rougissaient ceux même qui les obtenaient. Vous n'aurez pas besoin de ces dangereux, de ces perfides succès.

« Nous avons combattu pour la monarchie, pour la république ; nous n'avions point de bases fixes. Vous en avez.

« Nous avons fait la guerre à tous. Vous aurez la paix à faire avec tous.

« L'esprit public, seul gardien des nations, n'existait pas ; nous en avons jeté le germe dans le sol français. Vous n'aurez qu'à le développer.

« Nous avons été forcés de négliger nos alliances extérieures. Vous pourrez relever la dignité nationale, et faire respecter le peuple français.

« Nous avons eu besoin de clubs ; ils vous sont inutiles ;

l'inaction des tribunaux nous a servi, leur action vous est nécessaire.

« Enfin, nous avons fait une révolution; révolution, c'est-à-dire *Ruine, Malheur*. Vous avez une constitution, c'est-à-dire *Paix*, *Bonheur*. Législateurs, comparez votre position et la nôtre, et n'enviez pas, ne recherchez pas notre sort. Ne prolongez pas *le Malheur*, et faites jouir la nation du *Bonheur*. Egalement haïs, également déchirés par tous les partis, nous serons froissés par tous; aucun de nous n'est aimé, nous sommes tous accusés; plusieurs ne sauront où reposer leur tête; des haines publiques, des jalousies, des mésintelligences domestiques nous poursuivent. Ralliez les familles, faites la paix avec tous; laissez-nous les haines, prenez pour vous l'amour, et que la nation soit libre; elle le sera si vous le voulez, si vous la rendez heureuse [1]. »

[1] *L'Ami des Patriotes*, nº 46.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

Souvenirs de France et d'Italie, dans les années 1830, 1831, 1832, par le comte Joseph d'Estourmel. Paris, un vol. in-12; 3 fr. 50 c.

Ce livre n'est pas nouveau, cela va presque sans dire, car, grâce au développement gigantesque du *progrès*, on ne fait plus de livres, les journaux ayant totalement accaparé le domaine des lettres, ou, pour mieux dire, le domaine de l'imprimerie. Moyennant quoi on s'instruit prodigieusement et on se moralise encore plus. L'ouvrage est cependant daté de 1848 par l'éditeur. C'est tout ce qu'il nous faut pour l'annoncer, bien heureux que nous sommes de saisir un prétexte pour annoncer quelque production de l'esprit, au milieu du désert littéraire qui s'est fait autour de nous.

Au surplus, il y a double satisfaction à parler de ces *Souvenirs*, attendu qu'ils sont une très-agréable lecture, gaie, spirituelle, aux allures éminemment françaises, ce qui ne veut pas dire éminemment républicaines; en effet, Mr. le comte d'Estourmel était préfet dans le département de la Manche, au mois de juillet 1830, et tout en désapprouvant l'entêtement de Charles X et les trop fameuses ordonnances, il est fort loin d'adopter la formule passée

depuis lors à l'état de principe dans la morale politique : *l'insurrection est le plus saint des devoirs.*

C'est des journées de juillet que datent son voyage, et par conséquent son récit, qui donne tout naturellement lieu, en regard des circonstances actuelles, à de piquants rapprochements. Le 3 août 1830 il recevait une circulaire signée *Guizot* qui commençait ainsi : « Vous connaissez les glorieux événements qui ont fait triompher la cause nationale. » Dix-huit ans après, des événements non moins glorieux envoyaient Mr. Guizot rejoindre la branche aînée, et faisaient triompher la cause nationale dans la personne de Mr. Ledru-Rollin. *Sic transit gloria mundi!*

Mr. d'Estourmel, en accompagnant à Cherbourg la famille royale, lui donna, ainsi que tant d'autres *courtisans du malheur*, ces preuves connues de dévouement et de loyauté qu'on s'est si peu soucié de reproduire lors de l'expulsion de Louis-Philippe. Puis, ayant donné sa démission, il se retira à la campagne. C'est là qu'il fut atteint d'une légère attaque de paralysie. « Au moment, dit-il, où je dessinais, je sentis comme une main qui attirait ma bouche vers mon œil. » Il va voir un médecin qui, après l'avoir gravement examiné, l'engage à essayer de parler comme un autre ; puis un chirurgien qui le saigne et lui fouette le visage avec des orties. Puis un troisième qui approuve la saignée et les orties, mais y ajoute l'ordonnance d'un voyage en Italie.

Telle est l'origine de ce petit ouvrage. « Huit jours après, dit l'auteur, je me mettais en route. En montant en voiture, j'y trouvai une provision d'orties toutes fraîches que ma femme y avait fait mettre. Bon, pensai-je, je vais dans le pays des capucins, je jetterai mes orties au froc. »

Arrivé à Paris, il produit sans déguisement son infirmité. « On me trouva fort laid ; mais qu'aurais-je gagné à vouloir tromper les autres et moi-même ?..... Ce régime de franchise, joint aux orties et aux saignées, me réussit, et quand ma bouche, qui s'était mise si près de mon œil, vit que je ne la regardais pas, que je n'avais point l'air de me soucier où elle allait, elle commença à redescendre peu à peu sans rien dire. »

Paris, dans les premiers mois de la nouvelle dynastie, peint par un légitimiste sans fiel, mais conséquent avec ses principes, est, surtout aujourd'hui, un tableau très-amusant et très-vrai. Le lecteur qui n'a pas une foi immodérée en la nouvelle république, pourra se donner le plaisir exquis de savourer, parsemées dans ces *Souvenirs*, une foule de réflexions spirituelles, de railleries aimables qui sont des allusions à l'état actuel, d'autant plus piquantes qu'elles n'ont pas été faites pour lui. Citons-en une : l'auteur rappelle, à propos de Robespierre, le mot de David, le peintre, qui disait à Lemercier, en soupirant : *Mon ami, on n'a pas connu cet homme-là !* » Puis il ajoute, au sujet des adorateurs de Robespierre : « Quand ils en parlent, ils l'appellent Maximilien, tout court, ce bon Maximilien. Et il est resté pour eux une espèce de Robespierre idéal, plutôt berger que boucher. Passe encore quand ce ne sont que les niais d'un parti qui entreprennent, comme Mr. Cagnard, ces monstrueuses réhabilitations ; mais, à parler sérieusement, il est triste de voir de grands talents et de nobles caractères s'employer à pareille besogne, et je leur appliquerais volontiers une belle pensée de *Mr. de Lamartine* : Le génie fait pitié quand on le voit aux prises avec l'impossible. » N'est-ce pas une bonne fortune qu'un livre où l'on rencontre de pareils à propos ?

La plus longue part du voyage est consacrée à Rome, et ce n'est que justice. Au surplus, il ne faut pas s'attendre à trouver chez Mr. d'Estourmel un Valéry, ni même un Stendhall (Bayle), et on peut prendre son livre pour compagnon de solitude sur la route de Londres aussi bien que sur celle de Messine. Ce n'est point un *guide*, ce n'est point un observateur attentif et scrupuleux des mœurs et des monuments, ce n'est point un cicerone qui doive être la constante boussole du voyageur. Non, mais c'est un vrai gentilhomme, qui voit partout la meilleure compagnie, qui doit y jouer lui-même un rôle fort brillant, et qui la raconte avec infiniment d'entrain, de verve et d'esprit. Il excelle aussi à saisir, là où il passe, les traits saillants du pays, à les reproduire pittoresquement, et à vous faire comprendre, avec un peu de légèreté sans doute, mais avec une gracieuse ressemblance, la vraie physionomie des personnes et des choses. Ce livre est plein de mots heureux, dont plusieurs attribués à des personnages célèbres; il fourmille de traits de gaîté: les anecdotes s'y pressent et toujours amusantes. Nous en reproduirons une. Notre lecteur voudra bien aller puiser les autres à la source:

« Le digne évêque de Belley, Camus, avait commencé par être grand chasseur et plus tard prit en tel dégoût la passion qui avait fait ses délices, qu'il ne pouvait même plus supporter la vue du gibier. Un jour il surprit son cuisinier qui venait d'achever de plumer des perdrix et qui les mettait à la broche; l'idée lui vint de leur rendre la liberté; il était peut-être un peu tard, mais c'est là précisément ce qui fit le miracle. A mesure qu'il débrochait, l'histoire porte que les perdrix reprenaient leur plume et par suite la clef des champs. Je ne les ai pas vues voler. Cette légende devint un jour l'entretien des convives à la

table du duc de Laval, alors notre ambassadeur à Rome. On lui demanda ce qu'il en pensait, et avec son bon et conciliant esprit, il ne voulut scandaliser personne, et s'en tira par un à propos très-diplomatique : « Ce que je puis affirmer, répondit-il, c'est que j'aime autant qu'un pareil miracle n'arrive pas dans ma cuisine, surtout quand j'ai aussi bonne compagnie à dîner. »

Au total, une lecture spirituelle, pleine de grâce, amusante, aristocratique par la forme et par le fond, c'est une heureuse aubaine pour se sortir un moment des pesantes préoccupations du jour.

CONTES ET NOUVELLES, par P. Grolier. Paris, comptoir des imprimeurs unis, Comon et Cie, quai Malaquais, 15; un vol. in-12; 3 fr. 50 c.

Au dernier siècle on faisait beaucoup de nouvelles, on les lisait dans le monde des beaux esprits, après ou avant les petits vers; c'était pour ces gourmets intellectuels un régal des plus fins. Ainsi les *Contes moraux* de Marmontel, qui charmaient le salon Geoffrin; ainsi les nouvelles de Florian, qui faisaient encore les délices de la jeunesse il y a quelque trente ans. *Bliombéris*, nouvelle espagnole, et surtout *Claudine*, nouvelle savoyarde, n'ont-elles pas transporté nos imaginations d'enfant dans les régions les plus charmantes de la poésie et du sentiment? Mais la littérature moderne a fait main basse, et on ne peut pas trop le lui reprocher, sur ces élucubrations idylliques, sur cette bergerie philosophique et sentimentale, et la nouvelle est devenue beaucoup plus spirituelle, infiniment plus vive et plus piquante. Le côté moral y a bien un peu perdu, et en

lisant *le Roi de carreau*, de Scribe, *les Deux maîtresses*, d'Alfred de Musset, et *la Double méprise*, de Mérimée, on sourit de se rappeler que les parents ne permettaient qu'avec beaucoup de précautions oratoires et *à un certain âge*, la lecture de *Claudine*. Comme nous avons marché, peste, et quelles allures dégagées ont prises nos conteurs d'aujourd'hui! Mais aussi quel talent de récit, quel style exquis, que de charme de détail, quel grâce, quelle souplesse, quel intérêt! *Colomba* est un petit roman, parfait en son genre; l'*Enlèvement de la redoute* est un modèle littéraire; les quelques nouvelles de Scribe ne sont pas ce qu'il a écrit de moins spirituel, et les *Nouvelles* d'Alfred de Musset, parfaitement immorales, empressons-nous de le dire, sont tout autant de chefs-d'œuvre.

Mr. Grolier, nous le déclarons avec regret, n'est ni moral, ni amusant. Il n'a point de style, point de couleur, et le fond de ses récits n'attache pas davantage. *Pratolino* est un tissu d'horreurs, que l'auteur aurait bien dû garder dans son portefeuille. Pourquoi encore publier un *Voyage en steamer*, pâle et insignifiant au plus haut degré, et *un Mois à Vichy, nouvelle* très-longue, et qui, par sa fadeur, fait la contre-partie de *Pratolino?* Le *Divorce*, le morceau saillant du recueil est une histoire des plus baroques, et dont aucun des personnages ne peut espérer le moindre intérêt de la part du lecteur. Il s'agit d'une dame *très-vertueuse*, mais qui aime Mr. Charles, son maître d'italien, et qui, dans un moment de *Divine comédie* et d'abandon, lui permet de *la serrer dans ses bras avec transports*. Le mari, qui survient, n'est pas content, cela se conçoit. De là un divorce par conséquent mutuel; le mari se comporte le mieux du monde, il laisse ses deux filles à Madame qui se retire chez une tante à la campagne. Au bout

de trois ans elle consent à épouser son Charles, et ils se mettent à vivre très-heureux sans se soucier autrement du bonhomme. Enfin, pour compléter l'affaire,....... « dix années s'étaient écoulées, et, par une belle soirée d'été, une chaise de poste passe près d'eux, sur une route, dans un petit vallon entre Plombières et Luxeuil, elle verse, on en retire un vieillard gravement blessé. C'était l'ancien mari. On le transporte au nouveau domicile conjugal, on lui prodigue les soins, on le rétablit, on le prépare à la grande nouvelle : puis on la lui annonce et l'on n'entend plus que les mots de pardon, de remords et de bénédiction. Et pour conclure, le vieux cher homme s'établit dans la famille, *dont il semble être le chef naturel*, et il répète souvent, avec un sourire de bonne humeur : « J'avais perdu mes deux enfants, et j'en ai retrouvé six, » car Madame avait donné deux garçons à Mr. Charles. Sterne nous avait raconté dans le temps une histoire de mari à deux femmes beaucoup meilleure que celle-ci, et au moins la scène se passait à l'époque des Croisades.

Ajoutons cependant que, dans *le Livre de prières* et *un Repli du cœur*, il y a quelques développements heureux, quelques situations naturelles et intéressantes, quelques pensées délicates, par exemple : un amour mutuel unit un jeune homme et une jeune fille, par malheur ils sont pauvres tous deux; c'est le seul, mais grand obstacle qui les sépare. Après avoir vanté le bonheur de la richesse en matière d'amour, l'amant s'écrie tristement : « Pour le pauvre, au contraire, tout devient obstacle; aucune occasion ne s'épanouit. Il ne peut paraître ni élégant, ni généreux, ni dévoué. S'il n'a pas entièrement perdu l'esprit et ne veut pas se plonger dans un abîme de misères,

il faut qu'il laisse voir à chaque instant que sa raison est plus forte que son amour, et qu'il préfère un grossier bien-être à toutes les jouissances que son amante peut lui donner. Soyez donc aimé, après cela. Soyez donc heureux, si par hasard vous étiez aimé.»

C'est, comme on le voit, un peu de socialisme appliqué à l'amour; on peut en faire un plus mauvais usage. Et puis il faut dire que ce Monsieur entend faire sa maîtresse de sa demoiselle qui, de son côté, n'en veut rien, mais est prête à l'épouser, et que s'il se refuse à ce dernier parti, c'est beaucoup plus par égoïsme que par dévouement. Ainsi, il est assez mal venu à se plaindre; mais n'importe, l'idée ne manque ni de finesse ni de vérité.

Qu'on publie des *nouvelles*, c'est très-bien, qu'on les fasse un peu plus morales que celles de Mr. de Musset, et un peu moins jolies, c'est encore mieux. Mais à quoi bon raconter des histoires invraisemblables, peu piquantes, et où, à défaut de connaissance du cœur humain et de mérite littéraire, il n'y a pas même ce que les Grecs appelaient l'épimythion, le sens moral. C'est ce que nous demandons.

HISTOIRE ET VOYAGES.

DE L'ESPRIT PUBLIC EN HONGRIE DEPUIS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par A. de Gérando. Paris; 1 vol. in-8°: 7 fr. 50.

La Hongrie s'est de tout temps distinguée par le soin jaloux qu'elle a mis à défendre sa nationalité contre les atteintes dont elle pouvait être menacée. Depuis trois siè-

cles qu'elle s'est placée elle-même sous la domination de l'Autriche, en élisant l'empereur pour son roi, elle a presque constamment eu à lutter. En effet, son indépendance a rarement été respectée par le gouvernement autrichien, qui aurait voulu se rendre maître de la diète hongroise en dirigeant à son gré les décisions de ce corps, dont il n'osait pas attaquer ouvertement l'existence. Dans ce but, il chercha plus d'une fois à diminuer ses priviléges, et employa tous les moyens possibles pour influer sur les élections. Mais ses efforts échouèrent devant l'amour de la liberté, qui est le trait distinctif du caractère national des Hongrois. Ceux-ci, en prenant l'empereur d'Autriche pour leur roi, n'entendaient pas renoncer à gérer eux-mêmes les intérêts de leur pays, et en retour du fidèle attachement qu'ils montraient en toute occasion pour le souverain, ils voulaient que celui-ci ne portât nulle atteinte à leurs garanties constitutionnelles. Aussi, chaque fois que les empiétements de l'Autriche sont venus les menacer d'une manière inquiétante, on les a vus opposer une résistance énergique, par laquelle ils ont réussi à maintenir leurs droits contre les prétentions du despotisme impérial. La nationalité hongroise s'est conservée malgré tout ce qu'on a pu faire pour la détruire, et, quoique longtemps étouffée sous le joug qui arrêtait son essor, elle s'est trouvée prête lorsqu'a sonné l'heure de la délivrance, de telle sorte qu'il n'y a pas eu besoin d'une révolution violente pour lui faire reprendre sa marche naturelle et son développement régulier. Le système représentatif n'a jamais cessé d'exister en Hongrie, et tout imparfaite que fût son organisation, restreinte d'ailleurs autant que possible par le gouvernement autrichien, il a préservé le pays d'un asser-

vissement funeste. L'opposition de la diète exerçait une influence salutaire que l'Autriche était obligée de subir, de crainte d'un soulèvement général qu'elle devait éviter à tout prix. Mr. de Gérando prétend y voir l'action des idées françaises, et l'on dirait à l'entendre que c'est la France qui, par son exemple, a soutenu le courage et le patriotisme de la Hongrie. Mais c'est une illusion d'amour-propre national que rien, même dans son livre, ne justifie suffisamment. Le peuple hongrois, avec ses mœurs originales et ses institutions antiques, ne relève guère que de lui-même, et paraît peu accessible aux influences étrangères. Nous en voyons la preuve dans l'insuccès des nombreuses tentatives faites, soit pour le rattacher à la cause du panslavisme, soit pour l'assimiler à l'élément germanique. Comment croire à cet empire de l'esprit français sur un pays éloigné, avec lequel il n'a presque pas de contact, où la connaissance de sa langue est fort peu répandue, où ses publications ne trouvent sans doute qu'un bien petit nombre de lecteurs? Mr. de Gérando s'est laissé tromper par la sympathie qu'il éprouve pour le caractère hongrois, sympathie que du reste la plupart de ses lecteurs partageront sans doute, car on ne peut nier que cette nation ardente, généreuse, chevaleresque ne soit éminemment digne d'estime et d'intérêt. Son livre, écrit l'année dernière, offre d'ailleurs sur la situation de l'Autriche et sur le sort que lui réserve l'avenir, des prévisions dont les événements arrivés depuis confirment la justesse d'une manière très-remarquable.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Cours d'histoire morale des femmes, par Mr. Ernest Legouvé. Paris, in-8° de trois feuilles.

Ce cours ne se compose que d'une seule leçon; probablement l'auteur aura dû renoncer à publier les suivantes au milieu des graves préoccupations actuelles. Cependant il paraissait croire, au contraire, que l'époque serait très-favorable pour réclamer en faveur des droits de la femme, car dès les premiers jours qui ont suivi la révolution il s'est fait autoriser à professer publiquement sur ce sujet nouveau. Il regardait comme une justice de faire participer aux bienfaits de la liberté la femme, cet opprimé de tous les régimes et de tous les pays. Mr. Ernest Legouvé, fils du poëte qui a chanté le mérite des femmes, ne pouvait mieux marcher sur les traces de son père qu'en se chargeant de l'accomplissement de cette noble tâche. Mais depuis vingt-cinq ans, la femme a progressé, comme on dit aujourd'hui, et les vertus qu'alors on admirait en elle ne sont plus celles dont maintenant elle se fait gloire. Elle aspire à marcher l'égale de l'homme en toutes choses, à partager ses droits et sa liberté. C'est là l'émancipation qu'elle réclame, et, dans l'espoir de l'obtenir, elle essaye de l'influence de la presse et des clubs. Aussi sommes-nous peu surpris que les considérations de Mr. Legouvé n'aient pas obtenu grand succès. Elles ne sauraient nullement satisfaire de telles prétentions et paraissent bien pâles à côté de l'idéal chimérique dont se repaissent certaines imaginations féminines. En effet, Mr. Legouvé repousse tous les systèmes socialistes, entend conserver intacte la

famille avec les devoirs qui en découlent, et ne songe point à installer la femme dans la tribune des assemblées législatives. Après avoir beaucoup déclamé contre la position que les lois assignent dans les divers actes de la vie civile à la plus belle moitié du genre humain, il se borne à demander qu'on trouve un moyen efficace de réprimer et de punir sévèrement la séduction. Or ce n'est pas précisément là le but vers lequel tendraient les efforts de la femme émancipée, qui semble plutôt aspirer, sur ce point, à la même impunité dont l'homme jouit aux yeux du monde. L'idée qui domine Mr. Legouvé est de relancer la dignité morale de la femme, et de faire disparaître les derniers vestiges de l'espèce de servage auquel la barbarie l'avait condamnée. Il veut qu'elle soit considérée comme une compagne et non point comme un jouet ou comme une servante. On ne peut certainement qu'approuver ses excellentes intentions à cet égard. Il est évident qu'il y a des perfectionnements désirables dans l'intérêt même de la société. Mais ce n'est pas avec de vaines déclamations qu'on résoudra le problème, et plutôt que d'exagérer les motifs de plaintes que peuvent faire valoir les femmes, il faudrait leur montrer comment il dépend d'elles, le plus souvent, de se faire une position respectable et respectée. L'influence de la femme n'a pas besoin d'être décrétée par une loi; son empire est dans le cœur humain, et tout ce qu'on peut souhaiter pour elle, c'est qu'elle sache en faire un digne usage en veillant sans cesse à la conservation des saints principes de la morale, comme jadis les vestales veillaient sur le feu sacré.

ORGANISATION DU CRÉDIT ET DE LA CIRCULATION ET SOLUTION DU PROBLÈME SOCIAL, par P.-J. Proudhon. Paris, in-8°. — SOLUTION DU PROBLÈME SOCIAL, par le même auteur; paraissant chaque semaine par livraison de trois à cinq feuilles; ensemble 20 à 22 livraisons. Paris, livraisons 1 et 2, in-8°.

Mr. Proudhon a des idées très-originales qu'il sait présenter avec beaucoup d'esprit sous une forme toujours ingénieuse et piquante. C'est lui qui inventa la fameuse maxime: « la propriété c'est le vol, » découverte à laquelle il attache sa gloire et qu'il ne donnerait pas pour tout l'or du monde, ce qui lui sera facile du reste, car il ne se présentera probablement pas d'acheteur pour lui en offrir un prix quelconque. Ne croyez point cependant qu'il soit communiste. Non, à ses yeux la communauté c'est aussi le vol, et en effet, sa *Philosophie de la misère*, publiée il y a dix-huit mois environ, renfermait déjà la critique de tous les systèmes socialistes. Aujourd'hui c'est contre les essais d'application de la république française qu'il dirige ses attaques. Il critique très-vivement les actes du gouvernement provisoire et s'efforce de prouver qu'ils sont contraires à la souveraineté du peuple, impuissants à produire aucune réforme utile, oppressifs et ruineux pour le pays. Mr. Proudhon est pourtant bien républicain. Quoiqu'il estime que la révolution soit arrivée trop tôt de dix, de vingt ou même de trente années, il l'a saluée avec joie et regarde comme impossible maintenant de retourner en arrière; mais, suivant lui, le gouvernement provisoire ne l'a pas du tout comprise, ses décrets sont ou de manifestes usurpations de pouvoir, ou d'imprudentes promesses qui ne se réaliseront

jamais. De quel droit, par exemple, après la victoire remportée par le peuple de Paris, a-t-on proclamé la république sans consulter l'opinion des départements? Comment se fait-il qu'après avoir déclaré le peuple souverain, on ait prétendu dicter, dans des circulaires ministérielles, les choix des électeurs? Quant à l'organisation du travail, ce n'est qu'un moyen sûr d'engloutir bientôt cinquante millions sans que la solution du problème social en soit plus avancée d'un seul pas.

« Nos organisateurs font comme Sganarelle. Il y a dans Paris 36,000 tailleurs sans ouvrage. Le gouvernement provisoire leur offre des ciseaux, des aiguilles, des salles de couture, des presses pour le décatissage..... mais du travail?

« La moitié des imprimeurs chôme. On créera aux 90 imprimeries de la capitale un supplément de matériel de trois millions..... mais du travail?

« Les chantiers de construction sont fermés. Vite on en établira d'autres à côté, pour leur faire concurrence..... mais du travail?

« La moitié des maisons sont délabrées; le quart des appartements vides. Il faut augmenter la valeur de cette partie de la propriété foncière..... Le gouvernement provisoire propose des plans pour la construction de casernes, d'hospices, de palais nationaux, afin de loger les ouvriers!

« Les terres en exploitation sont mal cultivées; l'agriculture manque de capitaux et de bras..... Le gouvernement pense aux dunes, aux friches, aux bruyères, aux landes, à toutes les terres incultes et stériles! »

Enfin que signifient toutes ces mesures financières qui tuent le crédit, épouvantent les capitaux en provoquant la dépréciation de toutes les valeurs, en tarissant la source

de tous les revenus, en glaçant le sang dans les veines au commerce et à l'industrie?

Sur ce point Mr. Proudhon a son système qu'il appelle Organisation du crédit et de la circulation, et dont il expose le programme dans l'une de ses brochures. Il est partisan de la liberté individuelle en fait de commerce et d'industrie. « Qui bien fera, bien trouvera : l'Etat n'a rien de plus à dire à cet égard aux travailleurs. » Mais il veut qu'on rende l'échange facile à tous et que l'on y introduise la justice. En d'autres termes, il demande plus d'équilibre dans le crédit, en sorte qu'il ne soit pas tout pour les uns et rien pour les autres, mais que chacun puisse en obtenir sa part selon ses mérites. Dans ce but il imagine de le fonder uniquement sur l'échange des produits, et de remplacer la plus grande partie du numéraire par un papier de crédit dont l'émission serait toujours proportionnelle à la somme des valeurs en circulation, et qui aurait ainsi pour garantie la totalité des produits échangeables; on ne conserverait alors d'argent monnayé que la quantité nécessaire pour les appoints au-dessous de 25 francs.

Il propose donc, comme mesure transitoire, afin de réparer d'abord le mal causé par la mauvaise organisation du crédit, la réduction de tous salaires, traitements, revenus, intérêts, dividendes, etc., la prorogation de toutes échéances, remboursements, loyers et fermages. Suivant ses calculs approximatifs, la richesse de la nation se trouverait ainsi accrue, au bout d'un an, d'environ deux milliards cinq cents millions. Ensuite l'Etat devrait arrêter la valeur, c'est-à-dire fixer les prix de vente de tous les produits en leur faisant aussi subir une réduction, mais de manière cependant à laisser une certaine marge à la concurrence. Lorsque l'équilibre serait établi de cette façon,

les négociants, manufacturiers, commissionnaires, etc., seraient appelés à former, sous la surveillance de l'Etat, une banque d'échange qui escompterait les mandats, lettres de change, billets à ordre, de commerce, en papier de crédit dont le cours serait forcé, mais n'aurait pas de dépréciation à craindre, puisqu'il serait toujours le représentatif réel de la somme des produits échangeables.

Mr. Proudhon regarde le succès de son système comme infaillible. Nous sommes loin de partager cette confiance, car, sans compter d'innombrables difficultés d'exécution sur lesquelles son programme ne peut donner d'explications suffisantes, nous y voyons deux éléments déplorables : un maximum et un papier-monnaie. Il est vrai que Mr. Proudhon nie formellement que ce qu'il appelle fixation de la valeur soit un maximum, et que son papier de crédit soit un papier-monnaie. Mais il faudrait autre chose qu'une simple dénégation pour nous faire comprendre la distinction passablement subtile qu'il entend établir ici. Quoi qu'il en soit, si Mr. Proudhon n'a pas su donner à ses idées le degré de clarté nécessaire pour nous convaincre, il montre une admirable sagacité dans le jugement qu'il porte sur les actes du Gouvernement provisoire.

« Tout ce que conçoit le gouvernement provisoire, à l'instar du gouvernement déchu, tout ce qu'il décrète pour le salut de la république, il veut le faire lui-même ; il ne laisse rien à notre diligence ; il faut que tout passe par ses mains. Si, par exemple, il s'occupe de crédit public, il se fait banquier, il établit un comptoir, il fait faire une caisse, bien ferrée, bien fermée ; il la remplit d'écus qu'il nous prend pour nous les reprêter ensuite sous bénéfice d'escompte ; il nous fait payer intérêts, commission, perte à la retraite ; il s'entoure d'agents, de commis, de parasites

sans nombre ; il fait si bien par ses menées gouvernementales, qu'au lieu de ce crédit de deux milliards cinq cents millions qui ne coûterait rien, nous aurons à payer à l'Etat dix millions de frais pour cent millions qu'il fera misérablement rouler dans nos bourses vides.

« Jugez, par cet exemple, de ce qu'est le monopole de l'Etat. L'Etat fait une retenue sur les traitements des fonctionnaires : ce n'est pas pour qu'elle profite au pays, c'est pour se l'adjuger à lui-même, et payer d'autres employés de nouveaux tyrannicules. Pour le pays, il n'y a pas économie, il n'y a que déplacement. L'Etat frappe une contribution sur le revenu : ce n'est pas pour la répartir entre ceux qui n'ont pas de revenu; la chose serait trop simple, trop peu gouvernementale ; il n'y aurait qu'à décréter, comme je le propose, la réduction des intérêts d'argent, des loyers et fermages. L'Etat s'empare du montant de la taxe pour la dépenser à sa guise, sans profit, sans utilité pour le peuple.

« Et ce que le gouvernement provisoire fait pour le crédit, il s'apprête à le faire pour le travail, pour le commerce, l'industrie, l'agriculture, pour tout ! Il nous organisera tellement, si nous le laissons faire, qu'au lieu de nous procurer un crédit de deux milliards cinq cents millions, en ne se mêlant de rien, il nous fera payer, pour se mêler de tout, un budget de deux milliards ; il fera main-basse sur la rente ; il s'emparera des loyers, fermages, intérêts de capitaux, prêts hypothécaires et actions ; il taxera les entrepreneurs proportionnellement à leurs bénéfices présumés ; il augmentera la patente des petits commerçants, fabricants et industriels, d'un droit différentiel pour protéger les ateliers nationaux ; il convertira une nation de travailleurs libres en une nation de fonctionnaires publics ; il

mangera le produit net et le produit brut, le fonds et le tréfonds; il ne nous laissera que les yeux pour pleurer et le cœur pour le maudire, ce que je lui promets pour ma part, suivant la mesure de son mérite et de mon estime. »

Mr. Proudhon n'épargne pas davantage la tendance politique de la nouvelle révolution. « Si la monarchie, dit-il, est le marteau qui écrase le peuple, la démocratie est la hache qui le divise : l'une et l'autre conclut également à la mort de la liberté. » Il s'attache à démontrer que la démocratie est rétrograde, contradictoire, impuissante à résoudre le problème social, beaucoup plus coûteuse enfin que toute autre forme de gouvernement. Avec un esprit ingénieux et mordant il fait ressortir le vide caché sous les grandes phrases des administrateurs démocrates, et conclut en déclarant que rien n'est plus opposé à l'établissement de la république, que cela ne peut conduire qu'à la guerre civile et à d'effroyables misères. Mais, dira-t-on sans doute, quel est alors le régime que Mr. Proudhon voudrait établir en France? Pour répondre à cette question nous attendrons la suite de son ouvrage, car dans les deux livraisons jusqu'ici publiées nous ne trouvons à ce sujet que ces paroles vagues et passablement obscures : « La république est une anarchie positive. Ce n'est ni la liberté soumise à l'ordre comme dans la monarchie constitutionnelle, ni la liberté emprisonnée dans l'ordre, comme l'entend le gouvernement provisoire. C'est la liberté délivrée de toutes ses entraves, la superstition, le préjugé, le sophisme, l'agiotage, l'autorité; c'est la liberté réciproque, et non pas la liberté qui se limite; la liberté non pas fille de l'ordre, mais mère de l'ordre. »

———

STATISTIQUE DE L'AGRICULTURE EN FRANCE, par Alex. Moreau de Jonnès. Paris, 1 vol. in-8°: 8 fr.

Cet ouvrage offre un résumé très-intéressant des documents statistiques officiels relatifs à l'agriculture de la France. Ce n'est qu'en 1840 qu'on a pu, sous ce rapport, arriver à des résultats complets et suffisamment exacts. Les statistiques dressées auparavant ne reposaient que sur des données vagues, approximatives et même parfois tout à fait imaginaires. Comme les archives de l'Etat n'offraient aucune lumière dont on put profiter, on se contentait d'étudier une étendue de terrain plus ou moins restreinte, puis, par une règle de proportion, l'on appliquait au tout les données partielles obtenues de cette manière. C'est ainsi que procédèrent Vauban sous Louis XIV, Mirabeau et Beausobre sous Louis XV, Lavoisier à l'époque de la révolution, et plus tard encore Mr. Chaptal. Cependant, quelque imparfaits que soient ces essais, ils renferment de précieux renseignements et permettent de constater les progrès successifs de l'agriculture durant cette période d'environ deux siècles. Mr. Moreau de Jonnès en a profité pour établir des tableaux comparatifs qui font apprécier le développement donné soit aux diverses branches de la culture, soit à l'élève des bestiaux.

Parmi les causes de l'essor qu'a pris la production agricole, l'une des principales est certainement la division de la propriété. Le paysan, devenu maître du sol dont il était autrefois l'esclave, en a beaucoup augmenté la valeur par un travail plus intelligent. Stimulé par l'intérêt, il a su en tirer un meilleur parti, et s'il se montre trop souvent opposé aux applications nouvelles de la science, du moins

est-il en général laborieux, actif et rangé. Aussi, quoique l'agriculture laisse encore beaucoup à désirer, la quantité de ses produits s'est augmenté notablement; et bien des terrains, jadis tout à fait improductifs, sont aujourd'hui couverts de riches cultures. Les progrès effectués sous ce rapport sont tels que la valeur annuelle de ses produits dépasse sept milliards et demi, ou le quintuple du terme qu'elle atteignait à peine sous le règne de Louis XIV. Cette valeur serait susceptible de s'accroître encore considérablement par l'amélioration des procédés de la culture. En particulier, dans les départements méridionaux, l'ignorance et la routine continuent à dominer d'une manière fâcheuse. Mais c'est surtout la multiplication des animaux domestiques qui est loin de ce qu'elle devrait être; malgré la protection accordée à cette branche d'industrie, elle demeure stationnaire, et le prix élevé de la viande empêche que l'usage de cet aliment substantiel devienne aussi général qu'il le faudrait pour le bien-être des classes ouvrières. Mr. Moreau de Jonnès donne à ce sujet des détails curieux et instructifs. Il s'attache autant que possible à signaler les points sur lesquels les efforts de l'agriculteur peuvent être dirigés avec espoir de succès, et montre ainsi comment on doit faire des données statistiques une application vraiment féconde. Son travail nous paraît bien digne de fixer l'attention publique; c'est un tableau complet des ressources agricoles de la France, où l'on pourra puiser une foule de notions utiles soit pour l'économiste, soit pour le cultivateur.

DE LA PLOUTOCRATIE OU DU GOUVERNEMENT DES RICHES, par Pierre Leroux. Boussac, 1 vol. in-18 : 2 fr. 50. — LE CARROSSE DE M. AGUADO, fragment par Pierre Leroux. Boussac, in-8° : 2 fr. 50.— DU SYSTÈME DE M. LOUIS BLANC, ou le travail, l'association et l'impôt, par Léon Faucher. Paris, in-18 : 75 c.

Mr. Pierre Leroux est un écrivain fort spirituel, qui ne manque pas d'érudition et qui a fait des études philosophiques assez profondes. Mais c'est un rêveur plutôt qu'un penseur. Pour résoudre le problème social, il se sert moins de sa raison que de son imagination. S'il trouve dans la nature de l'homme quelque élément qui le gêne, il le raye d'un trait de plume et passe outre, comme si l'obstacle n'existait plus. Aussi, malgré tout son esprit, toute son son érudition et toute sa philosophie, il ne nous offre rien de positif, rien surtout qui réponde aux exigences de la pratique. Ce n'est pas faute de trancher avec hardiesse les questions les plus ardues. Mr. Pierre Leroux appartient à cette école de socialistes modernes qui semble croire qu'affirmer tient lieu de prouver. Son système est au fond une espèce de panthéisme fort obscur, qu'il faut croire sans chercher à le comprendre, car on y perdrait sa peine. L'humanité est pour lui un être collectif qui a des droits devant lesquels doivent s'anéantir les volontés individuelles. Il parle bien de liberté, d'égalité, mais ces mots n'ont certainement pas dans sa bouche le sens ordinaire qu'on leur donne, car il veut une organisation absolue, définitive, qui, une fois établie, proscrira sévèrement toute dissidence et forcera chacun de rester à la place qui lui aura été assignée dans la hiérarchie des fonctions sociales. Son

idée dominante est de détruire l'influence de la richesse, qu'il regarde comme la principale source des maux de la société actuelle. Avec une verve piquante, il stigmatise les abus de qu'il appelle la *Ploutocratie*, et sait fort bien exploiter dans l'intérêt de son système la jalousie dont les riches sont l'objet de la part de ceux que la fortune n'a pas favorisés de ses dons. Il ne recule même pas devant l'exagération la plus évidente. A l'entendre, la France ne compte que cent mille propriétaires; tout le reste de sa population appartient au prolétariat. Pour jeter de la poudre aux yeux, il fait grand usage des données de la statistique, dont il groupe les chiffres de manière à mettre en saillie l'importance du rôle que joue la richesse. Mais il n'y a rien de bien nouveau dans les résultats auxquels il arrive ainsi. Au lieu d'user sa plume à démontrer l'influence des riches, qui est chose depuis longtemps connue, Mr. Leroux devrait plutôt nous dire comment il fera pour s'en passer, pour anéantir la richesse des individus sans appauvrir l'Etat, pour maintenir l'activité de la production en ôtant aux travailleurs le stimulant qui excite leurs efforts. C'est là le vrai problème, le problème difficile, et il ne suffit pas, pour le résoudre, de nous répondre que la fraternité remplacera tous les sentiments égoïstes qui dirigent aujourd'hui le cœur de l'homme. La fraternité convertie en loi ne serait plus qu'un joug très-lourd, car elle perdrait précisément tout ce qui en fait le prix, savoir : l'élan libre et spontané, le dévouement généreux, les rapports féconds qu'elle établit entre ceux qui la pratiquent les uns vis-à-vis des autres. Au lieu de travailler pour secourir ses frères malades, infirmes, malheureux, on devrait travailler pour l'Etat, qui aurait la charge de fournir aux besoins de tous. Or il est évident que ce ne serait pas du tout la même

chose; cet intermédiaire étoufferait la vertu de la fraternité pour y substituer une obligation légale à laquelle chacun chercherait à se soustraire le plus possible. Les ingénieux sophismes dont Mr. Pierre Leroux a rempli *le carrosse de Mr. Aguado* ne nous apprennent point comment il empêcherait alors l'égoïsme de prendre un essor bien plus grand et plus funeste que celui dont on se plaint dans notre état social actuel. En sa qualité de philosophe, il devrait pourtant savoir qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Pour développer les sentiments généreux, il faut l'occasion de les exercer. Or dans un régime où tous se trouveraient, en fait de travail et de jouissances, exactement sur le même niveau, cette occasion ne se présenterait point. L'orgueilleuse philosophie a beau vouloir en remontrer à la nature; celle-ci fait bien tout ce qu'elle fait; l'inégal partage de ses bienfaits était nécessaire pour former et maintenir les liens sociaux. C'est le contre-poids indispensable pour balancer l'instinct de la conservation. Détruisez cet équilibre et vous ferez aussitôt descendre l'homme au rang des animaux indifférents au sort de leurs semblables, n'écoutant que la voix de leurs propres besoins. Si du moins Mr. Pierre Leroux nous proposait quelque principe nouveau, quelque découverte qui ne fut pas renouvelée des Grecs, mais, non, toute sa dialectique aboutit à ce lieu commun : « La société est obligée de pourvoir à la subsistance de tous ses membres, soit en leur procurant du travail, soit en........ » Voilà bien le résumé des grandes conceptions de nos réformateurs socialistes : une hypothèse absurde et pour toute démonstration une ligne de points. Ces alchimistes politiques mettent volontiers dans leur creuset toutes les institutions sociales, tous les trésors amassés par trois ou

quatre siècles de civilisation, puis ils allument le feu et soufflent de toute la force de leurs poumons. Demandez-leur ce qu'ils trouveront au fond du vase lorsque tout sera brûlé. Ils n'en savent absolument rien, mais ils soufflent toujours en criant à tue-tête: liberté, égalité, fraternité!

Ce charlatanisme, fait pour impressionner le vulgaire qui réfléchit peu et suit volontiers toute impulsion vigoureuse pourvu qu'on l'éblouisse par des mots flatteurs à son oreille, ne saurait tenir devant l'examen calme et raisonné du simple bon sens. Aussi Mr. Léon Faucher n'a-t-il pas eu beaucoup de peine à saper l'édifice fantastique élevé par Mr. Louis Blanc dans *son organisation du travail*. Il lui fait même trop d'honneur en lui donnant le nom de système, car l'expérience vient de nous prouver que c'était tout au plus un misérable expédient, propre à créer aux frais de l'Etat une armée de prolétaires à l'usage des ambitieux et des fauteurs d'émeutes.

Mr. Louis Blanc n'a pas même le mérite de l'audace avec laquelle Mr. Pierre Leroux se pose ouvertement en réformateur de la création dans ce qui concerne la nature humaine. Il s'apitoie sentimentalement sur la misère des travailleurs, il exhale une sainte indignation contre les maux de la concurrence; puis, après avoir fait sonner bien haut les vertus de son spécifique merveilleux, il sort de sa poche quoi? la concurrence du gouvernement opposée ou plutôt ajoutée à la concurrence des particuliers, la production officielle imposant ses règlements et ses procédés à la production libre, c'est-à-dire ruinant celle-ci sans enrichir le moins du monde l'Etat. Mr. L. Faucher oppose à cette organisation du travail la liberté qui, seule, permet l'entier développement des facultés individuelles

et leur application la plus féconde dans le champ de l'activité humaine. Il montre que, substituer le monopole de l'État à la concurrence des intérêts particuliers, c'est tout simplement établir le régime du pacha d'Egypte, dont l'exemple n'est cependant pas très-engageant. Il fait ressortir combien est surtout absurde le principe de l'égalité des salaires, qui détruit toute émulation chez les ouvriers et consacre une injustice flagrante en plaçant le mauvais travailleur au même rang que le plus habile. Quant à l'association, il reconnaît qu'elle peut produire d'excellents résultats, mais c'est à condition de l'employer judicieusement, et de n'en pas faire un imbroglio tellement compliqué, que la répartition des bénéfices devienne un problème insoluble. Ici, d'ailleurs, c'est encore la liberté qui doit féconder le principe; une association forcée serait la tyrannie la plus insupportable. Si les parties contractantes n'ont pas déterminé volontairement leurs positions respectives, il ne peut y avoir entre elles ni intérêts communs ni bonne harmonie. L'intervention de l'Etat ne saurait qu'être désastreuse, car il est impossible que ses règlements prévoient jamais toutes les circonstances diverses, et si sujettes à varier, qui influent sans cesse sur la production. L'essai tenté naguère par la république française l'a bien prouvé. Deux ou trois petits décrets ont suffi pour ruiner l'industrie et jeter la perturbation la plus funeste dans les transactions particulières.

Mr. Léon Faucher examine ensuite la question de l'impôt. Il admet que l'impôt progressif peut offrir des avantages réels, pourvu toutefois qu'on le maintienne dans des limites assez restreintes pour ne pas porter atteinte aux fortunes, et qu'on ne prétende point rendre impossible l'accumulation de la richesse. Mais il fait voir clairement

la folie de ces taxes révolutionnaires qui dépouillent les capitalistes et les rentiers d'une partie de leur avoir pour fournir à l'Etat de quoi rétribuer dans ses chantiers nationaux le travail le moins productif et le plus dispendieux.

Enfin il termine par ce jugement sévère, mais que motive assez la courte expérience d'un système qui, dans l'espace de trois mois à peine, a tari pour longtemps peut-être les sources de la prospérité matérielle en France.

« Mr. Louis Blanc n'a compris ni l'association ni le travail. La société n'est pas pour lui un ensemble de forces qui conspirent librement au même but; c'est un mécanisme formé d'instruments passifs et aveugles; c'est un composé d'esclavage et de révolte, l'ouvrier n'étant pas libre pour produire et ne mesurant qu'à ses besoins le droit de consommer. Mr. Louis Blanc s'est donné beaucoup de peine pour supprimer la liberté et la dignité de l'homme; on peut dire de lui qu'il a imaginé une chaleur de serre chaude pour remplacer la chaleur du soleil. »

Malheureusement il est à craindre que beaucoup n'aient pris goût à la place que Mr. Louis Blanc leur a donnée dans la serre chaude qu'il a construite pour eux, et ne la préfèrent à celle qu'il faudrait gagner au soleil qui luit pour tout le monde. La société, menacée par le sophisme, risque fort de ne trouver son salut que dans l'emploi de la force. Quand on se trouve en présence de l'ennemi, les plus beaux raisonnements du monde ne valent pas une décision énergique promptement prise et résolument exécutée.

Coup d'oeil général sur les possessions néerlandaises dans l'Inde archipélagique, par C.-J. Temminck, chevalier de l'ordre du lion néerlandais, directeur du musée royal d'histoire naturelle, membre de l'institut des Pays-Bas, ainsi que de plusieurs académies et sociétés savantes. Tome II; Leyde, A. Arnz, 1847.

Peu de régions offrent plus de faits intéressants à observer que l'archipel indien, plus de richesses scientifiques et commerciales à recueillir. Depuis un quart de siècle il ne se passe pas d'année où les revues, les relations de voyages, les journaux politiques n'en étalent une partie à nos yeux. Mais ces trésors sont sous la garde d'un génie qui en refuse la jouissance au monde civilisé. Rarement encore on a découvert le talisman qui peut lui en dérober la possession. Ce génie, c'est celui du monopole, de l'avarice aveugle, de la jalousie, de l'incurie, de l'ignorance, de la paresse, de la protection douanière. Il a eu pour ses suppôts les Portugais du seizième siècle, puis les Espagnols aux Philippines, et les Hollandais dans le reste de l'archipel. On sait que le monopole est un dieu ingrat qui ne donne pas l'opulence aux peuples voués à son culte. Un jour cependant le peuple anglais s'est aventuré à glaner quelques épis dans ces champs mal moissonnés. Sur des points négligés jusqu'alors il a porté l'opulence avec la liberté. Une petite île marécageuse gisait inculte dans le détroit de Malacca, abandonnée à 200 Malais misérables; en 1819, le génie de sir Stamford Raffles y fonda Singhapour, *la ville du lion*, où l'on compte aujourd'hui plus de 40,000 habitants enrichis par le commerce et la culture

du sol. Ces essais se sont répétés avec le même bonheur sur quelques autres points de l'Archipel indien.

L'éclat de ces succès est allé réveiller dans leurs belles et vastes possessions les Hollandais, frères aînés des Anglais, mais dont le droit d'aînesse dormait comme celui d'Esaü. Sous le patronage de leur gouvernement, des naturalistes ont exploré les îles de la Sonde, des planteurs ont multiplié les richesses du sol de Java; on a exploité des mines de fer et d'étain à Billiton et à Banca. Des négociants et des administrateurs ont échangé des idées utiles sur les moyens d'étendre avec profit ces travaux sur tous les points de l'Archipel.

Ces efforts, très-louables quoique un peu tardifs, n'ont malheureusement pas toujours été tentés dans une direction très-éclairée. L'ouvrage que nous annonçons est un panégyrique de ce qu'ils ont de moins libéral. L'auteur n'a jamais visité les pays sur lesquels il jette un *coup d'œil* en plusieurs forts volumes. Aucuns matériaux inédits ou rares n'entrent dans le tableau qu'il présente des possessions néerlandaises. Quoiqu'il y fasse entrer des relations de voyage déjà publiées, des rapports officiels qui ne sont pas neufs, des brochures, des articles de journaux politiques, il n'a pas épuisé la liste des mémoires publiés sur les îles de la Sonde, et pour lesquels nous pourrions le renvoyer au Journal de la Société de Géographie de Londres. Il est permis à un savant de travailler avec des matériaux d'emprunt à la description de pays qu'il n'a jamais vus; mais le public a le droit de demander, surtout au directeur d'un musée universitaire, de les cimenter par ces aperçus généraux d'histoire naturelle, d'ethnographie, de géographie physique, de climatologie, par ces vues d'ensemble qui

facilitent l'étude de ces sciences et forment le sceptre de l'érudit. Le simple compilateur est au savant ce que le recruteur est au général. Ce dernier n'a de droit sur la liberté de ses soldats qu'à condition qu'il sache les discipliner et les conduire à la victoire.

Ce qui est propre à Mr. Temminck dans son ouvrage, c'est une polémique acerbe contre l'Angleterre et contre les Chinois, dans laquelle nous nous garderons bien de le suivre toujours, et qui risque de ravaler son ouvrage au rang d'un pamphlet en plusieurs volumes. La prospérité de Poulo-Pinang et de Singhapoura, la libre culture des épiceries, l'établissement de Mr. J. Brooke à Sarawak, la cession de l'île de Labouan faite aux Anglais par le sultan de Bornéo irritent l'auteur. Les mots de *monopole commercial*, d'*empiètements*, d'*ambition insatiable*, d'*égoïsme*, de *perfidie*, auxquels la presse française nous a familiarisés toutes les fois qu'elle traite de la politique anglaise, se retrouvent fréquemment sous la plume de Mr. Temminck. *Monopole* glorieux que celui du bon marché et de la bonté des produits; *empiètements* utiles que ceux qui consistent à semer dans les régions les plus lointaines et les plus inhospitalières des stations où tout prospère aussitôt, où tout cuivre devient or; *égoïsme* peu onéreux lorsqu'il consiste à ouvrir à tous les peuples les ports et les marchés qu'il fréquente; *ambition* très-supportable que celle d'acheter à tous les peuples leurs matières premières, produit de leur sol; qui les encourage à produire et qui s'assure la préférence en payant mieux et en achetant davantage. Il n'y a que le fripon et l'homme insolvable qui s'en plaignent.

Sous ce rapport, la plainte n'est nulle part moins naturelle que chez le peuple hollandais, qui s'est fait un nom

si glorieux dans les fastes du commerce, de la marine et de l'industrie, par son courage dans ses entreprises, son patriotisme et sa fidélité à ses engagements.

Dans un rapport du major Müller sur l'état de Matan, dans l'île de Bornéo, et que reproduit Mr. Temminck, nous trouvons (page 281), à propos des fameux nids de Salangane si recherchés des Chinois, que les naturels de l'île se livrent à la recherche de ces nids et les vendent à bas prix aux chefs malais. Ceux-ci n'en rendent qu'une partie au sultan, qui se réserve cependant le monopole de la vente. Celui-ci, dont le trésor reste vide malgré cela, se plaint qu'annuellement il en sort en fraude au moins sept quintaux et pense qu'on en récolterait infiniment plus si l'on voulait s'en donner la peine. Ce fait isolé peint tout ce que l'Asie, l'Afrique et malheureusement la plus grande partie de l'Europe pratiquent en fait d'économie politique appliquée au commerce. Il est le reflet de l'administration coloniale des Hollandais. Je ne rappellerai pas ces règlements pour limiter la culture des épiceries aux Moluques; ces précautions pour gourmander la bonne Providence lorsqu'elle ne se conformait pas aux règlements, cette habitude de jeter au bûcher de riches produits plutôt que de les livrer à meilleur marché. Depuis lors, il est vrai, des améliorations importantes ont eu lieu dans les colonies hollandaises; le monopole commercial a été restreint et la culture des denrées coloniales est encouragée à Java avec une générosité inconnue ailleurs. Concessions temporaires de vastes domaines, avances de fonds, entretien d'excellentes routes, appui des autorités locales, le gouvernement n'épargne rien pour développer la production dans cette riche possession. Aussi le résultat est conforme à de si di-

gnes efforts, et Java livre maintenant au commerce plus de 140 millions de livres de café excellent et d'énormes quantités de sucre et d'indigo. « Cependant, nous disait récemment un planteur hollandais qui revenait de Java, je ne conseillerais à personne d'entreprendre ces cultures sans l'*appui du gouvernement*, car du jour au lendemain on peut se trouver sans un ouvrier. » Or, cet *appui* n'est autre chose qu'une assignation sur la population des hameaux voisins que le gouvernement astreint à se livrer, *moyennant une rétribution*, à la culture du domaine concédé. Ce n'est ni plus ni moins que le système des *Repartimientos* d'Indiens adopté par les conquérants du Pérou, ou, si l'on veut, le servage de la glèbe mitigé par un salaire. Ce même planteur ne comprenait pas pourquoi nous trouvions dispendieux l'entretien de routes fort larges dans un pays exposé constamment à des déluges de pluie, « car ce sont les Javans seuls qui sont chargés de leur entretien. » Nos lecteurs jugeront jusqu'à quel point l'élan imprimé à cette belle colonie depuis 1821 a pu contribuer au bien-être de ses habitants indigènes.

L'ancien gouverneur de l'Inde néerlandaise, le général van den Bosch, avait pour système de concentrer sur Java exclusivement tous les efforts de son administration et tous les sacrifices de l'état pour en vivifier les ressources, laissant les établissements détachés et moins importants se développer par leurs propres forces. L'île de Java, d'une étendue égale au quart de la France, d'une admirable fertilité, a l'avantage de présenter une population agricole plus compacte qu'aucune des autres îles de l'Archipel indien. Le système du général Van den Bosch y a pleinement réussi ; après avoir remboursé toutes les sommes con-

sacrées à son développement, elle fournit un ample surplus de recettes aux finances de la mère-patrie, et cependant elle a pourvu aux frais de plusieurs guerres, aux dépenses extraordinaires dans lesquelles on est entré depuis pour étendre les autres colonies hollandaises, ainsi qu'à l'occupation militaire des côtes de Sumatra et de Bornéo. Tout en blâmant l'administration du général, on en a recueilli les fruits.

C'est en 1598 que les Hollandais parurent pour la première fois dans les parages de Bornéo. Cette île, plus étendue d'un quart que la France entière, pouvait offrir une carrière au génie commercial des peuples de l'Europe. Toutefois les Hollandais se contentèrent pendant deux siècles de quelques établissements sur les côtes du sud et du sud-ouest, d'où ils ne réussirent pas à extirper la piraterie. Plusieurs sultans malais conservèrent leur indépendance sur cette partie du littoral; les princes de la côte orientale, du nord et du nord-est ne virent jamais la leur menacée. Toutefois, lorsque les Anglais avouèrent l'intention de former des établissements sur cette portion restée libre, le gouvernement chercha assez naturellement à éloigner ce voisinage en étendant le plus possible autour de l'île le cercle de son influence politique. C'était une lutte d'habileté et de promptitude, qui devait se poursuivre à armes courtoises, mais que les gens querelleurs de l'une et l'autre nation pouvaient envenimer. La Hollande fit entrer dans sa sphère politique les princes de Matan, de Pàssir, de Baniermasing, par des traités dans lesquels Mr. Temminck affecte de ne voir d'autre but que la répression de la piraterie, surtout l'*amélioration de la condition sociale des Dayaks*, peuples aborigènes de l'intérieur de l'île.

Toutefois, observons que dans tous il fut stipulé qu'il serait interdit aux princes contractants *protégés par des traités* (sic) de commercer avec les nations de l'Europe et de recevoir dans leurs états des Chinois au delà d'un certain nombre et sans une autorisation spéciale du gouvernement hollandais, qui se réservait le droit de les considérer *comme sujets néerlandais*. Ce n'est pas ainsi qu'a procédé l'Angleterre en 1842, lorsque, après une guerre dispendieuse contre les Chinois, elle fit participer toutes les nations de l'Europe aux avantages commerciaux qu'elle stipulait pour elle-même. Veut-on savoir, d'autre part, comment la liberté du commerce est comprise par Mr. Temminck, lorsqu'il accuse l'Angleterre de viser au monopole commercial? Lisons pour cela ce qu'il dit du voyage d'un capitaine hollandais, nommé Bloummærtz, à Bornéo en 1608. « Une femme, nommée Ratou-Bounko, gouvernait alors les états de Succadana; le chef de la nouvelle factorerie hollandaise se présenta à elle, muni d'une lettre du prince Maurice des Pays-Bas, adressée aux souverains de Bornéo, ayant pour but la conclusion d'un traité avec ces princes; mais Ratou-Bounko s'y refusa, disant *que le trafic dans son pays était libre à un chacun*. Ce négociateur fut *plus heureux* à Sambas, où un traité conclu avec le sultan accorda à la compagnie le droit du commerce exclusif. »

Mr. Temminck voit encore de plus mauvais œil les Chinois qui émigrent en grand nombre vers l'Archipel indien. « Partout, dit-il, leur présence a été un obstacle à l'établissement et à l'action régulière de notre suprématie. » Il va jusqu'à leur faire un reproche d'avoir *envahi* l'île de Formosa. Leur présence paraît cependant n'être pas aussi

odieuse aux peuples de Bornéo et de Sumatra qui, de l'aveu de l'auteur, les accueillent avec empressement, guidés par un heureux instinct. En effet, ces industrieux étrangers apportent avec eux l'activité, le commerce et l'opulence. Ils exploitent des mines d'étain [1], d'or et de fer. Les uns défrichent une étendue de terres considérable; les autres (p. 194), profitant de l'abondance des beaux bois propres à l'architecture navale, se livrent à la construction de grandes jonques qu'ils vendent en Chine avec un bénéfice de 100 p. 100. Ils se forment en communautés administrées par un chef et son conseil, et cette organisation régulière les protége contre les boutades despotiques des chefs malais. Le gouvernement hollandais ordonna autrefois un horrible massacre des Chinois établis à Java; aujourd'hui, les *considérant comme sujets néerlandais*, il les éloigne autant qu'il le peut de Bornéo, où le manque de population est cependant le seul obstacle, dit souvent Mr. Temminck, à ce que cette île donne à la Hollande autant de richesses que Java. Il ne les désigne presque jamais que par les épithètes de vagabonds, d'intrigants, d'aventuriers, de mauvais sujets. Un jour cependant sir Stamford Raffles, voyant que ces mauvais sujets ne demandaient qu'à vivre de leur travail, s'avisa de leur ouvrir les deux colonies qu'il venait de fonder à Poulo-Pinang et à Singhapoura; maintenant on en compte 80,000 dans ces deux îles, dont ils ont fait une plantation florissante pour les épiceries et un port opulent où la liberté du commerce appelle des centaines de vaisseaux. La Hollande, se ravisant

[1] En 1710 ils ont commencé à exploiter l'étain de Banca. En 1823, ces mines donnèrent 14,705 quintaux de ce métal; de 1824 à 1830 le produit moyen fut de 24,000 quintaux; de 1831 à 1843, de 60,700 quintaux, et de 87,762 en 1844.

à la vue de cette prospérité croissante, voulut y mettre un terme en fondant un port-franc à Rhio[1], en 1828, et un autre plus récemment à Macassar. Mais il était trop tard; *timeo Danaos et dona ferentes*. Les Chinois et les vaisseaux continuent à se diriger vers le port de Singhapoura.

L'île de Nias, fertile et pittoresque, située à l'ouest de Sumatra, nourrit une population nombreuse d'hommes laborieux, et qui se distinguent de leurs voisins les Malais, par un caractère inoffensif et par un teint aussi blanc que celui des habitants du midi de l'Europe. Ils sont depuis longtemps exposés aux descentes des pirates malais qui les enlèvent en grand nombre pour les réduire en esclavage. Ce trafic avait cessé lorsque les Anglais étaient les maîtres temporaires des îles de la Sonde sous l'administration de sir Stamford Raffles. La traite de ces esclaves a recommencé depuis le retour de Sumatra sous la domination hollandaise. Toutefois, le reproche que lui adressent les Anglais de permettre la traite nous paraît injuste, ainsi que celui de n'avoir rien fait pour mettre un terme à la piraterie. Les pirates malais fourmillent, il est vrai, dans l'Archipel, mais les difficultés sont grandes pour les extirper avec une marine peu nombreuse. Mr. Temminck réunit assez de preuves historiques des combats livrés aux féroces Malais pour disculper les marins hollandais du reproche de tiédeur qui leur est adressé. Les Malais paraissent être voués de cœur à cette occupation, et n'estiment un homme qu'autant qu'il est en état de manier le terrible poignard à lame ondoyante qu'ils nomment *criss*. Cependant ce peuple, tyran des mers et tyran des

[1] Ile du détroit de Malacca située à une faible distance au sud de Singhapoura.

peuplades indigènes de l'Archipel, n'existe pas à Java et ne forme qu'une partie bien faible de la population maritime de Bornéo. Trois éléments se rencontrent dans cette dernière île, sans se mêler jamais : un peuple généralement asservi, les Dayaks ; un peuple dominateur, les Malais, qui pratiquent en grand le pillage et l'oppression ; un peuple colon, les Chinois, dont tous les vœux appellent la paix et la sécurité.

Les Dayaks aborigènes de l'île ont le corps grêle et bien conformé, sans être très-fort ; cependant leurs jambes sont courtes ; leurs pieds courts, larges, plats et tournés en dedans leur permettent, comme aux Indiens de la Guyane, de suivre des sentiers fort étroits. Leur front est large et aplati ; les pommettes des joues sont saillantes. Les yeux, fendus diagonalement, ont l'angle extérieur plus relevé que celui qui est contigu au nez. Leur chevelure est noire, luisante et fournie, et leur teint, d'un jaune brun, qui va, chez quelques individus, jusqu'à la couleur de la suie, tandis que chez d'autres la nuance est beaucoup plus claire. On voit que ce peuple n'appartient ni à la race des Malais ni à celle des nègres australiens, qu'ils surpassent d'ailleurs beaucoup en douceur, en éducabilité et dans leur aptitude à se livrer à des occupations agricoles et sédentaires. Chaque lumière nouvelle acquise sur ce peuple intéressant l'affranchit davantage des reproches de cannibalisme et de férocité qu'on lui a souvent adressés. La tyrannie des Malais seule a pu le réduire à l'état de barbarie où il croupit. Après avoir abandonné toutes les côtes de leur île à ces aventuriers perfides, les aborigènes furent contraints de chercher un refuge dans les parties les moins accessibles de l'intérieur, où ils mènent une vie misérable et remplie de privations.

Le major G. Müller nous donne (p. 303 et 304) le portrait d'un de leurs tyrans malais, le sultan de Matan, qui semble bien avoir posé chez Mr. Scribe pour le portrait du pacha Schahabaham. « D'ordinaire il porte à la main son *criss* orné de diamants dans un fourreau d'or et recouvert d'un mouchoir de prix. Il ne manque point d'un certain esprit naturel, et il sait parler de différents sujets qui supposent chez lui des connaissances acquises. Il s'entretient volontiers de ses ancêtres ou d'expéditions guerrières. Dans ces occasions il gesticule beaucoup des pieds et des mains, tire son criss, et finit par s'exalter tellement, que plusieurs fois ceux qui se trouvaient le plus rapprochés de lui ont perdu la vie, et que le Panembahan (vice-roi) de Simpang a dû intervenir pour prévenir *de plus grands malheurs* : triste effet du trop fréquent usage de l'opium auquel il se livre sans réserve, ainsi que toute sa famille. Du reste il se lève avec le jour et à toute heure il donne audience. Il a deux femmes légitimes qui portent le titre de reines, et un assez grand nombre de concubines. Ses sujets lui donnent de grands éloges et disent de lui : Le sultan est un excellent homme ; il entretient deux épouses selon leur rang. »

Il est arrivé plus d'une fois à de simples particuliers anglais d'un caractère aventureux et hardi, de chercher à se faire chez les peuples incivilisés de l'Archipel Indien une position politique à demi-souveraine, comme pioniers destinés à ouvrir la voie à l'influence de leur nation. Heureuse l'Angleterre, tant qu'elle pourra compter parmi ses enfants beaucoup d'hommes prêts à sacrifier ainsi leur fortune et le repos de leur vie pour assurer sa grandeur future.

Ces aventuriers n'en sont pas moins l'objet de l'aversion de notre auteur [1], et il n'épargne pas le dernier d'entre eux, Mr. Brooke, dont la persévérance vient d'obtenir le prix qu'il s'était proposé, d'ouvrir à Bornéo une porte au commerce britannique, sans en exclure aucune autre nation. Une population nombreuse de Chinois s'était établie dans la province de Sarawak et la vivifiait par le commerce qu'elle faisait avec le céleste empire; mais accablée d'exactions, cette colonie industrieuse avait disparu. Depuis que Mr. Brooke est devenu Radjah de cette province, 400 à 500 Chinois sont retournés [2] à Sarawak.

[1] Voir l'histoire d'Alexandre Hare, page 179.
[2] Notes ou Borneo by Capt. Bethune; 1844.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

LEIBNITZ.

LEÇON TIRÉE D'UN COURS INÉDIT DE PHILOSOPHIE MORALE [1].

Si les modernes doivent à Spinosa une idée précise de la forme et du but de la philosophie, Leibnitz, en revanche, a mis cette science sur la voie qui conduit à la détermination positive de son principe en définissant la substance *un être susceptible d'action.* La définition de Leibnitz est contenue dans celle de Spinosa comme la définition de Spinosa dans celle de Descartes. L'être qui n'a besoin d'aucun autre pour exister est cause de lui-même, l'être qui est cause de lui-même est actif; l'activité est son essence. Ceci n'est qu'une analyse; mais une analyse progressive, tandis que Spinosa, qui commençait bien, se laisse aussitôt retomber. Il commençait bien, disons-nous, en effet, il commençait par la substance, par l'être au fond de toute existence, par ce qui ne peut pas ne pas être et ne pas être pensé. Mais il confond la base de l'existence avec l'existence elle-même, ou plutôt il attribue immédiatement l'existence à cette base sans avoir l'air de

[1] Ce cours, donné par Mr. le professeur Secretan à l'Académie de Lausanne (1844—45), est en ce moment sous presse. Il formera deux volumes in-8°.

soupçonner que c'est là une affirmation très-grave qui ne s'entend pas d'elle-même, qui peut être prise en plusieurs sens et qu'il vaut la peine de peser. Cette précipitation ôte beaucoup de son prix à la belle définition de la substance que Spinosa vient de présenter. Nous ne demanderions pas à Spinosa d'en prouver la justesse, c'est inutile, nous lui demanderions de s'en souvenir. Si la substance est vraiment cause d'elle-même, c'est par un acte, et cet acte il faudrait en rendre compte, il faudrait le décrire, ou tout au moins le signaler, au lieu de le sous-entendre.

Essayons de suppléer à ce silence et de nous replacer dans la pensée génératrice du système de Spinosa : la causalité, l'activité, la subjectivité, sont une seule et même notion aperçue sous des aspects divers. L'être qui est cause de lui-même est primitivement sujet; par l'acte constitutif de son être il se réalise et devient objet. Tel est le sens intime de la distinction entre la *natura naturans* et la *natura naturata*. Mais Spinosa ne dit rien de cet acte; il laisse ce rapport dans l'ombre, et semble, en général, saisir la substance après cet acte de sa propre réalisation, comme pure existence objective dans laquelle toute activité s'est éteinte. Il règne ainsi dans son système une équivoque qui l'empêche de se développer. Si la substance infinie existe comme telle, le fini est impossible; si le fini existe, la substance, elle, n'est que substance et n'existe pas; la dernière alternative exprime le vrai sens du Spinosisme, mais en lui la forme et le fond ne sont pas d'accord.

Leibnitz a repris toute cette série d'idées dès son origine; il les a scrutées jusqu'au fond avec une clarté parfaite, mais il n'a pas écrit sa philosophie, content d'en

avoir jeté çà et là les résultats sous une forme incomplète et fugitive. Sachant qu'il serait difficilement compris, craignant peut-être aussi de l'être trop bien, il n'a pas voulu tout dire. J'ignore s'il l'aurait pu, et si les variations incontestables de sa doctrine ne tiennent pas, en partie du moins, à l'absence d'une méthode qui l'oblige à se rendre un compte rigoureux de sa propre pensée. J'ai exposé ailleurs le système de Leibnitz [1], il serait inutile d'y revenir aujourd'hui, les détails vous en sont familiers; mais je voudrais essayer, si vous m'accordez quelque attention, de donner une forme à la prémisse tacite de ce système et de vous montrer en elle le lien fort étroit qui en unit les diverses parties, en apparence assez indépendantes les unes des autres. Leibnitz fait souvent allusion à cette idée sans l'énoncer jamais expressément. Il s'agit donc pour nous de suppléer au silence du texte et de reconstruire de notre mieux la doctrine ésotérique du grand philosophe, ou, plus simplement, de traduire le contenu tout spéculatif de ses écrits dans une forme spéculative.

La substance est cause d'elle-même, dit Spinosa; Leibnitz traduit : La substance est essentiellement active; elle se réalise elle-même par son acte. Il s'agit de comprendre cet acte et de le comprendre si bien qu'il nous explique l'énigme du monde. Chez Spinosa, la substance se transforme immédiatement en existence, elle fait explosion tout à la fois, pour ainsi dire, et perd ainsi la subjectivité, l'activité. Dès lors il est impossible d'arriver au fini, d'expliquer l'expérience. Cette philosophie n'atteint pas le but; il faut recommencer sur nouveaux frais. Leibnitz place également au point de départ une substance qui se réalise elle-même ou se donne l'existence; mais,

[1] La Philosophie de Leibnitz. Lausanne, 1840, chez M. Ducloux.

averti par l'insuccès de Spinosa, il pense que, tout en se réalisant, la substance doit rester substance, c'est-à-dire conserver en elle-même l'activité, la subjectivité, la puissance. L'expansion de la substance primitive n'est donc pas illimitée, mais limitée : en s'affirmant elle se réfléchit, son épanouissement est accompagné d'un retour sur elle-même. Elle se pose et se comprend, c'est-à-dire qu'elle est intelligence ; l'acte d'affirmation réfléchie que nous essayons d'analyser, est l'acte constitutif de l'intelligence.

Nous venons d'assister à l'enfantement de l'idée d'intelligence. La substance est cause d'elle-même ; elle se produit par un acte intellectuel. Mais en se réfléchissant elle-même, elle a transformé en pluralité l'unité virtuelle de son essence, car il n'y a pas réflexion sans dualité, il n'y a pas intelligence sans discernement, sans division. La substance se distingue elle-même d'elle-même ; si c'est la réflexion qui donne naissance à son être, elle ne peut pas exister sous la forme de l'unité, mais seulement comme pluralité, comme pluralité infinie. Telle est l'origine spéculative du principe des indiscernables et du système des monades. Nulle existence n'est pareille à une autre parce que le principe de l'existence est un principe d'absolue distinction. L'être ne se réalise qu'en se divisant, donc il n'est réel que divisé. La division est absolue, donc les êtres réels sont en nombre infini. L'unité virtuelle ne subsiste qu'idéalement. Si vous y regardez de près, vous trouverez, je crois, le système de Leibnitz tout entier condensé dans cette idée.

Voici les principales thèses que Leibnitz a mises en avant sans prendre la peine de les enchaîner :

1° La substance n'est autre chose que la puissance active ou la force.

2° Il existe une multitude infinie de substances.

3° L'activité de chacune d'elles est purement intérieure ou réfléchie ; elles n'agissent point les unes sur les autres, chacune se développe spontanément, selon sa loi, sans subir d'influence extérieure. (Monades.)

4° La loi du développement de chaque force est une loi nécessaire, chacun des actes dont se compose son existence est immuablement déterminé par sa nature essentielle (principe de la raison suffisante).

5° Chaque substance et chaque force diffère intrinsèquement de toutes les autres. Deux êtres semblables ne pourraient exister (principe des indiscernables).

6° Le développement successif de chaque force distincte correspond en quelque manière, et pour chacune d'une manière différente, au développement de toutes les autres, de sorte que chaque être, formant un monde à part en vertu de sa parfaite inaltérabilité et de son individualité, n'en est pas moins un élément intégrant d'un seul monde dont l'unité consiste dans l'harmonie (harmonie préétablie).

Leibnitz n'a pas justifié ces idées, qu'il applique comme en se jouant à la solution de quelques problèmes particuliers posés par l'expérience, mais dont il fait sentir fréquemment la portée universelle. Ce sont des colonnes hardies, sur lesquelles on pourrait asseoir un édifice dont Leibnitz laisse deviner le plan ; mais ces colonnes sont vivantes, ce sont des tiges sortant d'une même racine cachée dans le sol. En essayant de mettre cette racine à nu, nous sommes fidèles à l'esprit de l'histoire, nous sommes fidèles à l'esprit de Leibnitz. Mieux que personne ce génie accompli connaissait les rigueurs de la méthode. Il réclame lui-même une science d'un seul jet qui ramène tout

à l'unité et démontre tout par elle. S'il ne nous a pas donné la sienne dans une forme qui réponde à cet esprit systématique, c'est apparemment que sa bienveillante ironie voulait nous laisser quelque chose à faire.

Nous avons trouvé, semble-t-il, le nœud de l'énigme en rapprochant Leibnitz de son prédécesseur. Leibnitz ne se fait pas sérieusement accorder au début la pluralité des substances, d'un côté, et de l'autre leur activité essentielle. Ce serait partir de plusieurs principes, et un philosophe qui a plusieurs principes n'en a point. Comme Spinosa prouve, par sa définition de la substance, qu'il ne peut y en avoir qu'une, Leibnitz doit tirer de la sienne la nécessité d'en admettre plusieurs. D'ailleurs il est trop sage pour placer réellement la pluralité de l'être au point de départ. Pour Leibnitz aussi la substance est une en principe, mais en principe seulement, en fait elle est multiple, elle devient multiple en se réalisant, parce que cette réalisation implique nécessairement la multiplication.

Le principe que Leibnitz appelle monade centrale, bien que ses fonctions ne s'accordent pas avec la définition de monade, n'est autre que cette substance où ce sujet primitif qui se réalise tout en restant puissance, qui revient sur lui-même en se déployant, qui (pour mettre à profit une métaphore naturelle) se dilate et se contracte en même temps, et par conséquent se brise. L'identité de la substance et de la force, si souvent déjà aperçue et signalée par la philosophie, se trouvait implicitement dans le spinosisme ; la substance est sa propre cause. Leibnitz développe cet axiome dans le sens idéaliste en présentant l'acte essentiel de l'être comme un acte de réflexion de l'être sur lui-même, précisément dans le but d'arriver à la pluralité des êtres réels. Souvent il répète que Spinosa

aurait raison s'il n'y avait pas de monades. Un tel mot sorti d'une telle bouche doit avoir un sens sérieux. Evidemment Leibnitz ne s'exprimerait pas de la sorte si la monade n'était à ses yeux qu'une hypothèse empirique. Le sens de son exclamation est celui-ci : Spinosa aurait raison s'il n'y avait pas dans la pensée une nécessité qui nous oblige à concevoir les monades. Cette nécessité nous la trouvons dans l'idée d'intelligence que Spinosa applique à la substance infinie sans l'expliquer, tandis que Leibnitz la saisit dans son énergie. La substance se produit et s'affirme, mais néanmoins elle reste substance, c'est-à-dire qu'elle se réfléchit en s'affirmant, et cette réflexion poussée à fond comme il la faut pousser, puisqu'elle est l'essence de l'être conduit à la vivante poussière des monades, à l'infinie pluralité. En effet, il n'y a de réflexion que dans l'opposition du connaissant et du connu, or comme ici la réflexion n'est pas un acte particulier, mais un acte essentiel ou une loi, la réduplication n'a pas de limite, de sorte qu'on arrive à la pluralité absolue. C'est un défaut du péripatétisme de n'avoir pas aperçu que l'intelligence implique inévitablement une sorte de pluralité. Plotin, que Leibnitz suit d'assez près, a corrigé l'erreur d'Aristote en rétablissant dans le *Nous* divin la pluralité des idées. L'intelligence discerne, son activité interne produit dans l'unité virtuelle de l'être les différences qu'elle aperçoit. Si l'acte essentiel de l'être est la réflexion, il se différencie par-là même. Il suffit de pousser cette donnée à l'infini, comme la précédente, pour trouver le principe des indiscernables.

Mais en se distinguant, en se déterminant, l'intelligence se limite elle-même, les produits multiples de la réflexion absolue sont des produits limités, la pluralité des monades

est une pluralité finie. Tous les êtres qui existent réellement sont des êtres finis, leur activité est bornée; dans un sens ils ne sont pas seulement actifs, mais passifs, pas seulement spirituels, mais matériels. La limitation est imposée à la monade par l'acte même qui la produit, cette idée négative est celle de la matière première inhérente à la monade. De cette matière première, c'est-à-dire de cette limitation, de cette imperfection, résulte la nécessité d'un développement successif, et le temps, forme de la succession; puis la nécessité de concevoir les uns hors des autres les éléments de la pluralité, c'est-à-dire l'espace, et enfin la matière phénoménale, la matière seconde, conception sans objet réel, simple limite de l'activité.

Le système des monades découle donc tout entier, sans effort de la définition de la substance, interprétée au sens idéaliste. Si la substance est essentiellement active, et si cette action consiste dans un retour de la puissance sur elle-même, elle ne peut exister que dans la forme d'une pluralité infinie d'intelligence distinctes et finies, qui forment par conséquent l'universelle réalité.

Nous tomberions dans des répétitions inutiles si nous nous attachions à démontrer ici que tout système de métaphysique ou de psychologie pour lequel l'intelligence est l'élément essentiel de l'être, doit aboutir à statuer la nécessité. Le principe de la raison suffisante est donc impliqué, lui aussi, dans la donnée primitive que nous cherchons à mettre en saillie. Le principe résulte de la manière dont la substance est cause d'elle-même ou de l'acte générateur des monades.

Enfin la raison suffisante et les monades conduisent irrésistiblement à cette harmonie qui résume le système de Leibnitz, pour la pensée, à tous les degrés de profondeur.

Dans l'infinité de leurs différences les monades réalisent en la limitant une essence identique. Le mouvement d'évolution continue auquel chacune d'elles est livrée, part d'une même impulsion, et n'est que la prolongation d'un même acte. Individuelles et universelles à la fois, elles réfléchissent l'univers ou l'universel en se réfléchissant. Leurs différences ne sont que le déploiement de l'infinité virtuelle; elles se complètent donc et répondent les unes aux autres. Tout en elles étant nécessaire, et tout partant du même point, il est impossible qu'il n'y ait pas entre elles un rapport quelconque, ou que les modifications résultant de la nature propre de chacune d'elles, ne soient pas déterminées en même temps par toutes les autres, car ce fond naturel de la monade est primitivement déterminé dans sa virtualité spontanée par celui de toutes les autres. L'harmonie préétablie n'est donc point une hypothèse nouvelle qui vienne s'ajouter aux monades, elle est comprise dans l'idée même des monades, comme celle-ci est comprise dans la supposition tacite que la substance se réfléchit en se réalisant. L'harmonie se produit toute seule, il n'y a pas besoin qu'elle soit établie ou préétablie, dès lors en appliquant ici les règles d'une méthode sévère qui ne permet pas d'attribuer à la cause une réalité supérieure à ce qui est exigé pour rendre compte de l'effet, il faut dire que l'harmonie n'est pas établie.

La seule fonction de Dieu, dans le système de Leibnitz, c'est de produire l'harmonie une fois pour toutes. Tout est compris dans l'acte primitif de la création : une fois que les monades sont là, tout va de soi-même. Si Dieu n'est pas nécessaire à l'harmonie comme nous venons de le voir, Dieu est superflu, dès lors sa place est usurpée, pour ramener cette philosophie à l'unité, il faut en bannir Dieu.

Dieu n'est pas, du moins comme être réel, comme substance actuelle, comme existence ou comme monade. Il est aisé de prouver en effet l'insuffisance des preuves classiques de l'existence de Dieu que Leibnitz rajeunit, dans l'économie de sa pensée. Les contradictions entre l'idée de la monade centrale telle que Leibnitz la présente, et l'idée générale de la monade ne sont pas moins évidentes, et fournissent un argument plus décisif.

Il n'y a d'être réel que les monades, dont l'activité purement interne, purement idéale, se termine dans la perception. Si Dieu est une monade, ses produits sont des perceptions, des idées, des modes de la pensée comme pour Spinosa, et nous perdons la pluralité des substances. S'il en est autrement, l'on peut concevoir dans l'être simple, dans la force, une autre activité que la représentation, aveu qui saperait à la base la métaphysique Leibnitzienne. Il n'y a pas moyen de fixer le système de Leibnitz, le comprendre c'est le transformer. Si l'on prend la pluralité des monades comme point de départ immuable et absolu, ainsi que Leibnitz paraît le faire, il faudra définir le système un atomisme idéaliste. L'unité n'est qu'idéale, l'unité est l'ordre, l'unité est le but. Cette interprétation, dont plusieurs s'effaroucheraient, se fonde cependant sur les textes. L'harmonie, que Leibnitz représente ordinairement comme l'œuvre de Dieu, il l'identifie quelquefois avec Dieu lui-même. *Amor Dei sive harmonia rerum.*

Mais je n'admets point sans réserve que Leibnitz commence par la pluralité. Et d'abord, sa pensée est le complément, le perfectionnement de celle de Spinosa, aussi bien qu'elle en est l'antithèse; il y a entre l'une et l'autre des rapports trop intimes et trop multipliés pour admettre une opposition aussi radicale dans le point de dé-

part. Cette considération, qui prendrait de la force par un parallèle étendu des deux systèmes, n'est pourtant pas encore à mes yeux la principale. Si je n'admets pas que Leibnitz commence par la pluralité, c'est tout simplement parce que la chose est impossible. A la question de savoir d'où viennent les monades, il faut nécessairement une réponse, et si la réponse de Leibnitz ne cadre point avec le reste de son système, il ne reste qu'à la corriger.

La seule manière conséquente de développer le système de Leibnitz et d'en concilier les éléments, d'en saisir l'intime pensée, c'est d'en prendre le courant principal, l'idéalisme, en le remontant d'abord jusqu'à sa source. C'est là ce que nous venons d'essayer.

La monade centrale est donc quelque chose, bien qu'elle ne soit pas une monade, car elle n'*existe* pas, mais elle est la base, le sujet de toute existence, la substance cause d'elle-même et de tout. L'acte de sa propre réalisation est un acte de réflexion, de distinction, de spécification, d'intelligence, éternelle génération du multiple et du divers. Ce qui occupe la scène, ce qui existe, ce sont les monades, les pensées pensantes, conscientes d'elles-mêmes à des degrés divers, réelles par conséquent à des degrés divers, puisque se réaliser c'est se comprendre, mais conspirant toutes vers un même but. Le présent, l'actuel, l'univers, l'existence est donc remplie par la pluralité, l'unité se retrouve au-dessus et au-dessous d'elle : Au fond comme la source éternelle, comme *la série des possibles* (c'est une autre définition de Dieu, hardiment jetée en avant par Leibnitz) ; en haut comme l'idée, comme le but, comme l'harmonie des choses. L'unité n'est pas réelle, elle est idéale et virtuelle seulement : idéal et virtuel, dans un sens c'est la même chose, dans un autre c'est fort diffé-

rent. La *série des possibles* c'est le Dieu virtuel. L'harmonie des choses c'est le Dieu idéal. Eternellement virtuel, éternellement idéal, Dieu n'est jamais réel, mais toujours impliqué dans le mouvement de réalisation qui va du virtuel à l'idéal, et se traduit dans les monades; en un mot, comme pour Spinosa, plus réellement que chez Spinosa, Dieu est la *substance*.

Mais Leibnitz a compris plus clairement que la substance en tant que substance n'existe pas, il se montre plus fidèle à cette donnée, il met dans l'objet même de la philosophie le mouvement que le spinosisme demande seulement au penseur. Au fond, malgré l'extrême différence d'exécution et de manière, les deux systèmes sortent de la même source, et reproduisent le même type : « L'essence universelle se réalisant elle-même selon l'immuable nécessité de sa nature. » Dans Spinosa les articulations sont faiblement indiquées, il a des distinctions au lieu de mouvements. Le système de Leibnitz est plus large, plus épanoui, plus vivant, mais Leibnitz en raconte des fragments, il y fait allusion plutôt qu'il ne l'expose, et ne s'assujettit pas toujours à la loi d'une conséquence rigoureuse. L'éthique de Spinosa ne présente pas l'entier et libre développement de l'idée de substance absolue. Elle reste en dessous. Leibnitz, au contraire, dépasse l'idée de substance, la notion qui domine dans son système est celle du but. L'unité virtuelle se réalise dans la pluralité des monades pour se ressaisir comme unité idéale, comme l'harmonie qui est le but universel. Ainsi, d'après la logique intime de ce point de vue, que Leibnitz est loin de suivre habituellement, mais que, par intervalles du moins, il a très-distinctement aperçu, le principe absolu de l'être n'est rien d'actuel, rien d'existant, il n'est que but, il n'est que

loi, il n'est qu'idée. Pourquoi? parce que ces notions sont les plus hautes que l'esprit ait conçues jusqu'ici, or la plus haute de nos idées sera toujours notre définition de Dieu.

L'idée la plus haute est celle de liberté, aussi le système de Leibnitz s'élevant au-dessus du spinosisme, nous fait-il avancer du côté de la liberté, quoiqu'il soit fondé sur la nécessité universelle non moins que celui de Spinosa. Mais la nécessité de Spinosa est la pure nécessité de contradiction. Les choses sont ce qu'elles sont par la nature de la substance, parce qu'il est impossible qu'elles soient autrement. La nécessité de Leibnitz est la nécessité de la cause finale, la nécessité intelligente, la nécessité de la perfection. Les choses sont ce qu'elles sont parce que l'accomplissement du but final ou du souverain bien le réclame. Qu'il y ait une différence bien réelle entre ces deux points de vue, je ne le crois pas. C'est le même résultat, obtenu directement dans l'un des cas, et dans l'autre au moyen de quelques intermédiaires. Mais s'il n'y a pas de différence réelle il y a une différence d'intention qui est déjà beaucoup. La nécessité de Leibnitz est possédée du besoin de liberté. L'idée d'un but suprême conduit irrésistiblement l'esprit à celle d'une intelligence qui conçoit ce but et qui le poursuit, soit avec réflexion, comme Leibnitz représente la chose ordinairement, en s'accommodant aux doctrines reçues, soit spontanément, sans réflexion, ce qui est la solution la plus conforme à la définition générale de la substance à laquelle il faut tout ramener pour trouver l'élément systématique et spéculatif de cette pensée vaste, lumineuse, pénétrante, mais indécise.

L'indécision est de son essence. C'est comme le rond-point de la forêt, ou comme un massif de montagnes où les

eaux se partagent. On peut, avec une égale conséquence, pousser la pensée de Leibnitz au réalisme ou à l'idéalisme, à la nécessité ou à la liberté. Inconsistante en sa fécondité prodigieuse, elle ne peut subsister qu'en se transformant.

Tel est Leibnitz! Maintenant, mesurons du regard le chemin parcouru, réglons compte avec le dix-septième siècle, essayons d'apprécier les résultats positifs acquis à la pensée. Ce sera bien court, car si chaque système vu du dedans est un monde, il n'est qu'un point vu du dehors.

Descartes a posé le problème; il faut trouver le principe de l'être dans la pure pensée. Spinosa commence cette recherche et dit: Nous concevons nécessairement le principe de l'être comme la substance universelle qui se produit elle-même.

Leibnitz part de là pour demander comment la substance se produit elle-même, et cherche une réponse telle qu'elle permette de concevoir l'existence du monde fini; il reproduit dans la sphère de la libre pensée une solution déjà proposée par les théologiens spéculatifs, mais en la dégageant des compléments et des correctifs de la théologie. La substance se produit en se réfléchissant, par là elle se limite et se différencie à l'infini.

Ainsi : I. L'idée de Dieu est en nous.

II. Dieu est la substance qui produit l'existence.

III. L'activité de la substance est idéale.

Ces trois propositions résument les trois grands systèmes philosophiques du dix-septième siècle au point de vue de la philosophie elle-même. Le reste appartient à l'histoire.

BENJAMIN CONSTANT PENDANT LA RÉVOLUTION.

(D'APRÈS DE NOUVELLES LETTRES INÉDITES.)

1791—1796.

(Deuxième article.)

Nous avons prévenu que les dernières lettres de Benjamin Constant à Mme de Charrière seraient d'un style et d'un caractère différents du style et du caractère de celles qui ont précédé. Le lecteur aimera à trouver ce changement dans les pensées, dans les occupations, dans le but de cet homme encore si jeune, mais déjà si blasé, si indifférent, si sceptique et parfois même si cynique dans sa manière de penser et d'écrire. Il était temps que la politique vînt jeter quelque diversion, créer quelques ressources et susciter un but sérieux à travers les intrigues obscures au milieu desquelles il se débattait plutôt par ennui et par désespoir que par goût.

C'est le moment où son divorce est enfin prononcé qui donne le signal de cette révolution salutaire. Cette séparation, si longtemps désirée, le jette cependant dans une perplexité cruelle :

« Ils sont rompus tous mes liens (écrit-il le 31 mars 1793 au moment de partir de Brunswick pour la Suisse), ceux qui faisaient mon malheur comme ceux qui faisaient ma consolation, tous, tous ! Quelle étrange faiblesse ! Depuis plus d'un an je désirais ce moment, je soupirais après l'indépendance complète ; elle est venue et je frissonne ! Je suis comme atterré de la solitude qui m'entoure ! Je suis effrayé de ne tenir à rien, moi qui ai tant gémi de tenir à

quelque chose. Je ne vous ferai pas mon histoire ; elle est longue, et d'ailleurs je ne suis pas assez calme pour vous la raconter. Calme, pourtant, je le suis ; mais je suis abattu et une profonde mélancolie me saisit. Peut-être passera-t-elle ; j'ai eu aujourd'hui plus d'une émotion vive et une surtout bien inattendue. Je ne vous dirai donc rien, sinon que je n'ai rien du tout à me reprocher, et que ceux même avec lesquels j'ai lutté ont été forcés de témoigner que ma conduite était en tout point digne d'approbation ; que mon mariage, sans être rompu légalement, est à jamais dissous ; que Mme de Constant a renoncé à toutes prétentions sur ma fortune moyennant une pension que la duchesse lui donne. Après être resté encore quelques mois à la cour, pour prouver que je n'en ai pas été chassé, je partirai et prendrai mon congé. Je vous prie de me louer un assez grand appartement à Colombier, où je puisse avoir une chambre à coucher, une à écrire et une pour ma bibliothèque que je fais venir, et qui, lorsque j'en aurai retranché les ouvrages inutiles, pourra être de quinze cents volumes. Ayez-moi encore une ou deux chambres de domestique et une écurie pour deux chevaux, le tout au prix que vous croirez convenable. C'est demain le premier avril, et je ne puis être en Suisse qu'à la mi-juin au plus tôt. Si avec mes livres, auprès de vous, j'y puis retrouver le repos, ce repos qui m'a fui, si les douloureuses impressions qu'a produites une réunion de maux, parvenus tous ensemble à leur comble la même semaine, peuvent s'effacer, si mon âme se calme et mon cœur se guérit, j'y resterai toute ma vie. Si cet asyle me manquait, je ne sais guère où j'irais. Je vous demande le secret sur ceci. Mes affaires en Suisse ne sont pas terminées, et ce changement ferait penser à moi, ce qu'il ne faut pas. Je vous

préviens que vous trouverez en moi, si je ne change pas beaucoup d'ici là, un homme bien peu amusant, moins amer peut-être que la dernière fois, mais beaucoup plus triste, et quand vous connaîtrez les souvenirs qui m'assiégent vous ne vous en étonnerez pas. Adieu, je ne vous dis pas que je vous aime, mais mon plan vous le prouve assez. Il faut toujours en revenir à vous.»

Benjamin Constant cette fois fut fidèle à son plan et à sa parole, car le 18 juin de la même année il écrit de Lausanne à son amie :

« Enfin m'y voici. J'ai déjà rempli quelques-uns de mes *devoirs* et vu ceux que la nature me *prescrit* d'aimer. Je les ai même embrassés, et si je ne m'ennuyais pas exécrablement, je ne serais pas absolument mécontent de me trouver au sein de tous ceux qui me sont chers. Ma phrase est élégante autant que vraie. Je viens de la Chablière [1] où l'on m'a fait un bien grand plaisir. On m'a reçu très-poliment, on m'a toujours appelé *Monsieur*, et quoiqu'il fût une heure quand j'y arrivai, on m'a laissé partir à une et demie sans m'avoir offert à dîner. Le ciel le leur rende !

« Du reste, que vous dirai-je? Que mes affaires sont en meilleur état que je ne croyais, et puis.....? Depuis vingt-cinq ans que je ne suis pas ruiné, suis-je plus heureux pour cela? Nous avons à Lausanne six cents émigrés qu'on voit peu. Je vais peu dans le monde, grâces à mes pantalons qui ne sont pas de *mise*. Je trierai ma garde-robe à mon voyage à Colombier, et serai alors en état de paraître ici dans la bonne compagnie. Ah, la sotte chose que la

[1] Campagne près de Lausanne, qui est actuellement la propriété de Mr. Guiguer de Prangins. Elle appartenait à un oncle de Benjamin Constant.

vie, et les procès et les hommes! Ah, le sot être que moi!

« Vous êtes incertaine, dites-vous, entre Ferrand et Mallet-Dupan. Je suis très-décidé, moi, et le choix ne m'embarrasse pas, car je ne veux ni de l'un ni de l'autre. Grâce au ciel, le plan de Ferrand est inexécutable. Si par le malade vous entendez la royauté, le clergé, la noblesse, les riches, je crois bien que l'émétique de Ferrand peut seul les tirer d'affaire; mais je ne suis pas fâché qu'il n'y ait pas d'émétique à avoir. Je ne sais pas quel est le plan de Mallet. Peut-être est-ce ma faute. Je sais qu'en détail il conseille la modération, *fût-ce*, dit-il, *par prudence!* Mots qui ont un grand sens, mais qui, certes, ne sont pas prudents. Enfin je désire que Mallet et Ferrand, Ferrand et Mallet soient oubliés, la Convention bientôt détruite et la république paisible. Si alors de nouveaux Marat, Robespierre, etc., etc., viennent la troubler, et qu'ils ne soient pas aussitôt écrasés qu'aperçus, j'abandonne l'humanité et j'abjure le nom d'homme!

« Lyon est rendu, dit-on. On a fait ou laissé échapper les émigrés qui défendaient cette ville; tant mieux. Je crains que les papiers publics ne nous mandent bientôt la consommation d'un crime, le plus affreux à concevoir, parce que c'est le plus inutile. J'aime assez l'accusateur public. Il semble, dans ses deux lettres sur la reine et Brissot, reprocher assez ouvertement à l'assemblée de vouloir le forcer à accuser et forcer le tribunal à juger sans preuves. Cependant tout cela ne servira, j'ai peur, de rien. Avez-vous jamais vu plus grande infamie que la manière dont on a traité les membres de la Convention qui ont voulu se justifier. Le seul duc d'Orléans m'a fait plaisir à concevoir puni. Je regretterais Vergniaud, Fonfrède et quelques autres. J'aimais bien Birotteau qu'on a assassiné à Bordeaux.

« Madame de Staël n'a pas senti plus que Mallet en écrivant son apologie de la reine[1]. Qu'est-ce que c'est que cette platitude : *brillante et frivole comme le bonheur et la beauté ?* L'idée est fausse. Le bonheur n'est ni brillant ni frivole. Et puis des antithèses et des phrases cadencées quand on a devant les yeux l'image de si longs et affreux tourments ! C'est à cracher dessus.....

« Vous avez donc perdu Madame Achard que j'aime mieux que Madame de Staël, et Ninette et Nancy. Je voudrais bien qu'elles fussent heureuses, ces deux petites filles si fraîches et si gaies, et si disposées à être heureuses. C'est à de tels êtres qu'on doit souhaiter le bonheur. Nous déjà flétris, qui avons perdu et toute fraîcheur et tout éclat, nous pouvons souffrir. Mais que ces deux petites roses ne soient pas décolorées ni desséchées ! Qu'elles brillent encore de ce coloris si doux, qu'elles..... Savez-vous ce qui m'a arrêté, au milieu de mes souhaits ? Je me suis demandé si pour les préserver de tout malheur, pour les empêcher d'être usées comme moi par l'anxiété et l'inquiétude, et l'incertitude que remplace toujours la certitude du mal, je ne devais pas, au lieu de m'égarer en vœux inutiles et vagues, souhaiter qu'elles mourussent bientôt. J'ai été sur le point de former ce vœu, l'idée de leur mère m'a arrêté. Je n'en forme donc point, mais je suis convaincu que lorsqu'on voit une jeune personne gaie et contente, et vive, et saine, et pleine d'espérances, et insouciante, et ignorante de l'avenir, si d'un mot on pouvait la faire cesser d'être, on ferait une bonne action. La vie n'est bonne que pour qui a souffert et qui sait souffrir. Cette science une fois acquise, on trouve de bons

[1] Apologie de Marie-Antoinette, par une femme ; in-8° ; 1794.

moments, mais l'apprentissage est affreux ; la surprise de voir qu'on n'existe que pour souffrir est horrible, et il vaudrait bien mieux sauter à pieds joints et arriver tout de suite au but. Vous me dites que je deviens une créature sociale et aimante. Je l'ai toujours été. Mais nourri de vanité par ma première éducation, mis ensuite à la torture par les gens qui voulaient tirer de moi la sensibilité comme on exprime le jus d'un citron, puis précipité dans un cloaque de bêtise et d'apathie, avec un démon d'étourderie et d'insouciance, et d'opiniâtreté, et d'ineptie, et d'incomplaisance, comment aurais-je été social et aimant ? »

De pareils sentiments, exprimés d'une manière si aimable et si franche, réconcilieront en partie le lecteur avec un caractère qui, plus d'une fois, a dû le mettre de mauvaise humeur. Nous avons ici un accusé déjà à demi repentant et qui se confesse avec grâce. Puisse-t-il être pardonné au moins à moitié.

On a vu par cette dernière lettre l'indifférence avec laquelle Benjamin Constant parle de Madame de Staël, qu'il cite pour la première fois. Ce langage est une chose à constater, car incessamment l'on pourra suivre la gradation par laquelle, changeant totalement de ton, il s'éloignera insensiblement de Madame de Charrière pour suivre le char de Madame de Staël. Ce sera encore une nouvelle ingratitude, bien justifiable toutefois, qui remplacera les anciens torts qu'il vient de reconnaître dans un bon moment d'expansion. Ainsi allait ce cœur mobile et flétri....[1].

[1] Les relations entre Mesdames de Staël et de Charrière remontaient assez haut. Mademoiselle Prévôt, de Genève, qui éleva Madame de Charrière, était parente de Mr. Necker, et nous trouvons le passage suivant dans une lettre de Mr. Constant d'Hermanches à Mademoiselle de Zuyll (1766) : « J'ai eu le plaisir de

Benjamin passa, comme il en avait eu le projet, une partie de l'été de 1793 à Colombier; des affaires le ramenèrent à Lausanne où nous le retrouvons au commencement de 1794. C'est de là qu'il écrit encore au sujet du procès de Marie-Antoinette :

« Je suis tout stupéfait d'horreur ! Mon médecin sort d'ici; il a eu à dîner un de ses amis arrivant de Paris. Il dit que probablement la reine, Brissot, Duperret, Carra et deux autres sont guillotinés actuellement. Il a vu saisir et guillotiner Gorsas. Le peuple dansait, sautait, chantait, applaudissait en le menant à l'échafaud et pendant le supplice.

« Il est arrivé de plus de soixante départements des adresses demandant la mort de la reine. Quel peuple ! Quelle espèce que la nôtre ! Il faudra bien en venir à souhaiter que le repos sous le despotisme succède à ces convulsions d'antropophages. Je crains pour la Suisse. L'Angleterre vient, dit-on, de violer la neutralité de Gênes. Si l'Autriche allait enfreindre la nôtre ! Il faut fermer les yeux sur l'avenir et se boucher les oreilles contre le présent !

« Parlons d'autre chose; je suis trop malade pour vouloir m'entretenir de ces images. J'ai lu dans la Bibliothèque des romans des extraits du *Mari sentimental* et de *Mistriss Henley* [1], qui m'ont fait grand plaisir. Où est-il le

parler de vous à une femme digne de vous connaître, Madame Necker. Je lui ai montré de vos lettres. Votre conte du *Noble* plaît beaucoup ici et on voudrait le réimprimer. Si vous vouliez travailler votre comédie, je suis certain qu'elle aurait du succès en la confiant à Madame Necker qui voit tous les aristarques de ce pays-ci. » Plus tard, quand Madame de Charrière vint à Paris, elle vit beaucoup la famille Necker.

[1] Deux ouvrages de Madame de Charrière.

temps où l'on pouvait s'intéresser à ces objets sans que l'idée perpétuelle de meurtres et de massacres vînt se mêler à tout, où l'on ne croyait pas toujours voir la guillotine et entendre les chants parisiens, où l'on pouvait, sans effroi, prendre en mains une gazette !

« Mais ne croyez-vous pas qu'à la paix le règne de cette infâme convention, de cette infâme municipalité, de cette infâme commune, de ces exécrables jacobins finira ? Comprenez-vous que le peuple, la masse de la nation soit véritablement aussi dégradée et *férocisée* qu'elle le paraît ? Si cela est, il ne faut pas balancer à se mettre du côté des puissances et à faire des vœux pour l'extirpation de cette détestable race. Mais cela peut-il être ? Jamais on n'a vu un peuple dans cet état. Sous Néron, les Romains, vils, n'étaient pas féroces. La cannibalité n'est pas dans la nature. Les Athéniens étaient souvent cruels envers leurs grands hommes, leurs généraux, mais en gros ils n'étaient pas féroces. Les Algonquins ne le sont qu'en guerre. Serait-il possible que les Français fissent seuls exception. Je ne puis le croire. Malheureusement il est bien vrai que nous n'avons pas un seul exemple d'un peuple civilisé retombant dans l'état barbare avec toute la crapule, les vices fétides et lâches de la civilisation, ni un seul non plus de la dernière classe du peuple en possession de toute l'autorité.

« *Post-scriptum.* Avant de me coucher je viens vous dire un petit mot. J'ai relu les interrogatoires de diverses personnes victimes ou témoins des horreurs commises en Amérique, lors de la guerre de l'indépendance, par les républicains sur les torys, et j'ai vu *avec plaisir* qu'on en avait commis autant, et d'aussi basses et atroces qu'en France. Je dis *avec plaisir*, car l'Amérique, après des

atrocités pareilles à celle de la convention, est devenue un pays libre, paisible, heureux. Le sentiment du danger avait rendu les Américains barbares. Il en sera de même des Français. Les vertus et les lois reviendront avec la paix. Les Américains étaient un peuple enfant, nous dit-on. C'était, au contraire, le ramas de tous les criminels, de tous les aventuriers, la lie de l'Europe. A propos de la France, Madame de Nassau m'a proposé un ouvrage qui serait curieux, mais long, un abrégé chronologique des fautes et des crimes des deux partis. Voulez-vous que nous y travaillions ensemble? Si nous remontions aux causes, cela n'aurait pas de fin. Notre ère datera immédiatement après la révolution de 1789, après la prise de la Bastille. Il faudra voir ce que les aristocrates auraient dû faire, et ce qu'auraient dû faire les révolutionnaires d'alors. Ce double parallèle, poussé jusqu'au bout, ne serait pas sans intérêt.

« En attendant, je me remettrai bientôt à mon grand ouvrage sur la religion, le seul qui ait un attrait toujours renaissant pour moi. Si j'étais folliculaire ou colporteur, je composerais ou colporterais une feuille intitulée : « *La grande* colère de Madame de Charrière contre Madame de Staël. » Je n'ai point vu cette ambassadrice, ni probablement ne la verrai. On assure même que son père ne viendra pas. Il arrive à tous moments des émigrés de Lyon dans un état pitoyable. On dit qu'il y en a quinze cents dans un bois près de cette ville, à l'air, sans armes, sans vivres, poursuivis et fusillés en détail par les paysans, ou mourants de faim. Si toutes les victoires des puissances pouvaient mener à une paix! Mais j'en doute. Elles veulent punir des régicides, venger un roi. Le bien n'est rien à leurs yeux comparé à la vengeance. »

Ni l'odieux ni le ridicule des divers partis n'échappait, comme on le voit, à Benjamin Constant. Il n'avait aucune peine à éviter les extrêmes, mais il lui était bien plus difficile de tracer sa propre ligne de conduite. Il paraît pencher vers la ligue girondine, et il cherche à se représenter une république possible sans la terreur. Les restaurations lui répugnent, qu'elles viennent de Mallet ou de Ferrand. Cependant, au milieu de ses études politiques, il est sur le point de se trouver de nouveau sans asile. Il voudrait retourner de Lausanne à Neuchâtel, mais il n'ose, parce que ce dernier pays pourrait bien se trouver compromis dans la guerre entre la Prusse et la république française. « D'après mes liens de cour (écrit-il à la fin de 1793) je ne puis retourner à Neuchâtel, et cette affaire m'inquiète plus qu'elle ne semble vous inquiéter. Il y a déjà plus d'un an que les Français ont eu l'idée d'attaquer cette principauté. Quelqu'un qui est très au courant m'a dit qu'on ne les en avait dissuadés qu'en leur faisant croire que les Neuchâtelois étaient Suisses. Or ce n'est pas. Vous n'envoyez point de représentants à la diète. Donc les Français, qui ont appris qu'on leur en a imposé, pourraient bien ne vous plus regarder que comme un domaine prussien. Je sais bien que cela ne nous vaudrait pas encore la guerre, car je suis convaincu que les Suisses vous laisseraient prendre et ils n'auraient pas tort. Mais pour moi, qui vous ai dans ce pays, ce serait une petite consolation que d'être personnellement épargné quand vous souffririez, et je fais sincèrement des vœux pour que Messieurs les sans-culottes soient tellement frottés qu'ils n'aient pas le temps de penser à vous. Ceci est une nouvelle raison pour ne rien laisser sous mon nom à Neuchâtel, et je prie instamment Mr. de Charrière de joindre ma bi-

bliothèque à la sienne. Ce sera un moyen de doubler le nombre de ses volumes. A propos de cela, dites-lui bien que je suis très-piqué qu'il juge ma bibliothèque d'après quelques vieux bouquins des derniers siècles. J'ai tous les ouvrages que je lui ai entendu désirer, ainsi qu'à vous, l'Encyclopédie, l'Histoire générale des voyages, les Cérémonies religieuses, la Grande histoire universelle, par une société de gens de lettres anglais, les Mémoires pour servir à l'Histoire de France, enfin mille bons livres que l'*ignorant* Mr. de Charrière sera très-bien tenté d'honorer d'un coup d'œil[1]. Si mon menuisier de Colombier n'arrange pas mes armoires de manière à ce que je puisse mettre les *in-folio* en bas, je lui mettrai à lui, au lieu de le payer, la tête en bas et les pieds en haut.

« Je griffone toujours beaucoup. J'ai pris une partie de mon grand ouvrage et je me suis mis à en faire un traité à part. Le tout est trop vaste, et j'ai beau chercher à y mettre de l'ordre, le fil naturel des idées, ce *lucidus ordo* d'Horace, m'échappe toujours. Je crois bien m'entendre, mais je ne crois pas que mon lecteur se donnât la peine de me suivre. Je dis *mon lecteur !* Comme s'il y en avait dans ce moment! Enfin je m'en crée comme avant mon mariage je me créais une femme. Je n'ai pas eu le courage d'achever un dialogue commencé entre Louis XVI, Brissot et Marat. Les hommes de France m'affligent et me stupéfient. Cependant je le regrette ; le cadre était bon. C'était d'abord Brissot qui représentait à Louis que c'étaient l'ineptie et les tracasseries de la cour, ces mauvaises

[1] Les livres ont leurs destinées de siècle en siècle. Aujourd'hui les ouvrages énumérés par Benjamin Constant figurent dans la classe des bouquins ou à peu près, et l'on paie au poids de l'or les vieux volumes des siècles antérieurs au siècle de l'Encyclopédie.



intentions vacillantes, cette envie faible et sans moyens de faire une contre-révolution, et les fureurs extravagantes des émigrés qui avaient fait les révolutionnaires et leurs premiers crimes; que depuis la conduite insensée des puissances, les mauvais traitements faits aux villes prises, les vengeances indistinctement annoncées à tous les partis non aristocrates, l'emprisonnement de Lafayette avaient fanatisé le peuple et faisaient tout le mal actuel, parce que les Français voyaient qu'on les punirait également s'ils s'en tenaient à leurs crimes passés, ou s'ils accumulaient crimes sur crimes; qu'ainsi par le sang et les horreurs ils avaient tout à gagner et rien à perdre. C'était ensuite Marat qui se moquait de ce que Brissot avait pu croire qu'on dirigeait le peuple comme on l'excitait, de ce qu'il n'avait pas cru que les moyens qu'il employait seraient employés contre lui; « que le peuple est un rocher qu'on peut faire rouler, mais qu'il faut toujours courir devant ce rocher sous peine d'être écrasé; » que le seul homme qui eût bien connu la révolution, c'était lui, Marat, etc. Mais comment voulez-vous qu'on écrive au milieu de têtes qui roulent. La pauvre Olympe de Gouges m'a fait un moment de peine. Je dis un moment, parce qu'on n'a pas le temps de plaindre à fond des victimes qui se succèdent si rapidement. Je me surprends dans les journaux cherchant les noms des exécutés avec curiosité. Deviendrais-je féroce comme les Français? Cela pourrait bien être. J'espère que non, pourtant. Avez-vous remarqué la réponse aux pétitionnaires qui demandaient la confiscation des biens de la Dubarry : « *Le tribunal révolutionnaire remplira votre but,* » avant que le procès soit même commencé. Adieu. »

Le caustique ami de Madame de Charrière ne tarde pas à se faire à Lausanne une foule d'ennemis. Il railla tout le

monde, à commencer par sa famille, comme il avait fait à Brunswick. Il ne ménagea pas non plus les émigrés, et afficha, par esprit de contradiction, des opinions jacobines qui n'étaient certes pas les siennes à en juger par sa correspondance. Persécuté par ses parents, il se décida à partir de nouveau pour ce Brunswick si détesté. Au moment de quitter la Suisse, il adresse ses adieux à Madame de Charrière.

« Bâle, ce 7 avril 1794.

« J'avais daté cette lettre pour mon cousin de Vilars, à qui je me proposais de répondre de Bâle, mais je ne puis écrire qu'à vous. Je n'en puis plus. Quelle faiblesse, quelle sottise, quelle extravagance à moi que tout ce voyage! Je vais là où on désire de ne pas me voir; je quitte le seul endroit où je sois heureux, et tout cela pour que des indifférents ne disent pas que j'ai été renvoyé. Non, jamais on ne fut si fou. Moi qui ne prône que l'indépendance, je me fais l'esclave d'une opinion à peine devinée.

« Je vais dévorer deux mois au moins de dégoûts pour que quelques voix que je n'entendrai pas ne disent pas: « Il a été chassé! » Je quitte tout ce qui m'est cher pour me précipiter au milieu de tout ce qui m'est odieux. C'est au qu'en dira-t-on seul que je me sacrifie, et vous, et tout le plaisir de mon existence! Le dernier été de ma vie, peut-être, je le perds sur les grands chemins et dans une cour pour prévenir le bavardage de quelques sots qui n'en bavarderont pas moins. Vous êtes la seule idée à laquelle je pusse m'arrêter. Dans ce désert où je vais vous serez mon seul espoir! Si je n'avais pas cette possibilité de repartir quand il me plaira, et de vous aller rejoindre, et d'oublier avec vous tous les féroces et stupides fous que je

vais trouver à grands frais à deux cents lieues de vous, je n'y tiendrais pas. Quelle étrange mobilité! Dans ce moment je suis aussi gai que j'étais triste en commençant. Je me vois à Brunswick, ennuyé comme la peste, prenant congé de toutes les altesses et autres, me mettant en chaise et trottant comme un jeune rat qui cherche à se donner carrière, et vous retrouvant. Ah! comme je les planterai-là s'ils m'ennuient! Le joli moment que celui où je quitterai ce sot séjour pour n'y retourner de longtemps. »

« Göttingue, ce 20 avril 1794.

« Pour retarder autant que possible le moment de mon arrivée à Brunswick, je passe mon temps à aller voir les professeurs qui sont plus intéressants que je ne pensais. Ils me questionnent tant qu'ils peuvent sur l'état de la France, et sont fâchés ou bien aises de ce que je leur dis, selon qu'ils sont ou aristocrates ou démocrates. Seulement je remarque que l'aristocratie ici est beaucoup plus tempérée par les lumières, et la démocratie modérée par l'intérêt. Je n'en ai vu qu'un bien enragé, et qui voulait l'anéantissement de la France. Voilà encore quinze Français de seize à quarante-cinq ans guillotinés. Je suis tout étonné de la mort de Camille Desmoulins et de Philippeaux. Robespierre frappe à droite et à gauche toutes les têtes proéminentes comme Tarquin les pavots. Je ne conçois pas qu'il trouve encore des instruments. En voilà plusieurs qu'il brise au moment même qu'il s'en sert. Les Polonais se soutiennent. Pour peu qu'ils aient quelques succès, les Turcs se joindront à eux. Les Hongrois aussi témoignent beaucoup de mécontentement.

« L'horizon du nord se couvre. Puisse l'orage, en écla-

tant, ramener la sérénité dans nos climats. L'Angleterre prend à sa solde les troupes de la Prusse. Quel surcroît de dettes, de taxes, de causes de révolutions, par conséquent! Trève de politique. J'en ai tant bavardé avec mes professeurs que je ne sais plus dire autre chose. Je viens d'avoir une belle peur. J'ai acheté un ouvrage sur la religion, et j'y ai trouvé en presque autant de termes deux ou trois des vérités ou opinions, car il faut être modeste, sur lesquelles repose mon ouvrage futur, et qui sont le résultat de dix années de travail constant et de méditations continuelles, comme vous savez. J'ai cru que par l'analogie des idées mon homme aurait tout découvert, que mon ouvrage était fait, et que cette base d'une gloire aussi étendue qu'impérissable, ce *monumentum œre perennius* était à néant..... Heureusement l'auteur allemand s'est renfermé dans des explications étymologiques, a planté là les conséquences de ses principes, a même négligé de prouver ceux-ci, ou d'énoncer ceux qui en sont inséparables. Enfin, grâces au ciel, l'ouvrage de l'Allemand ne vaut rien et ne peut se lire que par un homme infatigable et ardent, comme moi, qui réunit à l'amour de la gloire la suite du caractère et le courage de la patience. Comment vous portez-vous! Voilà qui est bien intéressant, et sur quoi je vous prie de me répondre le plus au long.»

On aime à voir Benjamin Constant se persifler ainsi lui-même comme il persifle les autres. Cela prouve au moins qu'il ne s'épargnait pas dans l'occasion, et que la tournure caustique de son esprit était une maladie réelle plutôt qu'une prédisposition à la méchanceté. Enfin, malgré les temps d'arrêt qu'il cherche à multiplier sur sa route, il est certain d'arriver à cet éternel Brunswick.

« Brunswick, ce 28 avril 1794.

« J'avais commencé ma lettre hier, mais elle était tellement remplie de suppositions qui se sont trouvées fausses, que je la déchire et vous en écris une autre! Je suis arrivé jeudi au soir; j'ai couru voir mon protecteur, Mr. de F., qui m'a tendrement, tristement, et timidement reçu, m'a insinué que l'accueil qu'on me ferait serait tout au moins *très-disgracieux*, etc., etc. Ma tête s'est un peu échauffée, et j'ai passé la nuit à faire des plans héroïquement ridicules. Le lendemain j'ai été chez le grand-maréchal le prévenir de mes craintes. Il a trouvé avec raison qu'il était assez fou de faire deux cents lieues pour tout perdre quand on pouvait tout garder en restant chez soi. Enfin j'ai été chez le duc, qui ne m'a pas reçu. Je lui ai écrit pour obtenir une audience. Il m'a fait venir, et comme je commençais mes pathétiques représentations, il m'a dit qu'on ne me reprochait rien, qu'il ne voulait pas entendre un mot sur cette affaire, etc. J'ai fini en disant que j'obéissais, que je me présenterais à la cour, mais qu'un mauvais accueil ramènerait toutes les scènes entre Mme de Constant et moi, et tout l'éclat à peine apaisé. Il a parlé d'autre chose, très-obligeamment de mon père, et nous nous sommes quittés. Je me suis fait annoncer partout. Tout le reste de l'Olympe m'a reçu parfaitement. Aujourd'hui j'ai été invité à la cour; ma femme y a paru, et s'est fait plus de tort que n'aurait pu lui en faire tout ce que j'aurais pu dire, par l'air effronté avec lequel elle tournait autour de moi en toussant, chantant, prenant du tabac, enfin voulant me narguer de toute manière. Je dîne demain chez Mr. de F., qui a perdu de sa timidité depuis cet accueil. Après quoi tout mon but est rempli, et je m'arrangerai pour repartir.

Si je repars tout de suite, ce dont on a grande envie, je m'arrangerai pour aller à Hambourg, voir en même temps la ville la plus commerçante et la plus libre d'opinion de toute l'Allemagne. De là, où je passerai un mois, vous devinez bien quelle route je prendrai, à moins que mes accidents physiques, que le voyage a ramenés, ne me forcent à prendre des eaux minérales comme me le conseillent tous les médecins. »

« J'ai vu la veuve de Mauvillon, qui est une charmante femme. Elle m'a écrit en deux heures la vie de son mari avec une netteté, une finesse, des nuances, une profondeur, une modestie dans ce qu'elle a été obligée de dire d'elle-même, qui m'ont fait voir que cet ami ne m'avait point exagéré son bonheur. Je me mettrai incessamment à cette biographie. Mais j'apprends qu'on veut renforcer à Berlin les lois contre la presse. Le grand Frédéric a dit : « Il faut que les auteurs apprennent à penser et à parler autrement. » Les gens de lettres d'ici sont aimables. Ils ont tous abandonné Mauvillon pendant sa maladie. Pas un de ceux qui jadis étaient ses plus intimes amis n'a fait demander de ses nouvelles. Ils ont au contraire affecté de se réjouir, ou du moins de ne pas se soucier de sa mort, de peur d'être suspects. Mauvillon a donné une leçon à son fils la veille de sa mort, et corrigé ensuite son dernier ouvrage. Il est mort avec une gaîté et un courage rares. Il avait résolu d'épargner ce spectacle à sa femme, et lui écrivait toujours de Hambourg qu'il se portait très-bien. Elle fut instruite de son état par un tiers, arriva, le trouva assis, travaillant, serein, causa avec lui plusieurs heures, et commençait à croire qu'on l'avait alarmée mal à propos, lorsque le soir elle vit qu'il était enflé jusqu'à la ceinture de manière à ne pouvoir remuer. Pour cette fois, il faut

finir ; je vais relire votre lettre qui m'a fait tant de bien. »

C'est dans ce même été de 1794 que Benjamin Constant, rompant définitivement avec cette condition de domesticité princière qui lui était devenue insupportable, jeta sa clef de chambellan, et revint à Lausanne pour vivre libre et indépendant, sans projets bien arrêtés pour l'avenir, mais hésitant entre l'Amérique et la France, avec laquelle il commençait à se réconcilier. « La politique française, écrivait-il agréablement à Mme de Charrière, s'adoucit d'une manière étonnante (lettre du 14 octobre 1794). Je suis devenu tout à fait Talliéniste, et c'est avec plaisir que je vois le parti modéré prendre un ascendant décidé sur les Jacobins. Dubois-Crancé, en promettant la paix dans un mois, si l'unanimité pouvait se rétablir dans l'assemblée, et Bourdon de l'Oise, en appelant la noblesse une classe malheureuse et opprimée qui a eu des torts, mais qui doit s'attacher à la république, oublier ses ressentiments, reprendre de l'énergie, m'ont fait une impression beaucoup plus douce que je ne l'aurais attendu d'un démocrate défiant et féroce, tel que je me piquais de l'être. Je sens que je me modérantise, et il faudra que vous me proposiez une petite contre-révolution pour me remettre à la hauteur des principes..... »

« Si la paix se fait comme je le parie, et que la république tienne, comme je le désire, je ne sais si mon voyage de Hambourg se réalisera, et si je n'irai pas voir les nouveaux républicains,

« Ce peuple de héros et ce sénat de sages ! »

Nous le trouvons en effet quelque temps après à moitié chemin de Brunswick à Paris, à Lausanne, où il est revenu de nouveau dans l'automne de 1794, et d'où il écrit :

« On déraisonne ici sur les affaires de France dans une autre manière que dans l'endroit que je viens de quitter. Là c'est l'inconséquence et l'humeur qui aristocratisent; ici c'est l'orgueil qui aristocratise, et l'avarice qui démocratise. Or cette dernière est de beaucoup la plus forte, et si la peur des Français ne la déprimait pas un peu, je crois que pour être payés de nos rentes nous serions tout à fait jacobins. Mais l'idée d'être dépouillés de tout par le régime révolutionnaire, refroidit notre beau zèle, et de la sorte nous ne nous montrons que de sots poltrons et d'inconséquents avares. Le lac est le seul personnage qui m'intéresse ici. Je lui ai déjà rendu une visite, et il m'a parfaitement bien reçu. Cependant je lui ai trouvé un fond de dureté qui m'a fort déplu. Celui de Neuchâtel est plus uni, plus égal, et me convient beaucoup mieux. Voilà bien le plus sot jeu de mots qu'ait jamais écrit personne de ma famille, ce qui est beaucoup dire.

« Vous vous êtes trompée si vous avez cru que je doutais de la possibilité de la république sans un tyran à la Robespierre, et par conséquent avec la liberté. J'ai cru la compression, dans ce moment de crise, absolument nécessaire. Mais je pense que le moment n'est pas éloigné où la république ne sera que la liberté. Quant à ma tolérance ou à ce que vous appelez mon modérantisme, ce n'est absolument pas mépris pour des opinions contraires, mais c'est décision et inébranlabilité dans la mienne. Je suis comme un homme qui, obligé de passer par un très-mauvais chemin, fatigué d'entendre ses compagnons de voyage se récrier sur les pierres, la boue, les trous, les cahots, se boucherait les oreilles, et fixerait ses yeux sur la tour du village ou de la ville où il doit arriver. Aujourd'hui je peux bien raisonner, distinguer, hésiter, même en conversation,

mais mon opinion est faite, mon parti pris, et je me remets à ma place dès que la conversation a fini. »

C'est durant ce dernier séjour qu'il rencontre pour la première fois Mme de Staël, contre laquelle il avait de forts préjugés. Dans une lettre à Mme de Charrière, il ne se montre pas encore revenu de ses préventions :

« Mon voyage de Coppet a assez bien réussi. Je n'y ai pas trouvé Mme de Staël, mais l'ai rattrapée en route, me suis mis dans sa voiture, et ai fait le chemin de Nyon à Lausanne avec elle, ai soupé, déjeuné, dîné, soupé, puis encore déjeuné avec elle, de sorte que je l'ai bien vue et surtout entendue. Il me semble que vous la jugez un peu sévèrement. Je la crois très-active, très-imprudente, très-parlante, mais bonne, confiante, et se livrant de bonne foi. Une preuve qu'elle n'est pas uniquement une machine parlante, c'est le vif intérêt qu'elle prend à ceux qu'elle a connus et qui souffrent. Elle vient de réussir, après trois tentatives coûteuses et inutiles, à sauver des prisons et à faire sortir de France une femme, son ennemie pendant qu'elle était à Paris, et qui avait pris à tâche de faire éclater sa haine pour elle de toutes les manières. C'est là plus que du parlage. Je crois que son activité est un besoin autant et plus qu'un mérite. Mais elle l'emploie à faire du bien. Je la crois donc plus que Molé, et je ne suis pas convaincu qu'il n'y ait pas de réalité. Ce que vous dites de ses ridicules est vrai. Elle cite les grands comme une parvenue de hier, et, comme vous dites, la société de Paris comme une provinciale. Mais je ne pense pas qu'elle se pique d'esprit. Elle sait qu'elle en a beaucoup, et elle a un grand besoin de se livrer, de parler, de ne connaître ni bornes ni prudence. C'est peut-être là la source de ce que vous lui reprochez, si tant est que le reproche soit fondé. Elle

loue trop les gens parce qu'elle veut leur plaire pour se livrer à eux sans réserve. Quand ils n'y sont plus, elle revient naturellement sur ses pas. On ne peut pas appeler cela positivement une perfidie. Je suis loin de penser à une liaison, parce qu'elle est trop entourée, trop agissante, trop absorbée. Mais c'est la connaissance la plus intéressante que j'aie faite de longtemps. J'ai fait avec elle un grand dîner à Rolle chez Mr. Rolaz, avec des Genevois, entre lesquels était le professeur Mallet. Il est étonnant combien Mme de Staël et vous dites précisément les mêmes choses sur la politique, mot pour mot. La Quinzaine est défendue [1], Mme de Staël, trouvant un Bernois à Rolle, a beaucoup parlé contre ce journal, où elle est maltraitée, et a insisté sur la nécessité de le défendre. J'ai parlé vigoureusement du journal et pour la liberté illimitée de la presse, et elle ne m'en a point su mauvais gré, ce que je trouve joli. Au reste le journal était défendu sans que nous le sussions, depuis le dernier numéro, ainsi ne l'en accusez pas. Voyez dans ceci, je vous prie, au moins autant sa tolérance envers moi qui lui résiste en plein dîner, sur une chose qui offensait son amour-propre et exposait sa tranquillité, que son intolérance d'intention envers la Quinzaine.

« Vous savez déjà la contre-révolution genevoise, et qu'on est occupé à fusiller les fusilleurs. Cela ne rend pas la vie à leurs victimes. »

Ce qu'il y a encore de restrictif et de peu bienveillant dans cette première lettre, se trouve corrigé trois semaines après par une autre lettre qui contient un éloge sans réserve, et qui exprime admirablement l'impression qu'o-

[1] La *Quinzaine* était un journal politique rédigé à Lausanne dans le sens républicain, par Mr. Cassat, dès lors juge d'appel dans le Canton de Vaud.



péra sur Benjamin Constant l'approche de Mme de Staël :

« Il m'est impossible d'être aussi complaisant que vous sur le chapitre de Mme de Staël. Je ne puis trouver malaisé de lui *jeter*, comme vous dites, quelques éloges. Au contraire, depuis que je la connais mieux, je trouve une grande difficulté à ne pas me répandre sans cesse en éloges, et à ne pas donner à tous ceux à qui je parle le spectacle de mon intérêt et de mon admiration. J'ai rarement vu une réunion pareille de qualités attrayantes et étonnantes, autant de brillant et de justesse, une bienveillance aussi expansive et aussi cultivée, autant de générosité, une politesse aussi douce et aussi soutenue dans le monde, tant de charme, de simplicité, d'abandon, dans la société intime. C'est la seconde femme que j'ai trouvée qui m'aurait pu tenir lieu de tout l'univers, qui aurait pu être à elle seule un monde pour moi. Vous savez quelle a été la première. Mme de Staël a infiniment plus d'esprit dans la conversation intime que dans le monde ; elle sait parfaitement écouter, ce que ni vous ni moi ne pensions ; elle sent l'esprit des autres avec autant de plaisir que le sien ; elle fait valoir ceux qu'elle aime avec une attention ingénieuse et constante, qui prouve autant de bonté que d'esprit. Enfin c'est un être à part, un être supérieur tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle, et tel que ceux qui l'approchent, le connaissent et sont ses amis, doivent ne pas exiger d'autre bonheur. »

On voit combien le ton de cette lettre est différent du ton des précédentes. Il s'est opéré en ce moment chez Benjamin Constant une conversion totale, efficace. Il entre dans une nouvelle sphère. Il trouve dans ses expressions la dignité, l'élévation qui manquaient jusqu'ici à sa correspondance. La médisance, l'ironie, le scepticisme, l'incré-

dulité et l'épicuréisme font place à l'admiration et à l'enthousiasme.

Tel est l'heureux ascendant du génie. Dès ce jour Benjamin Constant travailla à modifier ses opinions, à redevenir plus jeune dans sa manière de penser et d'exprimer ses sentiments. Il chercha à ressaisir la confiance, la foi qui lui avaient manqué jusqu'alors. Il s'attacha à se faire par ses écrits une position et un nom dans le monde politique, et ses premières publications, qui datent de l'année 1795, nous offrent la preuve de ce travail intérieur. C'est le moment de cesser le dépouillement de cette correspondance, bien qu'elle se continue encore durant plusieurs années, et qu'elle n'ait jamais été totalement interrompue jusqu'à la mort de Mme de Charrière (en 1805). La vie politique ou extérieure de Benjamin Constant, qui commence précisément au début de sa liaison avec Mme de Staël, est suffisamment connue, et nous croyons avoir assez fait connaître la vie intérieure de ce personnage célèbre. Nous terminons en transcrivant le dernier billet qu'il adressait à son ancienne amie la veille de son départ pour la France (le 26 mars 1796). C'est comme un dernier cri de sa conscience : « Adieu, vous qui avez embelli huit ans de ma vie, vous que je ne puis, malgré une triste expérience, imaginer contrainte et dissimulante, vous que je sais apprécier mieux que personne ne vous appréciera jamais. Adieu, adieu. »

Eusèbe-H. GAULLIEUR.

Les Sociétés secrètes de l'Allemagne et de la Suisse.

III

La Jeune Allemagne.

I.

A cette époque de troubles et d'agitations qui suivit les guerres de l'indépendance, et lorsque les sociétés secrètes de l'Allemagne commençaient à jeter le masque, le célèbre historien Niebuhr consulté sur les mesures à prendre, répondit: « J'ignore s'il s'est formé chez les jeunes gens quelque conspiration; je sais seulement qu'il existe des fanatiques d'une secte politique plus dangereuse qu'une conspiration, parce qu'on ne peut arracher ses racines qu'en travaillant profondément le sol. De nos jours, les esprits se sont *ensauvagés* (verwildert), et Dieu sait quels secours pourraient nous sauver! Une persécution réussirait avec eux aussi peu qu'avec une secte religieuse. » Niebuhr avait raison de son temps, et nous avons montré comment toutes les répressions gouvernementales étaient venues se briser contre l'opiniâtre enthousiasme de ces jeunes sectaires: de nos jours, les événements qui se succèdent avec une rapidité presque effrayante, confirment ces tristes prévisions. Nous sommes semblables à ce rameur dont parle Virgile: en vain nous raidissons nos bras contre le courant, le fleuve se gonfle, mugit, et la barque séculaire qui porte l'ordre social refuse tout à coup d'obéir, et s'élance au milieu des tempêtes sous un ciel inconnu.

Il y eut cependant quelques années d'espoir : l'orage parut conjuré, et les manifestations enfin énergiques des gouvernements de la Suisse promettaient à la nouvelle génération une atmosphère politique plus calme, et le respect si soudainement ébranlé des lois humaines : il n'était pas encore question des lois divines. Mais les racines de l'arbre renversé étaient toujours intactes : au lieu de suivre le conseil de Niebuhr, et de labourer profondément le sol qui les cachait, on les laissa paisiblement opérer leur travail souterrain ; et, quand la foule des insouciants levait les épaules et riait des dangers sociaux, on vit tout à coup ces vieilles racines pousser de partout de nouveaux rejetons, plus vigoureux peut-être et bien plus redoutables à coup sûr, que ce républicanisme allemand aux prétentions si modestes aujourd'hui et en apparence si rapidement étouffées.

Ce républicanisme, en effet, nous l'avons déjà dit, acceptait, comme base de ses doctrines, les grands principes de Dieu, de la famille et de la propriété. Il n'attaquait que l'ordre politique, persuadé qu'avec la liberté fondée sur la consécration populaire, les problèmes sociaux se résoudraient d'eux-mêmes, sous la surveillance, mais sans la main de l'Etat. Ce n'était qu'après de vaines tentatives, et vers la fin de sa carrière, qu'il s'était allié, mais avec une certaine répugnance, aux classes inférieures de la société : au fond sa maxime politique aurait pu se traduire, comme celle des doctrinaires, par ces paroles célèbres : « Tout pour le peuple, mais sans le peuple. » L'aristocratie de l'intelligence ne signera pas de longtemps son abdication.

Malheureusement pour les conspirateurs comme pour les doctrinaires, cet axiome était faux, et les événements ne l'ont que trop prouvé. Les républicains de la Burschenschaft avaient voulu fonder leur république sans le peuple, et le

peuple, à peu près partout sourd à leurs appels, les laissa condamner, traîner en prison, exiler, sans paraître se soucier du sort de ses bienfaiteurs. Cette première leçon fut suffisamment sévère pour n'être pas perdue : de plus, les penseurs du parti avaient facilement compris que les libertés politiques intéressent en somme assez peu les ouvriers qui gagnent leur pain à la sueur de leurs fronts, et que les appétits matériels devaient être de prise bien autrement facile que le plaisir d'humilier l'aristocratie ou d'élever un chef à quelque rang suprême. Mais il restait une difficulté : le christianisme vivait encore, et tous les pays offraient un arsenal de lois pénales destinées à contenir l'essor de ces appétits. Ils ne devenaient donc abordables que lorsqu'on aurait renversé ces antiques barrières dans lesquelles les circonscrivaient la Religion et la Loi : la société était comme une forteresse imprenable jusqu'alors, dont il fallait recommencer le siége, en l'attaquant avec de nouvelles machines, et par un côté beaucoup trop négligé. Les assaillants avaient sans doute des intelligences dans la place : mais cela seul ne suffisait pas. Un assaut était impossible. On prépara donc les batteries, et l'un des journaux les plus habilement rédigés de cette époque, les *Archives de Halle* (1838), organe de la jeune école hégélienne, se chargèrent d'ouvrir le feu.

Une entreprise aussi périlleuse réclamait, on le comprend, une extrême prudence. Il fallait, avant tout, ménager les vieux républicains qui combattaient depuis vingt ans, tandis qu'on devait satisfaire à l'ardente impatience des hommes de l'avenir, en leur ouvrant un nouvel horizon. A cet effet, les philosophes de Halle imitèrent, avec infiniment d'habileté, leurs devanciers des temps anciens. Il y eut en quelque sorte deux enseignements : dans les chaires

de l'université et surtout dans le journal, la nouvelle école restait purement spéculative; et c'est ainsi que, sans paraître descendre à la vulgaire pratique, elle remettait peu à peu en question, avec un grand appareil philosophique, les vieilles bases de la société. Que pouvaient dire à cela les gouvernants? on discutait dans les nuages, et la curieuse et idéale Allemagne n'en était pas à ses premiers essais de métaphysique. Mais au-dessous s'organisait l'enseignement *ésotérique* : une jeune imagination s'enthousiasmait-elle de ces brillants systèmes, et réclamait-elle un champ pour son action, cette vulgaire pratique lui était aussitôt offerte : ses maîtres l'éloignaient des autres études qui pouvaient l'attirer, et la concentraient impitoyablement sur ces théories, momies d'Egypte, qu'il fallait une fois enfin arracher aux bandelettes qui les liaient pieds et poings, et lancer dans le monde qu'elles allaient renouveler. La *pensée devenue chair!* (die Fleischwerdung des Gedankens) voilà la seule chance de salut qui restât à la société, et cette transformation devait être poursuivie par toutes les voies, quelles qu'elles fussent. La fin ne sanctifiait-elle pas les moyens? Mais avant tout c'était au peuple qu'il fallait s'adresser : la première chance de succès était d'agiter violemment ces masses jusqu'alors presque impénétrables aux efforts de la pensée : dès lors deux conditions devenaient nécessaires : présenter ces théories transcendantes sous une forme accessible aux intelligences les plus vulgaires : trouver un pays qui se prêtât à l'essai que l'on voulait tenter. Les disciples de Ruge, le chef de la jeune école hégélienne, et surtout Feuerbach, se chargèrent de ce premier apostolat, et la Suisse, comme toujours, fut choisie comme champ d'expérimentation.

II.

Le christianisme reçut les premiers coups, car il fallait à tout prix débarrasser les masses de leurs vieilles idoles; une multitude de petits pamphlets impies entra rapidement dans la circulation, et Feuerbach systématisa la nouvelle doctrine dans sa «Religion de l'Avenir.» L'école de Strauss et de Bruno Bauer préparait du reste soigneusement le champ où la Jeune Allemagne se proposait de recueillir ces splendides moissons. L'influence du livre de Feuerbach fut rapide et décisive: «Vous savez, écrivait l'un des principaux agitateurs de la Suisse française (8 octobre 1844), *quelle* incroyable action la Religion de l'Avenir a exercée sur nos sociétés. Tous sans exception désirent posséder ce livre qui n'a pas encore son égal: mais 12 batz (1 fr. 80 c.) c'est trop cher, et nos gens doivent se contenter de l'exemplaire de la bibliothèque. Des écrits de cette trempe devraient être lus et toujours relus pour devenir utiles.» C'est ainsi que la « Religion de l'Avenir » devint l'Evangile de la nouvelle société, et fut à la Jeune Allemagne son Contrat Social ou ses Paroles d'un Croyant. Il n'est donc pas inutile d'en extraire la quintessence, et de la faire passer rapidement sous les yeux de nos lecteurs [1].

Selon Feuerbach, toute espèce de religion, le christianisme comme l'idolâtrie des noirs, n'est qu'un produit de l'imagination et de l'esprit, une vapeur qui s'élève dans notre cerveau, à laquelle trompés par une illusion d'optique nous donnons une valeur objective. De là ce petit dialogue par lequel s'ouvre la « Religion de l'Avenir. »

[1] Voyez particulièrement *Die geheimen deutschen Verbindungen in der Schweiz seit* 1833. Basel, 1847, pag. 57 et suivantes.

D. Qu'est-ce donc que la religion a affaire avec le progrès ?

R. *Rien* et *tout*. *Rien*, parce qu'elle méprise le progrès sur cette terre. *Tout* parce qu'elle nous arrête dans le progrès.

D. De quelle manière la religion nous arrête-t-elle dans le progrès ?

R. C'est en son nom que les hommes du recul prêchent au peuple la soumission et l'obéissance de l'esclave, ce qui est contraire à la destinée de l'homme.

Il en résulte que les pensées fondamentales de cette secte peuvent se résumer en celles-ci :

« Le christianisme n'est qu'une tentative erronée pour satisfaire l'aspiration de l'homme vers le bonheur, bonheur qu'il place dans un autre monde, mais qui n'existe que dans son imagination. Notre époque, plus mûre que l'époque chrétienne, demande aussi une autre direction, celle de *l'homme par lui-même.*

« L'homme seul est notre Dieu, notre père, notre juge, notre sauveur, notre vraie patrie, le but de toute notre vie et de tous nos efforts ! Point de salut hors de l'homme !

« Voulez-vous assurer à la société une paix durable ? Simplifiez avant tout la conscience du peuple. Cette paix, vous ne l'établirez que si vous éloignez prudemment et peu à peu le christianisme de la conscience du peuple.

« La mission de notre époque est de faire des chrétiens des hommes, et des hommes des citoyens : quiconque se refuse à la partager avec nous est notre ennemi. »

Tels furent posés, par Feuerbach, les fondements sur lesquels eurent à bâtir les architectes du nouvel édifice. Voici maintenant en quels termes W. Marr, l'un de ses

disciples les plus fervents, les développa dans ses «Feuilles du temps présent pour la vie sociale » [1] :

« Il faut montrer au peuple quelle place ignoble est faite à l'homme : ...... il faut montrer au peuple combien toute notre organisation sociale est faussée dans ses fondements.

« De l'*homme social* on ne sait rien encore : on ne connaît qu'une *bête sociale*. On se laisse apprivoiser et dompter, et l'on perd toute faculté de vouloir par soi-même. Mais par le lion du désert ! l'homme doit redevenir une seconde fois sauvage s'il veut être quelque chose. Qu'il bondisse donc hors de la cage de la ménagerie dans laquelle on le promène comme un prodige de douceur. Nos courageux dompteurs de bêtes placent tranquillement leur tête dans la gueule de l'animal, car ils savent qu'il ne mord pas encore. *Mais si un jour il vient à mordre !*

« Quand un peuple a jeté les pantoufles de l'enfant et a pris la force de parler, il est permis d'espérer qu'il connaîtra bientôt l'usage de ses mains. Puissent les Allemands apprendre sans tarder à quoi servent les poings !

« Où sont donc les fruits de tous les efforts de votre long libéralisme? Ah ! quel vaste ennui vous nous inspirez ! — Mr. Tschech [2], cet homme héroïque, a bien essayé d'apporter quelque changement dans cette monotonie : mais sa tentative aussi n'a *malheureusement* (leider) point eu de résultat, et nous n'avons plus que le vieux refrain :

[1] Publiées à Lausanne en allemand (Blätter der Gegenwart für sociales Leben) en 1844 et 1845. — Du reste Marr, pour obvier à la cherté du livre de Feuerbach, en a publié une édition populaire à 2 1/2 batz (35 cent.) à Lausanne en 1844.

[2] L'assassin du roi de Prusse. Ceci s'adresse aux vieux libéraux.

Pour Dieu ! donnez-nous un homme,
Un meurtrier sanglant, colossal :
Votre lourde vertu m'assomme
Et je m'endors en plein moral.

« Vous tous, jeunes Allemands au cœur noble, qui rêvez encore aux leçons de vos grand'-mamans et de vos ministres, vous qui laissez énerver votre ardeur au fantôme d'une Providence menant à votre sens les hommes comme les marionnettes d'un théâtre, songez que c'est en *vous* que gît la force d'imprimer une autre direction à ce monde corrompu, que c'est *vous* qui pouvez renverser l'échafaudage de mensonges et de tromperies de notre organisation sociale.

« Et vous, misérables et affamés prolétaires que l'on écrase, pourquoi vos murmures et vos plaintes incessantes, et vos prières et votre lâcheté? Pourquoi ne pas vous persuader que *vous*, le jour où vous le voudrez, vous serez les puissants, que vous êtes l'indomptable majorité, que vous êtes les *masses*.

« Et vous, riches et grands de la terre, un regard autour de vous et reprenez votre bon sens, avant qu'il soit trop tard : ne savez-vous pas que la vengeance du peuple, enfin réveillé, sera terrible, sanglante...... mais vous ne voulez pas écouter. Puisse donc la chaîne que vous vous êtes forgée entourer vos membres et vous étrangler vous et tous les bourreaux de l'humanité !

« Quand les mots d'Etat, d'église et de propriété seront tombés, alors ayons foi en un meilleur avenir. Jusque-là que le glaive ne reste pas dans le fourreau, et que la paix n'habite dans le cœur d'aucun homme.

« Tel maître, telle œuvre. Le respect de la propriété est inspiré par des gendarmes et des mouchards : il en est de

même du respect de Dieu. Qu'importe que les gendarmes aient un habit bleu ou une robe noire!

« La vieille société tombera, mais non d'une manière pacifique. Ce temps viendra sitôt que l'homme prendra sur lui de briser les chaînes qui entravent son énergie. Ah! ne demandez pas à celui qui est né et qui a grandi dans une prison l'action d'un homme libre avant que sa prison lui soit ouverte. Et qu'est-ce que notre société, sinon la prison où l'humanité s'est cloîtrée de ses mains? Vous m'avez compris. Il faut un combat. N'oubliez pas que *vous avez le droit si vous savez le prendre.*

« La véritable liberté ne commence qu'avec l'athéisme.

« Voulez-vous être les seuls aveugles, quand le monde autour de nous ouvre les yeux et comprend enfin que jésuitisme, catholicisme et protestantisme diffèrent sans doute de formes et de cérémonies, mais n'ont au fond que le même principe et que le même but, celui de former l'homme pour un monde par delà celui-ci: or ce sont ces principes que nous venons combattre, soldats au service de l'humanité pour le monde où nous sommes.»

Voilà la théorie; voyons maintenant l'histoire et ses détails intimes: les publications de la Jeune Allemagne ellemême, et les papiers saisis par les polices suisses vont nous servir de guides[1].

[1] Voyez surtout l'ouvrage cité plus haut, page 298. — Rapport général sur la propagande suisse, Neuchâtel, 1845. — [C'est à la Chaud-de-Fonds que furent saisis les premiers papiers de la Jeune Allemagne, et le gouvernement de Neuchâtel annonça comme *une nouvelle* l'existence de cette société: elle était connue depuis cinq ans à Genève.] — Das Junge Deutschland in der Schweiz, von W. Marr, Leipzig, 1846. — Et les publications communistes dont nous parlerons dans un dernier article.

III.

Lorsque les ouvriers allemands entreprennent ces longs voyages qui les conduisent souvent aux extrémités de l'Europe, ils suivent une route presque aussi certaine que celle des oiseaux dans leurs migrations. Ils pénètrent en Suisse par Bâle ou Schaffhouse, descendent vers le sud sur Berne ou Zurich, puis, attirés par les pays de langue française, ils arrivent à Lausanne et à Genève où les métiers inférieurs (cordonniers, tailleurs, barbiers, serruriers, couteliers, corroyeurs, selliers) sont surtout exercés par leurs compatriotes. Les nouveaux arrivants sont donc tentés de se fixer plus longtemps dans ces deux villes, et ce n'est, en effet, qu'après avoir appris les termes usuels de notre langue qu'ils prennent le chemin de la France méridionale, puis se dirigent sur Paris et rentrent en Allemagne par Strasbourg ou Bruxelles. Lausanne, les petites villes du Canton de Vaud et Genève offraient donc un champ d'action assez vaste pour y jeter, à l'ombre de gouvernements trop amis de la liberté pour être énergiques, les premières semences des doctrines que nous venons d'esquisser. Ce fut aussi sur ce point que se rencontrèrent les trois principaux agitateurs de la Suisse française, Marr, Döleke et Julius Standau.

W. Marr (que ses familiers surnommaient Robespierre) est le fils d'un comédien : après avoir, à ce qu'il paraît, exercé l'état de son père et mené une vie assez vagabonde, il devint commis-voyageur : il doit à ces deux métiers une élocution facile, l'art d'embrouiller les questions et d'en imposer, par le flux de ses paroles, aux bonnes âmes qu'il s'était chargé de diriger ; du reste, sceptique et ricaneur de la plus mauvaise espèce, disciple de Méphistophélès encore

plus que de Halle. — *Döleke*, au dire de Marr son intime, a mené, étant étudiant à Kiel, la vie la plus désordonnée (admirable préparation au rôle de réformateur), et depuis lors « il a eu toujours quelque gourme à jeter. » Les suites d'un duel le conduisirent en Angleterre, puis en France et de là à Genève : comme il sortait de l'université, c'était le pédagogue de la bande, mais il l'était seulement de ton, car, pour les manières, son même ami Marr est obligé d'avouer qu'il les avait un peu cyniques : la blouse avait ses respects, et porter un habit était à ses yeux le comble de la vanité. — Quant à Julius Standau, c'était un ouvrier serrurier (qui, du reste, avait fait de fort bonnes études au gymnase de Gotha), paisible, mais hypocrite nature, dont le métier, suivant Marr, consistait surtout à tirer de la bourbe (Dreck) le char que Döleke se plaisait à y conduire. Une place vint à se présenter, et il échangea l'enclume contre les fonctions de maître d'école. — Tels étaient les premiers pionniers du nouvel ordre social enfanté par les *Annales* de Halle, et dont Feuerbach était le grand-prêtre.

On commença modestement ; 1836 vivait encore dans tous les souvenirs, et l'on ne voulait point effaroucher prématurément la police, assez bonne personne du reste, de la Suisse française. Il fallut d'abord se contenter d'une société de lecture et de chant (Sing- und Leseverein) qui se réunissait irrégulièrement d'auberge en auberge, et qui ne comptait, en 1839, qu'une cinquantaine de membres. On s'y nourrissait de la Volkshalle (Magasin populaire), journal d'une violence extrême, rédigé par Wirth[1], et des poésies de Harro Harring ou de Fein, sous la protection

[1] L'un des deux grands agitateurs de l'Allemagne en 1832. (Voyez *Bibl. Univ.*, février 1848, p. 204.) Il s'est brûlé la cervelle, il y a quelques années, d'un coup de pistolet.

de Robespierre dont le portrait, unique ornement de son local, suivait la société dans ses pérégrinations.

Cependant des hommes, animés d'un esprit bien différent, cherchaient à contrebalancer les tendances de ces réunions : la même année (novembre 1839) vit fonder à Genève la *Société des jeunes industriels allemands*[1], qui compta bientôt 150 membres, et cet exemple fut suivi dans presque toutes les villes de la Suisse. Malheureusement on ne pouvait empêcher le premier club de se glisser dans cette nouvelle organisation; mais telle était l'influence des premiers directeurs, que la propagande politique et sociale s'y trouva paralysée, et que ces réunions allaient former, en se consolidant avec le temps, une de ces belles sociétés où la tolérance de tous ferme la porte aux discussions irritantes, et où des concitoyens ne se réunissent que pour s'instruire et s'éclairer entre eux.

Tout cela ne faisait pas le compte des chefs de la Jeune Allemagne : la suprême direction leur échappait; les ouvriers se prêtaient volontiers à ces nouvelles tendances, et quelques jours encore, et les fondateurs du club politique couraient grand risque d'être expulsés. Pour conjurer ce péril, ils commencèrent par réveiller l'élément socialiste, et ces absurdes discours que peuvent inspirer à chacun son imagination et le vin consommé, lorsqu'il ne s'agit que de vouer les tyrans de toutes les espèces à l'exécration populaire. De violentes discussions les suivirent : il y eut une première séparation de tous ceux qui cherchaient, après une journée de labeur, le repos et non les querelles du soir; puis on se débarrassa des Suisses qui gênaient les élans

[1] La manière dont le *Rapport général* de Neuchâtel (voyez p. 302) raconte l'origine de cette société est complétement erronée : nous le savons *de source certaine*.

de l'enthousiasme germain, et quand on fut de nouveau entre soi, on reprit l'œuvre dont on s'était laissé momentanément détourner.

Telle fut l'histoire de ces deux sociétés à Genève, histoire qui fut à peu près partout la même, et c'est ainsi que se constitua de nouveau « la Jeune Allemagne. » De sa nature elle était *secrète*; son but était la *propagande politique et athée.* Dans chaque ville, où se trouvait un certain nombre d'ouvriers, on cherchait à former une *famille*; puis, la famille organisée, on soufflait aux initiés la haine de l'ordre social pour les préparer à la révolution que l'on méditait. Le *bureau central* siégeait à Genève : il avait réglé quelques signes de reconnaissance; les jeunes Allemands se donnaient la main gauche en la secouant trois fois, portaient en voyage une feuille de lierre à leur chapeau, s'abordaient avec certains mots sacramentels, etc. : lorsqu'ils rentraient dans leur pays, ils devaient écrire au bureau central les nouvelles importantes à leur cause, et recommander les ouvriers voyageurs qu'ils croyaient dignes de l'initiation, le tout sous un nom de guerre pour dérouter les curieux de la police ou les traîtres, s'il s'en trouvait.

Lorsque les *familles* furent organisées dans la Suisse française, Standau, le chef du parti, résolut de leur imprimer une direction plus vigoureuse que celle du bureau central. La *ligue du Léman* se constitua sur le modèle de la Confédération suisse, et un vorort composé de délégués, et siégeant ordinairement à Lausanne, prit dès lors la direction des affaires. Cette organisation se fit, du reste, au grand jour dans la libre Genève, et son gouvernement, « si pesamment aristocratique, » ne vit rien dans ces règlements qu'il eût le *droit* d'arrêter. Marr s'arrête ici et fait cette réflexion

singulière que nous nous gardons bien d'envier à nos lecteurs : « Il me semble, dit-il, que les modernes aristocrates, lorsqu'ils sont au timon des affaires, ont un tact bien plus développé que les libéraux : sous le gouvernement des mômiers et des doctrinaires (*sic*), nous jouissions dans le Canton de Vaud d'une liberté sans limite : sous l'administration radicale de Druey, nous fûmes envoyés au diable (*jagte man uns zum Teufel*). Dans toute la Suisse, nos réunions ont été dissoutes à l'exception de..... Genève, l'aristocratique Genève [1] ! » Il paraît donc (et l'aveu, comme on le voit, ne sort pas d'une bouche suspecte) que notre *aristocratie* ne s'accommodait pas trop mal avec la liberté. Aussi la Jeune Allemagne en profita pour s'étendre : et en peu de temps elle eut pris pied à Genève, Nyon, Aubonne, Rolle, Morges, Lausanne, Vevey et Aigle, et d'étroites relations se nouèrent avec la Chaux-de-Fonds, Fribourg, Yverdon, Berne, Berthoud, Zurich, Winterthur, Lucerne, Coire, Bâle et Strasbourg.

On commençait à pressentir la force de ces sociétés. Une fête qu'elles célébrèrent à Nyon leur servit à se faire adopter dans le Canton de Vaud, et leurs tendances ne furent plus un mystère. Marr lisait, expliquait et popularisait la « Religion de l'Avenir » de Feuerbach, recommandait comme première base d'une bibliothèque le drame des « Jeunes filles allemandes » de Harro Harring, traduisait des épisodes de l'Histoire de Dix ans, de Louis Blanc, « pour réveiller le sentiment de la grandeur populaire dans l'âme des travailleurs, » faisait enfin des leçons sur la révolution de 93, ce premier chapitre de l'histoire de l'homme, le tout pour aider « à jeter le vieil Adam par la fenêtre. » La seule chose qui chagrinait ce bon Mr. Marr,

[1] Marr, Das Junge Deutschland, p. 106.

et sur laquelle il passait comme sur des charbons ardents, était la reconnaissance de *l'Etre suprême* par Robespierre: fin à la fois mesquine et déplorable! Mais si la manne intellectuelle était distribuée avec profusion, les forces matérielles faisaient souvent défaut. L'argent surtout tourmentait les meneurs: ils y voyaient, et bien d'autres avec eux, le nerf de toute guerre, et cependant ils avaient grand'peine à faire rentrer les plus minces contributions. De là, bien des lacunes dans leurs succès, et une foule de plans de commerce et surtout de librairie propagandiste, qui devaient rapporter des sommes considérables: mais il fallait un premier fond d'établissement; après avoir fait de splendides spéculations sur le papier, après avoir supputé à un florin près la somme de leurs gains, ils arrivaient au bout de leur mois pouvant à peine payer l'hôte et les lumières, et obligés de recourir à des emprunts humiliants [1]. Enfin, une société rivale qu'ils écrasaient du nom de *Pfaffenverein* (société de la prêtraille) ou d'*Ecole enfantine*, leur faisait à Lausanne même une rude concurrence, et de quelque part qu'ils se tournassent, ils se trouvaient toujours sur cet éternel lit d'épines de l'agitateur politique, lorsqu'ils avaient si souvent rêvé les roses du sybarite.

[1] Chose singulière: toutes les sociétés allemandes ont cherché dans l'imprimerie et dans la librairie des ressources indépendantes des contributions régulières, et toutes leurs entreprises ont ou failli ou fait perdre des sommes considérables à leurs actionnaires. La raison en est simple. Elles ne publiaient que des journaux, livres ou brochures prohibés en Allemagne, et quoique le débit en fût très-considérables, les rentrées ne s'effectuaient qu'avec la plus grande peine ou même ne s'effectuaient pas du tout. Les libraires consignataires n'inscrivant pas les envois et les ventes sur leurs livres, de peur de la police, il était impossible aux librairies des réfugiés de prouver juridiquement ces envois et ces ventes. D'ailleurs devant quels tribunaux auraient-elles porté leurs plaintes? De là leurs chutes successives.

Ces tourments auraient été peut-être supportables, si les sociétaires eussent répondu aux efforts de leurs directeurs. Le succès était lent, si nous en jugeons du moins par des lettres confidentielles livrées brutalement par la police à la publicité; *l'honnête Michel* mordait peu à l'athéisme, et il était au-dessous de la «Religion de l'Avenir.» Marr écrivait de Lausanne à Döleke : « Nos gars ne mettent aucun intérêt aux discussions. Doit-on traiter une de ces questions à l'ordre du jour, les voilà qui enfilent la porte ou se jettent sur les nouvelles de Zschokke, ou les Feuilles du Rhin..... Mort, mort, tout est mort, partout où l'on porte son regard; partout cette placidité d'âme de l'Allemand, que l'on s'en prend à douter de soi-même. » Döleke à son tour: « Que nous ne puissions recruter de fameux compagnons (*famösen Bursche*), c'est une misère! » Marr de son côté: « J'ai tenté de rendre ridicule le stupide germanisme de nos gens. Je suis trop dur et trop impatient avec eux.... Mais la placidité de Michel est la vraie pierre d'achoppement. Parti! c'est un parti que les drôles doivent prendre. Ne me prêche pas le support. C'est à s'arracher les cheveux de voir le peuple n'oser s'élever et s'élancer dans le domaine de l'idéalisme. » De plus, tous les ouvriers n'acceptaient pas indifféremment le joug : là, comme partout ailleurs, il se formait une aristocratie, mais une aristocratie raisonneuse, prenant le haut du pavé, et tenant à distance les humbles ouvriers tout suant de l'ardeur de la forge, ou courbés sur l'établi du tailleur: c'étaient les compositeurs, les lithographes, les relieurs, qui se permettaient de discuter et de contredire parfois leurs superbes pédagogues. Alors quelles paroles de dédain, quelles lèvres orgueilleuses, quel front plissé que celui de ces libérateurs de l'humanité souffrante : l'un d'entre eux daigne

promettre quelques leçons ; il entre un soir : « Etes-vous Mr. Reiz ? » lui demande-t-on. — Oui, je suis *Mr. le docteur Reiz* ! — Qu'on se figure cette sonore épithète de *Doctor* dans une bouche allemande ! Ces hommes et les simples ouvriers étaient bientôt antipathiques, et la société de Berne pouvait dire avec raison : « Nous manquons absolument de lutteurs vigoureux et d'hommes éclairés qui puissent nous donner des leçons instructives. Même à prix d'argent, nous n'avons pas trouvé jusqu'ici un maître qui pût nous convenir. » Enfin cette doctrine de l'athéisme et surtout ce mépris de la patrie allemande, n'étaient pas du goût de toutes les sociétés, et celle de Zurich écrivait assez durement à Marr : « Pour ce qui regarde la tendance de vos *feuilles* (celles du *Temps présent*), nous devons vous dire franchement que toutes vos insultes sur la bonhomie allemande (Deutschmichelthum), etc., n'atteindront pas le but que vous vous proposez, et nous vous demandons si jamais vous avez vu un journaliste ou un historien français cracher sur sa nation, comme vous, vous le faites ? » Quant à la morale de cette histoire, elle se trouve résumée dans ces quelques lignes de l'aubergiste des *Jeunes Allemands* à Genève : « Je dois vous dire bien franchement que c'est une triste besogne que d'être le concierge de votre société. Vous accordez crédit et confiance et vous êtes enfoncé ![1] »

Missionnaires et disciples se valaient bien, et les confessions de leurs lettres mettent à nu les honteuses passions auxquelles obéissaient leurs âmes. Si nous pouvions un instant oublier le respect dû à nos lecteurs, il ne serait pas inutile peut-être, quelque tristes que dussent être ces découvertes, de lever le rideau qui nous dérobe ce bouge,

[1] En 1843, le trésorier de la société de Genève décampa avec deux ou trois mille francs.

et d'y descendre avec eux. Mais comme les expressions nous feraient défaut, nous laisserons seulement entrevoir l'avenir que nous promettaient ces apôtres « aux vastes sentiments humanitaires » et « à la profonde et sérieuse morale. »

Döleke avait séduit une jeune fille de Berne et voulait l'épouser « pour se sauver, disait-il, avec elle. » Voici à ce sujet les théories de son ami Marr : « S. me dit que tu veux te marier, et cela avec ta vieille *passion* de Berne. Stupide ! Le droit est de vivre dans un hymen sauvage, mais un pareil hymen doit avoir un fondement moral : le respect doit précéder l'amour. Et maintenant, après t'être abaissé avec elle, avec une....., tu veux te relever avec une.....! Tu l'as dépravée, dis-tu, mais qui t'assure que ce sera par toi qu'elle se relèvera. Tu te sens assez fort pour commencer une nouvelle carrière, mais elle ?..... Malheur! lorsque l'athéisme devient un matérialisme mis en pratique, et qu'on ne lui donne pas pour base la gravité de la morale! » La gravité de la morale ! et c'est ce même réformateur, ce même prêcheur d'égalité qui écrit, à peu près à la même époque, à ce même ami Döleke : « Que j'aie aujourd'hui 100,000 fr., une petite femme, et me voilà débarrassé de mon hypocondrie ! Oui, je serai vraiment heureux le jour où, trépignant de bonheur, je pourrai mener grand train autour de moi ! » C'est ce même réformateur qui raconte dans les termes les plus cyniques ses aventures galantes avec les filles perdues de Zurich ! Quant à son ami Döleke, il était digne de lui servir de second : nous venons de dire ses succès dans la carrière de la morale ; il avait débuté par offrir au gouvernement badois de lui vendre le manuscrit d'un pamphlet ignoble, Gaspard Hauser [1], et tout en travaillant à ses brochures

[1] Dirigé contre la *légitimité* de la maison grand-ducale de Bade.

athées, il composait aussi de petits livres de piété et des légendes miraculeuses pour les catholiques de Zurzach. Il finit par enlever à son mari une jeune femme de Lausanne, et par passer avec elle en Algérie, où se lèvera peut-être quelque jour « l'aurore de l'humanité et de la gravité de la morale[1]. »

Heureusement cette sublime conscience, si audacieusement moquée par nos jeunes Allemands, reprenait, et plus souvent qu'ils ne l'auraient voulu, ses droits imprescriptibles. « J'ai dansé, il y a quelques jours, comme un insensé, écrivait Marr; je voulais m'étourdir, étouffer cette angoisse morale à laquelle je succombe; vains efforts; le mal n'en est que plus violent. » On recueillerait çà et là bon nombre de ces aveux; mais il vaut mieux finir ce lugubre sujet par la lettre qu'écrivait un de leurs disciples à Julius Standau (19 septembre 1840). Quelles doctrines que celles qui se substituent dans cette âme à sa noble et sainte ardeur religieuse! Cette ardeur l'anime encore, mais elle disparaîtra bientôt sous les froides railleries et les tristes subtilités de ses maîtres :

« Ma mère, ma mère si tendrement aimée, sa carrière terrestre est accomplie. Mon père et mes sœurs m'écrivent sur sa dernière heure : « Elle était assise dans son lit, les yeux fermés, et le mouvement seul de ses lèvres montrait qu'elle priait : c'était certainement pour toi. » Oui, je le sens plus profondément que jamais : on doit se revoir après la mort, et c'est pour cela que son dernier adieu était sans larmes, car nous ne nous séparions pas à toujours. J'ai sérieusement réfléchi, comme s'en moquaient ces matérialistes qui nient tout, à notre conversation : ce

[1] Die geheimen deutschen Verbindungen, p. 137.— Voyez aussi dans le *Rapport général*, etc., p. 22, la lettre de Döleke, n° 407.

devait être, disiez-vous, une bien misérable religion que celle qui n'excitant chez l'homme que son égoïsme, et ne lui promettant sa récompense qu'après sa mort, cherchait à le conduire au bien. Vous pouvez avoir raison. Cependant mes réflexions ont mis une limite aux débordements d'un esprit qui secouait ses chaînes, et maintenant il vous est impossible d'ébranler ma ferme conviction. Cette force infinie qui maintient l'univers, ces sentiments sacrés qu'inspirent une mère ou des sœurs, cette parenté des âmes, vous n'êtes pas de force pour les rompre.

« Elle repose en paix! puisse-t-elle toujours briller à mes yeux dans sa pure et noble nature, et m'apprendre à faire dans la cause la plus sainte [1] tous les sacrifices, même les plus douloureux. Non! cet appel s'il m'arrive je ne l'accueillerai pas avec des larmes sur mes joues, mais avec une bouche riante. Peut-être l'heure fatale sonnera-t-elle bientôt pour nous: puissent alors les soupirs de l'opprimé, les plaintes de l'innocent que l'on écrase dans la poussière endurcir notre poitrine et fortifier nos bras, et que l'infamie disparaisse enfin de cette terre! »

IV.

Nous n'insisterons pas sur les événements qui amenèrent la ruine de la Jeune Allemagne et l'expulsion de ses principaux meneurs. Elle avait franchi avec bonheur la révolution vaudoise de février 1845, et même, si l'on en croit W. Marr, le secours qu'elle avait apporté à l'émeute n'aurait pas été complétement inutile au succès. Marr, du moins, se vante d'avoir fait mettre le feu au signal, et d'avoir ainsi coupé la retraite aux radicaux. Mais arriva bientôt une

[1] La cause des peuples avec Marr, Döleke et consorts.

lutte plus sérieuse, et l'on sait les procédés extra-légaux dont le gouvernement vaudois jugea bon d'accompagner la dissolution des églises dissidentes : les journaux qui défendaient la cause vaincue en février s'étonnèrent aussitôt, et à juste titre, qu'on persécutât de la manière la plus brutale des chrétiens et des compatriotes, coupables, il est vrai, de se servir de cette glorieuse liberté, *reconquise* avec le bâton et l'émeute, et qu'on laissât prêcher impunément les doctrines que nous venons d'esquisser. Le contraste était en effet suffisant pour soulever l'indignation de tous les gens de cœur. La Jeune Allemagne cependant, entendant gronder l'orage, jurait ses grands dieux qu'elle abhorrait les communistes, et qu'elle n'avait jamais eu de rapport avec eux. Elle aurait même appelé, sans scrupule aucun, la foudre gouvernementale sur leurs têtes, pour se venger ainsi de la rude guerre que les Weitling et les Bekker lui avaient faite. C'était déjà, comme nous le verrons, la rivalité de Louis Blanc, de Cabet et de Proudhon. Mais les citations des journaux étaient trop positives, et le Conseil d'Etat vaudois impitoyablement pressé par *l'Indépendant, le Courrier Suisse, la Réformation au XIXe siècle*, ne pouvait reculer. Il s'était enferré en cassant les assemblées des pasteurs démissionnaires. Il fallut passer sous les fourches caudines, et rompre avec ces bons amis. Marr eut beau invoquer l'appui du préfet de Lausanne, celui même de Mr. Druey ; tous deux furent inexorables, et l'on vit alors sur la scène politique se reproduire en traits d'une moqueuse ressemblance les détails les plus piquants de l'admirable fable de Lafontaine : jusqu'au *loup quelque peu clerc*, tout s'y trouva, et le « haro sur le baudet » fut cette vertueuse lettre contre laquelle Marr essaya vainement de se débattre :

Le préfet du district de Lausanne à Mr. W. Marr, à Lausanne.

Lausanne, le 25 juillet 1845.

Monsieur,

Le ministère public (!) ayant appelé l'attention du Conseil d'Etat sur le journal intitulé : « *Blätter der Gegenwart für soziales Leben*, » dont vous êtes l'éditeur,

Vu que cette publication proclame hautement l'athéisme et devient ainsi un scandale pour le pays, vu d'ailleurs votre action sur les ouvriers allemands,

Le Conseil d'Etat a décidé votre renvoi du Canton de Vaud sous un bref délai....

Votre acte d'origine et votre passeport sont à la préfecture à votre disposition.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées,

A.-D. MEYSTRE, *préfet.*

Restait à Marr une dernière ressource, hélas ! bien précaire ; c'était un appel au peuple vaudois (l'âne de Lafontaine n'y avait pas songé) : sa brochure fut imprimée ; mais comme elle fut confisquée à la poste, toujours sans doute au nom de la liberté, il fut réduit à la publier à Leipsik, d'où probablement elle n'est guère arrivée à son adresse. Les gendarmes firent le reste, et Marr et ses amis gagnèrent la frontière suisse, où ils allèrent rejoindre ces républicains allemands qui viennent d'échouer, il y a trois mois, dans le grand duché de Bade. C'est là, autant du moins que nous le savons, que s'est arrêtée leur fortune. — Quant aux communistes qui se trouvaient mêlés à toutes ces criminelles tentatives, tantôt comme auxiliaires, tantôt comme ennemis, ils feront le sujet d'un dernier article.

J. A.

LA FILLE DU RÉGICIDE.

(Suite et fin.)

VI.

« Ma première jeunesse, Messieurs, s'est écoulée dans une demi-oisiveté au fond d'un château du Canton de Vaud, dont les tours grises se détachent du milieu des noyers. Cette antique construction s'est peu à peu dégagée des moyens de défense dont ses fondateurs l'avaient entourée. Les fossés, devenus inutiles, ont été changés en jardins et en vergers, et quand le troupeau de la ferme vient paître paisiblement au pied des murailles crénelées, on peut se rendre compte des changements qui se sont insensiblement opérés dans l'existence inquiète et turbulente des siècles passés. C'est là que vivait mon grand-père, entouré de sa belle-fille et de ses deux petits enfants. Il n'avait pas quitté le château depuis que mon père, officier des gardes suisses, avait péri à Paris dans l'affreuse journée du 2 septembre 1793; là, entouré de subordonnés et d'attentifs, il était resté inaccessible aux idées modernes. Nous avions grandi dans cette atmosphère de royalisme et d'horreur pour les révolutions, sans trop bien comprendre cependant comment les choses s'étaient passées, et sans partager avec la même énergie, vu l'âge que nous avions alors, la répulsion de notre aïeul pour les différents gouvernements qui s'étaient succédé en France, qu'il regardait tous comme usurpateurs et révolutionnaires. On comprend avec quel bonheur il vit le retour des Bourbons; ce fut par suite de l'extrême contentement qu'il en éprouva, joint au désir

d'accueillir une famille étrangère qui lui était recommandée, qu'il se décida tout à coup à donner une fête dans cette maison où la vie s'était écoulée depuis tant d'années d'une manière sérieuse. Le château allait enfin sortir de ses habitudes régulières, et reprendre l'apparence de la gaieté qu'il avait autrefois. Journée marquante pour les habitants et pour ceux des environs.

« Mon grand-père, objet habituel des soins de ceux qui l'entouraient, avait repris tout à coup l'attitude d'un homme du monde ; ayant relégué dans l'antichambre son grand fauteuil, il faisait avec une politesse remarquable pour son âge les honneurs de la maison. Le salon, rendez-vous de nos pacifiques voisins, et théâtre de leurs longs entretiens, avait dans cette soirée une apparence de fraîcheur, grâce aux guirlandes dont on l'avait décoré. La dorure un peu ternie du lustre et des massifs candélabres reprenait de l'éclat au feu des bougies. Plus jeune et plus fraîche encore, Cécile ma sœur se livrait avec tout l'entrain de son âge au plaisir de la fête. Après avoir rempli consciencieusement ses devoirs de fille de la maison, elle avait pris place dans une contredanse, lorsqu'un domestique vint lui dire un mot à l'oreille ; croyant qu'il ne s'agissait que d'un ordre à donner, Cécile demanda à son partenaire la permission de le quitter un instant.

« On lui expliqua qu'une jeune dame, qui paraissait étrangère, et qui n'avait pas dit son nom, s'était présentée au château, et avait demandé à voir Mademoiselle de Saint-Sermier seule, qu'elle avait insisté, quoiqu'on eût cherché à lui faire comprendre que le moment n'était pas bien choisi, s'excusant sur la nécessité pour elle d'être admise tout de suite. Ma sœur, assez contrariée, monta dans sa chambre, où la dame avait été introduite.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, dit l'inconnue en s'avançant, je sais combien ma visite doit vous déranger dans ce moment, je sais encore que ma présence dans cette maison pourra vous étonner quand vous saurez qui je suis. S'il m'avait été possible d'attendre, je ne me serais pas permis d'insister, malgré les observations de vos domestiques.

« Cécile la pria de s'asseoir, l'assurant qu'elle était prête à l'écouter.

« L'étrangère resta un instant avant de prendre la parole, comme une personne qui prépare ses expressions. Je dois d'abord, dit-elle d'une voix qui trahissait une vive émotion, je dois vous faire connaître mon nom. Ce nom vous étonnera, mais il vous dira tout.

« Un semblable début devait faire de l'impression à ma sœur, peu accoutumée aux incidents qui sortent de la vie habituelle; cependant il y avait dans le maintien de la jeune dame, dans son ton, dans la manière dont elle s'exprimait, quelque chose qui inspirait de l'intérêt.

— Si je vous disais, Mademoiselle, continua-t-elle, que je m'appelle Dèmont, que nous demeurons à une demi-lieue d'ici, au pied de la montagne, je ne vous apprendrais rien. Il est un autre nom sous lequel mon père est connu, qui vous le fera mieux comprendre : on l'appelle *le Régicide.*

« A l'ouïe de ce mot, ma sœur qui s'était rapprochée pour l'aider dans un aveu qui paraissait lui coûter, se retira par un mouvement involontaire. Elle ne s'occupait point de politique, et elle donnait fort peu d'attention aux dissertations de mon grand-père; mais il y avait des axiomes au milieu desquels elle avait été élevée, qu'elle regardait comme incontestables. Or le mot de régicide lui semblait

résumer tout ce que cette révolution française dont elle entendait dire tant de mal avait de plus hideux. A peine dans sa pensée accordait-t-elle une figure humaine à celui qui avait le malheur de mériter un pareil nom. Son mouvement ne put échapper à M[lle] Dèmont, qui ne chercha point à diminuer l'impression qu'elle venait de produire. Il semblait qu'elle s'y résignât, et qu'elle attendît que sa révélation eut produit tout son effet.

— Vous frémissez, vous vous demandez comment la fille d'un tel homme a osé franchir le seuil de votre maison, comment elle peut être assise à côté de vous, Mademoiselle de Saint-Sermier. Il fallait des circonstances aussi impérieuses que celles où je me trouve pour m'inspirer une pareille hardiesse.

— J'ai été surprise, dit Cécile, cependant je ne voudrais pas.....

— Ne craignez pas de me montrer votre éloignement. Vous n'êtes pas la première, je vous assure. Je dois m'y accoutumer. Mais il ne faut pas oublier que vous êtes attendue, et que c'est une grande condescendance d'avoir consenti à m'écouter. Mon père, par suite de son vote, a été banni de France; il croyait pouvoir passer l'hiver dans ce pays. Nous avons au pied de la montagne un logement qui lui est agréable, à la portée d'un médecin dont les soins journaliers lui sont indispensables. Mais le juge de paix du district est venu lui donner l'ordre de partir. C'est demain le jour fatal. Nous ne savons où aller, repoussés de partout.

— Ce qui a déterminé ma démarche auprès de vous, Mademoiselle, c'est que cet ordre qui nous est si pénible vient de cette maison. Monsieur votre grand-père veut nous éloigner à tout prix, il ne le cache point. Le juge de paix

a avoué qu'il cédait au désir d'être agréable à Mr. de Saint-Sermier. Un mot de lui et l'ordre sera révoqué.

— Vous voudriez, Mademoiselle, que je parlasse à mon grand-père, dit Cécile, troublée à la pensée d'une pareille démarche.

— C'est ce que je venais vous demander.

— Mon grand-père tient malheureusement très-fortement à de certaines idées. Je ne suis pas accoutumée à discuter avec lui. Comment oserai-je.....

— N'êtes-vous pas sa fille chérie, admise dans l'intimité de celui qui décide de notre sort? Une seule parole peut nous rendre la tranquillité, refuseriez-vous de la dire en faveur d'un vieillard malade. Eh bien, conduisez-moi auprès de Mr. de Saint-Sermier. Je parlerai si vous craignez de le faire. Songez, Mademoiselle, continua-t-elle avec vivacité, qu'il y va peut-être de la vie d'une personne maintenant au moins inoffensive. Comment à une lieue de distance nuirait-elle au seigneur du village, riche et considéré. L'ombre de la demeure du proscrit ne peut pas même ternir vos prairies les plus éloignées. Dites-lui que jamais nos pieds ne fouleront le sol de son domaine, que nous prenons l'engagement d'éviter sa présence et de lui épargner une vue odieuse. Le vent de la montagne purifiera l'air que nous respirons loin de lui. — Elle fit alors le mouvement de se lever, mais Cécile rougissant du sentiment de sa propre faiblesse la retint.

— Comme vous, continua l'étrangère, j'ai vécu heureuse dans mon pays, alors je ne pensais pas qu'il me faudrait un jour demander grâces. Ah! l'exil, la proscription, sont de rudes choses. Que Dieu vous épargne une position semblable à la mienne. »

« Cependant on s'était aperçu de l'absence de ma sœur,

on s'en étonnait. Les domestiques me dirent ce qui s'était passé; mécontent de l'indiscrétion qui la retenait dans un pareil moment, je montai en m'écriant : Cécile où te caches-tu donc. On te cherche partout. Je m'arrêtai, surpris, quand je la vis oublier dans une conversation intime la fête qu'elle aurait dû présider. L'expression sérieuse, mais animée, de la jeune dame, contrastait avec la brillante toilette de bal de ma sœur, avec son regard doux et peiné. Mon étonnement s'accrut en croyant distinguer à la faible lumière qui éclairait la chambre, des traits qui ne m'étaient pas inconnus.

— Mademoiselle, me dit Cécile heureuse de ma présence, était venue me parler d'une affaire importante.

— Je vous ai retenue trop longtemps. On vous cherche. Je vous remercie de m'avoir écoutée.

— Me permettez-vous, dit ma sœur, peu accoutumée à se décider par elle-même, de parler de tout cela à mon frère, il pourra nous être utile.

— Je vous ai confié mes intérêts, vous êtes la maîtresse. Mon père ignore la démarche que je fais, je ne dois pas le laisser seul plus longtemps. »

« La bonne Cécile ne savait pas faire des phrases, mais émue de ce qu'elle venait d'entendre, s'était approchée de Mlle Dèmont pour rattacher son manteau, elle se pencha sur son cou et le mouilla de ses larmes. Cette manière de montrer sa sympathie en disait plus que des paroles. Je vous ai parlé trop vivement, s'écria l'étrangère. Ah! pardonnez-moi, vous ne m'avez pas repoussée, vous m'avez entendue; tout le monde ne me montre pas autant de bonté. Dieu vous inspirera ce qu'il faut faire pour nous.

« Ma sœur me fit signe de l'accompagner, nous descendîmes; voulant lui faire éviter le bruit et la foule, je la

conduisis par un corridor détourné à une petite porte par laquelle nous sortîmes. Je sentis alors que son bras tremblait, elle avait peine à se soutenir. Laissez-moi me reposer un instant, dit-elle, en se jetant sur un banc.

VII.

«Nous étions arrêtés sous la voûte de vieux marronniers. Les fenêtres de la salle de bal étaient ouvertes. On voyait l'ombre des danseurs passer rapidement sur les rideaux. La musique retentissait avec force, quand elle cessait, c'était un bourdonnement confus. Quelquefois une jeune dame venait se pencher à la croisée, des groupes de danseurs et de danseuses s'y arrêtaient un instant pour respirer l'air frais. Une colonne lumineuse partant de la maison, venait se projeter sur le tronc de l'arbre à côté duquel nous étions assis.

— Je suis mieux, dit Mlle Dèmont, après avoir bu un verre d'eau que je lui avais apporté. Maintenant, Monsieur, laissez-moi, je vous prie, retournez vers ceux qui vous attendent, je saurai retrouver ma route. Je l'assurai que je ne pouvais y consentir. Refusant de rentrer dans la maison, refusant une voiture que je voulais faire atteler, elle se leva. Je la suppliai de me permettre de la reconduire chez elle. J'ai laissé là-bas, dit-elle, la personne qui m'a accompagnée, elle est à quelques pas, c'est cette lumière que vous voyez briller. Je descendis le verger à côté d'elle. — Jeanne! est-ce vous, s'écria-t-elle. Une voix répondit; assurant alors que l'air lui avait rendu ses forces, elle me quitta à pas précipités.

« Qui était cette fille si dévouée? Vous l'avez deviné, Messieurs, je l'avais vue dans des circonstances toutes différentes, et lorsque je pensais à celle qui avait donné tant

de charmes au séjour du Grimsel, je la cherchais encore aux pieds des glaciers, j'associais cette figure si pleine d'expression aux ouragans des Hautes-Alpes, au centre desquels elle m'était apparue, tandis que sans que je m'en doutasse, elle avait cherché un refuge auprès de nous. Mais elle était trop émue pour que je le lui rappelasse.

« Je restai longtemps arrêté à la place où elle m'avait quitté, suivant des yeux la faible lumière qui s'avançait du côté de la masse sombre de la montagne, et qui quelquefois se cachait derrière les arbres. La campagne était silencieuse, le dôme semi-circulaire de la Dole se détachait sur un ciel brillant d'étoiles. Je cherchai encore la clarté qui s'éloignait, elle avait disparu tout à fait. Je repris le chemin de la maison.

« Il y a dans les bruyants rassemblements de la société, une surexcitation qui produit un effet désagréable chez ceux qui ne la partagent pas. En rentrant dans le salon avec des sentiments fort différents de ceux que j'avais en le quittant, je me demandai ce que faisaient tant de personnages dans un si prodigieux mouvement. Il y avait dans l'agitation de ces beaux Messieurs, dans l'ardeur avec laquelle ils imploraient un consentement, dans les gracieux sourires et les minauderies des dames, quelque chose qui me parut ridicule; ces jeunes demoiselles avec leurs rubans bleus ou roses me semblaient pâles auprès de celle que je venais de quitter. J'entendais encore sa voix émue, je croyais sentir la légère pression de son bras tremblant sur le mien. Quel motif avait pu l'engager à venir chez Cécile? Combien il me tardait de le savoir, mais ma sœur après avoir essuyé ses larmes, avait repris sa place parmi les danseuses, et elle me fit comprendre de loin qu'il fallait attendre. Je m'assis à l'écart, préoccupé de ce qui ve-

nait de se passer. Il fallait que ma physionomie fut bien en désaccord avec ce qui m'entourait, car je me vis en but à des quolibets de tout genre, et d'abord mon grand-père :

Qu'est-ce que cette mine allongée, me dit-il, on dirait que tu étudies ta leçon. Est-ce à moi à te donner l'exemple de ce qu'on doit être au bal. Ah ! les jeunes gens d'aujourd'hui ! Alors je m'avançai vers une des plus jolies dames de la réunion, avec laquelle je m'étais engagé, et qu'il m'avait fallu oublier. J'étais embarrassé en balbutiant une excuse. — Ne vous voyant pas, me dit-elle en souriant de la manière la plus gracieuse sans m'écouter, j'ai trouvé un autre danseur. Une fois j'aurais pu être piqué qu'elle se fût si vite consolée, mais alors ce n'était pas à elle que je pensais. Tout à coup je me sens frapper sur l'épaule.

— Eh bien, qu'est devenu cet entrain du Grimsel, là-haut tu faisais des merveilles, et maintenant je te vois plongé dans les réflexions. C'était mon ancien camarade de voyage. La délicieuse fête, s'écria-t-il, impossible de voir une réunion mieux composée, aussi je suis abîmé, et il se jeta dans un fauteuil.

— Avais-je tort, Alexandre, de te prémunir contre l'homme que nous rencontrâmes cet été. Ce n'était autre que le régicide Dèmont, chassé de France, qui rôdait dans toute la Suisse. Me croiras-tu une autre fois. Je puis même ajouter qu'il a séjourné fort près d'ici. Oui, mon ami, près d'ici, avec la belle républicaine qui t'a fait pousser tant de soupirs tout le long du Valais. Pends-toi, tu aurais pu l'inviter aujourd'hui. Mr. de Saint-Sermier aurait été sans doute enchanté de la recevoir chez lui. Maintenant c'est trop tard. L'ordre est arrivé de les expulser immédiatement.

— En vérité.

— Inutile de te dire comment je le sais. Mais c'est un

fait. Je pourrais t'en conter davantage; malheureusement la contredanse va commencer. Et il s'élança d'un bond sur une jeune demoiselle qui lui abandonna sa main.

« Ce ne fut qu'après que la dernière voiture fut partie, que ma sœur put me raconter ce qui s'était passé. — Pauvre fille, dit-elle, que je voudrais pouvoir lui être utile, elle m'a profondément touché. — Parler à grand-papa? Crois-tu Alexandre?

— C'est parfaitement inutile. Te sens-tu capable de lui ôter ses préventions?

— Et d'abord je n'en aurai pas le courage, il ne voudrait pas m'écouter. Il faut tout confier à ma mère.

— Elle est bonne et généreuse, mais elle ne permettra rien qui contrarie notre grand-père. Il faut..... que la haine est aveugle, la persécution seule est déjà un motif d'intérêt. Mon pauvre grand-père, quelle nécessité pour lui de se faire le champion de Louis XVIII. Ah! si j'étais en face de ces enragés royalistes, je leur dirais.....

— Cela ne ferait rien à l'affaire, au contraire. Mais Alexandre tu avais l'air de connaître Mlle Dèmont, tu l'as saluée comme si.....

— Sans doute, Mlle Dèmont c'est la jeune dame que j'ai vue au Grimsel, dont je vous ai si souvent parlé, et que je n'espérais plus revoir. Je la croyais encore dans les montagnes, tandis qu'elle était venue chercher un asile près d'ici. Et c'est nous qui lui ôterions son dernier refuge! Je le souffrirais! non, Cécile, dût-il m'en coûter beaucoup.

— Calme-toi, Alexandre, surtout ne va pas faire quelque sottise. Il faut d'ailleurs tout remettre à demain, la nuit nous inspirera quelque bonne idée.

— Tu ne me parais pas disposée à beaucoup réfléchir.

« En effet, Cécile, les yeux à moitié fermés, sa parure

en désordre, jouant machinalement avec son collier, laissait tomber sa tête comme une personne accablée de sommeil.

— Pour moi, dis-je en me levant, je crois qu'il faut emporter la chose. A demain. Bonne nuit. »

« La nuit ne fut pas bonne pour Cécile, agitée par tous les souvenirs de la veille. Aux gaies impressions du bal, se joignait l'image de Mlle Dèmont. Elle avait le sentiment qu'une affaire importante l'attendait. Elle croyait agir, discuter, et une force supérieure l'enchaînait. Cependant, à mesure que le soleil montait au-dessus de l'horizon, ses perceptions devenaient moins confuses; elle se leva, s'accusant d'avoir dormi trop longtemps, elle courut dans ma chambre, et fut fort contrariée de ne pas m'y trouver, elle le fut bien davantage de voir le déjeuner s'achever sans moi. Entendant enfin le pas d'un cheval, elle se précipita dans la cour.

— Combien tu me fais attendre, Alexandre, je crains maintenant qu'il ne soit trop tard.

— Tout est arrangé.

— Comment donc.

— Je suis allé au point du jour réveiller le juge de paix et lui faire honte de sa dureté. Il ne faisait en effet le méchant que pour plaire à mon grand-père; mais je me suis engagé à arranger l'affaire de manière à ce qu'il ne reçût aucun reproche.

— Et tu as obtenu ce que Mlle Dèmont demandait.

— Je n'ai pas eu beaucoup de peine. Le juge de paix c'est Mr. Vernier, que tu vois souvent ici, et qui dirige les affaires du château, un très-bon homme, qui s'occupe fort peu des Bourbons.

— Je ne lui aurais pas cru un si grand pouvoir.

— Je crois bien que par excès de zèle il l'avait un peu dépassé, il n'en a été que plus empressé à faire dire à Mr. Dèmont qu'il révoquait son ordre.

— Mais mon grand-père, Alexandre.

— Je n'ai pas encore réfléchi à la manière de lui présenter la chose. Je crois bien qu'il y aura un moment un peu vif.

— Cela me fait trembler d'avance.

— Allons, du courage. Ne comprends-tu pas que c'est sur moi que tombera l'orage.

VIII.

— Ne penses-tu point à rendre à Mlle Dèmont sa visite, dis-je deux jours après à Cécile.

— Parles-tu sérieusement, mon frère ?

— Je pars dans ce moment, tu devrais venir avec moi.

— As-tu bien réfléchi. Qu'en dira-t-on ?

— Je me réjouis d'entendre les propos des environs. Du reste cette visite n'a aucun rapport avec la politique. Je veux savoir si l'affaire du juge de paix est complétement terminée.

— Pauvre demoiselle Dèmont ! je pense constamment à elle.

— Viens donc avec moi, tu lui diras tes bonnes intentions. Avec des gens malheureux doit-on regarder à une démarche aussi insignifiante qu'une visite. Mets ton chapeau. Mon char est à la porte. Dans deux heures nous sommes de retour.

— Crois-tu ? »

« Je savais que ma sœur ne me résisterait pas. Je l'enlevai. Le cheval partit au grand trot. Nous étions près d'arriver qu'elle n'était pas bien décidée à ce qu'elle voulait

faire, et encore étourdie elle se trouva en présence de la jeune exilée. L'accueil simple et gracieux qu'elle en reçut lui fit bientôt oublier ses scrupules. Dans la vie ordinaire, Mlle Dèmont ne réalisait point l'idée qu'on eût pu s'en former d'après la démarche qu'elle avait hasardée. Il y avait de la douceur et même de la timidité dans son regard et dans son maintien. On comprenait qu'il lui en avait beaucoup coûté de s'introduire dans une maison étrangère, hostile même, et qu'elle n'avait dû qu'au sentiment du devoir la force qui l'y avait poussée. Enfin, dans des circonstances aussi difficiles que les siennes, mais rassurée pour le moment présent, elle ne paraissait pas étrangère à la gaieté, tant il y avait de naturel chez elle.

— Que j'étais loin de m'attendre à ce que vous faites pour moi, dit-elle en prenant les mains de Cécile, et que vous êtes bonne de venir vers cette folle qui a pénétré de force chez vous, et qui vous a arraché à une fête brillante. Qu'avez-vous pensé de moi? J'étais si troublée que je n'ai pas le souvenir de ce que j'ai pu vous dire. Enfin, si nous sommes rassurés, c'est à vous, Mademoiselle, que nous le devons, et à vous, Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, le juge de paix nous l'a dit lui-même. Vous n'avez pas oublié la journée que nous avons passée ensemble. Il faut que je vous avoue le bonheur que j'ai éprouvé en trouvant un protecteur dans le terrible château de Saint-Sermier. En vous voyant entrer, vous, Monsieur, dont j'avais compris le caractère, je n'ai plus douté de pouvoir obtenir ma grâce.

— Nous vous faisions donc bien peur, dit Cécile de sa voix douce.

— Ah! horriblement peur. Pardonnez-moi, je ne savais pas encore ce que vous étiez. Il a fallu que je visse mon

père plus souffrant qu'à l'ordinaire, malheureux de ce nouveau déplacement, pour me donner la force de cette violente irruption dans votre demeure. Je ne devais pas lui dire ce que je pensais faire. Il fallait me décider seule. J'étais incertaine. Grâces à Dieu les souvenirs de cette triste soirée sont oubliés maintenant.

— Combien j'espérais peu vous revoir dans ce pays, Mademoiselle, m'écriai-je.

— Notre journée du Grimsel m'a laissé de charmants souvenirs, et je ris quelquefois encore de la manière dont elle a été employée. Figurez-vous, Mademoiselle, que là-haut, sur ce dernier plateau des Alpes, au milieu des tourbillons de neige, nous nous mîmes à danser.

— Ah ! je le sais, mon frère nous a souvent parlé avec enthousiasme de l'hospice du Grimsel. Ici, ajouta Cécile en voyant une table couverte d'ouvrages, vous avez d'agréables occupations.

— Je travaille, je dessine, je lis à mon père. Nous allons prendre quelques arrangements, puisqu'on veut bien nous supporter.

— Vous ne regrettez pas trop votre pays.

— Ah mon pays ! dit-elle en soupirant. Nous en sommes si loin. Il ne faut pas y penser maintenant. Je le regretterais si j'étais heureuse, mais il y a là d'amers souvenirs, il y a eu là pour nous tant de froissements. Vous savez que de toutes les haines, celles qui tiennent à la politique sont les plus ardentes. Puis-je m'étonner de la réprobation dont nous sommes ici l'objet, tandis qu'en France, dans notre famille même.....

— Quoi, dans votre famille !

— Dans notre famille.... tristes suites de ces divisions ! L'expression de son visage changea, sa voix s'altéra, elle

se tut un instant. Que de choses, reprit-elle, je pourrais dire pour expliquer notre position, mais ce n'est pas le moment, il faut céder à l'orage et baisser la tête. Un jour on jugera mon père moins sévèrement. »

« Mlle Dèmont semblait incertaine si elle devait continuer. Notre silence, nos regards, témoignaient du désir que nous avions de l'entendre. Elle-même semblait avoir le besoin de nous ouvrir son cœur.

— Mon père vit avec joie le commencement de cette révolution que tant de monde désirait, je ne puis m'étonner qu'on l'accuse maintenant, mais lui croit avoir rempli un devoir, un pénible devoir. Plus tard il s'opposa à l'excès du mal, et peu s'en est fallu qu'il n'ait payé de sa tête sa courageuse résistance. Sous Napoléon il a refusé des places et il a été persécuté. Ignorant ce qui s'était passé, je croyais que si mon père éprouvait des échecs, il les devait à son opposition, aussi lorsque la chute de l'empire arriva, je m'en réjouis. Il faut que je vous dise que ma mère était d'une famille noble, ruinée par la révolution, je l'ai perdue dans mon enfance, mais mon père était resté le protecteur de tous ses parents, il avait chez lui ma grand'-mère ainsi qu'un de mes cousins, dont il était le tuteur. Bientôt je vis un air de mystère dans la maison, on avait des rassemblements secrets, on évitait mon père, je ne pouvais comprendre la défiance qui se montrait tout à coup contre lui, que j'avais vu recherché et considéré. Un jour ma grand'-mère me fit appeler..... Mais comment vais-je vous raconter tout cela, ce sont des détails qui ne peuvent vous intéresser ?

— Continuez, je vous en conjure Mademoiselle, nous savons si mal ce qui s'est passé.

— Ma grand'-mère me dit : Ton avenir, ma pauvre Vir-

ginie, me fait une profonde pitié. Il faut absolument que tu saches la vérité. Les Bourbons, nos maîtres légitimes, pour lesquels nous avons soupiré si longtemps, vont revenir. Et ton père...? je dois te le dire, il est un de ceux qui ont condamné notre bon roi. La fidèle noblesse va reprendre tous ses priviléges. Nous avons souffert assez longtemps. Veux-tu être du parti de ta mère? dans le fond tu ne dois pas souffrir des fautes d'un autre.

— Je ne pouvais comprendre ce qu'elle me disait. D'ailleurs il faut bien que je vous l'avoue, avec mon père je m'étais accoutumée à regretter la république. Le nom des Bourbons n'avait rien qui me séduisît, et je ne pouvais comprendre cette soudaine adoration pour des gens dont on ne parlait jamais. Ma grand'-mère s'expliqua plus clairement. Je vis qu'on me proposait d'abandonner aussi celui que tout le monde abandonnait. Alors je devins pâle d'indignation, je ne voulus plus rien entendre. Je répondis que la pensée seule me révoltait, que j'étais du parti de mon père, et que je le suivrais partout. Sans doute en le défendant j'oubliai ce que ma grand'-mère était pour moi. Elle me congédia avec des paroles dures. Vous comprenez le reste.

— Comment ai-je pu me laisser entraîner à des choses si intimes avec vous, Mademoiselle, que je connais à peine. Mon intention n'était pas de faire une justification, mais on a besoin quelquefois de dire ce qui nous occupe sans cesse.

— Combien vous avez montré d'énergie, s'écria Cécile.

— D'énergie; nullement, à ma place vous auriez fait comme moi. J'ai été longtemps une petite fille gâtée. Je donnais aussi des fêtes. Le moment en est passé maintenant, mais il y a aussi du bonheur, je vous assure, à être

tout pour quelqu'un que l'on aime. Il me semble quelquefois que j'ai moi seule la puissance de valoir à mon père tout ce qu'il a perdu.

« Nous nous oubliions en écoutant Mlle Dèmont. Il fallut enfin la quitter, elle nous accompagna jusqu'à la voiture. — Je n'irai point, dit-elle, vous remercier de ce que vous avez fait pour moi. C'est la meilleure manière, je crois, de vous témoigner ma reconnaissance. Désormais nous devons vivre éloignés les uns des autres. Nos positions sont trop différentes.

— Et cependant combien j'aimerais vous voir encore, dit Cécile.

— Gardez-vous de prendre un engagement dont vous pourriez vous repentir. Sans vous voir je penserai à vous, chaque jour je penserai que nous vous devons notre tranquillité.

— Mademoiselle, je vous en conjure, m'écriai-je, que puis-je faire pour vous. Ordonnez.

— Vous avez fait, Monsieur, tout ce que nous désirions. Il ne nous reste rien à demander; ici je ne dois être rien que la fille d'un proscrit. Adieu. Et elle disparut. »

IX.

« Le lendemain Cécile me dit : Je crois que mon grand-père sait tout; il m'a regardée d'un air qui m'a fait peur.

— Je comptais lui parler aujourd'hui.

— Que ferons-nous?

— Ce que l'on fait en pareille occasion, ce que je fais tous les jours. Nous nous laisserons gronder.

— J'ai tout dit à ma mère, mais elle a une manière si douce, tandis que mon grand-père.... quand je me trouve seule avec lui, je cherche un prétexte pour sortir de la chambre.

— Tu seras la troupe légère qui entamera l'action, et moi le corps de réserve qui la soutiendrai.

— Comment peux-tu plaisanter dans ce moment; je suis désolée de lui avoir fait de la peine.

— Moi aussi, mais nous n'avions pas le choix, et la chose serait à faire que je me conduirais de la même manière. »

« L'orage ne se fit pas attendre. Après le déjeuner le chef de la famille donna d'un ton plus sérieux qu'à l'ordinaire l'ordre au domestique de sortir et de ne rentrer que lorsqu'on l'appellerait. Alexandre et Cécile, ajouta-t-il, j'ai à vous parler.

« La réunion, par suite des préoccupations qui m'agitaient, me parut prendre l'aspect d'un tribunal. Mon grand-père, dans son fauteuil, était le président. Ma mère pouvait figurer le greffier; elle cachait à moitié son visage dans ses mains, jetant sur nous à la dérobée des regards inquiets. Un des prévenus, Cécile, qui s'était rapprochée d'elle autant qu'elle l'avait pu pour réclamer son appui, avait une mine toute prête à pleurer, tandis que moi j'attendais avec une contenance aussi impassible qu'il m'avait été possible de la prendre. J'étais à cet âge où l'on affecte d'autant plus l'indépendance qu'on ne l'a pas encore complétement obtenue.

« Après un instant de profond silence, mon grand-père prit la parole. — J'ai appris, dit-il, des choses qui se seraient passées dans cette maison, tellement extraordinaires, que quoiqu'elles m'aient été affirmées par des personnes qui ont toute ma confiance, elles ne seront admises que lorsqu'elles auront été confirmées de votre propre bouche. Alexandre et Cécile, est-il vrai qu'une étrangère, une femme qui n'aurait dû à aucun titre avoir entrée ici, s'y est intro-

duite secrètement le jour même que je célébrais par une fête le retour de l'illustre famille des Bourbons sur le trône de ses pères, et que je recevais des personnes de la plus haute distinction? Répondez!

« Cécile fit un signe qui voulait dire oui.

— Cela est très-vrai mon grand-père, m'écriai-je impatient de prendre la parole. Le lendemain je suis allé de très-bonne heure chez le juge de paix faire une demande pour un étranger malade, je l'ai obtenue sous ma propre responsabilité. Ensuite j'ai engagé Cécile à force d'instances à venir avec moi chez Mlle Dèmont. Voilà tout ce qui s'est passé. Il n'était nullement nécessaire que des gens qui ont toute votre confiance vinssent vous l'apprendre. Je comptais vous le dire moi-même.

— Il n'est donc pas nécessaire de vous adresser de nouvelles questions, tout ce qui m'a été rapporté est vrai.

— Parfaitement vrai.

« Il y eut un nouveau silence, pendant lequel mon grand-père parut recueillir ses pensées, puis il ajouta:

— Quand, au 16me siècle, le marquis de Villena, grand d'Espagne, dut, d'après l'ordre de l'empereur Charles-Quint, loger dans son palais le connétable de Bourbon, traître à François Ier son maître, le marquis obéit, mais il fit ensuite raser cet édifice, qui pour la première fois avait abrité un parjure. Je crois que mon aïeul qui, dans l'année 1525, éleva le château de Saint-Sermier, aurait pensé comme le marquis et comme moi, qui ai tout fait pour transmettre cette maison à mes descendants telle que je l'ai reçue de mes pères. Eh bien?

— Vous êtes le maître de votre château, mon grand-père.

— Heureusement que l'homme... l'homme que je ne veux pas même qualifier, n'est pas entré ici. Mais que

penser de cette personne qui, non contente de venir me braver dans ma demeure, met encore en usage toutes sortes d'artifices pour attirer mes petits-enfants dans le repaire d'un coupable justement proscrit.

— Mon grand-père, dis-je avec émotion, accusez-moi tant que vous voudrez, je ne répondrai pas un seul mot, mais ne.... ne calomniez pas une femme malheureuse, je craindrais, en la défendant, d'être entraîné plus loin que je ne le voudrais.

— Alexandre! dit à demi-voix ma mère, qui était sur les épines en voyant la rougeur me monter au front.

— Calomnier, s'écria Mr. de Saint-Sermier avec véhémence! Où en sommes-nous donc! Un petit-fils se permet d'accuser son grand-père de calomnie. Voilà déjà un des résultats du séjour de cette détestable étrangère.

— Alexandre, Alexandre ne réponds pas je t'en conjure, dit ma mère, viens avec moi. Elle me prit par la main et m'entraîna dans la chambre à côté.

— Comment se fait-il que tu ne puisses m'épargner ces discussions qui me font véritablement mal, me dit-elle, après avoir fermé la porte et m'avoir fait asseoir à côté d'elle.

— Je suis désolé de vous avoir fait de la peine.

— As-tu pu croire que ce qui s'était passé eût mon approbation.

— Il est des circonstances qui forcent un homme à ce qu'il n'eût pas pensé d'abord devoir faire.

— Il est aussi des circonstances qui prescrivent des règles de conduite particulières. Souviens-toi, Alexandre, de qui tu es fils, et de quelle manière ton père est mort.

— J'aime à croire que mon père ne m'eût point désapprouvé.

— Passe encore de protéger un proscrit, mais aller chez lui ! Ne connais-tu pas la manière de voir de ton grand-père, notre supérieur, notre chef.

— J'ai senti, je l'avoue, un vif intérêt pour une fille acceptant la réprobation des fautes de son père. Ils sont exilés, malheureux, et on voudrait les chasser de leur dernier asile. Non, jamais.

— Tu en parles avec bien de la chaleur. Je ne sais quel sentiment t'anime. Défie-t-en, mon fils, il pourrait te conduire trop loin.

— Ne craignez rien, la personne qu'on accuse d'user d'artifices pour nous attirer, nous a fait elle-même sentir la convenance de cesser de la voir. Elle n'ignore pas la haine qu'on lui porte dans cette maison.

— Mais ta sœur, Alexandre ! Comment, sans m'en dire un mot, la conduire là ?

— Dites plutôt que je l'ai portée. Elle est arrivée si émue qu'à peine pouvait-elle parler.

— Moi qui pensais qu'un jour tu serais son guide et son protecteur.

— Ne comprenez-vous pas que personne ne mettra cette visite sur le compte de cette excellente fille, et qu'on dira, c'est son frère, cette mauvaise tête, etc.

— Il faut qu'on ne dise plus cela. Je sais que les jeunes gens sont impatients de secouer toute dépendance. Mais, dis-moi, Alexandre, une mère ne peut-elle pas toujours continuer à donner des directions à son fils.

— Toujours, toujours, je vous en conjure. Voyez. La colère de mon grand-père contre Cécile ne durera pas longtemps. Elle aura pleuré et il l'aura embrassée. Au fait ce sera sur moi que tout.....

— Parce que tu ne veux pas avouer que tu as eu tort.

Si tu savais fléchir devant un parent âgé, ces pénibles discussions ne se renouvelleraient pas.

— Accordez-moi un instant la parole. Mon grand-père me traite comme si j'avais encore douze ans. Il me gronde. Avouez qu'il n'y a là rien de bien nouveau, ni de bien extraordinaire. Vous me grondez aussi, ne croyez pas que je le trouve mauvais ; au contraire, je vous en aime et vous respecte, s'il est possible, davantage. Je me conduirais de même avec mon fils, tout en remerciant Dieu qu'il eût cédé à un sentiment généreux. Ainsi, bonne mère, tout est dans l'ordre, chacun a fait ce qu'il devait. Embrassez-moi et n'en parlons plus.

— Non, je ne veux pas t'embrasser encore.

— Ah ! il le faudra bien, je suis plus fort que vous.

— Alexandre, Alexandre, mon bonnet..... Mais j'avais encore beaucoup de choses à te dire.

— Quand vous vous les rappellerez, je serai toujours à vos ordres.

— En vérité je ne sais plus comment m'y prendre pour te gronder, dit ma mère forcée de sourire.

X.

« Voilà, à peu près, Messieurs, tout ce que j'avais à vous raconter ; depuis je ne vis M[lle] Dèmont qu'à la dérobée, dans les promenades que je faisais au pied de la montagne ; gracieuse mais passagère apparition, qui a été longtemps pour moi la source de mille châteaux en Espagne et de rêveries que je savais impossibles, mais dans lesquelles je me complaisais avec imprudence.

« Les exilés quittèrent leur demeure avant l'hiver, sans que nous en fussions avertis. Je vis un jour près de la maison tous les signes d'un départ, et l'on m'apprit qu'ils

étaient partis la veille; j'entrai dans cette habitation où je n'avais pas osé mettre les pieds depuis les dernières paroles de Virginie, je vis le petit salon qui m'avait paru si confortablement arrangé, désert, ouvert à tous les vents, je ramassai des fragments où le pinceau de celle qui l'habitait avait laissé la rapide ébauche d'un site des environs, d'une idée non achevée.

« Il faut que je vous fasse la confidence d'un singulier pèlerinage que je fis alors, je n'en ai je crois, parlé à personne, vous serez, Messieurs, les premiers à qui je ferai l'aveu de cette chevaleresque inspiration. Laissant tout à coup le château animé par les chasses et les gais rassemblements de l'automne, je partis sous un prétexte pour aller, où, devinez? au Grimsel, rechercher les souvenirs que M[lle] Dèmont y avait laissés. J'avais sans cesse à la pensée ces rochers arides et cette gorge sauvage; vous savez la puissance que conserve sur nous un lieu où l'on a éprouvé de vives impressions et des moments de bonheur qui ne peuvent plus revenir. Mais hélas! la bise avait effacé sur la route la trace des pas de Virginie. Je trouvai la verdure flétrie, les hôtels fermés. La voûte des forêts de la Handeck succombait sous le poids des frimats. Ces solitudes déjà si sérieuses l'étaient bien plus encore par la pensée que celle qui les avait une fois traversées n'y reviendrait plus.

« Au Grimsel, tout était silencieux et désert, un immense linceul de neige nivelait la vallée, couvrait le lac, encombrait les abords de l'hospice, et la maison ellemême à moitié ensevelie. Je caressai le gros chien sur le dos duquel j'avais vu la main de l'exilée se poser amicalement. On ouvrit pour moi la grande salle abandonnée, je reconnus la place où au milieu d'un si grand mouvement elle m'avait parlé avec intimité; j'allai au piano, dont les

notes en désaccord résonnèrent tristement; tout était désert et glacial. Je passai la soirée seul avec le gardien laissé à l'hospice pendant la mauvaise saison pour recevoir les rares passagers qui traversent le col pendant l'hiver. Sa surprise était extrême d'y voir quelqu'un qui en faisait une course de plaisir. Nous parlâmes de l'été qui venait de s'écouler, je l'amenai à se rappeler la journée que nous y avions passée, ainsi que la personne qui l'avait embellie. Enfin, glorieux comme si j'eusse fait quelque chose pour celle à qui je voulais donner une marque d'attachement qu'elle devait toujours ignorer, je partis le lendemain, heureux de toutes les fondrières dans lesquelles je m'enfonçai en revenant chez moi.

« Après ces jours d'animation, je ne tardai pas à tomber dans un état de découragement dont je sentis qu'il fallait sortir à tout prix. La facilité avec laquelle ma vie s'était écoulée jusqu'alors ne m'avait point encore révélé le besoin d'une occupation forte. Mon grand-père, ardent pour que je suivisse la carrière de la famille, ne voyait que l'état militaire pour un Saint-Sermier. Il rappelait les droits que j'avais à obtenir une place dans les régiments capitulés. Ma mère, si cruellement atteinte dans ses affections, éprouvait un extrême éloignement pour le service de France. Elle aurait voulu me retenir auprès d'elle et me voir marié. Quelquefois elle récapitulait les noms de celles qu'elle eût désirées pour fille. Je ne lui parlais jamais de ce qui rendait pour moi impossible la pensée du mariage, mais avec son habitude de lire dans mon cœur, elle me devinait, me regardait avec tristesse, et me serrant la main : Attendons, cher Alexandre, disait-elle, Dieu viendra à notre aide. Le résultat de cette position fut un voyage. Je n'étais point encore sorti de mon pays. Une heureuse

direction me conduisit dans une université où je me liai avec des hommes faits pour inspirer le goût du travail. Une nouvelle existence s'ouvrit devant moi, j'y ai trouvé cet intérêt pour la science qui ne me conduira pas bien loin, mais qui embellit la vie d'un agriculteur, et qui me procure aujourd'hui, Messieurs, le plaisir d'être au milieu de vous.

— Et Mademoiselle Dèmont, s'écria-t-on?

— En quittant la Suisse, je me dirigeai d'abord sur Bruxelles, où on m'avait dit qu'elle s'était retirée avec son père; je voulais la voir encore une fois, mais ils en étaient déjà partis lorsque j'arrivai. Mr. Dèmont, dont la santé était devenue toujours plus mauvaise, avait obtenu la permission de rentrer en France. Quelques mois plus tard, me trouvant dans une ville d'Allemagne, dont je ne comprenais pas la langue, isolé et malheureux, je compris ce qu'étaient l'exil et la proscription; je pensai plus que jamais à Mlle Dèmont, et, ne pouvant rester dans une ignorance si complète de son sort, je lui écrivis; un de ses compatriotes m'avait donné son adresse.

« Depuis longtemps j'en avais le désir; une circonstance peu importante, je m'en souviens, me décida. Traversant la rue seul le soir, j'entendis ou je crus entendre quelques notes d'un des airs que Mlle Virginie avait joués au Grimsel; vous savez la puissance de la musique sur les souvenirs. A l'instant, je me trouvai au sommet des Alpes; je la vis assise devant son piano s'accompagnant d'un léger balancement de tête et de cette expression animée qu'elle mettait à tout. Je restai longtemps dans la rue espérant en entendre davantage et repassant des jours si différents du moment présent; puis je rentrai précipitamment chez moi pour prendre la plume. Je reçus une réponse que je puis

vous répéter presque en entier, car je l'ai lue bien souvent :

« Je vous remercie, Monsieur, du souvenir que je viens de recevoir de vous ; il me fournit le moyen de sortir d'une position qui m'était pénible. Vous avez dû voir une marque d'ingratitude dans la manière dont nous avons quitté le pays où vous nous aviez protégés. Il faut que vous sachiez le motif de cette singulière conduite. On ne m'avait pas laissé ignorer que ma présence dans le château de Saint-Sermier et la visite que vous aviez bien voulu me faire avaient été les causes d'une pénible discussion dans votre intérieur. Jugez de mon chagrin, je pris alors la résolution de ne plus jamais vous occuper de personnes si fatales à votre tranquillité.

« Ma situation a beaucoup changé depuis vous. Vous avez su que mon père avait obtenu la permission de rentrer en France ; mais sa santé a décliné rapidement, et j'ai eu le malheur de le perdre peu de temps après notre arrivée. Vous avez connu mon père, Monsieur, il faut que vous le connaissiez mieux, puisque vous savez notre histoire. J'éprouve le besoin irrésistible de vous dire la dernière conversation que nous avons eue ensemble.

« Nous avions pris l'habitude de ne jamais parler du vote qui avait eu une si grande influence sur sa vie. Tout à coup il aborda ce sujet ; je ne pus pas alors me dissimuler qu'il se croyait bien malade. Ecoute, me dit-il d'une voix solennelle, ce que je n'ai dit à personne. Dans l'acte politique qui a amené tant de souffrances pour toi et pour moi, je me suis décidé d'après ma conscience et ce que j'ai cru nécessaire à mon pays. Depuis, j'ai accepté la responsabilité de mon vote, et je me suis soumis à toutes ses conséquences sans me plaindre, et cependant ce

mot, ma fille, ce mot terrible que j'ai dû articuler dans un moment plein de troubles, n'a pas cessé depuis de se présenter à moi ; il m'a suivi partout ; il a résonné à mon oreille dans la solitude ; il m'a, dans la nuit, réveillé couvert d'une sueur froide, comme si je venais de le prononcer pour la première fois. Je l'entends encore retentir quand il sortit de ma bouche dans cette séance fatale. Je vivrais cent ans que je ne l'oublierais pas. Je ne serai tranquille que lorsque je ne l'entendrai plus.

« Je vais te quitter, Virginie, j'espère que Dieu me fera grâce, parce qu'il sait que j'ai agi sans animosité et sans motif d'intérêt personnel. La fin de ma vie est là pour le prouver. Je n'en ai regret, que pour toi dont j'ai détruit l'avenir. Te pardonnera-t-on d'être ma fille ?

« Toi, ajouta-t il sans me laisser le temps de lui répondre, tu as été tout pour moi ; lorsqu'on m'abandonnait, qu'on me poursuivait, je te trouvais toujours à mon côté. Que le ciel t'accorde ce que je ne puis te donner.

« Il était rare que mon père se laissât aller à ces mouvements de sensibilité, il les renfermait au dedans de lui ; quelques personnes ont pu prendre pour de la dureté ce qui n'était que l'habitude de commander à ses sentiments. Je bénis Dieu tous les jours de m'avoir permis de ne pas le quitter. Lors de ses derniers moments, j'ai récapitulé les noms de ceux qui nous avaient tendu une main secourable, j'ai prié pour eux. Ah! Monsieur, dans ma position combien on sent vivement ce que l'on a fait pour ceux que nous aimons.

« Pourquoi n'a-t-il pas été donné à mon père de voir ma position actuelle. Je suis maintenant mariée, Monsieur, à un homme qui possède mon affection et qui la mérite. Nous habitons une campagne à quelques lieues de Bor-

deaux, où notre temps s'écoule doucement dans des occupations agricoles. Combien je voudrais que vos plans de voyage vous amenassent près de nous; j'espère que vous n'y éprouveriez pas le sentiment d'isolement sous lequel vous vous trouvez aujourd'hui; avec quel bonheur je présenterais à mon mari celui qui, surmontant les difficultés de sa position, n'a pas craint de me protéger sur la terre de l'exil! Cette terre m'a laissé des souvenirs qui ne sont pas sans douceur; je me replace souvent dans notre petite maison du Jura, où nous avons passé des soirées paisibles au bruit des vents impétueux, mais à l'abri des haines politiques. Je vois la montagne qui domine notre toit, sérieuse avec ses sapins, ses brouillards, ses orages, si gracieuse quelquefois avec ses troupeaux et ses teintes d'automne. Je me reporte aux bords du lac aux eaux bleues, où les cimes des Alpes viennent se réfléchir. Je n'oublie pas, Monsieur, le vieux château dans lequel je me suis introduite furtivement. Que j'aimerais revoir encore la jeune châtelaine au regard doux et candide que j'ai troublée au milieu d'une fête et qui m'a écoutée avec tant de bonté. J'ai trouvé dans cette demeure, que je redoutais, de nobles cœurs. Ah puissent-ils......

« En voilà assez pour vous prouver, Messieurs, que je n'ai pas lu cette lettre sans attention. Mlle Dèmont, tranquille, heureuse, ne devais-je pas être satisfait, et cependant..... elle était mariée! quel battement de cœur en lisant ces mots, et que de choses ils renfermaient pour moi! La manière toute naturelle dont elle me l'annonçait me prouvait qu'elle s'était bien peu doutée des pensées qui m'avaient agité, ou que si elle en avait eu le sentiment, elle n'avait voulu y donner aucune attention. Une existence tout entière tombait à la lecture de cette lettre; il fallait

s'arracher à ces tableaux vagues et vaporeux dont je m'entourais; il fallait de toute nécessité commencer une autre carrière. Ce fut un bonheur que le voile dont je couvrais mes yeux se déchirât. Une ressource me restait pour diminuer le vide profond de mon cœur, l'étude; je m'y attachai avec force. Mais je crois que je retrouverais encore empreints, dans les rues sombres de la germanique cité que j'habitais et sur ses gothiques édifices, les douloureux sentiments que j'y ai éprouvés.

« Encore un mot, Messieurs, il est nécessaire à la moralité de l'histoire. En qualité de narrateur véridique, je me suis représenté tel que j'étais. Vous avez dû conserver une impression fâcheuse de la manière dont je me suis montré dans l'intérieur de ma famille. Permettez-moi d'ajouter que plus tard mon grand-père a bien voulu oublier des torts dus à l'excitation du moment, j'espère que vous serez aussi indulgents que lui.

M.-d'H.

LETTRES ÉCRITES DE ROME [1].

Rome, ce 27 mars 1748.

Je n'ai reçu qu'extrêmement tard, Monsieur et très-honoré patron, la lettre que vous m'avez adressée, parce que les délices de Florence nous ont retenus plus longtemps que nous n'avions pensé, et que le mauvais temps est venu tout à propos fournir un prétexte de prudence au désir que j'avais de retarder notre départ pour Rome. D'ailleurs, quoique votre lettre fût bien adressée, je ne sais quelle méprise l'a fait retarder au bureau jusqu'au 17 de ce mois que je la reçus. J'ai fait d'abord les recherches sur Philelphe, le but que vous avez exigeant de la promptitude dans l'exécution; mais je n'ai pu tirer aucune lumière des têtes de nos docteurs romains; seulement j'ai su que la famille *Ferducci* est éteinte, ou perdue dans la populace d'Ancône si elle existe encore. Les manuscrits de la Vaticane n'étant point rangés dans un bon ordre, c'est une fatigue très-grande et très-longue d'y chercher, ainsi cela exige du temps. Du tout j'ai conclu que pour être en état de satis-

[1] Ces lettres, écrites de Rome, il y a précisément un siècle, sont adressées à Mr. Amédée Lullin, un de ces ecclésiastiques qui ont honoré Genève par leurs rares connaissances et leurs vertus. Lullin possédait un manuscrit unique, l'*Amyris* de Marius Philelphe, qui célèbre la prise de Constantinople par Mahomet II et les conquêtes de ce fameux sultan; comme il songeait à le publier (voyez Senebier, Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Genève), il faisait faire des recherches dans toute l'Italie pour s'assurer de l'*unicité* de son manuscrit, et s'instruire de la vie de son auteur : c'est à cette occasion que ces deux lettres ont été écrites. On y verra peut-être çà et là un piquant sujet de comparaison entre Rome actuelle et Rome *il y a cent ans*. — J. A.

faire *légèrement* à ce que vous désirez, il me fallait quinze jours; il ne m'en fallait pas davantage pour le faire d'une manière *complète*, ainsi j'ai pris le dernier parti. J'écrivis donc samedi à Venise et à Florence, et en même temps les bibliothécaires de la Vaticane et de la Minerve à Rome reçurent l'ordre de leurs supérieurs de faire fouiller avec le plus grand soin pour voir s'il y avait quelques manuscrits de Philelphe, et en ce cas de me les communiquer; l'on vint me dire hier qu'on croyait en trouver un à la Minerve, en ce cas je le verrai, et j'en ferai copier quelques lignes pour vous donner un spécimen de l'écriture. Je suis très-fâché du retard, mais en revanche je puis vous promettre une information complète dans huit ou quinze jours sur tout ce qui intéresse votre Philelphe. Je ne doute point qu'un tel sujet, nouveau par lui-même et manié par qui sait répandre des grâces sur tout, n'intéresse extrêmement; il est vrai, Monsieur, que vous êtes toujours tenu à beaucoup pour répondre à ce qu'on attend de vous.

Mille grâces très-humbles des bonnes nouvelles que vous me donnez de votre famille; vous me rendez bien justice en pensant qu'on ne peut y prendre une part plus vive et plus sensible. Je vous félicite également des espérances que vous donne Madame B......., et du parfait rétablissement de son époux; il sait que je lui ai toujours été attaché, ainsi je me flatte qu'il ne doutera pas du plaisir que j'ai d'apprendre son bien-être, en même temps que j'aime les preuves qu'il en a données. Pour Mlle S...... il ne lui fallait que de la santé; dès qu'elle en a, je ne suis point surpris qu'elle embellisse tous les jours. Si cela menace plusieurs de nos cavaliers, tant pis pour eux; vraisemblablement elle pensera aussi à faire quelque heureux; en attendant plusieurs espèreront; ainsi à tout cela je ne

vois pas de mal. Permettez, Monsieur, que je vous prie de me rappeler un peu dans le souvenir de cette aimable famille, et que je vous prie de faire agréer mes respects à Madame L..... et à Mr. et Madame B........ Ayez la bonté de m'informer bien au long de tout ce qui leur arrivera d'heureux, et je vous promets en revanche d'interroger avec soin jusqu'aux mânes de votre Philelphe. Encore une grâce, je vous prie; c'est de vouloir bien remercier votre belle voisine de sa lettre du 7 mars, que je reçus jeudi dernier.

Je suis à Rome depuis quinze ou seize jours; comme homme de lettres j'y suis fort bien; j'ai trouvé bien des belles choses déterrées depuis mon premier voyage, et je reçois comme ailleurs une foule de politesses, fort peu méritées, des savants. J'ai eu plusieurs visites de gens d'un très-grand mérite que je ne connaissais point; dès le lendemain de mon arrivée, j'ai été introduit partout, et comme l'on ne sait pas que je n'y entends rien, il y a ordre à la Vaticane de me communiquer ce que je voudrai; même de me permettre de faire copier quel manuscrit que ce soit, tous ceux qui intéressent l'Etat étant transportés au château Saint-Ange.

Malgré cela, je me borne à tuer le temps à Rome, où je ne m'amuse point autant qu'ailleurs; la mort de deux jeunes et aimables femmes que j'avais connues dans mon premier voyage, et qui rassemblaient quatre fois la semaine ce qu'il y avait de mieux en Français, m'a obligé de me jeter tout à fait dans les maisons romaines. L'on y trouve peu de femmes et beaucoup d'hommes, encore sont-elles à peu près toutes affermées à prélats ou cardinaux, en sorte que sans une jeune et gentille coquette, ...

. . . .

. . . . ainsi être réduit à se féliciter de la coquetterie de sa connaissance indique qu'il y a ici beaucoup d'insipidité dans les plaisirs. A vous dire le vrai, je suis excédé d'être toujours environné de prêtres, pourprés ou autres. Le pape lui-même [1] m'ennuie à la mort; on ne voit que lui dans les rues; il sort régulièrement tous les jours, chacun détourne la tête; l'on dit tout haut: « Ne verra-t-on jamais que ce pape? » et jusqu'au peuple, tout en est si las, qu'il faut que les Suisses jouent du bâton pour faire agenouiller la canaille qui se trouve sur son passage. Je vois bien la vérité de la maxime persane: *Major e longinquo reverentia*, car pour voir trop ce pape-ci, l'on n'en fait pas plus de cas que du moindre abbé, et l'on en parle partout et fort haut très-irrévérencieusement. A propos, l'on dit ici qu'on a écrit au delà des monts contre son ouvrage *de la Béatification*; si cela est, le pauvre homme en mourra, car lui qui ne se fâchera pas, si l'on dit qu'il n'entend pas les affaires, n'entend pas raillerie, si on l'attaque comme docteur. S'il y a quelque chose là-dessus, je serais curieux d'en être instruit. J'ai lu ici avec grand plaisir l'ouvrage d'un officier que je vois tous les jours, *De rebus ad Velitras gestis*. C'est une latinité excellente; il imite très-bien César dans ses commentaires, et Salluste pour les tableaux. Cet ouvrage lui a valu six cents livres de pension. Il va actuellement à Gênes pour voir les lieux, et se mettre en état d'écrire sur la dernière révolution. Il est au service de Naples, et se nomme *Bonamici* [2]. Notre

[1] Benoît XIV (Lambertini), le pape auquel Voltaire avait dédié son Mahomet. — J. A.

[2] *Castruccii Bonamici de Rebus ad Velitras gestis Commentarii*. Les bibliographes ne citent qu'une édition de Leyde de 1752, petit in-8°.— *Ejusdem Commentarii de Bello Italico, Lugduni Batavorum* (Gênes), 1750, 3 parties en 1 vol. grand in-8°. (*Id.*)

bibliothèque a-t-elle un volume in-folio : *Histoire universelle prouvée par les monuments existant actuellement à Rome*, fait par le célèbre Bianchini[1], astronome et historien, avec des planches gravées par le fameux Bartoli. Ce livre devenu sans prix, parce que presque toute l'édition avait été transportée à Londres, se réimprime ici actuellement, et j'ai vu les planches copiées par le plus fameux graveur de Rome. C'est un livre excellent, et l'on pourra l'avoir d'abord pour environ 12 livres de chez nous d'achat et *en blanc*. Je crois que si la bibliothèque ne l'a pas, elle devrait me donner ordre de le lui acheter. On trouve ici encore à assez bon compte la *Colonne Trajane*[2], *les Arcs*[3], *Romæ admiranda*[4], etc., avec des cartes du Latium où le rapport des noms anciens et des noms modernes est exact.

Vous savez qu'Auguste, suivant Suétone, avait élevé dans le Champ de Mars un obélisque qui servait d'aiguille pour le cadran qu'il avait fait faire ; les maisons dans le *Cours* qui le couvraient (car le *Cours* était le Champ de Mars) étant tombées de caducité, on voit aujourd'hui cet obélisque brisé, et l'on pense à le tirer et à le relever. Seulement, comme il était tombé sur le sol ancien, qui est vingt pieds plus bas que le moderne, il faut ôter cette hauteur de terre dans toute sa longueur. Le pape hésite à

[1] Ou Blanchini (sur le titre de ses ouvrages latins). La première édition de cet ouvrage rare et recherché (*La Storia universale provata co' i monumenti*) est de 1697, in-4°. Il s'arrête à la destruction de l'empire d'Assyrie. — J. A.

[2] Sans doute : *Bartoli P.-S.*, *Colonna Trajana scolpita con l' istoria della guerra dacica*. Roma, de' Rossi, in-folio obl. (*Id.*)

[3] Sans doute : *Bellori J.-P.*, *Veteres arcus Augustorum triumphis insignes*. Romæ, 1690, gr. in-folio. (*Id.*)

[4] Probablement : *Lauri, J.-B.*, *Antiquæ Urbis Splendor*. Romæ, 3 tomes en 1 vol. in-folio, 1712—15. (*Id.*)

cause de la dépense ; mais si l'on rebâtit dessus, c'est une affaire finie. J'ai vu sa base, qui paraît fort gâtée par le feu ; sa pointe sera vraisemblablement fort brisée, parce qu'elle dut souffrir le plus dans sa chute [1].

Pardon, Monsieur, de ma longueur, vous savez qu'on ne peut être avec plus de respect votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CROMMELIN.

Rome, ce 10 avril 1748.

J'aurais bien souhaité, Monsieur, pouvoir vous donner des éclaircissements satisfaisants sur Philelphe ; il me semble pourtant qu'il est glorieux à votre manuscrit de ne point avoir de frère, et je vais tirer avantage de ce que je n'ai rien à vous dire.

Après les recherches les plus exactes dans les bibliothèques de Florence, dans la Vaticane, la Minerve et la Barberine à Rome, il se trouve qu'il n'y a aucun exemplaire du *Codex Amyridos*, loin qu'il ait jamais été imprimé, en sorte que le vôtre est véritablement unique. On avait d'abord cru, par l'indice, trouver quelque chose, mais il s'est trouvé que c'était des lettres de Marius Philelphe gardées à la Minerve.

Je ne puis pas avoir encore les réponses de Venise ; je les attends dans huit ou dix jours, et connaissant votre plan, je ne tarderai pas, mais je m'empresserai de vous les envoyer.

La même raison me porte à vous transmettre les paperasses que j'ai reçues des différentes personnes à qui je m'é-

[1] Voyez *Bandini A.-M., De Obelisco Cæsaris Augusti e Campi Martii ruderibus nuper erecto Commentarius*. Romæ, 1750, in-folio. (*Id.*)

tais adressé à Florence, telles qu'elles sont, ne voulant pas laisser partir la poste, et n'ayant pas le temps d'en faire l'extrait. Je pense que vous n'ignorez rien, Monsieur, ainsi l'italien ne vous fera pas de peine; en tout cas, vous trouverez mille personnes qui vous les mettront au net.

Je vous dirai peu de chose d'Herculanum: la barbare ignorance du prince, des courtisans, ingénieurs et même ouvriers, fait qu'il y a moins à voir dans la grotte que la première fois que j'y fus. Le détail qui se trouve dans le Mercure de France, mois de janvier, est assez exact, excepté qu'il met un peu les choses en beau; il ne dit pas, par exemple, que les ouvriers ont cassé la tête de Balbus et de son cheval, de sorte qu'il leur en a fallu faire une neuve, que les tableaux sur mur ont été fort endommagés par la *lourdise* des ouvriers, et que l'on ne voit réellement rien du dehors de l'amphithéâtre que quelques marches de pierre fort commune; mettez-vous dans l'esprit, Monsieur, que n'ayant pas voulu découvrir tout autour, ils font un puits et tâtent; s'ils trouvent un mur, s'arrêtent; s'ils trouvent une porte, entrent, fouillent et pillent; si la porte était de l'autre côté, ils laisseraient le bâtiment; ainsi ces pandours ne vont que comme les mineurs, en zig-zag; il est donc impossible de rien voir du dehors. Le roi va faire publier un volume in-folio, description de ce qui a été trouvé à Herculanum [1]; il y aura force menteries, mais j'espère qu'il y aura de l'amusant. J'ai eu diverses conversations avec un habile homme qui était au service de Naples lors de la découverte; il descendit le premier dans la grotte, et conseilla au roi de faire découvrir par le dehors toute la ville; il m'a communiqué des

[1] Probablement: *Le antichità di Ercolano*. Napoli, 1757—1792, 9 vol. in-folio. (*Id.*)



mémoires fort curieux ; j'espère qu'il les imprimera, quoiqu'il ne le puisse sans faire rougir de honte les Espagnols. C'est le président de l'académie de Cortone. Je vous donnerai cependant un trait qui vous convaincra de l'habileté du plus savant de ceux qui dirigent l'ouvrage aujourd'hui. Il vint un jour au Monsieur dont j'ai parlé, avec grande joie, portant une plaque de bronze sur laquelle était une inscription : « J'ai trouvé, dit-il, les litanies des anciens Romains, » c'est que les premières lignes de l'inscription commençaient par une S, et l'Espagnol disait que c'était Sanctus Petrus, Sanctus Joannes, etc.

L'on est actuellement occupé à tirer l'obélisque dont je vous parlais dans ma dernière lettre ; j'allai l'autre jour y voir travailler ; la base est considérable, mais l'obélisque a beaucoup souffert par le feu. L'on trouva dans ce temps-là une grande plaque de bronze qui servait d'ornement au piédestal ; elle est sculptée, mais assez légèrement.

Je rôde beaucoup dans les dehors de Rome ; je revois ordinairement ce que j'ai déjà vu, mais quelquefois des choses que j'avais laissé échapper, ou qui ont été découvertes depuis mon premier voyage. La *raccolta* du Capitole est entre autres fort augmentée et embellie par de superbes statues trouvées dans la villa Adrienne, où l'on ne creuse jamais à faux. Il y a aussi une balance ancienne très-entière, et qui est précisément ce que nous appelons *une romaine*. Mon ami Ruat rôde beaucoup autour des vieux bâtiments dans les dehors ; nous allâmes l'autre jour, en philosophant, à la fontaine Egérie, dont la grotte, formée par la colline, est si bien dépeinte par Tite-Live qu'on ne peut s'y méprendre, nous y trouvâmes un gros serpent long de quatre ou cinq pieds ; c'était sans doute la vieille nymphe ; aussi me préparais-je à entendre respectueuse-

ment ses oracles, mais Ruat l'attaqua brutalement à coups de canne, ce qui finit la conversation, car il se retira modestement. Mais c'est assez vous entretenir de balivernes; permettez, Monsieur, que je vous demande de nouveau la continuation d'une bienveillance dont je connais le prix, et que je tâcherai toujours de conserver par mon empressement à vous convaincre qu'on ne peut être avec plus de reconnaissance, d'admiration, de respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CROMMELIN [1].

Je rouvre ma lettre pour joindre à ce paquet un peu de pain et de blé trouvés dans Herculanum, mais à peu près consumés par l'incendie qui ruina cette ville; le pain a été trouvé entier, ainsi on ne peut pas douter de son authenticité, outre qu'il est exactement conforme à celui qui se voit sur les bas-reliefs trouvés à Herculanum.

[1] Il est difficile de dire quel était ce Crommelin qui appartenait, sans nul doute, à la famille réfugiée de ce nom, dont une partie s'établit en Hollande et l'autre à Genève après la révocation de l'Edit de Nantes. J.-J. Rousseau cite dans ses *Confessions* (1755, tome II, page 182, édition Lequien) un Mr. Crommelin, résident de la république à Paris. *C'était*, suivant lui, *un petit homme noir et bassement méchant.* S'il s'agit du correspondant et de l'ami de Lullin, l'assertion de Jean-Jacques serait, comme tant d'autres de même nature, sujette à rectification, et ce qui le prouve, ce sont les fragments bibliographiques publiés par Mr. de Grenus (Genève, 1815, 1 vol. in-8°), où sont consignés les témoignages d'estime que lui donna la république pour le remercier de la manière dont il l'avait représentée à la cour de Louis XV. Il mourut en 1768. (*Id.*)

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

A Statistical View of the Principal Libraries of Europe and America, by E. Edwards. London, 1848. [*Coup d'œil statistique sur les principales bibliothèques de l'Europe et de l'Amérique*, par E. Edwards.]

Les détails que résume cette brochure sont curieux, et ceux qui concernent les bibliothèques d'Amérique ont pour le grand nombre le mérite de la nouveauté. On y voit que le nombre des bibliothèques publiques en Europe (au-dessus de 10,000 volumes) est de 383, dont 107 en France, 41 dans les Etats autrichiens, 30 en Prusse, 28 dans la Grande-Bretagne, Irlande et Malte, 17 en Espagne, 15 dans les Etats de l'Eglise, 14 en Belgique, 13 en Suisse, 12 en Russie, 11 en Bavière, 9 en Toscane, 9 en Sardaigne, 8 en Suède, 7 dans les deux Siciles, 7 en Portugal, 5 en Hollande, 5 en Danemark, 5 en Saxe, 4 dans le grand-duché de Bade, 4 dans celui de Hesse, 3 dans le Wurtemberg et 3 dans le royaume de Hanovre : les 26 autres sont répandues surtout dans les petits Etats de l'Allemagne.

La bibliothèque la plus considérable de l'Europe est toujours la bibliothèque nationale de Paris, qui contient en chiffres ronds 900,000 volumes; 80,000 manuscrits et plusieurs centaines de milliers de pièces en

portefeuilles. Londres ne vient qu'en sixième ligne après Munich, Berlin, Pétersbourg et Copenhague. — Les plus anciennes bibliothèques publiques sont celles de Vienne (1440), de St.-Marc à Venise (1468), de Francfort (1484), Hambourg (1529), Strasbourg (1531), Augsbourg (1537), Berne et Genève (1551), Bâle (1564). On reconnaît l'influence de la Réforme. La bibliothèque nationale de Paris ne fut fondée qu'en 1595 et ne fut rendue publique qu'en 1737. En 1790, elle ne possédait que 200,000 volumes; la révolution lui en donna plus de 400,000! — Quant aux budgets des bibliothèques, celui du British Museum à Londres est de 26,552 liv. st., de la bibliothèque nationale de 16,575 liv., des autres bibliothèques de Paris 23,555 liv., de Bruxelles 2,700 liv., de Munich 2000 liv., de Vienne 1900 liv., de Berlin 1460 liv., de Copenhague 1250 liv., de Dresde 500 liv. Celle de Genève reçoit 240 liv., dont 104 affectés au traitement des employés et 136 à l'achat des livres. Ce n'est pas trop. — Il faut joindre à ces bibliothèques celles des Universités, dont les plus anciennes sont celles de Turin (1436) et de Cambridge (1484), et les plus considérables celles de Gœttingen, 360,000 vol.; de Breslau, 250,000; d'Oxford, 218,000; de Tubingue, 200,000; et de Munich, 200,000. La bibliothèque d'Oxford a un revenu de 4000 liv., celle de Tubingue de 760 liv., celle de Gœttingen de 730 liv. celle de Breslau de 400 liv. — Le chiffre total des livres contenus dans toutes les bibliothèques d'Europe au-dessus de dix mille volumes est approximativement de 20,012,735.

Il est évident que les Etats-Unis doivent être beaucoup moins riches; cependant depuis quelques années les bibliothèques publiques ont pris un développement remarquable,

et le goût des livres tend à se répandre dans toutes les classes de la population. Le plus considérable de ces établissements est la bibliothèque de Philadelphie, qui contient 55,000 volumes. Viennent ensuite les bibliothèques de Boston, 35,000 vol., de New-York, 30,000, de Washington, 28,000 vol., et de Georgetown, 25,000 vol. La bibliothèque de l'Université d'Harvard dans le Massachusets en contient 68,500. Notons, en passant, la petite ville de Genève, dans l'Etat de New-York qui, pour 3,600 habitants, possède une bibliothèque de 5,400 vol. C'est à peu près la même proportion que celle de son homonyme d'Europe. — Nous bornons ici nos détails, car M. Edwards annonce sur la formation, l'organisation et l'économie des bibliothèques publiques un grand ouvrage que nous nous empresserons de faire connaître à nos lecteurs.

Réponse de M. Libri au Rapport de M. Boucly. Paris, 1848, 1 vol. in-8° de 115 pages.

Les bibliophiles n'ont pas sans doute oublié le beau catalogue de Mr. Libri [1], et tous ceux qui ont suivi l'ardente polémique née de la révolution de février, se rappellent aussi la profonde tristesse et l'indignation produites par un rapport de Mr. le procureur du roi Boucly (*Moniteur* du 19 mars 1848). Dans ce rapport, Mr. Libri, membre de l'Institut et professeur au Collége de France, était accusé des plus honteuses spoliations ; il n'avait visité les bibliothèques du royaume que pour les mettre au pillage, et il

[1] Voyez *Revue Critique*, de mai 1847, page 159.

ne restait plus qu'à le traîner devant les tribunaux pour ajouter une page aux ignobles scandales qui ont souillé l'année 1847.

Ce rapport, du reste tout confidentiel, fut envoyé quelques jours avant la révolution de février, à Mr. Guizot, par le ministre de la justice : c'est ainsi qu'il fut trouvé dans les papiers du ministre des affaires étrangères, et que, par un procédé dont rien ne peut excuser la lâcheté, il fut publié dans le Moniteur. Mr. Libri, et tout le monde l'applaudira, n'a pas voulu rester sous le coup de ce malencontreux document. Seulement, comme les journaux ne *voulaient* pas ou *n'osaient* pas accueillir ses réponses, il a repris, dans une brochure, point par point, ce rapport, et l'a discuté, preuves en main, de manière à ne pas laisser debout une seule des allégations de Mr. Boucly ; et maintenant, on peut le dire, on a rarement vu un procureur du roi accueillir et grouper des faits que rien ne prouvait, avec plus de légèreté. Mr. Boucly semble partir du principe qu'il s'est commis des dilapidations dans les bibliothèques publiques... Vraiment, le fait est nouveau en France, où depuis 89 c'est à qui pillera ces malheureux établissements, où l'incurie et l'ignorance des conseils municipaux ne le cèdent peut-être qu'à l'insouciance du plus grand nombre des bibliothécaires ! En effet, en mettant à part quelques honorables exceptions dans les villes où les lumières étaient au niveau de la tâche [1], on peut dire que partout

[1] Qu'on nous permette de citer en passant la bibliothèque de Besançon et son savant et infatigable bibliothécaire, Mr. Weiss, qui l'a élevée au rang des premiers établissements de ce genre en Europe après quarante ans de zèle et de persévérance. Si les provinces de France avaient eu plusieurs hommes comme Mr. Weiss, que de richesses littéraires auraient été sauvées de la destruction !



ailleurs les manuscrits et les livres étaient à la disposition du premier venu, et l'on sait quelle curée les Anglais en ont fait déjà de 1814 à 1822. En 1830, un savant jurisconsulte allemand Hænel, publia le catalogue de tous les manuscrits des bibliothèques de France ; aujourd'hui, comme l'affirme Mr. Libri, et comme on ne peut nier que ce ne soit la triste vérité, les plus précieux de ces monuments ont disparu probablement à tout jamais. Ainsi ce que n'avaient pu faire les barbares et le moyen âge, la civilisation du dix-neuvième siècle a réussi à l'accomplir. Et c'est au milieu de ce pillage universel si longtemps toléré, qu'un procureur du roi s'en vient crier : au voleur ! Il aurait été, ce nous semble, beaucoup plus juste (mais aussi bien plus difficile) de prendre par exemple le catalogue d'Hænel, si imparfait fût-il, et de s'assurer de ce qui manquait depuis lui dans chaque bibliothèque. Nous pouvons assurer à Mr. le procureur du roi qu'il aurait trouvé des *pistes* fort anciennes, et qu'il aurait pu faire des rapports où les preuves auraient été bien plus probantes que dans celui qui nous occupe. Ici il a donné complétement à faux ; les *vols* dont il accuse Mr. Libri sont tous réfutés, et cela, à nos yeux du moins, sans réplique. C'est ainsi que Mr. Libri prouve, qu'un psautier manuscrit, soi-disant *volé* dans la bibliothèque de Grenoble, se trouvait appartenir à un médecin de Lyon, qu'un Théocrite d'Alde, non rogné, dépouille de Carpentras, a été échangé à la bibliothèque de cette ville contre un exemplaire moins beau, plus une caisse de livres modernes, dont suit le reçu avec force remercîments, etc., etc. Tout est de la même force : ajoutons que les deux dénonciations qui ont motivé le rapport étaient *anonymes*, et que Mr. Boucly fait figurer des témoins qui affirment sur l'honneur n'avoir pas été interrogés. Ces dé-

tails nous semblent suffisants pour prouver la valeur de cette accusation : quant aux conclusions, nous les empruntons à la brochure de Mr. Libri :

« Je laisse apprécier à tous les gens d'honneur cette manière de procéder. On remue toute la France, on s'adresse à tous les parquets, mon nom se trouve prononcé et compromis dans vingt correspondances, dans vingt dépositions, on s'adresse à mes ennemis, on encourage la délation occulte, on rassemble une foule de calomnies, on marche toujours sans tenir compte des dépositions favorables qu'on a recueillies. On oublie qu'une première fois on a dû reconnaître que le dénonciateur anonyme était un calomniateur ; on oublie qu'on a déjà dû s'avouer que ces soupçons contre moi n'étaient pas vraisemblables. On ne tient aucun compte ni de ma vie, ni de mes travaux, ni de ma position dans la science et dans le monde (que moi, étranger, je m'étais faite en dépit de mille jalousies, de mille obstacles), ni des illustres amitiés qui devaient prévenir ces indignes soupçons. On compulse les journaux de l'opposition pour y trouver des calomnies contre moi, et l'on néglige de tenir compte des faits positifs que les autres journaux annoncent d'une manière officielle. On commet même des faux judiciaires (je parle dans la supposition que le rapport n'aurait pas été altéré à l'impression). On en use ainsi en secret sous prétexte qu'il ne faut pas compromettre ma réputation, et, en réalité, on organise autour de moi un vaste système de calomnies anonymes qui s'infiltrent peu à peu, qui prennent crédit, et que je n'ai aucun moyen de combattre, parce qu'elles me sont inconnues. Et tout cela quand on était forcé d'avouer que si l'on m'avait demandé des explications j'aurais pu (on y ajoute, il est vrai, un *peut être*) faire disparaître tous les soup-

çons dirigés contre moi. Alors pourquoi ne jamais me demander ces explications? Ce n'est certes pas le soin de ma réputation, que l'on compromettait si gravement, qui a pu commander cette réserve. Je ne crains pas de l'avancer, si le rapport de Mr. Boucly est tel qu'il a été publié, si on ne l'a pas falsifié en le publiant, c'est là le monument le plus éclatant des..... erreurs qui peuvent être commises dans un parquet français. Je le demande aux hommes les plus austères, les plus courageux! voudraient-ils accepter une lutte de ce genre avec un parquet malveillant qui accueille des dénonciations anonymes, qui suit un homme pas à pas dans l'ombre pendant deux ans, qui forge de fausses dépositions, dont l'œuvre n'est connue qu'*au moment* où une révolution remet le pouvoir entre les mains d'hommes dont l'inimitié est constatée? »

HISTOIRE ET VOYAGES.

VOYAGE AUX SOURCES DU RIO DE SAN-FRANCISCO ET DANS LA PROVINCE DE GOYAZ, par Auguste de Saint-Hilaire. Paris; 2 vol. in-8°: 15 fr.

Ce voyage, dont l'auteur publie seulement aujourd'hui la relation, date de 1819. Mais dans des pays à peu près déserts, où manquent les principaux éléments de la civilisation, trente années n'amènent pas de bien grands changements. Aussi les provinces parcourues par Mr. Aug. de Saint-Hilaire sont encore aujourd'hui dans le même état à peu près que lorsqu'il les a visitées; c'est ce que témoignent les récits publiés par des voyageurs soit alle-

mands, soit anglais, qui ont suivi la même route à une époque beaucoup plus récente. L'intérieur du Brésil a beau être une contrée fertile, où la terre exige peu de culture pour produire d'abondantes récoltes, il ne présente point l'aspect de la prospérité. L'agriculture y est encore dans l'enfance, la difficulté des communications arrête l'essor du commerce, les arts et l'industrie n'y ont pris aucun développement. Après avoir quitté Rio-de-Janeiro pour suivre la route de Minas Geraes, le voyageur ne rencontre plus une seule hôtellerie qui puisse rivaliser même avec les moindres auberges des villages de France ou d'Italie. Il n'a guère pour s'abriter que des espèces de hangars qu'on appelle *rancho*, ouverts à tous les vents et accessibles à tous les insectes les plus incommodes. C'est là qu'il doit se résigner à passer la nuit après des journées rendues très-pénibles par l'excessive chaleur du climat, à laquelle succède souvent un froid très-vif. Quant à la nourriture, elle se compose en général de maïs, de haricots secs, et de quelques autres mets grossiers qu'il n'est pas toujours facile d'obtenir, parce que les caravanes et les muletiers ayant l'habitude d'emporter leurs provisions avec eux, les auberges ne sont pourvues à cet égard que du strict nécessaire, et la plupart des autres habitations sont désertes, leurs propriétaires étant des cultivateurs qui ne viennent au village que le dimanche ou les jours de fête pour assister à la messe. Mr. de Saint-Hilaire, muni d'un passeport royal, pouvait choisir le logement qui lui convenait le mieux, et avait le droit d'exiger de tout habitant qu'il lui fît les honneurs de sa maison. Mais, malgré ce privilége, il préférait souvent s'établir sous le rancho ou camper à la belle étoile plutôt que de s'enfermer dans les sales taudis qui formaient les plus belles chambres à cou-

cher de propriétaires riches en bétail et en esclaves nombreux. Cependant il fait l'éloge de l'hospitalité des habitants de la province de Minas Geraes; il y est souvent accueilli de la manière la plus affectueuse, et si l'on ne peut lui offrir un logement spacieux, propre, bien aéré, du moins on rachète cet inconvénient par des soins empressés et quelquefois par de splendides festins dont le luxe contraste étrangement avec la misérable nudité du local. Dans presque toutes les maisons les murs construits en terre ne sont pas seulement blanchis; deux bancs et une table forment tout l'ameublement; aucune des commodités de la vie ne se trouve même chez les plus riches. Cependant ce n'est pas l'industrie qui manque; les ouvriers sont adroits et intelligents; mais la paresse domine à un tel point que la plupart préfèrent mendier leur nourriture plutôt que de s'astreindre à un travail régulier et suivi. Mr. de Saint-Hilaire obligé, par la mort d'un de ses domestiques, de prendre un homme du pays pour soigner ses mulets, en cherche vainement pendant plusieurs semaines un qui veuille s'engager pour un salaire assez élevé. Les villages sont encombrés de jeunes vagabonds qui demandent l'aumône, mais dès qu'il s'agit d'une occupation quelconque, ils disparaissent aussitôt. A cette oisiveté se joignent naturellement des mœurs très-corrompues. Dans la province de Goyas surtout, le relâchement est tel qu'on n'y rencontre que fort peu de gens mariés. Les hommes ont la coutume d'entretenir une ou plusieurs maîtresses, et cet usage est si bien admis que les prêtres eux-mêmes s'y conforment sans exciter aucun scandale.

Une pareille décadence morale explique l'état stationnaire de la civilisation dans un pays qui renferme tant d'éléments de richesse. Elle est en partie le résultat de la

cupidité avec laquelle furent d'abord exploitées les mines d'or et de diamant qui attirèrent les colons européens. Des fortunes faites rapidement et sans beaucoup de peine amenèrent à leur suite le goût des plaisirs et la licence la plus effrénée. La prodigalité dissipa en dépenses improductives le capital qui devait servir à fonder la prospérité du pays sur des bases solides. Ce fut seulement lorsque les mines commencèrent à s'épuiser qu'on tourna ses regards vers la culture et l'industrie. Mais l'énergie nécessaire pour les féconder avait été détruite par les excès de tous genres, et l'on avait dissipé follement l'or à l'aide duquel on aurait pu se procurer les ressources indispensables à de grandes entreprises. On tomba donc tout à coup dans un état de demi-sauvagerie qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Les défrichements se font encore par le moyen du feu qui dévore soit les arbres des forêts, soit les herbes des prairies, puis on sème dans la cendre et l'on récolte jusqu'à ce que le sol, envahi par des fougères ou d'autres végétaux nuisibles, redevienne stérile. Alors on va plus loin chercher d'autres terres à défricher. Dans les vastes pâturages où l'on élève des bestiaux, c'est aussi l'incendie qui est l'unique procédé par lequel on renouvelle la végétation. A la fin de la saison sèche, on brûle l'herbe haute et dure pour faire place aux jeunes pousses qui ne tardent pas à sortir du milieu des cendres. Avec une agriculture si primitive, il faut bien que le sol soit fertile pour que les habitants ne se voient pas réduits à la famine. Et ils récoltent non-seulement de quoi vivre, mais encore de quoi suffire aux exigences d'une administration déplorable qui semble prendre à tâche de ruiner le pays, et aux besoins d'un culte dispendieux dont les cérémonies et les fêtes sont très-multipliées. Sans doute l'influence du climat con-

tribue à rendre l'homme paresseux, à diminuer son énergie, à paralyser ses efforts. Mais il y a d'autres causes aussi qui ne sont pas moins puissantes, et dont l'action serait funeste dans les régions du nord comme dans celles du midi. Le Portugal n'a pas su mieux que l'Espagne ménager ses colonies d'Amérique. Dès l'origine le plus mauvais système de gouvernement y a été introduit, et par la force de l'habitude il s'est perpétué même après que le Brésil a obtenu son indépendance. L'église catholique n'a pas été non plus étrangère à cet état de triste décadence qui a suivi de près la prospérité brillante des premiers exploitateurs du sol aurifère. Dans la partie méridionale du nouveau monde, les Européens apportèrent avec eux la superstition qui était alors le signe extérieur de leur foi vive et profonde, mais que plus tard ils ont maintenue comme un moyen sûr de frapper l'esprit grossier et ignorant du peuple. Pour faire mieux accepter le christianisme aux indigènes, on n'a pas craint de l'altérer par des travestissements ignobles, et d'un autre côté l'on s'en est servi comme d'un moyen d'oppression et d'asservissement. L'autorité de l'église romaine s'est exercée là dans toute la plénitude de son pouvoir, et le résultat de l'expérience n'est guère en sa faveur. Elle a détruit une civilisation païenne sans savoir y substituer autre chose que l'anarchie, la corruption et l'esclavage. Quoique Mr. de Saint-Hilaire s'abstienne en général de toute réflexion critique à ce sujet, les détails qu'il donne, soit sur le clergé, soit sur les pratiques superstitieuses dont il a été témoin, suffisent amplement pour démontrer qu'au Brésil la religion s'allie sans scrupule à l'immoralité, ne fait rien pour l'éducation du peuple, et reste tout au moins spectatrice indifférente des fâcheux effets de l'ignorance et de

la barbarie. Un trait qui prouve jusqu'à quel point les mœurs sont dépravées, c'est que, contrairement à ce qui a lieu dans toutes les contrées où règne le christianisme, les femmes sont séquestrées au Brésil à peu près comme dans l'Orient.

Mr. de Saint-Hilaire décrit le pays en voyageur naturaliste, c'est-à-dire en homme qui n'a reculé devant aucune fatigue pour explorer tous les lieux dignes de quelque attention et auquel les détails n'échappent pas plus que les vues d'ensemble. Il n'exagère d'ailleurs ni le bien ni le mal ; il peint les choses simplement, telles qu'il les voit, et ses tableaux de la nature brésilienne offrent un cachet de vérité très-remarquable. Quoique son voyage ne renferme ni aventures extraordinaires, ni incidents dramatiques, il se fait lire avec intérêt, et c'est une bonne fortune, surtout dans les circonstances actuelles, que de pouvoir échapper un instant aux tristes préoccupations du jour, en suivant un guide aussi instruit que modeste à travers les forêts vierges et les vastes plaines désertes du nouveau monde.

Sketches of Ireland sixty years ago. (*Esquisses de l'Irlande telle qu'elle était il y a soixante ans.*) Dublin, 1 vol. — Revelations of Ireland in the past generation, by D.-O. Owen Maddem. (*Révélations sur l'Irlande de la génération passée.*) Dublin, 1 vol.

Durant les deux derniers siècles, l'Irlande a subi dans ses mœurs et ses usages des changements plus considérables qu'aucun autre pays peut-être. Ce fut Cromwell qui compléta la conquête d'Irlande, et, après lui, son organi-

sation maintenue par Charles II en fit une espèce de colonie dépendante de l'Angleterre. La noblesse protestante, dont elle devint la proie, comprit bien que ce qui avait été conquis par le glaive ne pouvait être conservé que par le glaive. Aussi toute la législation pénale eut-elle pour objet de garantir aux vainqueurs la possession de ces biens dont ils s'étaient emparés. Se sentant en minorité au milieu d'un peuple auquel ils étaient étrangers par le langage, la religion et l'origine, ils s'y considéraient à peu près comme une garnison en pays conquis. La rudesse et la licence des mœurs militaires de cette époque étaient peu favorables aux progrès de la civilisation. Le commerce paraissait alors une occupation indigne du *gentleman*, et les hautes classes se tenaient en dehors de tout contact avec la bourgeoisie. Mais l'exemple des chefs est toujours contagieux pour la foule. On voit dans les *Esquisses* quelle influence un pareil régime avait exercé sur les Irlandais. Le duel était devenu le moyen habituel de vider toute espèce de différend. L'avocat devait donner la *satisfaction d'un gentleman*, au témoin qu'il avait traité durement dans son plaidoyer, à la partie adverse qui se prétendait offensée par ses paroles, au client qui n'était pas satisfait de la manière dont il avait défendu sa cause. Chaque procès, en quelque sorte, était suivi d'un ou de plusieurs duels, et pour faire son chemin dans le barreau il fallait savoir manier l'épée aussi bien que la parole. L'éducation que recevait la jeunesse à l'université développait de bonne heure ces penchants belliqueux. C'était l'usage parmi les étudiants d'avoir les clefs de leurs chambres aussi grandes et aussi lourdes que possible, afin de s'en servir comme d'armes qui devenaient parfois meurtrières entre leurs mains. Malheur à l'infortuné bailli qui se hasardait à fran-

chir l'enceinte du collége. Il risquait d'être plongé dans le bassin de la pompe, ou cloué par l'oreille à un poteau. Le collége de la Trinité fut souvent le théâtre de semblables scènes, et plus d'une fois même des querelles suscitées par des étudiants eurent le meurtre pour résultat. Mais quoique la justice fît mine de réprimer sévèrement de tels délits, les délinquants parvenaient à se soustraire par la fuite, et l'impunité encourageait le désordre. L'aristocratie regardait comme un de ses priviléges de mépriser la loi, et elle trouvait naturellement beaucoup d'imitateurs. L'Irlande vaincue, mais non soumise, dépensait ainsi ses forces dans cette lutte de détail contre un joug qu'elle n'aurait pu tenter de secouer sans voir aussitôt l'Angleterre peser sur elle de tout son poids, et ses habitants semblaient conspirer avec leurs oppresseurs pour ruiner la prospérité matérielle du pays.

Dans les *Révélations* de Mr. Owen Madden nous trouvons des mœurs plus douces, des usages moins barbares. L'insurrection de 1798 et les événements qui l'ont accompagnée ont calmé l'humeur turbulente du peuple irlandais, effacé les derniers vestiges de son indépendance. Mais son énergie, au lieu de se diriger vers un but utile et sérieux, semble avoir été plutôt étouffée pour faire place à l'insouciance de l'esclavage. Les anecdotes que rapporte l'auteur peignent d'une manière assez originale ce changement, et sont, en général, fort amusantes. On y apprend à bien connaître le caractère irlandais, et la part qu'il faut lui attribuer dans les déplorables résultats qu'on est trop enclin à rejeter entièrement sur les fautes de l'administration.

Ces deux ouvrages sont destinés à montrer combien il importe de multiplier de plus en plus les relations entre

l'Irlande et l'Angleterre, de resserrer les liens qui les unissent, parce que c'est le seul moyen d'opérer une fusion également avantageuse pour l'un et pour l'autre. L'Irlande ne sortira de son état d'abaissement et de misère que lorsqu'elle sera bien convaincue qu'elle ne peut pas se passer de l'Angleterre.

C. CORN. TACITI opera quæ supersunt ad fidem codicum Mediceorum ab J.-G. BAITERO denuo excussorum ceterorumque optimorum librorum recensuit atque interpretatus est J. Gasp. ORELLIUS. Turici, 1846-1848, 2 vol. in-8° maj.

Cette belle édition de Tacite, dont le second volume vient de paraître, occupera une place distinguée non-seulement parmi les meilleures éditions du même auteur, mais encore parmi les publications si remarquables qui sont dues au savant philologue zurichois, et dont la *Bibl. Univ.* a plusieurs fois signalé l'existence et le mérite. Elle se recommande à l'attention des nombreux lecteurs du grand historien romain, sous le double rapport de la critique du texte et de l'interprétation.

Il est généralement reconnu que le texte des six premiers livres des Annales de Tacite n'a pas d'autre source, et ne saurait par conséquent reposer sur aucune autre autorité, que le manuscrit découvert, au commencement du seizième siècle, par Angelo Arcomboldo, dans la bibliothèque de l'abbaye de Corbey, en Westphalie, qui fut payé cinq cents sequins par Léon X et publié à Rome en 1515, avec les autres œuvres de Tacite déjà connues, par Ph.

Beroald le jeune[1]. Ce précieux manuscrit du onzième siècle, fut transporté dans la suite, avec tous ceux qui appartenaient à Léon X, dans la Bibliothèque Laurentienne de Florence, où il se trouve actuellement. Quelle que fût son importance, il n'avait été consulté, depuis l'édition de Beroald, que par Pichena et Jac. Gronovius qui en avaient tiré de bonnes leçons; les autres éditeurs de Tacite s'étaient bornés à reproduire plus ou moins fidèlement l'édition *princeps*, admettant continuellement dans leurs textes de nouvelles conjectures sans les confronter avec le manuscrit. En 1831 seulement, Mr. Imm. Bekker fit connaître au public de bonnes leçons du manuscrit de Florence, dont la collation avait été entreprise pour lui par Mr. del Furia. Pour le reste des Annales et les cinq livres des Histoires qui nous sont parvenus, les manuscrits sont assez nombreux : on en compte quatre au Vatican, trois à Florence, quatre en Angleterre, trois à Paris, cinq ou six en Allemagne, un en Espagne, etc.; mais ils paraissent tous provenir de la même source que l'un des manuscrits de Florence d'écriture lombarde, s'ils n'en sont pas des copies médiates ou immédiates. Ce manuscrit, qui contient aussi des ouvrages d'Apulée, porte une *subscription* qui en fixerait la date à l'an 395; mais il a été reconnu qu'elle a été transcrite d'après un manuscrit plus ancien; en effet, l'écriture lombarde n'était pas encore en usage au quatrième siècle. Quoique cette copie remonte au huitième ou au septième siècle, ce qui lui donne une grande autorité, elle n'a pas été non plus consultée avec le soin qu'elle méritait.

[1] Beroald annonce la publication nouvelle des cinq premiers livres des Annales; mais depuis Juste-Lipse on divisa le cinquième livre en deux.

Pichena et Jac. Gronovius en avaient fait usage, et Walther, à qui l'on doit une bonne édition des Annales et des Histoires publiée en 1831, avait profité des variantes de ce manuscrit transcrites par P. Victorius ou Vettori, sur les marges d'un exemplaire de l'édition de Beroald, en avertissant qu'elles ne s'accordaient pas toujours avec celles qu'indiquaient Pichena et Gronovius. C'était donc un service essentiel à rendre au texte de Tacite, qui s'altérait de plus en plus par des conjectures plus ou moins heureuses, des interpolations ou des retranchements arbitraires, et des erreurs involontaires, que de le ramener autant que possible à sa forme primitive en le calquant, pour ainsi dire, sur les copies les plus anciennes qui nous en soient parvenues. Ce travail difficile, surtout pour le manuscrit en lettres lombardes, dont la lecture exige une étude particulière, et où plusieurs passages présentent des lettres ou des mots presque effacés, a été exécuté avec le plus grand soin par Mr. J.-G. Baiter, savant collaborateur de Mr. d'Orelli, qui s'est rendu deux années de suite à Florence aux frais des éditeurs MM. Orell, Füssli et Ce, et qui a pris note des moindres variantes en laissant de côté tout ce qui n'était pas de la première main. Le texte de la nouvelle édition représente fidèlement celui des deux manuscrits de Florence, à l'exception des erreurs évidentes de copiste, des variations d'orthographe et de certaines formes inusitées, qui sont toutes mentionnées au-dessous du texte comme variantes lorsque le texte est certain, et dans le texte même lorsqu'il est évidemment corrompu et qu'aucune conjecture n'est admissible. Le lecteur reconnaît ainsi à l'instant même les passages sur lesquels il règne de l'incertitude. Au reste, les leçons importantes provenant des autres manuscrits ou des conjectures des critiques sont in-

diquées et discutées avec soin. Le texte de la *Germanie* et celui du *Dialogue des Orateurs* sont conformes au manuscrit de Perizonius, dont Mr. L. Tross a fait usage le premier pour son édition de ces deux traités qui a paru en 1841, et dont une collation exacte due aux soins de Mr. Fr. Ritter, l'un des derniers éditeurs de Tacite, a été à Mr. d'Orelli par Mr. Boocking. Dans son édition du Dialogue des Orateurs, publiée en 1838, Mr. d'Orelli avait restitué le texte de cet intéressant ouvrage d'après l'édition de Juste-Lipse de 1574, pour laquelle ce célèbre critique avait fait usage du manuscrit de Naples ou des Farnèses, qui était alors considéré comme le meilleur. Nous regrettons que le savant éditeur n'ait pas jugé à propos d'indiquer les motifs de sa préférence pour ce manuscrit de Perizonius, et de donner sur son origine, sa forme, son possesseur actuel, etc., des détails qui auraient d'autant plus intéressé ses lecteurs qu'ils ne peuvent pas tous recourir aux éditions particulières et aux articles de journaux publiés en Allemagne. Nous exprimons le même regret au sujet des manuscrits Γ et Δ, qui ont servi à restituer le texte de la vie d'Agricola, et dont les leçons ont été publiées par Mr. Wex, à Schwerin en 1845, dans une dissertation académique, mais sur lesquels on ne nous donne aucun renseignement. Quoi qu'il en soit, il est facile de reconnaître la supériorité de ces nouveaux secours qui ont servi à améliorer incontestablement le texte de ces trois opuscules.

Mr. d'Orelli s'exprime ainsi vers la fin de la préface de son second volume : « J'ai composé mon commentaire d'après les mêmes principes et en vue des mêmes lecteurs que celui que j'ai publié sur Horace, et qui a été accueilli avec tant de faveur chez les Anglais, les Français, les Italiens, nations si distinguées par la pureté et la finesse de

leur goût. » Nous ne croyons pas nous tromper en promettant au commentaire sur Tacite un accueil encore plus favorable, s'il est possible; car il nous paraît réunir toutes les conditions que l'on peut exiger dans l'état actuel des études philologiques et littéraires. Toutes les difficultés de grammaire, de syntaxe, d'idiotismes, de locutions familières à l'auteur y sont franchement abordées et habilement résolues; toutes les fois qu'un passage est susceptible de plusieurs interprétations, elles sont indiquées et discutées; tantôt l'éditeur se prononce pour celle qu'il préfère en donnant ses motifs, tantôt il laisse le choix au lecteur; on passe ainsi en revue non-seulement les opinions des plus savants et des plus récents commentateurs de Tacite, tels que J. Lipse, Ernesti, F.-A. Wolf, Walther, Ruperti, Bach, Ritter, Doederlein, Duebner, mais encore celles des meilleurs traducteurs soit allemands, soit français, et nous avons rencontré bien des fois les noms de nos bons traducteurs Dureau de la Malle, Burnouf, Louandre, à la sagacité et au bon goût desquels Mr. d'Orelli se plaît souvent à rendre hommage. L'intérêt et l'utilité de ce commentaire sont encore augmentés par les détails circonstanciés que l'on y trouve sur tous les personnages dont il est question dans le texte, pour peu qu'ils soient connus; par la citation, le plus souvent textuelle, de tous les passages des autres auteurs grecs ou latins qui ont rapporté les mêmes faits que Tacite, ou de ceux qui ont énoncé quelque pensée saillante analogue à la sienne; par l'exposition suffisamment claire des événements auxquels il fait allusion; par les renseignements relatifs aux institutions, aux magistratures, aux usages civils, religieux, militaires des Romains, sur lesquels on nous donne le résultat des travaux récents les plus estimés; par des discussions inté-

ressantes sur diverses questions de géographie ancienne et comparée, etc., etc. Une telle énumération doit faire comprendre que la lecture ou plutôt l'étude attentive d'un semblable commentaire ne saurait manquer d'amener à une intelligence aussi complète que possible de l'historien romain, et de fournir tous les éléments nécessaires pour bien apprécier son génie, son style, son savoir, son impartialité ; elle offrira de plus à quiconque la poursuivra avec persévérance une riche moisson de connaissances historiques, archéologiques, philologiques et d'excellentes leçons de critique.

Nous devons aussi appeler l'attention sur les *Excursus* qui se trouvent à la fin de quelques-uns des livres historiques et de chacun des opuscules, dans lesquels sont examinées plus au long diverses questions d'histoire, de mythologie, d'antiquités, de géographie, de critique, d'interprétation, etc. ou qui présentent des citations intéressantes, telles que le discours de Claude, découvert à Lyon, le récit que nous a transmis Plutarque du dévouement d'Eponine, etc. Enfin, dans l'un des *Excursus* qui accompagnent le Dialogue des Orateurs, Mr. d'Orelli rappelle en peu de mots les opinions des savants de nos jours sur l'auteur de cet écrit, et déclare qu'il l'attribue à Tacite, dont il reconnaît, non pas le style, parce qu'un si grand écrivain sait bien varier son style suivant le sujet qu'il traite, mais cette dignité, cette largeur de vues, cette connaissance intime de son temps, dont l'auteur du Dialogue donne des preuves si frappantes. Il appuie son opinion de la circonstance que Pline le Jeune fait allusion dans une de ses lettres adressées à Tacite (L. IX, 10), à une phrase du Dialogue (ch. II), où il est dit que les poëtes doivent rechercher la solitude des forêts et des bois sacrés. D'où l'on

doit inférer que Mr. d'Orelli ne partage pas l'avis de ceux qui attribuent cette lettre à Tacite lui-même, avis soutenu par Jules Janin dans les articles spirituels qu'il a publiés sur l'historien romain dans le *Journal des Débats* de juin, juillet et août 1839, et dont l'éditeur de Zurich cite quelques fragments.

Le second volume est terminé par une excellente table des noms propres et des faits historiques empruntés à l'édition de Ruperti.

Nous avons appris avec peine que le célèbre éditeur de Cicéron, d'Horace et de Tacite, parvenu à sa soixante-deuxième année, était en proie aux souffrances et au découragement; nous faisons bien des vœux pour qu'il conserve les forces et le zèle nécessaires à l'achèvement des publications qu'il a commencées, et à l'accomplissement des grands travaux qu'il a entrepris.

L. V.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

LETTRES ÉCONOMIQUES SUR LE PROLÉTARIAT, par Gustave du Puynode. Paris, 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Ces lettres, au nombre de quatre, traitent des subsistances, de l'esclavage et de l'émancipation, de la concurrence et du socialisme, enfin du prolétariat. Ce sont les questions les plus importantes de l'économie politique, dont l'auteur se permet ainsi d'entretenir le public malgré l'anathème lancé tout récemment contre cette science au nom du gouvernement provisoire de la république fran-

çaise. Mr. du Puynode n'est pas du tout socialiste ; il ne croit point aux merveilleux effets de la fraternité, cette panacée universelle à l'aide de laquelle on prétend résoudre tous les problèmes, il va même jusqu'à regarder la concurrence comme un bien, soit pour le travail, soit pour les travailleurs. On verra sans doute avec plaisir que les adversaires de l'organisation du travail se réveillent, et que les économistes ne jugent point devoir se taire parce que la chaire où s'enseignaient leurs doctrines vient d'être supprimée. L'on a bien pu décréter que l'économie politique n'était pas une science, tout comme on décrétait jadis que la terre ne tournait pas autour du soleil; mais cela n'empêche nullement la production et la distribution de la richesse de continuer à être régie par des lois dont la violation entraîne toujours de fatales conséquences; la souveraineté du peuple, non plus que celle des rois, n'y saurait rien changer. Le système protecteur a nécessairement pour résultat le renchérissement des subsistances; de forts droits d'entrée sur les bestiaux tendent à faire hausser le prix de la viande sans rendre sa qualité meilleure; la prohibition des céréales étrangères fait que le blé se maintient plus cher qu'il ne serait sans cela. Il n'est pas besoin d'une science bien profonde pour comprendre ces effets d'une cause si évidente, et pour en conclure par analogie que la même chose arrive en ce qui concerne les produits de l'industrie manufacturière. On sait, par exemple, que la livre du sucre fabriqué en France coûte en Suisse 50 centimes, tandis que les Français ont le privilége de la payer chez eux 80 c.; il est vrai que cela fait la fortune de quelques gros fabricants; mais dira-t-on que le pays en soit plus riche parce

qu'on aura pris de l'argent dans les poches de tous pour remplir la bourse d'un seul ? Assurément la concurrence répartirait mieux le profit, et les ouvriers employés d'une manière plus productive en retireraient eux-mêmes un avantage positif puisqu'ils pourraient vivre à meilleur marché. Quand les marchés de la France seraient ouverts à tous les produits étrangers, la baisse des prix ne se ferait pas attendre longtemps, et loin d'en souffrir, l'industrie nationale prendrait, au contraire, un essor plus vigoureux en portant toute son activité sur les branches spéciales qui conviennent le mieux à son sol, à son climat et à ses circonstances particulières. Il en est du génie industriel comme du génie littéraire, la liberté favorise l'originalité, et c'est dans l'originalité que se trouve la force réelle et vraiment féconde. Mr. du Puynode développe cette idée qui n'est pas nouvelle, sans doute, mais qu'on ne saurait trop mettre en saillie, tant sont nombreux et tenaces les préjugés qui la repoussent.

Il insiste ensuite sur l'abolition de l'esclavage, demandant qu'on l'accomplisse sans retard, entière et générale, et affirmant que les bienfaits de la liberté compenseront bientôt les pertes dont une semblable mesure peut être la cause. Mais ici c'est plutôt au sentiment qu'à la raison qu'il fait appel, et ses arguments me paraissent assez faibles; heureusement qu'un décret du gouvernement provisoire a déjà tranché la question, en sorte qu'il y a tout lieu de croire que l'esclavage ne tardera pas à disparaître enfin des colonies françaises.

La troisième lettre est celle où Mr. du Puynode déploie certainement le plus de verve. Il passe en revue les principaux systèmes socialistes, et fait ressortir l'absurdité des étranges rêveries qu'ils prétendent substituer à ce qui

existe maintenant. A ses yeux la concurrence est le seul moyen de donner essor au commerce et à l'industrie; l'homme a besoin du stimulant de l'émulation; prétendre détruire complétement le mobile de l'intérêt personnel, c'est méconnaître la nature humaine ou s'imaginer qu'on peut la transformer d'un jour à l'autre par la seule vertu d'un nouveau système d'organisation sociale. Le grand vice du socialisme est de porter à la famille une atteinte fatale et de priver ainsi la société de l'élément qui fait sa force. Pourquoi l'homme, une fois privé de ce stimulant actif, se donnerait-il la peine de travailler au delà de ce qu'exigent ses propres besoins, puisqu'il n'aurait plus à s'occuper ni de l'éducation ni de l'avenir de ses enfants? Evidemment l'égoïsme envahirait tout à fait son cœur, et l'on se trompe fort si l'on croit y trouver un remède dans le sentiment de la fraternité, car il n'y a rien qui mette l'égoïste à son aise comme cette espèce d'affection universelle ne se portant sur aucun objet en particulier. La plupart des socialistes le comprennent eux-mêmes, si bien qu'ils s'efforcent de rassurer l'opinion à cet égard en déclarant que l'abolition de la famille n'est point une condition nécessaire de leur système. Ils admettent qu'elle pourra subsister au sein de la communauté et Mr. Cabet va jusqu'à soutenir que, ne dépendant plus alors que du libre consentement de ceux qui la composeront, elle sera bien plus unie et plus prospère. Mr. du Puynode ne s'arrête pas à de semblables assertions que démentent les principes du socialisme. Il fait voir que, sans aller en apparence aussi loin que les communistes, Fourier déjà rendait l'existence de la famille impossible par les étranges combinaisons qu'il avait imaginées pour donner essor à

toutes les passions, à tous les penchants, dans les rapports des deux sexes entre eux. Cette partie de sa doctrine, sur laquelle ses adeptes évitent en général de s'étendre, est fort curieuse, et l'aperçu qu'en donne Mr. du Puynode piquera certainement la curiosité des lecteurs. Il en résulte clairement que le socialisme a pour but principal de satisfaire les appétits sensuels, et que son résultat le plus probable serait d'étouffer les nobles facultés de l'âme pour réduire l'homme à l'état des animaux, en le rendant comme eux esclave de ses instincts les plus brutaux. Le socialisme conduit tout droit à la servitude, et c'est, au contraire, dans la liberté que se trouvent le salut de l'industrie, l'amélioration du sort des classes ouvrières, la seule solution possible du problème social.

La dernière lettre de Mr. du Puynode est consacrée au prolétariat, cette plaie de la civilisation moderne, qui a, en quelque sorte, remplacé l'esclavage des temps anciens, et dans laquelle se trouve la cause la plus grave des maux de notre époque. Il y a toujours eu des prolétaires, sans doute, mais le développement industriel, favorisé par une longue paix, en a multiplié le nombre au point de rendre dangereux le moindre arrêt dans le travail des fabriques. L'emploi des machines a réduit la plupart des ouvriers à des occupations qui n'exigent de leur part presque aucun effort d'intelligence, et les rendent, par conséquent, inaptes à tout autre espèce de travail lorsque celui auquel ils sont habitués leur manque. C'est un fait trop réel, mais comme on ne peut songer à retourner en arrière, il faut l'accepter et chercher les moyens de combattre ses fâcheux résultats. Le premier qui s'offre à nous est de faire disparaître toutes les entraves qui gênent encore la libre circulation des produits. On a beau dédaigner les principes de l'économie

politique, tôt ou tard il faudra bien y revenir. Nous n'imiterons pas cependant ces socialistes qui préconisent leur système comme une panacée universelle et infaillible. Quels que soient les bienfaits qu'on puisse attendre du libre échange, nous croyons qu'il faut prendre d'autres mesures encore, et que l'éducation de la classe ouvrière doit être l'objet de la plus vive sollicitude. C'est là qu'on peut ressaisir l'influence morale et l'exercer d'une manière éminemment féconde. A cet égard il y a beaucoup à faire; on ne saurait trop insister sur la solidarité qui existe entre tous les membres du corps social. Les considérations que présente Mr. du Puynode sont plus utiles que les utopies de tant de rêveurs qui prétendent organiser le travail. Il n'a pas la prétention de faire du neuf à tout prix; il conseille simplement aux ouvriers la prévoyance et la retenue; il insiste sur le devoir; mais du moins il ne promet pas plus qu'il ne peut tenir, et ce qu'il propose peut s'essayer facilement sans bouleverser la société actuelle.

Die Nationalökonomie der Gegenwart und Zukunft, von Dr B. Hildebrand. (*L'économie nationale du présent et de l'avenir*, par le Dr B. Hildebrand.) Frankfurt-am-Main, 1re partie, in-8°.

Mr. Hildebrand s'est proposé d'offrir un résumé de la science économique, depuis Adam Smith jusqu'à nos jours, en appréciant le mérite des divers systèmes qui se sont succédé dans leurs rapports avec le développement des peuples et en cherchant d'après ces données à déterminer quels principes présideront aux destinées de l'avenir. C'est

un travail fort intéressant, bien digne d'attirer l'attention publique, qui se préoccupe si vivement aujourd'hui des questions de cette nature. L'auteur est un critique judicieux, il fait ressortir avec habileté le fort et le faible de chaque système, et s'abstient sagement de toute vue exclusive, de toute prévention fâcheuse. Son but est de retracer la marche historique des idées, d'expliquer ainsi les tendances différentes manifestées par les économistes, et de prouver que leur opposition apparente ne provient souvent que du point de vue étroit et borné sous lequel on les envisage. Suivant lui, chacun des principaux systèmes économiques fournit son contingent de vérités à la science, pourvu qu'on ne l'isole pas des circonstances au milieu desquelles il est né; la plus grande erreur est de prétendre l'appliquer rigoureusement à toutes les époques et à tous les pays, sans tenir aucun compte des faits que la théorie ne peut ni changer ni détruire. Cette observation est assurément très-juste; il faut distinguer entre la vérité relative et la vérité absolue. Celle-ci ne réside que dans quelques principes généraux dont le nombre sera toujours très-restreint, quoique les progrès de la civilisation tendent à rapprocher les peuples par le perfectionnement de leurs institutions nationales. Adam Smith est à juste titre regardé comme le créateur de la science économique. Il avait eu sans doute des prédécesseurs qui lui ont fourni quelques-unes des idées de son système. Mais c'est lui qui, par la puissance du génie, a su réunir ces germes épars, les coordonner, les féconder et embrasser, le premier, dans son ensemble, le développement des forces matérielles de la société. Avant lui, les questions de la production et de la consommation n'avaient été traitées

que d'une manière fort incomplète, et l'on ne comprenait guère celles relatives à l'échange. Smith combattit le préjugé, général alors, qui faisait considérer l'abondance de l'or et de l'argent comme l'unique signe certain de la richesse. Il jeta une vive lumière sur le mécanisme assez compliqué des opérations industrielles et commerciales par lesquelles s'établissent les rapports entre le producteur et le consommateur, et qui font parvenir les divers produits sur les marchés où ils sont demandés. C'était un ordre de faits tout nouveaux, que la position spéciale de l'Angleterre lui avait permis d'étudier bien mieux qu'on ne le pouvait dans aucun pays du continent. Mais aussi les conséquences qu'il en tirait ne devaient peut-être pas trouver partout la même application. Le trait caractéristique de son système est d'exclure l'intervention du gouvernement dans les transactions particulières et de donner libre essor à l'activité individuelle. Il est évident que cela n'est pas très-conciliable avec les habitudes de la monarchie absolue que l'on voit, par exemple en France, persister encore après cinquante années de révolution. Les principes posés par Adam Smith ont besoin d'un certain concours de circonstances sans lesquelles ils ne sauraient porter leurs fruits. Il est difficile d'isoler complétement l'économie politique et surtout de la séparer des conditions essentielles de l'Etat, à moins qu'on ne veuille s'en tenir à la théorie pure sans aborder les détails de la pratique. Mais, dans une pareille science, l'application est précisément le but désirable; or, pour l'atteindre, on a dû chercher à mettre, autant que possible, les principes en harmonie avec le régime sous lequel il s'agissait d'en faire l'expérience. De là des efforts pour créer une économie

politique nationale, conforme aux institutions du pays, ainsi qu'au degré de son développement intellectuel et moral. On a tout à la fois restreint la science quant à son application, et agrandi sa sphère en y faisant rentrer des éléments autres que les instruments matériels qui servent à la production de la richesse. C'est dans cet espoir qu'Adam Muller a voulu doter l'Allemagne d'un système fondé sur les traditions de l'histoire et sur l'état présent des institutions nationales. A ses yeux les idées d'Adam Smith, excellentes pour l'Angleterre, ne convenaient point au continent. L'activité individuelle ne lui paraît avoir de véritable valeur qu'autant qu'elle est subordonnée à l'intérêt général, et, aux éléments de la production, il ajoute le capital intellectuel, puis il s'attache à démontrer comment chacun de ces éléments représente l'une des classes nécessaires pour constituer l'ordre social. Une grande prédilection pour le moyen âge domine son esprit, et par un singulier anachronisme il entend attribuer à l'État, tel qu'il existe aujourd'hui, la police qu'exerçaient alors dans leur propre sein les corporations plus ou moins indépendantes ou aspirant à l'être. Cette théorie conduit au régime protecteur, ainsi qu'on peut le voir dans les ouvrages de F. List, qui en appliqua les principes à l'industrie considérée comme l'instrument le plus important et presque le seul de la production des richesses. En effet, celui-ci arrive à établir qu'un pays doit favoriser à tout prix le développement industriel, et s'enrichit en payant des produits nationaux beaucoup plus cher qu'ils ne lui reviendraient s'il les tirait de l'étranger. C'est le système des protectionnistes opposé à celui du libre échange. Mais une fois qu'on entre dans cette voie, il est bien difficile de s'arrêter, et

quand on fait du gouvernement le régulateur de la production, il semble assez naturel que ce soit lui qui profite des avantages du monopole; c'est le seul moyen de faire tourner au profit de tous les obstacles qu'on oppose à l'essor libre des intérêts individuels. L'économie politique fait donc place au socialisme qui, sous ses formes diverses, a toujours pour but de substituer l'action de l'Etat à celle de l'individu, et se propose de faire du genre humain une grande famille vivant en commun du produit de son travail, sur le pied de l'égalité la plus complète. Mr. Hildebrand expose rapidement les différentes doctrines socialistes, et ne s'arrête à discuter avec quelque étendue que celles de l'Allemand Engel et du Français Proudhon. Chez l'un et l'autre il critique surtout l'absence d'études sérieuses et approfondies, l'inexactitude des données sur lesquelles ils prétendent établir leur comparaison du présent avec le passé, la témérité présomptueuse de leurs assertions touchant la nature de l'homme et les éléments de la vie sociale. Mais il rend justice à leurs efforts pour améliorer la condition des travailleurs, il reconnaît les services qu'ils ont rendus en combattant sans relâche l'égoïsme qui trop souvent engage l'homme à reculer devant les problèmes dont la solution lui semble devoir troubler son repos. Seulement il leur reproche de n'avoir point su faire sortir de leurs travaux un principe applicable et fécond, et c'est à la recherche de ce principe que Mr. Hildebrand consacrera la seconde partie de son livre. En attendant qu'elle paraisse, nous signalerons à l'attention de l'habile critique une remarque dont il n'a peut-être pas assez tenu compte dans son appréciation des divers systèmes d'économie politique proprement dite. C'est que

cette science, qui a pour objet l'étude des phénomènes de la production et de la distribution des richesses, n'a jamais prétendu aspirer à faire le bonheur du genre humain. Quand les socialistes l'accusent d'égoïsme et d'inhumanité, ils déplacent la question et frappent à faux; autant vaudrait faire un crime à la physique de ce qu'elle ne nous délivre pas des orages qui ravagent nos campagnes ou des tremblements de terre qui détruisent en un instant l'ouvrage de plusieurs siècles.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

SOCIALISME ET SOCIABILITÉ.

On prétend qu'un célèbre diplomate disait que la parole avait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Cet étrange axiome pourrait bien être quelque jour regardé comme la devise caractéristique de notre époque. Jamais, en effet, on ne vit certains mots exercer autant d'empire qu'aujourd'hui, et mieux cacher le danger d'idées funestes sous une apparence trompeuse. A force de s'éloigner de la naïveté du vieux langage, on en est venu à perdre toute franchise dans l'expression. Pour peu que cela dure, nous finirons par être obligés, comme les Chinois, de commenter le sens de chacune de nos paroles, si du moins nous tenons à être bien compris, ce qui n'est peut-être pas précisément le cas de ceux pour lesquels l'éloquence consiste à séduire plutôt qu'à convaincre, à éblouir plutôt qu'à éclairer.

Ainsi de l'adjectif *social* on a fait le substantif *socialisme* pour désigner un système. Le simple sens commun indique donc que ce système doit être social par excellence, qu'il ne peut avoir d'autre but que le perfectionnement de la société, but éminemment louable, qui ne saurait être accueilli qu'avec faveur par tout le monde, puisque tout le monde s'y trouve intéressé.

Mais, ô déception du sens commun! ne voilà-t-il pas que le socialisme débute par rejeter les principes fondamentaux de la société, nie l'identité de celle-ci consacrée par les siècles, et ment dès ses premiers pas à sa propre étymologie. Ouvrez les yeux, et vous verrez qu'en dépit de vos oreilles, socialisme veut dire le contraire de sociabilité.

Cette assertion vous paraîtra peut-être bien téméraire, mais suivez-moi pour un instant, et j'espère vous prouver qu'elle n'est pas trop mal fondée. Commençons par nous transporter dans un de ces phalanstères dont Mr. Victor Considérant nous a si brillamment décrit les merveilles, nous pourrons aller ensuite faire un tour en Icarie.

Tout en prétendant ne pas adopter le système de la communauté, le fouriérisme ne donne que la jouissance viagère de la propriété individuelle, et tend à détruire la famille. Sous ce rapport les disciples ont vainement voulu modifier la doctrine du maître qui, plus franc qu'eux, ne transigeait pas avec les *préjugés* de la civilisation, et ne se laissait point arrêter par la crainte d'effaroucher les esprits timides.

Dans le phalanstère les unions légitimes sont tolérées sans doute, mais avec une foule d'accessoires qui forment ce que Fourier appelle l'algèbre d'amour, science tellement importante à ses yeux qu'il en fait une partie essentielle de l'éducation. Il en résulte qu'à la place de couples nous trouvons des groupes, encore ceux-ci ne sont-ils pas stables et changent-ils souvent d'aspect par l'effet de la *papillonne*, ou passion du changement, à laquelle comme à toutes les autres on laisse plein essor dans l'harmonie phalanstérienne. Il ne peut donc plus exister de ces affections exclusives qui maîtrisent le cœur, y implantent des racines profondes, et l'occupent sans partage ou du moins n'en

cèdent qu'à regret une petite part aux exigences de l'amitié.

L'amour est, de sa nature, vagabond, inconstant, surtout éphémère. Pour le fixer il faut la contrainte, et ce n'est que par elle qu'il devient une habitude du cœur, survivant aux illusions de ses premiers transports. Le frein du devoir peut seul diriger utilement les passions humaines, et c'est là l'erreur capitale de Fourier d'avoir cru que ce frein était au contraire une entrave nuisible. Sans effort, l'homme ne saurait rien faire de grand, de généreux, d'élevé. La vertu est toujours une victoire remportée sur quelque penchant égoïste. Or dès qu'il n'y a plus rien à vaincre, la vertu cesse d'être possible, et le vice règne sans partage. Aussi voyons-nous au phalanstère l'homme se dispenser de toutes les obligations qui constituent la famille. Le but de sa vie n'est plus que la satisfaction de ses penchants, et tout ce qui gêne cette liberté devient à ses yeux un joug intolérable. D'ailleurs il n'est plus responsable du sort de ses enfants, qui sont élevés sans sa participation, et auxquels il ne peut rien laisser. Fourier, qui s'entendait assez bien à trouver des noms pour exprimer ses idées, ne l'appelle pas le père, mais simplement le *géniteur*.

La famille une fois détruite, comment se fera le développement moral, premier élément de la sociabilité? Dans les petites hordes où les enfants sont enrôlés, on ne développe que des instincts que l'on utilise au profit de la communauté, sans se soucier le moins du monde du perfectionnement individuel. Les enfants, enclins à la saleté, débutent, dans le phalanstère, par les occupations les plus dégoûtantes. C'est un ingénieux expédient pour appliquer l'attraction passionnelle à certains travaux, qui sans cela risqueraient fort de ne pas trouver d'amateurs. Mais comme

moyen éducatif un semblable apprentissage ne nous paraît bon qu'à former d'habiles récureurs d'égoûts ou vidangeurs de fosses. Nous ne comprenons pas quel avantage il peut y avoir à faire vivre les enfants dans la boue et l'ordure durant les années où se contractent des habitudes qui persistent tout le reste de la vie. La souillure du corps s'harmonise mal avec la pureté de l'âme. Ce n'est assurément pas au milieu de la fange que l'enfance puisera des sentiments nobles ni des goûts élevés. En sortant de ce cloaque elle sera plus ou moins flétrie, et pour le plus grand nombre l'atteinte sera sans remède.

Puis à peine le jeune homme approche-t-il de l'âge où les passions commencent à parler, que le voilà *lancé*, *la bride sur le cou*, dans des groupes où ses penchants ne trouvent que trop d'excitations à se développer outre mesure. A la place des tendres soins et de la sollicitude ingénieuse d'une mère, Fourier leur donne les leçons de quelques coquettes émérites chargées de leur *enseigner* l'algèbre d'amour. Le malheureux! il ne savait donc pas ce que c'est qu'une mère dont l'affection féconde le cœur de ses enfants comme la chaleur du soleil pénètre le sol et fait germer les semences; il n'avait jamais connu l'action bienfaisante de cet ange gardien de la famille, *qui par* sa douce autorité tempère la fougue du jeune homme, appelle sa confiance, implante dans son âme des sentiments ineffaçables?

L'adolescent du phalanstère sacrifie ses plus belles années à l'ivresse des passions, et si cette fièvre ardente ne le tue pas, elle épuise l'énergie de ses forces vitales, et brise le ressort de son âme. Les passions sont des stimulants donnés à l'homme pour vaincre en lui l'inertie dans laquelle il s'endormirait volontiers, considérant le repos ab-

solu comme le bonheur suprême. Or si les passions sont toutes satisfaites dès qu'elles se manifestent, on ne peut plus attendre de lui le moindre effort. Entouré de toutes les jouissances, dont il se rassasie à volonté, pourquoi travaillerait-il, pourquoi se donnerait-il de la peine? La loi l'y force, direz-vous. C'est vrai; quoique le phalanstère prétende ne contraindre personne, il entend bien que nul ne reste oisif, et s'imagine atteindre ce but en laissant chacun libre de choisir et de varier sans cesse son travail. Mais la loi toute seule est une arme bien faible pour vaincre la paresse, et la liberté du choix qu'elle tolère aura pour résultat certain que les occupations qui exigent des efforts et de la suite, ne trouveront point d'amateurs. L'histoire nous montre toujours le génie lui-même aux prises avec les difficultés et les obstacles; sans lutte il ne se développerait pas. Que deviendra donc la société privée de cet élément nécessaire de la civilisation? Il est évident qu'elle ne tardera pas à décliner. Sa chute sera même rapide, car la production de la richesse diminuant de jour en jour, soit parce que les individus n'auront plus intérêt à l'accumuler, soit parce que chacun se croyant propre à tout ne sera bon à rien, le phalanstère, sous peine de faire banqueroute, devra régler ses dépenses d'après ses recettes, et ramener graduellement son régime dispendieux aux limites restreintes de la vie sauvage, où la crainte de mourir de faim est le seul mobile de l'activité humaine.

C'est en effet là qu'on sera conduit inévitablement lorsqu'on aura vu toutes les illusions de l'utopie tomber l'une après l'autre. On reconnaîtra bientôt que l'attraction passionnelle a le grave inconvénient de n'être pas du tout en harmonie avec les besoins de la communauté, que le plaisir et le travail sont deux choses fort distinctes, qu'on ne peut

pas confondre sans risquer de voir le premier usurper la place du second. On s'apercevra qu'il ne suffit point de proclamer la fraternité pour suppléer aux liens de la famille et aux obligations qu'elle entraîne, que l'homme est un être essentiellement égoïste et peu sociable dès qu'on l'affranchit des devoirs que lui impose sa responsabilité individuelle comme époux, comme père ou comme fils. La fiction de la solidarité universelle ne saurait tenir lieu de ces principes, puisés dans la nature. L'individualisme est le trait caractéristique de l'homme; quand on y substitue l'intérêt de l'espèce on le fait descendre au rang des animaux. C'est le perfectionnement individuel qui est le but de notre existence et l'unique source du progrès. En le rendant inutile ou superflu on ôte tout essor à nos *facultés* intellectuelles et morales, on nous réduit à l'état de machines obéissant à l'impulsion qu'on leur donne, pourvu toutefois que cette impulsion soit assez puissante et assez continue pour vaincre notre volonté qui subsiste seule à côté de nos instincts.

Il faudra donc que le phalanstère avise aux moyens de comprimer le libre arbitre contre les caprices duquel son système viendra se heurter à chaque pas. Pour maintenir son harmonie il devra établir une autorité forte et absolue. Autrement ce serait un orchestre sans chef, où chaque musicien jouerait à sa guise, prenant son repos quand bon lui semblerait, et changeant d'instrument toutes les cinq minutes. Magnifique charivari digne des Hurons ou des Osages.

La papillonne, en laquelle Fourier avait mis tout son espoir pour combiner et varier ses groupes à l'infini, deviendrait la passion dissolvante par excellence. Quelle organisation serait possible avec la faculté laissée à chacun

de changer de travail toutes les deux heures, et d'obéir à tous les caprices de sa fantaisie sous le commode prétexte de l'attraction passionnelle? Evidemment on devra, pour remédier à cette anarchie, adopter le communisme, qui est le complément nécessaire du système, car le frein du devoir et de la responsabilité individuelle ne peut être remplacé que par le joug de l'esclavage. L'Etat, maître unique de la production, et obligé de pourvoir à l'existence de tous, ne saurait réussir autrement à vaincre le penchant à la paresse et à l'égoïsme, qui ne serait plus combattu chez l'homme ni par l'aiguillon du besoin, ni par les sentiments de la famille. L'organisation du travail n'est pas conciliable avec la liberté de ne faire que ce qui plaît. Pour nous en convaincre nous n'avons qu'à visiter l'Icarie de Mr. Cabet. Là plus de libre arbitre, plus de choix ni de variété dans le travail. L'Etat est un grand fabricant qui divise lui-même la besogne dans ses ateliers, et assigne à chacun sa tâche, dont il ne lui est pas permis de s'écarter le moins du monde. L'individu n'est qu'un instrument au service de la communauté; il doit faire abnégation complète de sa volonté propre pour se soumettre au régime qui ne saurait subsister qu'à cette condition. La loi prévoit tout, règle tout, limite tout, et descend jusqu'aux plus petits détails de la vie; elle prend en un mot la place que tient l'instinct chez les animaux. L'Icarien naît, vit et meurt en tutelle. Il n'a pas à s'inquiéter de pourvoir à ses besoins ni de développer son intelligence; l'Etat le nourrit, l'élève et le façonne à son gré pour la case qu'il lui assigne dans l'organisme communiste. C'est une grande famille dans laquelle il n'y a que des frères, l'autorité paternelle étant l'expression de la volonté de tous. Mais dans cette fiction comme dans celle de la souveraineté populaire, le pouvoir est néces-

sairement absolu, car ce que tous veulent ne saurait rencontrer aucune résistance; c'est la loi suprême, fatale, inexorable. Aussi le père de la famille icarienne a droit de vie et de mort sur ses enfants, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Cependant, hâtons-nous de le dire, il n'en use pas d'une manière rigoureuse; on ne trouve en Icarie ni échafauds ni prisons, il n'y a que des hospices, où se traitent les infirmités physiques et morales. Le gouvernement se borne à ne pas laisser à ses administrés la moindre parcelle de libre arbitre. Son cœur paternel les tient à la lisière, de crainte qu'ils ne se heurtent et ne tombent, en marchant seuls. L'homme n'a d'autre peine à prendre que celle de naître. Une fois entré dans le monde, l'Etat se charge de lui avec une touchante sollicitude qui *s'étend* jusqu'à la forme de ses chemises et à la confection de sa bouillie. La larve de l'abeille n'est pas mieux soignée au fond de sa cellule.

C'est la loi qui règle la nourriture, admet ou prohibe un aliment quelconque, détermine la manière de l'apprêter, le nombre des repas, leur durée, leur temps et leur mode. Un conseil gastronomique soumet tous ces détails à de profondes discussions, et ses décrets sont inviolables. Il est pourvu de la même manière à ce qui concerne les habits et le logement; nul ne peut s'écarter en rien de l'uniforme prescrit, ni prétendre à se choisir une autre demeure que celle qui lui est assignée. L'éducation est aussi donnée à tous par l'Etat, qui se charge de jeter les âmes comme les corps dans le même moule, afin de faire disparaître les inégalités d'intelligence et de savoir. Les deux sexes sont initiés à toutes les connaissances humaines, et on leur enseigne la fraternité fondée sur l'habitude, qui tient lieu des principes de la morale et de la religion reléguées au nom-

bre des fables mythologiques du vieux monde. Quand cette merveilleuse éducation est terminée, l'Etat distribue les professions diverses, et chacun est tenu d'exercer celle qui lui est imposée, sans pouvoir jamais en changer. Les heures et les procédés du travail sont fixés, et nulle modification n'y peut être apportée que par la volonté du législateur. La papillonne de Fourier est absolument proscrite, l'Icarie est une colossale machine qui cesserait de fonctionner dès que le plus petit de ses rouages quitterait sa place. Aussi toutes les mesures sont-elles bien prises pour arrêter l'essor des idées et empêcher les innovations. La vérité étant trouvée, les recherches de l'esprit humain ne sauraient plus avoir de but utile. Puisque la perfection de l'état social est atteinte, à quoi bon permettre encore d'en discuter les principes? Cela ne pourrait servir qu'à troubler le bonheur de l'Icarien en réveillant dans son cœur le doute et l'inquiétude. En conséquence la liberté de la presse est abolie, comme n'offrant plus désormais qu'une source de débats oiseux qui ne seraient pas sans dangers. C'était un instrument précieux pour la lutte, mais une fois la victoire gagnée, il faut le briser de crainte que l'ennemi n'en use à son tour avec le même succès. Rien de plus logique, assurément. Pour Mr. Cabet la liberté n'est qu'un moyen, le but c'est le communisme, et il n'entend pas laisser aux adversaires de son système l'arme redoutable dont il connaît si bien les effets. L'Etat se réserve donc la direction exclusive de la presse; c'est lui qui se charge de la nourriture de l'esprit aussi bien que de celle du corps, qui règle les formes de la pensée comme celles des vêtements; il apprécie dans sa haute sagesse le régime qui convient à la famille dont il est le père, et prohibe sévèrement tout ce qui lui paraît nuisible ou superflu. Le nombre des jour-

naux est très-restreint ; leurs rédacteurs sont des fonctionnaires publics, leur rédaction doit se borner à donner des faits exacts sans aucune espèce de commentaires ; une censure s'exerce sur toutes les publications, aucun ouvrage ne peut paraître sans lui avoir été préalablement soumis. S'il se trouve encore des écrivains qui se donnent la peine de composer des livres, ils envoient leurs manuscrits au gouvernement, auquel seul appartient le droit d'en juger le mérite et de les faire imprimer lorsqu'il les croit dignes de cet honneur.

Un tel système tend à diminuer considérablement le nombre des œuvres littéraires ou scientifiques. On y regarde à deux fois avant d'employer l'argent de la communauté à des publications médiocres, sans utilité réelle, *ou* même seulement d'un intérêt spécial, ne s'adressant qu'à un petit nombre de curieux. La faveur de l'impression est réservée pour les productions décidément supérieures. On ne peut pas songer à satisfaire les amours-propres d'auteurs aux dépens de l'État. Les débuts, essais, méditations, consolations, rêveries plus ou moins poétiques, aussi bien que les romans feuilletons de dix lignes à la page, sont à peu près supprimés, de même que ces innombrables traités scientifiques qui ont pour objet la subdivision des espèces d'un sous-genre, ou bien le développement de quelque nouvelle conception bizarre, dans laquelle l'auteur s'escrime à faire rentrer, bon gré mal gré, les innombrables phénomènes de la nature. Si la censure réussissait à détruire les abus de cette espèce, elle rendrait un service réel aux lettres et aux sciences. Malheureusement c'est fort douteux, et il est plus probable qu'elle achèverait d'étouffer l'essor de la pensée, auquel l'organisation communiste aurait déjà porté un coup funeste. Dans l'accablante monotonie de ce régime

uniforme, où toutes les existences se ressembleraient, où tous les individus seraient exactement pareils comme leurs vêtements et leurs habitations, rien ne parlerait à l'imagination, rien d'original ni d'imprévu ne s'offrirait à la plume de l'écrivain ou au pinceau du peintre, et s'ils allaient chercher quelque inspiration hors de la sphère des habitudes prescrites par la loi, vite la censure opposerait son veto à cette nouveauté dangereuse. Puis ayez des poëtes et des romanciers avec un pareil régime. Essayez aussi d'avoir des savants avec une instruction commune à tous, et qui pour être comprise de tous ne devra pas s'élever beaucoup au-dessus des notions élémentaires, qui par conséquent sacrifiera les études spéciales aux connaissances superficielles, et visera surtout à l'utilité générale, aux applications usuelles plutôt qu'aux progrès de la science.

Ne vous étonnez donc pas si nous ne trouvons guère en Icarie que des rédacteurs de lieux communs occupés à dresser des tableaux de toutes les recettes et maximes diverses qui constituent la règle de conduite des habitants de ce bienheureux pays. Toutes les chambres sont tapissées de ces tableaux destinés à remplacer à la fois pour l'Icarien une bibliothèque, un cœur, une conscience, à lui éviter la peine de se souvenir, de réfléchir et de chercher, à lui rappeler sans cesse les innombrables dispositions de la loi qui doit régir jusqu'aux moindres détails de sa vie. Etre tout à fait passif, il règle son travail et ses plaisirs d'après l'ordre méthodique du tableau, il ne connaît ni les agitations de l'espérance, ni l'amertume des déceptions, son avenir est tracé d'avance d'une manière invariable, et le devoir consiste pour lui à suivre exactement les directions dont l'observance doit constituer son bonheur.

Evidemment ce formalisme, qui envahit l'existence et

devient la préoccupation constante de l'esprit, laisse peu de place aux fantaisies de l'imagination. Il tend à paralyser l'essor des sentiments, à dépouiller les passions de tout ce qu'elles peuvent avoir de noble et de généreux, pour ne laisser subsister que leurs appétits matériels dont il croit se rendre maître en les satisfaisant d'après certaines règles déterminées. Or c'est ici l'erreur du socialisme. Les instincts brutaux ne sont pas plus faciles à dompter que les penchants de l'âme, et, aux uns comme aux autres, il faut un frein puissant pour les empêcher d'anéantir bientôt la société. D'ailleurs dès qu'on donne le bien-être physique comme l'affaire essentielle du genre humain, auquel on ôte la conscience du bien et du mal, ainsi que l'espoir d'une vie meilleure et la crainte de la justice divine, le perfectionnement moral n'est plus possible. Chacun ne songe qu'à recueillir sa part de jouissances, sans se soucier le moins du monde de celle des autres. Les liens formés par l'organisation sociale actuelle étant rompus, la responsabilité individuelle détruite, le devoir aboli, il ne reste plus que le droit égal pour tous de recevoir de la communauté ce qu'elle leur promet en échange du travail forcé qu'elle leur impose. Et comme il n'y a rien de plus égoïste que le droit, vous pouvez être sûrs que la maxime *chacun pour soi* sera celle qui dominera dans la famille communiste, de même qu'elle dominait jadis parmi ces troupes de mendiants accourant chaque jour à la porte des monastères pour se disputer les secours d'une charité abusive. L'essor des mauvaises passions ne pourra être contenu qu'à l'aide d'une discipline impitoyable. Le socialisme ne saurait se réaliser que par un esclavage dans lequel les individus abandonnent complétement leur volonté propre pour subir celle de la communauté.

Mais la servitude volontaire n'en est pas moins la servitude, et ses résultats sont toujours les mêmes, savoir : l'abaissement des facultés intellectuelles et morales, la corruption du cœur, la perte de tous les nobles attributs de l'âme, la dégradation de l'homme et finalement le retour en pleine barbarie. Mr. Cabet a beau vouloir s'en tirer avec des phrases sentimentales, ses Icariens ne sont que des esclaves auxquels seulement on accorde tous les jours après le labeur les saturnales qui, chez les Romains, n'avaient lieu qu'une fois par année. En dépit de la fraternité, nous ne voyons pas quel intérêt commun pourra contrebalancer chez eux les haines, les jalousies, les rivalités que fera naître la répartition des jouissances de quelque manière qu'on s'y prenne. Tout sera commun à tous, c'est vrai, mais il est des biens qu'on n'aime pas à partager, dont le mérite gît précisément dans leur possession exclusive, et, après avoir proclamé le droit de communauté, comment règlera-t-on les conflits perpétuels que fera naître à cet égard l'un des penchants les plus indestructibles du cœur humain ?

Chez les animaux où règne l'amour communiste, il est une cause fréquente de querelles et de combats :

> Deux coqs vivaient en paix ; une poule survint,
> Et voilà la guerre allumée.

Chez l'homme, l'institution de la famille est la garantie la plus efficace contre des rivalités semblables, et quand on l'annule en lui ôtant ses obligations et ses privilèges ; on jette la société dans un vrai chaos. L'histoire nous apprend qu'au sein même de la civilisation l'affaiblissement des notions morales enfante aussitôt le désordre et la décadence. Que sera-ce donc quand elles seront tout à fait supprimées ?

L'Icarien, privé de son libre arbitre, soumis à un régime

qui détruit en lui l'originalité individuelle, n'ayant plus le stimulant de la nécessité, ni celui des affections de la famille, ni celui des distinctions sociales, ni celui des désirs ambitieux, ne fera pas le moindre effort pour sortir de l'ornière tracée par la routine. C'est un être artificiel, incapable de rien créer, de rien inventer. Les lettres et les beaux-arts dépériront promptement entre ses mains, et quant aux sciences, il n'en appréciera guère que les procédés usuels, applicables à l'augmentation de son bien-être. Le socialisme, essentiellement matérialiste, mutile l'âme humaine, paralyse ses facultés les plus hautes, tarit la source des sentiments généreux et féconds, frappe l'homme d'impuissance et le condamne à n'être plus qu'un instrument passif, dont le pouvoir dispose comme d'une chose quelconque, dans l'intérêt de la communauté.

Mais, objectera-t-on, ce pouvoir est fondé sur le suffrage universel, il est l'expression de la volonté populaire, le produit d'élections qui se renouvellent fréquemment et qui permettent à chacun d'exercer sa part d'influence sur la direction des affaires publiques. C'est vrai; si le système socialiste a pour sommet le despotisme, il a pour base la démocratie et même la démocratie la plus complète, car il accorde les droits politiques aux deux sexes, il n'admet que des fonctions électives et leur donne, en général, une très-courte durée. Mais la fiction du suffrage universel et de la souveraineté populaire est aujourd'hui bien connue, il n'est plus guère possible de conserver d'illusion à cet égard, et l'on ne sait que trop combien les agitations de la vie politique sont peu favorables au perfectionnement des relations sociales. Ce n'est certes pas dans un pareil milieu que se développera l'esprit de fraternité qui doit devenir l'unique lien de tous les hommes,

le seul stimulant de leur activité commune, et remplacer pour eux les divers mobiles individuels, les sentiments dont la nature a déposé le germe dans le cœur humain, la voix de la conscience, les principes de la religion et de la morale.

Non, le socialisme est décidément anti-social. Il fait du genre humain un troupeau, une fourmilière, une ruche, mais il n'en fait pas une société. Quant il réussirait à vaincre tous les obstacles insurmontables qui s'opposent à son établissement, et surtout à sa durée, il ne créerait qu'un état parfaitement stationnaire, monotone et immobile. Or la sociabilité demande, au contraire, le mouvement, la variété, le progrès. Ce n'est pas sans but que les inégalités naturelles ont été créées. Elles sont l'élément nécessaire du régime social. Supposez un instant tous les hommes égaux en force et en intelligence, vous verrez aussitôt l'égoïsme le plus complet régner parmi eux, car nul n'ayant besoin d'autrui ne sentira l'obligation de rien faire pour les autres. L'association naît de ces inégalités qui font éprouver aux uns le besoin d'êtres protégés et aux autres le désir de protéger. Nos sentiments eux-mêmes y trouvent la cause première de leur développement. Qui oserait nier que la faiblesse de l'enfance n'entre pour une part dans l'amour maternel, comme aussi la supériorité de force et d'intelligence contribue à inspirer l'amour filial. Les amitiés les plus solides ne sont-elles pas souvent fondées sur des différences de caractères, de facultés, de passions qui se contrebalancent et forment par leur union un tout bien équilibré ? Et ne voyons-nous pas qu'à toutes les époques les progrès de la civilisation sont dus à des natures supérieures qui subjuguent la foule et l'entraînent sur leurs pas ?

Le principe de la propriété n'est pas moins indispensable à l'état social. L'homme aime, en général, tout ce qui lui appartient, et cherche à s'approprier plus ou moins tout ce qu'il aime. C'est là le puissant mobile de ses actions, la source de ses plus grandes et de ses plus vraies jouissances. Sans doute ce principe est sujet à des abus, mais trouvez-en un autre qui ne le soit pas. Tous les germes déposés dans notre âme peuvent porter des fruits bons ou mauvais suivant la culture qu'ils reçoivent. C'est précisément le cachet du libre arbitre qui constitue notre privilége ici-bas. En prétendant nous en priver, le socialisme va droit contre les intentions du Créateur et se jette étourdiment dans l'entreprise la plus extravagante que l'orgueil ait jamais pu concevoir.

> C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
> Au conseil de celui que prêche ton curé;
> Tout en eût été mieux . . . .

Mais comme il faudrait maintenant, pour faire un nouveau monde, commencer par détruire l'ancien, je suis d'avis que mieux vaut s'en tenir à la sociabilité. Messieurs les socialistes, prenez patience jusqu'au cataclysme prochain. En attendant, vous pourrez gémir tout à votre aise sur ces maudites inégalités qui font que nous sommes incapables de comprendre vos sublimes conceptions. A cet égard, liberté complète, nous ne voulons pas plus vous tyranniser que nous ne nous soucions d'être opprimés par vous. Seulement, pour ne pas imiter le diplomate que nous avons cité au début de cet article, changez de nom; le premier devoir de toute opinion consciencieuse c'est la franchise, et, vous devez en convenir, votre système n'est autre chose que la destruction de l'ordre social.

Joël CHERBULIEZ.

VIE ET CORRESPONDANCE

D'ALBERT RENGGER,

Ministre de l'Intérieur de la République Helvétique,

PUBLIÉE, EN ALLEMAND, PAR

F. WYDLER.

Zurich, 1847; 2 vol. in-8°.

Dans notre numéro du mois de mars, nous avons annoncé la publication de la *Biographie et de la correspondance d'Albert Rengger, de Brugg, ministre de l'intérieur sous la République helvétique.* Nous avons esquissé le portrait de cet homme de bien, qui fut savant, philosophe, homme d'Etat, et qui dans une autre sphère et dans des temps moins ingrats, aurait brillé au rang des meilleurs administrateurs connus. Il fallut toute l'activité de Rengger, ses connaissances variées et sa patiente persévérance pour débrouiller le cahos de la portion des affaires publiques qui lui fut confiée, et pour en suivre la direction pendant trois ans. Lorsque l'Acte de médiation acheva, au commencement de 1803, de renverser le régime unitaire, et ramena en grande partie l'ancien ordre politique et les hommes qui lui étaient attachés, Rengger et les autres unitaires sincères s'éloignèrent des affaires publiques. Cependant son administration laissa des traces utiles et des leçons qui ne furent pas sans fruit: « Sans lui, écrivait Zschokke quelques années plus tard, la Suisse serait de moitié plus pauvre et moins bien organisée qu'elle n'est. »

Nous donnons aujourd'hui la traduction de quelques

fragments de la correspondance de Rengger avec ses amis. Dans l'hiver de 1800 à 1801, il fut envoyé à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire de l'Helvétie au congrès de Lunéville, et il y passa quatre mois. Le principal but de ce voyage était de régler, d'accord avec le gouvernement français, des changements à la constitution de 1798, que la marche du temps rendait nécessaires en Suisse. Ces changements furent effectués dans la constitution du 29 mai 1801, mais après de longs débats soit en France soit en Suisse, et l'exécution n'en fut que partielle, les coups d'Etat et les dissensions se succédant sans relâche pendant les deux années suivantes, jusqu'à l'Acte de médiation. Rengger retrouva à Paris son ami Stapfer, qui avait occupé en Suisse le ministère des arts et des sciences au commencement de l'époque helvétique, et qui avait échangé ces fonctions en 1800 contre celles d'envoyé de la république à Paris [1]; son caractère honorable, l'agrément de son commerce et ses connaissances littéraires le plaçaient dans l'intimité des hommes de lettres et des hommes d'Etat, et lui concilièrent l'estime générale.

Un mois après que la constitution du 29 mai eut été décrétée en Suisse, Stapfer écrivait à Rengger revenu à Berne :

Paris, 23 juin 1801.

« J'ai eu des entretiens intéressants avec Bonaparte et avec le ministre Talleyrand. Voici entre autres les principaux traits d'une conversation avec le premier, que j'ai eue le 17 prairial.

« *Bonaparte.* On se plaint beaucoup de ce que vous

[1] Elles lui furent retirées en 1803 après l'Acte de médiation, mais Stapfer resta fixé à Paris, où il est mort en 1840.

avez ajouté à la constitution. Dites-moi, est-il vrai que vous avez mis d'autres Cantons qui n'étaient pas autrefois?

« *Moi.* Non, citoyen premier consul, c'est exactement la même division, excepté le Canton de Berne, qui n'est pas restitué dans son entier.

« *Bonaparte.* A la bonne heure! Nous ne pouvions laisser le pays de Vaud aux Bernois. Les Vaudois ont notre sang, nos mœurs, notre langage, nos habitudes, nous ne pouvions souffrir de les voir esclaves des Allemands. Mais on me dit que vous avez ôté encore autre chose.

« *Moi.* Il était impossible de laisser, sans la plus grande injustice, subsister dans son entier la partie allemande du Canton de Berne, car d'après la constitution que vous nous donnez, un Canton ne peut avoir plus de trois membres au sénat, pris parmi ses citoyens; le Canton de Berne étant presque le tiers de la Suisse, aurait par conséquent eu trop peu de part aux places sénatoriales. D'ailleurs la disproportion du Canton de Berne avait autrefois toujours excité la jalousie des autres Cantons, et donné au premier trop de prépondérance.

« *Bonaparte.* C'est juste; mais cela fait un mauvais effet de ne pas voir les anciens Cantons établis tels qu'ils étaient pour leurs limites; l'Europe ne croira pas que la Suisse est rétablie. Au reste, comme vous dites, on ne pouvait pas les conserver tels qu'ils étaient. Celui de Berne était trop prépondérant. Ce n'était qu'à lui qu'on s'adressait en diplomatie.

« J'ai dit à Talleyrand: Vous nous mettrez de nouveau en révolution, sous le couteau de paysans égoïstes menés par quelques avocats. Il m'a répondu: Nous autres nous croyons que le gros bon sens des paysans vaut souvent mieux que les lumières des gens de lettres.

« Que faire avec des hommes fourbes et sans moralité tel que celui-là. Quelqu'un disait il y a deux jours, devant lui, qu'il n'y avait que la gloire et l'argent qui vaillent la peine qu'on travaille pour eux, Talleyrand se retourna et répliqua froidement : Pourquoi la gloire ? »

LE MÊME AU MÊME.

Paris, 14 mai 1802.

« Notre parti oligarchique suisse n'a aucun crédit ici pour le moment ; mais il y a chez quelques hommes qui voient bien, de l'inquiétude sur notre sort. On parle d'une consulte à Strasbourg pour s'occuper de la Suisse, qui serait le pendant de la consulte de Lyon pour la république cisalpine. Schimmelpennink m'assure qu'à Amiens *lord* Cornwallis s'est exprimé fortement pour notre indépendance, et que Joseph Bonaparte, qui négocie avec lui, a donné des assurances tranquillisantes. Ni l'Angleterre ni la Prusse ne s'emploieront en faveur des oligarques.

« Quant à la France, elle renâcle contre le concordat avec le pape, surtout dans l'armée. On a renoncé à une bénédiction de drapeaux d'après les grogneries des soldats qui disaient qu'ils ont battu les Autrichiens sans eau bénite. La France tend à se rapprocher de la constitution anglaise. Il y aura, dit-on, deux chambres, l'une à vie, dont les membres devront prouver un revenu en terres de 30,000 fr., l'autre à temps, pour laquelle il faudra justifier de 10,000 fr. Bonaparte sera consul à vie ; si Joseph ou Louis ont des fils, ils seront adoptés par le premier consul. »

La fin de 1802 amena à Paris la plupart des hommes d'Etat de la Suisse pour la consulte qui précéda l'Acte de médiation, l'habile médiateur voulant donner à cet acte la consistance, ou du moins l'apparence d'une émanation nationale.

Rengger n'alla pas à Paris, soit par l'effet d'empêchements domestiques, soit parce qu'il prévoyait que le parti unitaire, auquel il appartenait par conviction, aurait le dessous. Son ami Kuhn, qui partageait les mêmes affections politiques, et qui avait marqué par son énergie dans les conseils de la République Helvétique, voulut suivre jusqu'au bout la partie perdue, et il lui décrivait de Paris, dans les lettres suivantes, les faits qui se déroulaient sous ses yeux, et l'impression qu'ils produisaient sur lui.

Paris, 26 décembre 1802.

« Je profite de l'occasion du départ de Matti pour t'écrire plus librement que je ne ferais par la poste, car je ne me soucie pas de faire un tour au Temple, et tes deux dernières lettres me sont arrivées avec les cachets endommagés. Jusqu'au moment de notre présentation à Saint-Cloud, on pouvait croire à la continuation d'un gouvernement central pour la Suisse ; Fouché et Desmeunier s'exprimaient dans ce sens, Barthélemi se tenait derrière le nuage ; un mot échappé à Rœderer commença à me faire douter des intentions : « Quelle garantie vous autres nous donnerez-vous qu'un gouvernement central sera notre ami, et qu'il ne tournera pas tôt ou tard les armes de la Suisse contre la France ? Sur ma réponse que cela dépendrait de la France et de l'appui qu'elle assurerait à ceux qui sont sincèrement attachés à un système qui la régit elle-même, il répliqua : Nous ne pouvons pas en courir les chances. »

« Voilà le mot de l'énigme, la France veut régner en Suisse, et à cet effet *divide et impera*. Bonaparte aime aussi le retour aux anciennes formes, et les Bernois feront prévaloir leur principe de baser sur les droits de bourgeoisie

la capacité politique. Dans cet état de choses, j'essaie au moins dans mon projet, en revenant à d'anciennes formes, d'écarter le gouvernement des familles.

« Ici on revient à grands pas à l'ancien régime; l'étiquette et même les sentiments monarchiques reprennent; on parle sans gêne de fonder une nouvelle dynastie. Bonaparte a pour lui les royalistes constitutionnels, beaucoup d'anciens serviteurs des Bourbons, la plus grande partie de l'armée, les républicains qui veulent le repos ou les emplois. Tout fléchit sous la volonté du seul homme, et qui veut résister va au Temple. La police est extraordinairement active, les espions fourmillent; le ministre de la police est un homme né pour son emploi; il a des prisons où on ne peut tenir ni debout, ni assis, ni couché. Le gros du troupeau demande à Paris *panem et circenses*; le peu d'hommes indépendants chez qui la liberté républicaine n'est pas éteinte se met à l'écart; parmi eux je citerai Moreau et Carnot; le premier est estimé du peuple et mal avec le premier consul; dernièrement il alla à l'opéra, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps; le parterre applaudit, Moreau se retira modestement au fond de la loge; un moment après il s'avança de nouveau, mais on ne voyait que son bras; le parterre applaudit encore. A cet instant Cambacérès entrait dans sa loge, et prenant pour lui ces témoignages flatteurs, il fit plusieurs saluts: alors une voix crie du parterre: « Ce n'est pas à la perruque, c'est au bras, » et la foule de crier bravo.

« Demain les divers projets préparés dans la consulte seront remis aux commissaires. Ceux-ci ont été reçus mercredi dernier à Saint-Cloud, et le premier consul leur a parlé pendant quatre heures. Tout est déjà décidé. Stapfer et Meyer ont rédigé un mémoire pour prouver la nécessité

d'un gouvernement central, surtout au point de vue des intérêts de la France. Je l'ai signé avec plusieurs autres députés, mais cette démarche sera inutile, et la France nous gouvernera de la même manière que par le passé. On dit que Barthélemi sera ambassadeur en Suisse, avec sept cent mille francs pour dépenses secrètes : *hæ possent sufficere.* Zuber représentait l'autre jour à Rœderer que l'anéantissement de la république helvétique nous ferait rétrograder en tout, qu'en particulier on ne pouvait plus penser à une culture intellectuelle pour les Cantons orientaux : « Vous n'avez pas besoin de tout çà, a-t-il répondu, vous n'avez besoin que de bons pâturages pour engraisser vos vaches. » Mot digne d'un homme qui suit aveuglement les directions de son seigneur et maître, et qui souvent est son organe dans les gazettes. Pour te convaincre des idées qui prévalent ici en ce moment, lis leur organisation toute fraiche des écoles centrales.

27 décembre.

« Je reprends ma lettre de hier. Un mot sur notre présentation à Saint-Cloud. Le premier consul nous a reçus avec dignité et politesse. Il a parlé une heure ; tout ce qu'il a dit était bien; il s'exprime avec facilité et avec l'énergie de son caractère ; on voit qu'il connaît l'histoire, et il en déduit habilement les conséquences qui vont à son but. Sous ces rapports-là il a forcé mon admiration, et je ne puis que confirmer ce que le Publiciste imprime aujourd'hui : « Les citoyens Kuhn, etc., ne peuvent assez se louer de l'accueil qu'ils en ont reçu. » Mais ce qui m'a navré comme Suisse, ce que je savais depuis longtemps, mais que j'ai entendu de cette bouche avec terreur, c'est la sentence de mort politique de mon pays : « Votre administration in-

térieure, a-t-il dit, vous appartient; que chaque partie de la Suisse se gouverne comme elle voudra, et de la manière la plus convenable à ses mœurs et à ses traditions. Pour les rapports extérieurs c'est autre chose, la France a créé le système politique de l'Europe, c'est à elle à vous y assigner votre place. »

« Toute l'attitude de Bonaparte décèle un homme de grande fermeté, à plans étendus, et capable de trouver les moyens d'exécution. Sa physionomie porte, plus que je n'ai vu chez aucun homme, la trace de la tension d'esprit et celle des veilles. La cour qu'on lui fait est entièrement celle d'un roi, si tu connais l'étiquette de l'ancien régime tu peux te faire une idée exacte de ceci. Les noms mêmes reviennent, et un sénatus-consulte va, dit-on, exhumer de chez les morts le titre de majesté; jeudi et vendredi dernier on parlait sérieusement d'un empereur des Gaules. Sauf que les courtisans ne s'agenouillent pas, ce qui pourra revenir grâce à la flexibilité française, aucun roi de France n'a été en possession d'un pouvoir pareil à celui du premier consul; avouons qu'aucun n'a mérité au même point par ses faits et gestes d'être maître absolu, et qu'en aucun temps les Français n'ont mieux mérité un despote. Je ne partage point les idées de ceux qui croient que cela ne durera pas; si c'est un vœu, je le trouve effrayant, car les Français ne sont pas faits pour la liberté, et la chute du pouvoir de Bonaparte serait le signal d'un état des plus menaçants : qu'attendre de la rudesse actuelle des classes inférieures, de leur ignorance, de leur goût du sang, et de l'immoralité des classes supérieures d'où sortiraient probablement les chefs? La prééminence de Bonaparte est fondée sur la force morale autant que sur la force maté-

rielle. J'estime qu'un choc de la nature, indépendant des causes morales, peut seul le renverser[1].

« Nous aurons donc l'état politique qu'il voudra nous donner. Il faudra que nous nous rendions nécessaires, encore cet état ne sera-t-il pas une colonne de granit, car les circonstances qui influent sur les décisions de Bonaparte seront mobiles : cet homme est militaire et profond penseur à la fois. Je ne resterai pas ici plus longtemps qu'il ne faudra ; je passerai le reste de mon séjour avec Stapfer, à la campagne autant que possible ; je rendrai un meilleur service à mon pays en lui rapportant une nouvelle espèce de pomme de terre que la constitution, quelle qu'elle soit. Fäsi aura donc celle qu'il me demande (la pomme de terre). Adieu, cher ami, je te recommande mon excellente femme, mes amitiés à Wagner, à Luthard, à Pfander.

« Tout à toi,

KUHN. »

LE MÊME AU MÊME.

Paris, 22 nivose an XI.

« Enfin, cher ami, les petits du démon sont nés ; je ne sais s'ils sont dix-huit ou vingt-deux ; pendant l'enfantement ils se sont plus d'une fois cassé les cornes, mais il leur en a crû d'autres ; le nid de l'ours a été particulièrement bien traité : *autos epoièten !* Je ne connais, entre ces constitutions, que celle d'Argovie, car nous sommes déjà si bien refédéralisés, qu'ici, à Paris, nous ne savons rien les uns des autres ! Nous prendrons dans le courant de la

[1] Quand on pense à la campagne de Russie n'est-on pas tenté de trouver une prophétie dans ces paroles de Kuhn ? En général, la justesse et l'impartialité des jugements de cette lettre bien authentique, la rend fort intéressante à notre avis.



semaine livraison de l'ensemble, et nous connaîtrons toutes les têtes de l'hydre qui sort du tronc de la république une et indivisible. Dimanche ou lundi nous quitterons Paris, et j'irai retrouver en toi l'ami invariable qui m'a si fidèlement aidé dans les travaux d'un passé que le lendemain rend plus pénible encore!

« Bonaparte n'a pas voulu se mêler des premières nominations, il les laisse au peuple helvétique: *Quod felix faustumque sit!*

« Tout à toi, KUHN. »

Voici ce qu'écrivait quelques mois plus tard Stapfer, remplacé dans ses fonctions d'envoyé de la république:

Bourg-la-Reine, 22 octobre 1803.

« Je suis chaque jour plus aise d'être sorti des affaires. Outre que la diplomatie était une vocation qui m'a toujours paru un contre-sens pour moi, qu'aurais-je fait là, dernier reste des unitaires, abandonné sans appui aux défiances, peut-être aux calomnies du parti contraire qui triomphe? D'ailleurs, l'aspect de nos événements depuis cinq ans offre à mes réflexions un trop triste mélange de petites passions, d'égoïsme, d'hypocrisie, pour que je ne m'efforce pas d'en écarter tout souvenir. Le plus triste est qu'il n'y a point de public pour juge en Suisse, qu'il n'y existe point d'opinion publique; la vérité y est méconnue, et résonne çà et là dans le désert, mais elle est étouffée presque partout par les tyrannies de la coutume, des priviléges et de l'argent.

« A Paris en ce moment on ne doute pas de la réalisation du projet de descente en Angleterre, et de la part que le premier consul prendra personnellement à l'expédition.

Il peut entrer dans ses plans de le laisser croire, même à ses affidés. Dans le champ de la littérature et des lumières, sous prétexte d'écarter l'ivraie révolutionnaire et de ramener le dix-septième siècle, la réaction marche fort et ferme et accomplirait bientôt son cycle rétrograde s'il n'y avait pas au Sénat et au Conseil d'État des hommes de lettres, des chimistes et des mathématiciens, qui s'inquiètent de cette révolution intellectuelle, et de ce que le pays pourrait oublier à quel titre ils sont devenus grands seigneurs. Mon dernier séjour dans les départements du centre de la France m'a fait voir que la plus grande part de la fortune nationale, même territoriale, est encore dans les mains des ci-devants, et qu'ils ne cachent leurs opinions qu'autant que leur sûreté l'exige. Les journaux écrits dans leur sens sont les seuls qui réussissent, et le peu de feuilles patriotes qui existent perd tout crédit. En cas de mort de Bonaparte, dont Dieu nous préserve, rappelez-vous mes prévisions sur le sort de ce pays. Mme de Staël a essayé ces jours derniers de venir à Paris sans permission, le grand-juge lui a intimé l'ordre de quitter la capitale dans vingt-quatre heures, et la France dans un court délai; l'intervention de Joseph Bonaparte et d'autres amis puissants a été vaine; le consul a déclaré qu'il la tenait pour une *brouillonne*, qui agite les esprits partout où elle est, et qui a pour père un homme qui l'a grièvement offensé, lui consul, dans son dernier ouvrage. »

RENGGER A STAPFER.

Lausanne, 27 janvier 1804.

« Je suis depuis trois mois ici, cher ami, la vie y est moins empoisonnée qu'ailleurs par l'esprit de parti; des hommes d'opinion politique différente sont en contacts jour-

naliers bienveillants pour les objets étrangers aux affaires publiques. Le peuple est gagné à l'ordre nouveau par l'abolition des dîmes ; la grande majorité des villes tient aussi à l'existence à part du Canton. La seule faute grave de l'organisation vaudoise est l'esprit exclusif dans lequel se font les élections, qui tombent souvent sur des hommes sans considération, ne pouvant en donner par conséquent au gouvernement. On a eu le tort aussi de ne rien rendre au clergé de son ancienne influence, oubliant que donner vaut mieux que laisser prendre. Dans la plupart des autres Cantons on est à peu près revenu au même point qu'il y a cinquante ans, et bientôt il ne restera plus vestige du peu de bien qui s'est fait sous la république helvétique. La torture est rétablie à Fribourg et à Zurich ; le code pénal aboli dans ce dernier Canton, sans qu'on se donne la peine d'en mettre un autre à la place, en sorte que les tribunaux sont de nouveau comme autrefois législateurs, jurés et juges. A Fribourg, à Soleure, et dans les petits Cantons, le noviciat a été rétabli ; dans le Canton de Bâle le mariage interdit avec des femmes catholiques, les enfants illégitimes privés des droits civils, le monopole d'industrie rétabli ; à Berne, la bannalité des moulins a reparu, les permis d'industrie du gouvernement helvétique sont supprimés, etc. Chaque jour on empiète sur l'Acte de médiation pour l'établissement de droits d'entrée de Canton à Canton et sur les produits d'autres Cantons ; quoique l'acquisition du droit de bourgeoisie soit ouverte par la constitution à tous les ressortissants du Canton, on le refuse à tous, sauf à quelques familles facultativement. Je ne finirais pas, cher ami, s'il fallait faire le dénombrement de tous ces péchés, premiers fruits du fédéralisme. D'ailleurs le repos public se maintiendra aussi longtemps qu'on croira à la garantie de la France. »

Stapfer a Rengger.

Paris, 20 mars 1804.

« Vous aurez été étonné que j'aie attendu si tard pour remettre mes lettres de récréance. Je n'y pensais même pas, mais il me revint aux oreilles que Bonaparte s'en était informé, et que les Bernois disaient que l'agent d'un gouvernement supprimé ne pouvait pas prétendre aux mêmes usages que les ministres des gouvernements légitimes. Là-dessus je demandai des lettres de récréance au landamman en charge, elles m'arrivèrent après quelque retard, et je crus devoir au gouvernement helvétique et à mes amis, de demander à Bonaparte l'audience de congé. Il m'a reçu très-gracieusement, est revenu à moi à deux reprises, et m'a questionné sur l'état de l'Argovie et sur mes circonstances personnelles.

« A l'occasion de la dernière conspiration contre lui, il s'est exprimé fortement et à plusieurs reprises contre les émigrés : « j'ai voulu les gagner, a-t-il dit, mais ils sont incorrigibles ; je les ai comblés de bienfaits, et ils m'ont payés de la plus noire ingratitude. Ils ne voient de beau que leurs colifichets, et ils n'ont de considération que pour ceux qui étaient remarqués dans l'OEil-de-bœuf. Je suis environné d'hommes qui ont fait de plus belles choses dans dix ans, que les patriciens français n'en avaient fait depuis le commencement de la monarchie. Les hauts faits d'armes et les actes héroïques de mon monde éclipsent tout l'éclat de l'ancienne noblesse. Au reste je suis le chef constitutionnel de huit millions votants de Français. C'est eux qui sont mes égaux, les émigrés sont mes sujets, je suis leur souverain, je les ai vaincus, et je les traiterai comme des vaincus. »

LE MÊME AU MÊME.

Paris, 18 juin 1804.

« Vous attendez de la nouvelle ville impériale quelques nouvelles un peu marquantes : « *Verum de his tacere præstat quam pauca aut manca dicere.* » Il est incontestable que les gens sages considèrent l'hérédité qu'on vient d'établir comme une nouvelle et efficace garantie contre le retour des Bourbons. Mais c'est une autre question de savoir s'il n'aurait pas été plus prudent de se faire presser et de la laisser arriver plus lentement après que les esprits se seraient mieux familiarisés avec l'idée. Lorsqu'on ne peut pas couvrir de nouvelles institutions de la mousse sacrée de l'antiquité, on devrait leur faire pousser avec art quelques racines dans l'opinion publique, plutôt que de les mettre au jour brusquement. En tout cas, le désir des amis sincères de Bonaparte et des observateurs prudents de la marche des choses, aurait été que celle-ci s'effectuât avec moins de faste et de dépenses, et plus de garanties pour les libertés publiques. Avec six cent mille hommes, huit cent millions, et la police des journaux, on peut être tranquille pour la solidité du nouveau trône et pour la personne du héros. Quant à mon opinion personnelle vous la connaissez. Quand je vous écrivis ma dernière lettre, je ne connaissais pas encore l'événement de Vincennes, il a réveillé bien des sympathies pour une famille dont on ne s'occupait plus. Si je n'étais pas père de famille et retenu par mille liens, je partirais pour l'Amérique. Jomini et quelques autres de son espèce ont demandé par une adresse la réunion de la Suisse à la France ; ils ont été repoussés ; Talleyrand l'a déclaré positivement dans une lettre à Maillardoz ; mais on dit que Murat les a reçus poliment, et s'est

contenté de leur dire : il n'est pas temps. Si on pouvait atteindre de telles gens sur le sol suisse, et les traiter comme coupables de trahison, ce serait bien mérité et d'un bon effet. »

Le même au même.

Paris, 8 septembre 1804.

« Les grands de la nouvelle France parvenus à la considération et aux richesses par leur renom de savants, affectent maintenant beaucoup de dédain pour la science ; il fait bon voir Chaptal, La Place, Fontanes, Portalis, Fourcroy, parler du trop grand nombre des lettrés, de leur incapacité pour les fonctions diverses de la société, du danger de l'extension illimitée des lumières ! Toutes les têtes distinguées semblent tenues à prêcher la nécessité du despotisme, la sainteté des illusions et des erreurs populaires. Le gouvernement ne rougit pas de donner en toute occasion à un Geoffroy des preuves directes de sa satisfaction. Dernièrement Le Maire, rédacteur en chef du *Citoyen Français*, reçut de Boulogne, par ordre supérieur, une sévère réprimande pour quelques faibles velléités d'esprit de discussion, et comme expiation on l'a obligé d'insérer une amplification de Geoffroy sur la fête du couronnement. A côté de l'hypocrisie avec laquelle les plus sauvages révolutionnaires de jadis affectent les plus saints principes, et les meilleurs écrivains répudient leurs anciennes doctrines, on voit un plan odieux de compromettre les hommes les mieux méritants, et de les pousser à des bassesses. Il n'y a maintenant en France aucun homme distingué de l'ancien ou du nouveau régime, membre de l'assemblée constituante, général, homme d'Etat capable ou en réputation, qui ne sacrifie son influence morale à des places, à des flatteries ou

à des reproches ; Moreau excepté, pas un homme marquant qui pût faire noyau en cas d'une nouvelle crise et tenir ferme. On peut dire avec vérité que la nation française a usé tous les moyens de salut, tous les instruments de sa régénération morale future. Cette remarque est d'autant plus effrayante que les chances d'une nouvelle catastrophe sont plus nombreuses. Le cas échéant, un parti nombreux dans le sénat serait disposé à rappeler un Bourbon ; un autre pencherait pour un prince, le troisième pour un nouvel essai de république, mais ce cas échéant, le parti républicain du sénat est décidé à renoncer aux conquêtes, à faire des bords du Rhin et de la Belgique un objet de négociation, et à tranquilliser la ligue des Etats européens sur l'ambition de la France. La Belgique, les départements réunis, le Piémont, prendraient en ce cas la forme de républiques alliées, et auraient sans doute une très-pauvre existence.

« En attendant je lis avec des yeux qui sont nés à une nouvelle lumière, les lettres de Cicéron à Atticus, et je suis en admiration devant la justesse et la liberté des aperçus de cet homme unique, surtout devant sa parfaite connaissance des autres hommes. »

Le même au même.

Paris, 26 août 1805.

« L'empire romain d'occident est sans doute un but auquel on s'achemine rapidement ; pourquoi cependant notre Suisse ne subsisterait-elle pas comme Saint-Marin sur son rocher, monument de ménagement et de clémence, de sagesse et de gloire du grand dominateur ? « Voyez, dirait-il, j'ai partout suivi les lois de la nature ; là où elle a pré-

paré et voulu la liberté, je l'ai aussi voulue ou rétablie. »
On sait bien que nous sommes sous la tutelle, sans volonté d'y échapper, que nous ne laisserons pas faire usage de nos positions de montagnes aux ennemis de l'empereur; on sait également qu'un fisc monarchique nous appauvrirait sans profit pour l'Auguste qui en prendrait l'entreprise, et qu'on pourrait exciter par là chez nous une guerre de Barbets ou de Cantabres, qui ôterait tout le gain de la conscription dans nos montagnes, et qui ne nous laisserait plus dans la position de bonne frontière et de forteresse naturelle.

« Vous supposez peut-être que je vous fais tous ces raisonnements à priori et dans les nuages : Non, cher ami, je suis plus dans le positif que vous ne croyez : de divers côtés circule le bruit d'une incorporation de la Suisse à l'empire. Et de fait, quand on considère la difficulté de détourner une armée énorme et exaltée de l'idée si longtemps caressée de la descente en Angleterre, quand on voit l'affaiblissement de l'Autriche, l'idée d'une guerre continentale se présente comme assez probable.

« Parlons d'autre chose : j'adhère tout à fait à votre jugement sur Jean Muller.

« Il ne connaît pas la marche véritable des affaires du monde ; l'expérience et l'entente des hommes fait défaut chez lui ; il vise à l'effet, croit se hausser par ses archaïsmes et ses inversions au niveau de Tacite et de Salluste ; mais quand on abuse de ce genre d'échasses, c'est qu'on manque de force intime et de confiance en soi. A cela se joint le défaut commun à la plupart des écrivains allemands, l'impuissance de travailler ses matériaux, de les fondre dans un ensemble lumineux ; de là la nécessité pour le lecteur d'en avaler la poussière ; ils visent moins à épar-

gner la peine audit lecteur, par des aperçus nets et essentiels, qu'à lui faire sentir combien leur butin savant leur a coûté de peine. Si Montesquieu avait écrit en Allemagne pour la foire de Leipzig, nous aurions vingt volumes de maculature au lieu de son chef-d'œuvre. Ce n'est point ainsi que les anciens, que Hume même et Robertson ont écrit; Thucydide, tout parfait qu'il est, ne serait peut-être pas arrivé à la postérité s'il s'était chargé de pareils petits détails. »

Le même au même.

Talcy près mer, 17 août 1806.

« La cause de mon silence avec mes meilleurs amis est la tristesse que j'éprouve à peindre mes impressions *telles* qu'elles sont..... Quant à l'instruction, tout tend à *transformer* l'empire français en un vaste couvent, régi militairement, où discipline, enseignement, choix des livres, moyens d'avancement, hiérarchie, s'organisent d'après la règle d'un ordre célèbre, de manière à s'emparer des mouvements et de la manière de penser de la génération qui s'élève. L'influence de lord Granville, accrue par la maladie de Fox, diminue encore les espérances de paix. Que disent les gracieux seigneurs de Berne de la Confédération du Rhin? Quant à notre patrie, j'ai lieu d'espérer qu'aucune idée d'incorporation ne la menace actuellement. Et mes prévisions sur les rapports féodaux dans lesquels Napoléon veut amener les *Socios populi Romani* sans la *redactio in provincias* se confirment. Les expressions officielles sur notre compte se bornent à un contingent militaire de 15,000 hommes en cas de guerre. J'ai constamment vu chez Napoléon l'opinion que la Suisse ne comportait pas un gouvernement cher, et que l'esprit de nos

montagnards rendrait nécessaire la présence dans le pays de garnisons onéreuses pour le dominateur. D'ailleurs il avait toutes les faces de la question en tête lorsqu'il a fait l'Acte de médiation, et maintenant l'amour-propre d'auteur est la meilleure caution de la durée de l'œuvre. »

Le même au même.

Montfort-l'Amaury, 16 juin 1807.

« Vous avez peut-être appris le bruit qui court que Berthier a l'expectative d'une principauté plus étendue que celle de Neuchâtel, et qu'on désigne par là la Suisse entière. Je n'en crois rien. Il y a une certaine politique conquérante triviale, qui devient en France le credo de la multitude, mais la forte tête de l'autocrate soumet ces plans là à des conceptions plus réfléchies que la foule. Quant à notre organisation intérieure, c'est nous qui serons peut-être appelés à souhaiter à notre tour pour nos Cantons le maintien du fédéralisme, si un système unitaire venait à se former des éléments les plus illibéraux, comme cela peut arriver dans le temps qui court par l'effet des intrigues de Messieurs les ci-devants. L'empereur écrit lettres sur lettres à son ministre de l'intérieur pour se plaindre de ce que la poésie et l'éloquence tombent, de ce qu'il ne paraît point de chefs-d'œuvre. Il demande des propositions. La première classe de l'Institut, consultée par le ministre, a répondu : « Que le seul moyen d'encouragement efficace serait d'honorer les lettres dans ceux qui les cultivent ! » Pour moi, j'aurais cru qu'il fallait améliorer les établissements d'instruction publique, et ne pas étouffer la lumière des sciences et des lettres. »

LE MÊME AU MÊME.

Belair, 30 avril 1808.

« Fontanes n'est pas encore en activité comme grand-maître, parce que l'empereur ne l'a pas admis à prêter serment avant son départ. Cette circonstance, qu'on croit intentionnelle, fait toujours de Fourcroy l'homme important. Il est difficile de prévoir quel esprit le nouveau grand-maître apportera dans ses fonctions. Ses relations notoires avec la clique de l'ancien Mercure de France et avec les coryphées du Journal de l'Empire, son crédit chez les ultramontains, ses préjugés contre la littérature étrangère, et surtout contre la philosophie, ne font pas attendre une administration libérale. Néanmoins c'est un beau talent comme écrivain, et le seul fonctionnaire qui sache louer l'empereur avec goût, et même avec une apparence d'indépendance. La suite montrera si c'est un goût plus pur ou une vraie noblesse d'âme, qui lui a mérité cette grande distinction « *in hac projectâ servientium patientiâ.* » Je n'ai eu qu'une fois l'occasion de discuter avec lui, je relevai, dans un cercle où je le rencontrai, son ton léger et sardonique contre la littérature allemande, et je l'embarrassai en lui demandant ex abrupto s'il connaissait la langue allemande; il n'en sait pas un mot. Il ne paraît rien de marquant en fait de littérature depuis quelque temps, hormis la *Vie de Fénelon* par Beausset, et le *Discours sur la vie de la campagne*, de Châteaubriand. Sous cette forme celui-ci a pu exprimer beaucoup de nobles et fortes pensées, que la censure n'aurait pas tolérées dans un autre ouvrage. On imprime le poëme de Delille des *Trois règnes de la Nature*; la police y a fait changer plus d'un passage, un entre autres, qui décrivait l'impression de l'arrivée des

journaux dans un village, et où parmi les nouvelles demandées se trouvait celle-ci : « *Par quels nouveaux traités prépare-t-on la guerre ?* » Renouard n'a obtenu la permission de faire représenter ni son *Charles Ier*, ni ses *Etats de Blois*. *Zénobie*, pièce d'un cordonnier célèbre, est interdite aussi, parce qu'elle était pleine d'allusions involontaires, ce vers-ci par exemple, adressé à Aurélien : « *Ne pouvez-vous régner sans régner en Syrie ?* » Le Wallenstein de Schiller, imité par Benjamin Constant, n'a pas réussi. Le Journal de l'Empire est toujours une puissance, et compte vingt mille abonnés, mais l'empereur a exprimé sa désapprobation de son esprit intolérant en matière religieuse, et les rédacteurs ont dû s'associer Hoffmann, écrivain de théâtre, qui est censé appartenir aux philosophes. Si vous lisez *le Publiciste*, vous m'y trouverez quelquefois sous la signature R, ainsi que mon ami Guizot, qui demeure chez moi, et qui m'aide dans l'éducation de mes enfants. Azaïs, nouveau Descartes, brille plus comme écrivain élégant que par ses hypothèses sur la gravitation. Singulier homme, et digne pendant de nos créateurs allemands à priori. Il est si bien convaincu qu'il a trouvé la clef de toutes les sciences par son hypothèse, qu'il se proclame partout le dévoileur absolu de la sagesse cachée. Je dînais un jour avec lui chez Mme Cottin, un enfant adoptif de la maison fut subitement et gravement indisposé; Mme Cottin était au désespoir, Mr. Cottin très-inquiet, toute la maison agitée, et mon ami Azaïs de les consoler en disant froidement : que dans quelques mois, lorsque son système serait connu, aucune maladie ne pourrait résister à la médecine régénérée par ses principes ! »

Le même au même.

Paris, 3 mai 1814.

« La chute de Bonaparte est le plus grand bonheur qui pût arriver à l'humanité ; s'il avait régné encore quelques années, il aurait éteint toute civilisation en France et ailleurs. L'esprit de l'armée était déjà à l'envers. Louis XVIII et son frère cajolent les maréchaux ; mais en gagnant les chefs ils n'auront pas pour cela les soldats. La cupidité et l'égoïsme qui se dessinaient dans la constitution présentée par le Sénat, l'a discréditée, et donne beau jeu au Roi pour la refuser. Les droits de la nation n'ont pas d'autres garanties que quelques idées anglaises, dont les Bourbons se sont frottés pendant leur séjour dans ce pays, le mauvais état des finances, dont on ne peut se tirer sans une représentation nationale, et la difficulté de tenir l'armée en bride autrement qu'avec le nom ou l'ombre de cette représentation. Les belles Dames et les Messieurs du faubourg Saint-Germain prennent le ton de 1788, comme s'il n'y avait pas eu de révolution, et comme s'il ne s'agissait que de punir, de blesser et de triompher. Quant à la Suisse, les Bourbons ne seront pas de longtemps en état d'influer sur son sort, pas plus que sur le reste de l'Europe. Dites-moi si dans notre Argovie la majorité est bien décidée pour son indépendance ? Je réponds oui à tous les diplomates de ma connaissance qui m'en parlent, à Ancillon, à Humboldt, et cependant j'entrevois d'ici bien des débiteurs et des clients des Bernois, prêts à signer des adresses de réunion. »

Dès le printemps 1814, Rengger fut chargé de défendre les intérêts du Canton d'Argovie menacé, ainsi que Stapfer le prévoyait, par les prétentions de Berne dans l'organisation de la Suisse refondue sous l'intervention des

puissances alliées. Il suivit, pendant la campagne de France, leur quartier-général à Chaumont, et fut bien accueilli par Hardenberg, Metternich, Castlereagh, Stein. L'automne suivant son Canton l'envoya au congrès de Vienne dans le même but; il y fut chargé aussi des intérêts de Saint-Gall, Thurgovie, Tessin, et d'assister Mr. De La Harpe pour ceux du Canton de Vaud. Dans un séjour de huit mois à Vienne, Rengger déploya l'activité et le talent dont il avait fait preuve dans ses précédents emplois. Ses lettres de Vienne jettent un jour intéressant sur les débats concernant ces Cantons, et sur la reconstitution de l'ensemble de la Suisse. Ainsi il écrivait à Fellenberg :

Vienne, 10 février 1815.

« Quoique j'aie lieu d'être content de ma mission quant à son but prochain, c'est avec peine que je vois les semences de division qu'on laissera chez nous par les constitutions cantonales et le pacte fédéral. Les ministres voient les misères de ce pacte aussi bien que nous, mais ils disent avec raison, que les puissances ne peuvent pas nous donner de constitution sans la garantir, et que ce serait incompatible avec notre droit d'exister par nous-mêmes. »

La correspondance de Rengger avec La Harpe, qui précéda leur voyage à Vienne, montre aussi d'une manière curieuse quel parti les anciens unitaires espéraient qu'on pouvait tirer de l'élaboration du nouveau pacte.

La Harpe a Rengger.

3 mai 1814.

« Je ne conçois pas l'amalgame qu'on prépare de fédéralisme absolu et de centralité. De deux choses l'une: qu'on rétablisse l'ancien lien fédéral avec un Canton di-

recteur sans pouvoir; alors les Cantons qui sont en état de se bien administrer ne seront pas entravés les uns par les autres, et pourront prospérer. Ou bien, qu'on établisse un gouvernement central fortement constitué, et auquel tous les Cantons participent dans une juste proportion. Ce dernier parti serait sans doute le plus sage, celui qui conviendrait aux véritables intérêts de la Suisse. Sans un régime plus ou moins approchant de l'unité, nous ne deviendrons jamais une nation. Il est vrai que depuis la chute du colosse nous en avons moins besoin. Mon projet de constitution fédérale était bien simple: un pouvoir central chargé des affaires extérieures, de l'organisation et de la direction de la force armée, des postes, de l'administration monétaire, etc., et ce pouvoir composé d'une Diète comme corps législatif, et d'un Conseil Fédéral comme corps exécutif; ce dernier serait de sept membres, nommés alternativement par tous les Cantons, dans une succession telle que chacune des trois classes de Cantons y serait toujours également représentée. Mais quelles que soient les idées qu'on adopte, il faudra la représenter comme la volonté bien déterminée des puissances, non comme de simples avis. Il y aurait bien un autre moyen de finir, mais qui ne sera point admis: ce serait de faire évacuer la Suisse, et de nous abandonner à nous-mêmes. Il s'ensuivrait peut-être une guerre civile, mais le résultat définitif serait un ordre politique fondé sur la nature des choses, où le plus fort en moyens physiques et moraux finirait par dicter la loi. »

La lettre suivante peint d'une manière honorable le caractère de La Harpe et la réserve presque résipiscente avec laquelle il s'exprimait sur la conduite qu'il avait tenue dans le gouvernement helvétique.

2 septembre 1814.

« Ne jetons les yeux sur le passé, mon cher Rengger, que pour prévenir des fautes pareilles aux précédentes. Ceux qui m'ont calomnié dans le temps *s'adressaient à un autre que moi*. Plusieurs d'entre eux étaient aveuglés par les passions du moment. Ils me connaissaient trop peu pour pouvoir me juger, et comme les erreurs que j'ai sans doute commises procédaient surtout d'une énergie excessive, à laquelle les circonstances donnaient un développement menaçant, il n'est pas extraordinaire qu'ils m'aient prêté une ambition coupable. Assurément ils me firent grand tort, et je le ressentis alors d'autant plus vivement que la commune patrie devait aussi en souffrir; depuis longtemps tout cela est oublié, et le seul souvenir pénible qui m'en reste est celui d'avoir été trompé dans les espérances auxquelles mon cœur se livrait pour mon pays. Tenons-nous pour heureux, mon cher Rengger, d'avoir conservé ce qui nous reste au milieu de ce qui se passe, et faisons des vœux pour que les leçons du passé ne soient pas entièrement perdues. »

La suite de la correspondance de Rengger avec La Harpe depuis 1815, confirme ce qu'on a déjà vu de leur manière de juger les actes politiques de la confédération dans cette période.

RENGGER A LA HARPE.

31 octobre 1815.

« Que dites-vous des trois millions et demi qu'on nous destine des contributions de guerre levées en France par les alliés? Cela ne réparera pas la faute que nous avons commise en entrant dans ce pays. Combien il aurait été

plus juste et plus sage de nous payer les dettes contractées par le passage des troupes dans ces trois dernières années, que de nous admettre au partage du butin, et de doter la caisse fédérale ! Nous avons maintenant tout ce qu'il faut pour faire la guerre, il n'y avait que l'argent qui nous manquât.

« Je partage entièrement votre avis au sujet de nos régiments en France; on s'obstine à ne pas voir que ce service compromet nos plus grands intérêts, et que tout service militaire à l'étranger nous fait descendre dans l'opinion publique. »

Le même au même.

23 décembre 1819.

« Je crois, comme vous, mon cher et respectable ami, que pour notre conservation et notre prospérité, il ne suffit pas de nous faire oublier, et qu'au lieu de cette politique étroite et commode, il faudrait tâcher de reconquérir l'estime de l'Europe par de bonnes constitutions, de bonnes lois, de bons magistrats, enfin par tout ce qui relève le caractère national et assure le bonheur du peuple. C'est dans l'espoir de coopérer à cette œuvre que je suis rentré dans la carrière publique, mais j'ai de plus en plus acquis la conviction que nous sommes condamnés à végéter..... Voilà pourquoi il vaut mieux s'occuper, comme je le fais, du monde inanimé, ou vivre avec les hommes de l'antiquité. L'un est mon travail, l'autre mon délassement. Je passe mes soirées avec Thucydide, Démosthène et Plutarque, et plus j'avance, plus j'admire ce peuple auquel nous devons toutes nos lumières. Tout ce que nous savons en science de la vie et de gouvernement, les Grecs l'ont su avant nous, avec cette différence que chez nous c'est l'apanage du petit

nombre, tandis que chez eux c'était répandu dans la masse; souvent un seul mot grec définit mieux la chose que des traités entiers des modernes. »

Rengger sortit du Conseil d'Etat d'Argovie par démission, à la fin de 1820; à partir de cette époque il voua son active vieillesse à la science et aux lettres. Il en a laissé pour monuments de nombreux fragments et mémoires sur la minéralogie, la géologie, l'histoire, l'économie politique; chaque année il faisait, avec l'activité d'un jeune homme, des voyages pour son étude favorite, on lui doit entre autres un ensemble de recherches sur la géologie du Jura, et de curieuses considérations sur la structure des chaînes de montagnes. La médecine, qui avait été la première carrière d'Albert Rengger, fut aussi l'objet de ses travaux persévérants. Il a publié plusieurs mémoires, et il a laissé des matériaux inédits sur plusieurs branches de la science, notamment une *Histoire des maladies*; nous allons en citer quelques passages comme échantillons de l'esprit philosophique que Rengger portait dans cette science.

« L'histoire de l'humanité, en tant qu'elle est modifiée par la condition de la maladie, a toujours été laissée de côté. Cependant cette histoire est incontestablement à faire. De tout temps les hommes ont été restreints dans la jouissance de la vie par les maladies et enlevés par elles à une époque plus prompte que leur tempérament en bon état de santé ne le comportait. Quoique les plus anciens documents se taisent sur cette partie de l'histoire de l'humanité, l'analogie des races qui ont été ou qui sont encore dans les mêmes conditions de manière de vivre et de civilisation que les plus anciennes à nous connues, cette analogie, dis-je, nous conduit à prononcer, avec toute vraisemblance, que l'espèce humaine, aussi loin que nous

pouvons remonter dans ses successions, a toujours eu les maladies pour compagnes de cette vie et pour conductrices dans l'autre.

« Partout la nature s'attache plus à la conservation des espèces qu'à celle des individus; cette loi générale s'étend aussi aux hommes, à la différence qu'elle devient pour eux une loi morale, tandis qu'elle reste une loi physique dans le reste du monde organique. Cette loi, appliquée à l'homme, tend à ce qu'un plus grand nombre vive *beaucoup* plutôt que de vivre *longtemps*, et on vit beaucoup en tant seulement qu'on vit pour les autres.

«....Une des vérités les plus irréfragables est que la santé physique et morale ne fleurit sur aucun terrain plus heureusement que sur celui de la médiocrité dorée, n'y *étant* ni étouffée par des sucs surabondants, ni desséchée par manque d'aliments. La conséquence est que, pour rester juste, il faudrait priser davantage l'homme riche et de la classe élevée, quand il est un homme droit et utile, que l'homme de la classe moyenne chez qui les mêmes vertus se rencontrent.

«....Parmi les diverses circonstances qui fixent la constitution physique et morale d'un homme, la profession et la manière de vivre occupe incontestablement la première place. L'exactitude de cette observation, en ce qui concerne le médecin, est dès longtemps confirmée, et on lui doit plusieurs travaux sur les professions considérées comme causes principales des maladies. A la vérité, il reste des lacunes dans cette partie du champ de la pathologie, et c'est surtout sur le point essentiel, savoir les moyens de réunir les bonnes conditions et d'éviter les mauvaises sans pour cela sacrifier telle ou telle profession. Cette recherche s'applique à la santé morale comme à la

santé physique ; elle est possible jusqu'à un certain point, car la civilisation humaine, inépuisable comme elle est, doit avoir des remèdes pour les dommages qu'elle cause çà et là ; découvrir et appliquer ces remèdes est sans doute un de ses plus beaux triomphes. »

N'ayant pas d'enfants, Rengger s'était livré avec une tendresse paternelle à l'éducation de la famille de son frère mort jeune, et il eut la satisfaction de contribuer à développer les talents de son neveu Jean-Rodolphe Rengger, naturaliste distingué. Ce jeune homme partit en 1818 pour le Paraguay, où son séjour se prolongea huit ans, sans qu'il pût obtenir du dictateur Francia la liberté de revenir en Europe. La sollicitude de son oncle, pendant cette captivité, se montre d'une manière touchante dans ses lettres à ses amis. Le jeune savant s'échappa du Paragay en 1826, et le butin scientifique qu'il rapporta donna un nouvel intérêt à la vie de son oncle. C'est sous les yeux et sous la direction de celui-ci qu'il composa et publia plusieurs ouvrages estimés, entre autres l'Histoire naturelle des mammifères du Paraguay, et son Essai historique sur la révolution du Paraguay, qu'il fit paraître en allemand et en français. Rodolphe Rengger fut enlevé à la fin de 1832, par une maladie de poitrine, à l'affection de sa famille et à la science.

Cette mort rompit le plus fort lien qui attachait Albert Rengger à la vie : son moral et sa santé furent frappés du même coup. Les amis, dont sa vie si répandue et si active en tout temps avait agrandi le nombre, lui apportèrent, à l'occasion de la mort de ce neveu, des consolations conformes à ses sentiments élevés. Nous citerons entre autres la lettre suivante du professeur S. Schnell.

« Je n'essaierai pas de vous consoler par de longues

paroles, car j'ai éprouvé moi-même que les discours en pareils cas sont des consolateurs fâcheux. Nous vivons dans un temps où chaque jour la disparition des plus belles fleurs de nos espérances montre qu'il n'est pas la véritable vie, et où les scories qui couvrent ce qu'il y a de plus pur font sentir la nécessité du creuset où tout ce qui nous entoure doit repasser. Vrais insectes en chrysalide, nous nous reconnaîtrons dans le monde réel où nous serons transformés. Le plus vaste horizon dont nous nous glorifions reste aussi longtemps que nous sommes ici-bas un horizon de taupes; la société de ceux qui nous sont chers nous retient à cette vie, mais quand ils l'ont quittée, mourir devient un gain pour eux et pour nous. Je puis et je dois, excellent ami, vous confirmer dans cette douloureuse circonstance la confiance où je suis, et qui touche à la *conviction*, savoir que nous reverrons et reconnaîtrons ceux qui nous précèdent dans la mort. Elle m'a fortifié dans les épreuves de cette nature, et comme ma foi reçoit plus de force par l'assentiment de celle de mes amis, je crois devoir essayer de vous en faire part. Adieu, nous nous reverrons en deçà et au delà, et aucune des paroles que nous échangeons ne sera la dernière.»

Depuis l'époque de cette mort, Rengger ne trouva quelque adoucissement à sa tristesse qu'en réunissant les matériaux laissés par son fils adoptif, il publia sur ses notes son voyage au Paraguay, puis il mourut le 23 décembre 1835 à Arau, âgé de 71 ans.

A. CRAMER.

QUELQUES
VUES GÉNÉRALES
SUR LES
DERNIERS ÉVÉNEMENTS DONT L'ALLEMAGNE A ÉTÉ LE THÉATRE.

Le tremblement de terre parti de l'Occident a profondément remué le sol de l'Allemagne et ce qu'il soutient. Trônes, institutions, fortunes, tout a été ébranlé. On entreprend aujourd'hui les reconstructions au milieu de bien des ruines. A l'exception de la Prusse, dont le roi avait ouvert la porte aux réformes constitutionnelles, et de ce qu'il se manifestait de vie dans les assemblées représentatives de Wurtemberg et surtout de Bade, l'Allemagne, il y a six mois, semblait politiquement immobilisée pour longtemps. Mr. de Metternich, afin de régner après sa mort, avait un successeur tout façonné de ses mains, comme on dit qu'aux Tuileries on avait répété la scène qui serait représentée à la mort de Louis-Philippe. Des monarques, grands ou petits, se croyaient encore au temps où l'on se jouait impunément de la considération morale, et où le scandale était un ornement de cour. Les Etats constitutionnels pensaient avoir subi leurs réformes essentielles; tel souverain, qui s'estimait inébranlable sur un trône, à cette heure se tient à deux mains sur un fauteuil. Dans les autres régions de la société, la plupart des existences ont été atteintes, et les éléments de l'ordre social lui-même sont mis en question.

Un ébranlement aussi général n'est pas un accident, puisqu'il ne vient pas du dehors par la force des armes.

Quoiqu'il paraisse subit, et qu'il soit inopiné pour un grand nombre, il n'en a pas moins été précédé d'un travail lent et préparatoire, semblable aux procédés souterrains de la nature. Nous chercherons à jeter quelque jour sur ce travail, moins en faisant une histoire politique qu'en considérant les événements au point de vue intellectuel.

Depuis 1789, les conséquences de la révolution française ont continué incessamment à se développer en Allemagne aussi bien qu'en France. Si, en France, les principes et les effets de la révolution n'ont pu être arrêtés ni par la réaction de la gloire et du despotisme militaires, ni par celle de l'autel et de la légitimité, ni par celle de l'argent et de la bourgeoisie; en Allemagne, les souffrances de l'oppression exercée par les soldats de Napoléon et par ses généraux, la croisade de 1813 et 1814, *née du* sentiment national, accompagnée de promesses et suivie de mécomptes, l'œuvre du congrès de Vienne, la sainte-alliance contre la pensée, la presse et les universités, l'inquisition politique de Mayence, les martyrs de la cause de l'émancipation, souvent insensés, j'en conviens, ou même criminels, ont concouru ensemble à fortifier dans les âmes et à propager les principes fondamentaux professés par les Etats-Unis d'Amérique et par l'Assemblée constituante de France. Si, en 1830, après la révolution de juillet, alors que tout était encore enchaîné sur le sol allemand, une armée française eût paru au bord du Rhin, les chaînes se seraient brisées instantanément. L'émancipation ne fut que différée. Dès lors, nous avons souvent entendu prédire l'époque où elle s'accomplirait nécessairement. Cette époque a été, comme toujours, prévenue par la France.

Si la France a donné la principale impulsion, d'autres causes ont agi, les unes depuis quelques années, les autres

depuis plus longtemps : la réflexion allemande marche plus lentement que l'électricité française.

Un travail, ancien déjà, s'opéra dans la haute sphère intellectuelle. L'opposition entre l'école et les réalités sociales date de loin. Au temps des empereurs romains, les rhéteurs déclamaient et faisaient déclamer à leurs élèves des diatribes contre les tyrans (Juvénal, VII, 150, 151); le meurtre des tyrans était un sujet ordinaire de composition. Sous Louis XIV on élevait la jeunesse dans l'admiration de l'antiquité républicaine. Rollin, cet instituteur de cœur et de bon sens, nous apprend par ses ouvrages quels sentiments d'indépendance, quel enthousiasme de liberté on inspirait aux jeunes hommes destinés aux hautes fonctions, à la magistrature, au barreau, à l'église. Napoléon, plus conséquent, mais pas assez puissant pour rompre avec les anciennes habitudes de l'instruction publique, avait entrepris, avec raison à son point de vue, la mutilation des classiques anciens, et il désirait détrôner la renommée de Tacite. Dans les monarchies allemandes, les études classiques républicaines forment la base de l'éducation, et au nombre des auteurs qu'on fait le plus lire et admirer à la jeunesse se trouvent les adversaires les plus prononcés de la monarchie, tels que Démosthène et Cicéron. Les idées de liberté, de souveraineté du peuple, de démocratie, de garantie des droits de tous sont la moelle de lion dont la littérature ancienne nourrit les âmes généreuses d'une jeunesse née monarchique. Elle l'a fait sans danger pour la royauté pendant des siècles, le caractère allemand l'a permis. L'esprit spéculatif et le penchant à l'isolement, qui distinguent la race germanique, ont laissé longtemps les idées les plus puissantes croître dans les fécondes et brillantes solitudes de la pensée sans porter

de fruit pratique. La vie allemande a longtemps offert aux regards deux régions, l'une superposée à l'autre, sans fréquente communication entre elles, celle de la science et de l'intelligence et celle de la vie de tous les jours. De l'étage supérieur on contemplait les astres, on écoutait, comme Pythagore, l'harmonie des sphères célestes, ou même on prenait son vol vers les nuages. Pendant ce temps, on n'abaissait guère ses regards vers le rez-de-chaussée. Ici l'on vivait le plus commodément et le plus grassement que faire se pouvait, laissant les gens de là-haut faire à leur guise leur sublime ménage, et surtout ne leur portant point envie. Ce que bien des hommes avaient apporté du premier étage, c'étaient des formules cruellement savantes qu'une intelligence vivifiante n'animait pas.

L'esprit français, au contraire, sociable et porté à l'action, se contente rarement de la spéculation désintéressée; il s'empresse de tirer de la science la pensée qui féconde la vie, et il se hâte d'arriver à l'application. En France, une idée partie des hautes régions de l'intelligence circule rapidement dans le corps social et communique sa commotion aux extrémités, comme l'étincelle électrique. Les commotions successives que l'Allemagne a reçues de la France depuis 1789 lui ont communiqué non-seulement le principe qui remue la société, mais la facilité d'être remuée: entre les deux sphères dont nous avons parlé se sont multipliés les points de contact, pour le passage des idées du domaine de la méditation dans celui de l'action.

Le rapprochement progressif de ces sphères se montre même dans ce qu'il y a de plus allemand, dans la philosophie. En 1813 et 1814, alors que l'Allemagne se leva pour secouer le joug de la France, et pour entreprendre une croisade d'indépendance nationale, on remarqua parmi

les hommes les plus énergiques des disciples de Kant, fortifiés par la sévérité des principes moraux de leur maître. Les *Discours* de Fichte *à la nation allemande*, prononcés du haut du trône de la philosophie, mais dans une langue que le patriotisme intelligent pouvait comprendre, firent passer la chaleur d'une âme généreuse dans le sang de ses compatriotes. La philosophie de Hégel, à son tour, qui, depuis tant d'années, envahit tout, asservit tout, a, malgré son obscurité et le désaccord de ses adeptes, répandu ses principes dans la société non moins que dans la science. On ne prévoyait guère une des conséquences que les disciples tireraient de la doctrine du maître. Hégel, venu à la suite de Schelling, quoique celui-ci lui survive, a subtilisé le panthéisme en l'idéalisant. Il a si délicatement confondu Dieu avec l'univers, que le Dieu personnel s'est trouvé banni du monde. L'ensemble est Dieu, l'individuel se fond dans l'ensemble comme les gaz émanés de la terre se perdent dans la masse de l'air. Appliquée au genre humain, cette doctrine en fait l'apothéose. L'ensemble des hommes étant Dieu, ce grand tout accomplit aussi l'œuvre de la rédemption, l'œuvre de Christ, il expie et sauve; les miasmes individuels disparaissent dans la pureté de l'atmosphère universelle. De là le respect ou plutôt le culte pour l'ensemble de l'humanité, pour la grande masse humaine. Le genre humain est la raison universelle, qui renferme en elle la justice absolue, le droit et la morale: or comme la volonté n'est, au point de vue philosophique, que l'intelligence appliquée (quoique en réalité elle soit non moins souvent l'intelligence contredite), la volonté du genre humain est aussi la justice, le droit et la morale; il n'existe même au monde de droit et de morale que dans cette volonté.

Cette doctrine, qui flatte l'orgueil humain, la liberté des passions et l'absolutisme de la volonté, choyée par des hommes essentiellement monarchiques, a été dirigée par les soins d'autres disciples vers une tout autre application, et aujourd'hui elle porte des fruits amers au goût de plusieurs de ceux qui l'ont favorisée. De la suprématie de la raison universelle, source de la vérité théorique et appliquée, principe du bon et du juste, la transition a été facile à la doctrine de la souveraineté du peuple telle qu'on l'expose et la pratique de nos jours. Le culte du genre humain est devenu le culte des masses, car la masse est l'image visible de la divinité idéale qui réside dans le tout de l'humanité. La voix du peuple est dans un sens nouveau la voix de Dieu ; le peuple, cette universalité un peu particularisée, cette émanation ou cette représentation de la divinité, cette portion de la raison universelle est donc, par les attributs inhérents à sa nature divine, juge absolu de tout, source unique du droit, maître suprême des idées comme du pouvoir ; il crée, il élève, et c'est bien ; il détruit, il renverse, et c'est bien ; tout ce qu'il fait est bien, parce que c'est lui qui le fait ; il ne se lie point, il ne s'engage point, il veut ; à chaque instant donné sa volonté quelconque est digne de nos respects, car ce Dieu aussi est impeccable. A cette divinité despotique de la masse idéalisée, on subordonne tout, morale, justice, liberté. Reste à substituer la volonté d'un individu ou d'un parti à la volonté divine de la masse et à persuader à celle-ci qu'elle veut ce qu'on lui dit de vouloir. Les prêtres qui substituent leur intérêt à celui de leur dieu ne vivent pas tous au fond du sanctuaire ; le jésuitisme a d'autres adeptes que les fils de Loyola.

Dans le monde intellectuel, comme dans le monde phy-

sique, les phénomènes sont les anneaux d'une chaîne, dont chacun, excepté le premier et le dernier, en suit et en précède un autre. La théologie aussi a sa large part dans le mouvement général des idées. Il y a des pays où la science des choses divines, séparée des autres domaines de l'intelligence par de hautes murailles, semble habiter la solitude d'un cloître. En Allemagne, au contraire, en contact permanent avec la philosophie et les autres sciences, elle suit tous les progrès, ou du moins tous les pas de l'esprit humain. La science ne peut, en effet, admettre deux vérités contraires, dont l'une, vérité dans un domaine, soit erreur dans un autre. La théologie a pu et a dû se tromper souvent, et, par exemple, prendre pour la vérité absolue une vérité partielle ou temporaire; mais, en tout cas, elle s'est associée au mouvement général, et par là elle a exercé un puissant empire sur les intelligences. L'esprit de critique, né de la réformation, a commencé par examiner le sens et l'autorité de la Bible, il a interprété l'un et l'autre librement d'abord, ensuite arbitrairement; du doute il est arrivé à la négation, l'autorité des Livres saints a été assimilée à celle de Sénèque, du Coran et de Gœthe; Strauss, professeur de théologie, a nié Jésus-Christ; Bruno Bauer, professeur de théologie a nié Dieu et l'immortalité de l'âme. *L'amour des lumières* a fait naître de nos jours des églises chrétiennes qui ne rejettent du christianisme que la Bible, le dogme et l'église, sans doute au profit de la sainteté de la morale et de l'affermissement de son autorité. On ne peut nier que toutes ces questions traitées dans les chaires chrétiennes et dans les chaires des universités, présentées même à la jeunesse des colléges et des écoles, popularisées par des livres scientifiques et par des livres élémentaires, n'aient jeté sur les

croyances religieuses un dissolvant dont l'action s'est étendue à tout le domaine des sciences morales. Le rejet de toute autorité religieuse a conduit à ne vouloir d'aucune autorité : émancipation totale en religion, émancipation totale dans l'ordre social. Nous avons entendu, à l'occasion des élections pour les assemblées de Francfort et de Berlin, un ouvrier exprimer naïvement cette connexion des idées religieuses et politiques ; il disait d'un candidat démagogue : « Voilà l'homme qu'il nous faut ; il ne croit pas en Dieu, et il n'aime pas le roi. »

L'esprit critique a trouvé un puissant auxiliaire dans la classe nombreuse connue en Allemagne sous le nom de *littérateurs* ou de *lettrés* (*Literaten*). Les universités fournissent au pays plus d'hommes de talent et d'instruction que l'Etat n'en peut employer. Ceux de ces hommes qui, réduits à vivre de leur travail, ne veulent vivre que de leur savoir et de leur talent, ne trouvent pas tous un emploi conforme à leur désir et à l'estime qu'ils font d'eux-mêmes. Une ambition bien naturelle les stimule, un esprit d'hostilité les anime souvent contre un ordre social dans lequel leur place n'est pas faite. De leurs rangs sortent des journalistes et des orateurs de clubs ; l'aigreur et la censure n'ont pas la part la plus faible dans leurs écrits et dans leurs discours. On compte parmi eux beaucoup de Juifs, peuple spirituel, souple, actif, intrigant, et qui, jusqu'à présent rejeté hors de la société ordinaire, prend sa revanche et la traite en adversaire plutôt qu'en allié. Le nombre des Juifs répandus en Europe comme correspondants des journaux allemands est considérable, sans compter ceux qui restent au pays pour le saturer de nouvelles et lui offrir le tribut de leur sagesse politique. De là vient que le journalisme allemand est en général critique

plutôt que positif, et qu'il porte ce cachet de cosmopolitisme radical qui ne tient guère compte des institutions enracinées dans le sol, ni de la différence des nationalités. A la faveur de leur émancipation politique, aujourd'hui fait accompli, les juifs, mêlés à tous les clubs, à toutes les assemblées politiques, se mettent en avant avec l'empressement qui caractérise leur nation ; ils sont au premier rang des républicains et des agitateurs ; leur tendance à renverser ce qui subsiste est une conséquence toute naturelle de l'oppression.

L'ordre social de l'Allemagne renferme aussi quelques-unes des causes des derniers événements. Ce pays, comme la France, a offert à la méditation des hommes politiques et des économistes ce fait grave qu'après trente années de paix, pendant lesquelles les peuples ont payé des impôts énormes, les caisses publiques sont pauvres, et que, dans l'impossibilité d'augmenter les impositions, on recourt aux offrandes volontaires. Chaque année des centaines de familles, jeunes gens, hommes faits, vieillards même, émigrent en Amérique. J'en ai interrogé un bon nombre ; tous déclarent que ce sont les impôts exorbitants qui les chassent [1]. La principale cause de l'état financier qui se révèle aujourd'hui, ce sont les guerres de Napoléon et le désastreux séjour des armées françaises. Le ministre Hansemann vient de démontrer à la tribune de Berlin que la Prusse a successivement amorti 81 millions de thalers (303,750,000 francs de France) de la dette publique qui pèse sur le pays depuis cette époque. Mais d'autres causes ont ralenti en Allemagne l'amélioration des finances : les

[1] Plusieurs familles se disposent aujourd'hui à traverser l'Océan parce qu'elles n'espèrent plus trouver dans leur patrie la tranquillité nécessaire à leur industrie.

dépenses excessives pour le militaire, les pensions de retraite exagérées, les gros traitements des hauts fonctionnaires, la multiplicité des employés de l'administration, le luxe des cours, sans parler des scandales dispendieux de quelques-unes.

Le manque d'une véritable vie constitutionnelle a, dans plusieurs Etats, élevé entre le souverain et la nation la barrière d'une aristocratie de cour et d'une bureaucratie. Autour des trônes s'est formée cette atmosphère dans laquelle se brisent les rayons de lumière qui arrivent des autres régions de la société. On a vu les souverains même les plus désireux de connaître la vérité nationale ne parvenir à voir que la vérité ministérielle ou aristocratique. Le besoin d'une représentation réelle, complète, et non partielle et factice comme l'était celle de la France sous Louis-Philippe, s'est fait vivement sentir. Les monarques sincèrement amis de leurs peuples ne l'ont pas moins éprouvé que leurs sujets. Ce n'est pas sans avoir rencontré de hautes oppositions que le roi de Prusse, cédant à son amour pour son peuple, et comprenant l'esprit de son temps, dota l'année dernière son pays d'une représentation. Elle put paraître insuffisante en théorie; mais l'assemblée des Etats ne s'en montra pas moins dévouée aux grands intérêts de la nation. Elle se transforma à demi en assemblée constituante, fit éclater de beaux talents et de beaux caractères, et conserva jusqu'au bout sa dignité. L'organisation des Etats pouvait se modifier sans doute; mais, en présence de ces théories qui taillent sur un seul patron le bonheur de tous les peuples de l'univers, il était digne d'un monarque aussi profondément identifié avec la nationalité de son peuple, de tirer de l'histoire de ce peuple les nouveaux développements de ses institutions.

Le caractère dominant du radicalisme européen est de déraciner du sol historique même les chênes séculaires, de déblayer uniformément le sol national, et d'y laisser tout au plus des débris. Jusqu'à ce jour il a eu partout la main plus heureuse pour renverser que pour reconstruire. Il est donc permis à d'autres, qui n'ont pas donné à leur pays moins de gages d'amour que les démolisseurs, d'émonder l'arbre au lieu de le couper par la racine, de corriger et d'agrandir l'édifice, au lieu de le renverser. Si quelqu'un a le droit de préférer ce mode de perfectionnement à l'autre, c'est à coup sûr une maison souveraine qui n'a abandonné la cause de l'honneur et de la grandeur de la nation ni dans la prospérité ni dans les revers. Mais de nos jours l'impétuosité des événements a trop entraîné les masses, et la superficialité des théories radicales les a trop séduites pour qu'on ait eu le temps ou la volonté de songer aux garanties que donnent les bases historiques d'une existence nationale. Il est plus commode en théorie de traiter la société comme un terrain nu sur lequel on construit à sa guise l'édifice du bonheur public, et vous savez combien le radicalisme politique, social, communiste, est d'accord pour cette construction.

Le développement progressif des données historiques l'eût emporté sur le mode révolutionnaire par plusieurs avantages auxquels on paraît avoir renoncé. Il aurait insensiblement affaibli l'opposition aristocratique et prévenu la réaction, tandis qu'on les a irritées au détriment de l'union; leur influence sera désormais plus funeste parce que leur résistance sera plus opiniâtre. Le perfectionnement des institutions et les progrès de l'éducation politique auraient marché du même pas: aujourd'hui il y a désaccord. La constituante prussienne, par exemple, ne

paraît guère destinée à s'élever à la hauteur d'intelligence, de patriotisme, de dignité nationale et parlementaire où l'on a vu briller les Etats issus de la charte que le monarque avait donnée spontanément. Beaucoup d'élections se sont faites dans des vues étroites et des intérêts particuliers; même certaines localités que l'on devrait croire éclairées ont peu compris la tâche des assemblées de Francfort et de Berlin. Dans certaines provinces prussiennes, on a dit aux grands propriétaires : « Si nous ne vous nommons pas, ce n'est pas que vous ayez perdu notre confiance; mais, comme il s'agit de partager, il nous faut des gens de notre sorte. » Les provinces rhénanes, la Westphalie et d'autres contrées ont délégué au parlement de Francfort des représentants ardents du catholicisme, dont les intérêts ne seront point en cause : la foi des candidats l'a emporté sur la capacité politique.

Par la manière dont les réformes ont commencé et se continuent, l'empreinte nationale court risque de s'effacer en partie et les Etats de se démonétiser. La race germanique, si vigoureusement constituée par la nature et qui ne parvient qu'avec une peine infinie à modifier ses formes naturelles, se fait imitatrice de la politique étrangère; elle semble n'avoir de souplesse que pour se renier. Les Allemands, ces penseurs forts et profonds, savent construire en système les principes généraux de la politique; mais quand le moment est venu de les combiner, en pratique, avec les exigences de leur pays, il leur faut tant de temps pour établir les conditions, résoudre les problèmes et lever les difficultés, qu'ils ont plus tôt fait d'imiter la France que d'exploiter leur propre fonds. Le radicalisme principalement s'est jeté dans cette imitation pour mettre à profit la lenteur des hommes modérés. Par son entremise, l'Alle-

magne a reçu de Paris des articles de foi politique comme elle en reçoit les modes. Elle a vu partir depuis longtemps des élèves volontaires pour cette école européenne de politique radicale et de socialisme. Le radicalisme allemand, hébergé, nourri, élevé dans Paris, a fait invasion en Allemagne par ses doctrines avant de tenter une invasion armée. Sans tenir compte de la différence qui sépare la confédération germanique de la France centralisée à l'excès, la manie de l'imitation a voulu appliquer à celle-là les formes de celle-ci. Fondre les trente-huit Etats de l'Allemagne en une république unitaire, dont chaque petite ou grande monarchie formerait un ou plusieurs départements, tel est, à la suite du 24 février, le rêve de ces esprits qui s'imaginent effacer d'un trait de plume les souvenirs nationaux et les affections d'un peuple. Ils trouvent de la sympathie dans quelques clubs formés par eux ou en faveur de leur doctrine, parmi une partie de la jeunesse naturellement portée pour les idées les plus ardentes, parmi les socialistes et les hommes qui, n'ayant rien à perdre, trouvent le plus de chances favorables dans les mouvements les plus subversifs. Les juifs, ne jouissant qu'à moitié des douceurs d'une patrie, excepté ceux qui les trouvent dans de grandes propriétés, n'ont pas d'attachement héréditaire pour les anciens gouvernements; ils doivent donc désirer l'ordre de choses qui s'éloigne le plus de celui sous lequel ils ont été privés de beaucoup de droits civiques. Aussi se trouve-t-il dans leurs rangs bien des partisans et même d'habiles défenseurs de la république. Les millions absorbés par mainte cour, l'énormité des impôts et l'exiguïté de ce que, dans maint Etat, ils produisent pour le bonheur du peuple, fournissent aux républicains un argument permanent qui ne laisse pas de faire impression. Toutefois ce

qui inspire, en Allemagne, de la défiance pour ce parti, c'est de voir fréquemment à sa tête des hommes ruinés économiquement et moralement.

Dans toute révolution politique ou sociale qui s'étend à plusieurs peuples, comme celle dont le spectacle nous est offert à cette heure, sachons distinguer l'universel et le national, les principes généraux et leur application, le fond et la forme. Une conquête progressive est assurée aux principes démocratiques, et l'on ne peut guère avoir de doute sur l'union de plus en plus étroite des nations civilisées et sur leur solidarité politique. Mais le principe fondamental de la démocratie, ou, si l'on veut, de la république, c'est l'organisation de la société dans l'intérêt général placé sous la sauve-garde de la surveillance générale. De quelque manière qu'on réalise ce principe, l'Etat sera l'affaire de tous et à laquelle tous prennent un intérêt actif, *res publica*. Le fond n'emporte pas la forme, ni la forme le fond : la Belgique, par exemple, est plus républicaine que tel Canton de la Suisse à constitution toute démocratique. La monarchie peut être gouvernée dans un esprit républicain et la république gémir sous un joug tyrannique : je pourrais citer tel roi plus démocrate que tel landammann du Haut ou du Bas-Unterwalden. Le radicalisme est naturellement despotique, la monarchie ne l'est pas nécessairement.

Quant à l'union des peuples germaniques, à moins de vouloir celle qui s'établit par la force des armes et par l'oppression, on doit désirer que l'union politique repose sur l'union morale, et qu'une confédération soit avant tout celle des volontés et des esprits unis par un commun dévouement. Se confédérer, ce n'est pas abjurer son caractère, mais se dévouer avec tout ce qu'on possède de force à un intérêt général.

Les Allemands libéraux savent que, pour rendre les institutions de leur pays plus libérales, ils n'ont nul besoin de rompre avec le passé historique, ni d'annuler le contrat fondamental de la nation avec le souverain; ils savent que les rois de Prusse, de Saxe, de Wurtemberg et leurs familles aiment sincèrement le peuple et sont portés à favoriser ses progrès politiques; ils savent que sous les couronnes de ces pays on trouve moins de goût pour le despotisme que sous maint chapeau gris; ils savent aussi que les chefs du parti républicain allemand n'ont pas dédaigné d'appeler des étrangers à leur appui et de conspirer avec eux, fondant leurs projets de prétendue liberté sur la ruine de l'indépendance morale de leur patrie. D'ailleurs, aux yeux des Allemands dont le libéralisme a le plus de consistance, la transformation de la monarchie en république n'est pas une simple question de préférence politique, mais aussi de droit positif.

En opposition au radicalisme, le libéralisme allemand veut, avec la garantie de toutes les libertés conquises par la révolution, l'unité fédérative et monarchique de l'Allemagne, et dans les divers Etats la monarchie constitutionnelle. Leur profession de foi est approximativement formulée dans le *Projet de constitution de l'Empire germanique* [1], soumis à la discussion de l'assemblée de Francfort par les dix-sept mandataires qu'avait nommés l'assemblée provisoire. L'auteur principal du projet est le célèbre historien et politique Dahlmann. Le libéralisme le plus exigeant ne saurait aller au delà des dix-huit droits fonda-

[1] Entwurf des deutschen Reichsgrundgesetzes. Der Hohen deutschen Bundesversammlung als Gutachten der siebenzehn Männer des öffentlichen Vertrauens überreicht am 26ten. April 1848. *Francfurt-am-Main*, in-4°.



mentaux dont ce projet réclame la garantie en faveur de la nation allemande (Art. IV). Ces droits reconnus seront la loi de toutes les lois. La liberté la plus large deviendra le premier principe d'union et d'uniformité de l'Allemagne. Pour achever l'union et compléter l'unité, ce n'est pas à la fusion unitaire que le projet a recours; la tentative d'une telle fusion, loin de faire cesser le désaccord, plongerait l'Allemagne dans la guerre civile. Le libéralisme allemand, respectant le passé dans ce qu'il a eu de bon, veut en corriger les défauts suivant les exigences du présent, et au profit du développement progressif de la liberté, de l'union et de la grandeur nationale. Il subordonne donc les Etats à l'Empire, à l'égard de certains intérêts généraux sur lesquels la législation appartiendra à la représentation centrale: le projet en énumère douze. Mais le projet et l'opinion libérale laissent subsister les Etats. Les partisans de celle-ci retrouvent au milieu du morcellement qui a porté des fruits si amers pour l'Allemagne, de nombreux germes qu'il importe de respecter pour la prospérité de l'avenir. « L'arbre vigoureux des dynasties, lisons-nous dans le *Préambule du Projet*, n'a pas été dépouillé de ses feuilles par un orage de quelques semaines; une noble pudeur nous a empêchés, nous autres Allemands, de grossir les rangs de ceux qui, de l'abus du pouvoir dont la tentation est dans tous les cœurs, ont conclu à la nécessité d'abaisser toute grandeur éminente comme préjudiciable à la liberté. A nos maisons souveraines se rattache non-seulement la vieille habitude de l'obéissance, que l'on ne transpose pas à volonté, mais en réalité aussi la seule possibilité d'amener peu à peu cette Allemagne, si multiple et si compliquée, à une unité politique désormais indispensable. L'unité telle qu'elle règne dans d'autres empires de l'Europe, ne pour-

rait s'introduire en Allemagne que par une suite incalculable de violences et de crimes, dont aucun ami pur de la patrie n'accepterait la responsabilité. Arrivées au terme, les âmes flotteraient dans le vide et dans l'incertitude, car ce serait une rupture brusque et inconsidérée avec tout notre passé.» Ainsi s'exprime, au nom des politiques libéraux de l'Allemagne, un des premiers penseurs politiques de ce pays, Dahlmann, qui a donné de nombreux gages à la cause de la liberté, et a souffert pour elle.

Le parlement allemand, comme on l'appelle, réuni à Francfort pour créer une constitution germanique, entend l'unité de la même manière. L'esprit qui anime sa majorité prouve combien l'unité est désirée, mais les obstacles qui se rencontrent prouvent combien elle est difficile à établir. Déjà, par un vote presque unanime, l'assemblée a subordonné toutes les constitutions particulières, faites ou à faire, à la constitution qu'elle-même élabore. En attendant, l'Autriche ne paraît disposée à se joindre à la Confédération que depuis qu'on a pris dans la maison de Habsbourg l'administrateur provisoire de l'empire germanique; les Etats slaves soumis à la domination autrichienne sont enclins à se séparer de la nation allemande; les journaux radicaux des Etats méridionaux attisent la haine du midi de l'Allemagne contre le nord; tandis que la Prusse faisait la guerre au Danemarck pour la cause de la nationalité germanique, et qu'elle sacrifiait son or et le sang de ses soldats pour réintégrer à l'Allemagne le Holstein et Schleswig, et que les navires de ses marchands étaient enlevés par l'ennemi, ses alliés du Hanovre et de Hambourg refusaient un nouvel envoi de troupes, et levaient l'embargo mis sur les navires danois; enfin le roi de Hanovre vient de déclarer qu'il ne reconnaîtra l'autorité centrale que dans les limites

qui conviennent à sa propre souveraineté. Ce sont quelques préliminaires de l'unité et un commentaire en faits du projet de charte centrale.

L'administrateur provisoire de l'empire est nommé. L'administrateur définitif, quel que soit son titre, sera-t-il une réalité ou une ombre? Tirer des cendres de l'empire, refroidies depuis quarante ans, un empereur d'une espèce nouvelle; constituer en sa faveur une autorité politique et morale dans une époque de guerre déclarée à toute autorité, ce problème, il suffit de le poser pour faire voir combien il est difficile à résoudre. D'autres difficultés le compliquent. Ou l'empereur sera choisi dans une grande maison souveraine afin de prêter à l'empire l'appui d'une puissance; dans ce cas l'on craindra que la puissance élue n'absorbe à son avantage l'autorité impériale. Ou bien, pour prévenir ces inconvénients, on prendra pour chef de l'empire le fils ou le frère d'un petit souverain, disposant d'un ministère, d'une chancellerie, et d'une armée de dix mille hommes; en tout cas il faudra à l'empereur une prodigieuse autorité morale pour triompher des difficultés de sa position politique; pourra-t-il l'attendre de l'esprit de notre âge? L'accueil fait à l'archiduc Jean semble le promettre: mais les fêtes ont leur lendemain, et déjà au milieu des fanfares se font entendre les sifflets. Toutefois depuis la nomination de ce prince, plusieurs gouvernements reprennent courage, et répriment le désordre avec quelque énergie.

Depuis quatre mois la haine de toute autorité s'est manifestée de bien des manières. Et d'abord les masses soulevées et dirigées d'après un plan uniforme, n'ont fait aucune différence entre les princes jusqu'alors respectés pour leur moralité, et ceux qui narguaient l'estime publique.

Ravaler le pouvoir et lui arracher des concessions, a été la seule pensée, elle a étouffé toutes les autres. Les rois de Saxe et de Prusse eux-mêmes et leurs familles ont paru quelques moments mal protégés par leurs vertus et leur dévouement au bien public. Lorsqu'on a pu supposer au chef de la maison de Brandebourg quelques chances de monter au trône de l'empire, quel n'a pas été le déchaînement contre sa personne! On aurait mieux aimé briser l'épée de la Germanie que de la voir dans une main capable de la tenir. On n'a rien négligé pour rabaisser les grandes puissances, quoique le concours de leur force importe à la Confédération. Bien plus, on a vu dans certaines villes ou contrées de la Prusse, par exemple, le parti qui l'emportait, non par le nombre, mais par l'audace et les cris, faire mille efforts pour rompre la force et l'intégrité du royaume, afin de ne pas laisser subsister la force de son gouvernement. Cet État, que tout destinait à être le principal appui de l'Allemagne et l'avant-garde du progrès, composé, comme il l'est, de parties hétérogènes, et allongé de l'extrémité orientale de l'Allemagne à son extrémité occidentale, ne peut remplir sa mission et subsister dans son unité que par la force morale et matérielle de son gouvernement. Aussi l'armée prussienne et son excellente organisation n'est-elle pas seulement un moyen de défense, mais encore un lien d'unité, la représentation et la réalisation d'une pensée politique et morale. La force centrale retient seule les extrémités, et fait affluer jusqu'à elles l'énergie de la vie nationale; sans elle, vous n'avez, au lieu d'un corps social vigoureusement constitué, que des membres détachés qui languissent. Sa vigueur perdue est en même temps perdue pour l'Allemagne entière. Mais qu'importe au radicalisme myope et criard? Il aime mieux ne pas faire

partie d'une grandeur que de tolérer quelque grandeur : tout pouvoir qu'il n'exerce pas lui est odieux ; toute supériorité offusque sa profonde médiocrité et son intelligence superficielle.

C'est principalement en haine de l'autorité que l'on a poussé des cris contre l'armée. Sans doute elle peut devenir l'auxiliaire de l'autorité abusive, mais elle est avant tout l'appui de l'ordre social. Des conflits ont eu lieu, le sang a coulé ; il n'est personne qui ne le déplore ; mais la lutte a moins eu lieu entre les soldats et les citoyens qu'entre l'ordre et le soulèvement gratuit. Ceux qui ont le plus crié contre l'armée, craignaient surtout qu'elle ne détrônât la souveraineté de l'émeute. L'orgueil militaire, de son côté, a une faute grave à se reprocher, il a dédaigné le reste de la société. Au lieu d'être une classe de citoyens, les militaires se sont faits caste. Des hommes haut placés, qui auraient dû inspirer à l'armée des sentiments plus conformes à l'esprit de la société actuelle, ont, au contraire, isolé l'armée, en consignant, pour ainsi dire, officiers et soldats dans l'orgueilleuse raideur de l'uniforme. La vanité nobiliaire de beaucoup d'officiers n'a que trop secondé ces vues, qui sont d'un autre temps et d'un autre régime. Les effets d'une telle séparation ont blessé les esprits les moins prévenus, même en Prusse, où l'organisation militaire, la plus parfaite au jugement des hommes compétents, concilie le mieux possible les avantages de l'armée permanente et ceux de la milice. L'antagonisme entre le militaire et le bourgeois n'a pas laissé de rendre le conflit plus meurtrier dans les rues de Berlin. Mais, depuis, la haine s'est ralentie. L'on a mieux reconnu le véritable esprit de l'armée et les services qu'elle peut rendre. La bravoure déployée dans la guerre contre le Danemarck en

faveur de la nationalité allemande, le besoin senti par les habitants des grandes villes d'être protégés contre la classe qui ne cherche dans les révolutions que les bénéfices du désordre, l'insuffisance et les fatigues de la garde bourgeoise ont étonnamment tempéré les cris de ceux qui, au mois de mars, demandaient que l'armement général du peuple remplaçât l'armée; on s'est convaincu que la bonne volonté ne tient pas lieu de science et d'expérience militaires, et que les bourgeois en uniforme ne rendent tous les services qu'on est en droit d'attendre de la force armée que lorsqu'ils s'appuient sur un noyau de troupes de ligne. Les lois auxquelles on travaille pour régulariser le service des gardes nationales, en donnant à cette institution une organisation fixe, lui apporteront la consistance et la force qui lui ont manqué jusqu'à présent; mais elles calmeront aussi quelque peu une ardeur qui se plaisait dans l'affranchissement de toute obligation légale.

La révolution de l'Allemagne a multiplié l'emploi d'une autre arme, celle de la presse et de la parole. Avant cela, la presse périodique jouissait, malgré la censure, d'une assez grande liberté. La *Gazette de Cologne*, pour citer l'exemple d'un des journaux les plus répandus, usait largement du droit de critiquer les actes du gouvernement. Elle disait alors sa pensée avec bien plus de liberté que lorsque, depuis, sous la tyrannie d'une multitude excitée et sous la menace journalière du bris de ses presses, elle était contrainte de joindre sa voix à ces clameurs, afin de conserver le pain à ses ouvriers, et de se conserver à elle-même pour l'avenir une tribune influente et lucrative. Les journaux, organes de toutes les nuances de la révolution, ont pullulé. D'autres, après quelque temps de terreur discrète, ont pris en main la cause de l'ordre, protecteur de la

liberté et du progrès. On sait, par l'exemple d'autres pays, que la liberté sans frein ne rend pas toute la presse plus sincère. En Allemagne, comme ailleurs, le parti le plus remuant et le plus intrigant justifie l'emploi de tous les moyens, non par la sainteté du but, mais par le désir d'arriver au but : sa principale arme est l'art de mélanger habilement le faux et le vrai, de répandre des bruits calculés, de donner aux faits réels un aspect chatoyant, le grand art aussi que recommande Basile. Ces ressources ont mis en évidence la moralité politique du parti. Mais ce qu'on a peine à concevoir, c'est l'extrême du mauvais goût auquel sont descendus quelques journaux ; en France on s'en ferait difficilement une idée ; car en regard de certaines feuilles, celles de l'ancien *Père Duchesne* étaient pleines d'atticisme. D'un autre côté la polémique et la discussion *politiques* ont gagné en précision et en vivacité. La nécessité d'une lutte journalière a fait renoncer aux lenteurs et aux ambages ; les publicistes allemands s'habituent à marcher plus droit au but.

Tel sera aussi l'effet de la nouvelle ère politique sur l'éloquence de la tribune. Les Etats de Wurtemberg et de Bade avaient offert à celle-ci depuis assez longtemps deux théâtres, l'un plus paisible, l'autre plus animé. Des orateurs badois avaient fait entendre des voix éloquentes pour la défense des principes constitutionnels ; plusieurs se sont fait un nom. Cependant une ère nouvelle avait commencé pour cette carrière, sans attendre la révolution du mois de mars. Les Etats prussiens de 1847 ont fait éclater des talents parlementaires qui ont excité l'étonnement et l'admiration ; les Camphausen, les Hansemann, les Vincke, les Beckerrath et d'autres, ont inscrit leurs noms parmi les célébrités oratoires. L'Allemagne fut surprise et charmée

de cette éloquence substantielle, nourrie d'idées, toujours raisonnable et tour à tour spirituelle et chaleureuse. Les assemblées nées de la révolution n'ont pas encore surpassé cette assemblée première, et même celle de Francfort ne l'égale pas toujours. Il y avait là une verve de spontanéité, de bonne foi, sans rien de factice. Aujourd'hui le despotisme de la tribune exerce déjà un ascendant non moins funeste à l'éloquence qu'à la saine politique. Cependant sous l'influence de la révolution, l'éloquence allemande deviendra plus pratique, plus vive, plus électrique. Les abstractions prendront un corps pour agir sur l'imagination du grand nombre, et les idées générales, serrées avec précision, seront rendues accessibles aux intelligences ordinaires. Dans les assemblées populaires et les clubs, l'éloquence adopte déjà des formes plus familières ou plus incisives, des images plus frappantes, plus de couleur, quelque chose du tour français, et tout au moins l'imprévu prémédité. La langue même gagnera. La nécessité de la prompte intelligence et de l'effet instantané obligera les orateurs à renoncer aux savants circuits de la période allemande, à tracer des routes plus directes, ou à prendre des sentiers qui abrégent. Les débats dans ces réunions font naître à la fois le sentiment de ce besoin et l'espérance qu'on pourra le contenter. Des jeunes gens, des étudiants surtout, déploient dans ces luttes de la parole, des talents qui présagent à l'Allemagne un brillant avenir oratoire.

En revanche, on semble avoir plus de peine à se familiariser avec la marche règlementaire des délibérations et la tactique la plus ordinaire des assemblées; ce sont des choses si nouvelles pour ceux des Etats où la vie constitutionnelle était inconnue, qu'on ne doit pas trop s'étonner de l'apprentissage qu'ont encore à faire des esprits distin-

gués par leur étendue et leur profondeur, mais novices dans cette pratique.

Parmi les Etats allemands l'Autriche et son parlement impérial ont devant eux la période tout entière du noviciat constitutionnel. Aussi quel bouleversement brusque, inattendu, incroyable! Le pouvoir tombé en quelques jours des mains de Mr. de Metternich aux mains de la jeunesse universitaire. La monarchie qui boude sous sa tente, et la démocratie sans forme et sans nom se passant le sceptre de main en main. Le peuple gouverné par sa bonhomie plutôt que par une autorité. Au milieu de ce chaos une représentation nationale dont une partie ne comprend ni la langue qu'on y parle, ni le but de sa mission. La vie et les formes parlementaires ont des progrès à faire dans une assemblée dont bien des membres considèrent un mouchoir de poche comme un objet de luxe.

L'instruction publique subira des modifications à la suite de la réforme sociale. Les jeunes hommes des universités n'ont pu demeurer simples spectateurs de ce grand mouvement, préparés par une partie de leurs études à prendre part aux intérêts de la société. A des époques de crise politique on les a vus inspirés dans leur conduite par des sentiments généreux. Lors de la croisade politique contre Napoléon, les étudiants prirent le fusil avec les professeurs pour repousser les oppresseurs de leur pays jusqu'au fond de la France. Quel n'était pas l'étonnement des Français instruits quand ils surprenaient quelque sentinelle se désennuyant par la lecture d'Horace. Dans d'autres temps, quand la patrie ne réclamait pas l'enthousiasme dévoué de ses jeunes fils, ceux-ci s'isolaient au milieu de la vie sociale, et se renfermaient dans la poétique bizarrerie de la vie universitaire, pleins de dédain pour la race commune

des mortels. Depuis quatre mois, les étudiants, qui ont en plusieurs lieux joué un des premiers rôles, se mêlent aux bourgeois ; à leurs yeux, les *philistins* ont monté au grade de *citoyens*; les étudiants s'honorent eux-mêmes de ce titre; confondus dans les clubs avec de prosaïques rentiers, marchands et artisans, ils débattent avec eux des intérêts qui leur sont communs. En un mot, leur activité intellectuelle se rapproche davantage des réalités sociales.

D'un autre côté, l'enseignement dans les universités, sans rien perdre de son caractère scientifique, y ajoutera de nouvelles applications de la science. Les universités aussi élaborent des projets de réforme, et l'on ne saurait douter qu'elles ne songent à prendre en considération tous les besoins intellectuels de la nation. Du reste on n'a pas attendu la révolution pour comprendre ces besoins et pour commencer à les satisfaire [1]. Mais les questions relatives à une réforme générale seront traitées surtout dans un congrès universitaire convoqué à Iéna pour les vacances d'automne. Déjà le roi de Bavière a exprimé le vœu que la réforme soit étendue à toutes les universités d'Allemagne.

C. MONNARD.

Milieu de juillet 1848.

[1] Un exemple le fera voir. Le cours de politique de Dahlmann, dans lequel il expose d'une manière fort libérale la théorie du gouvernement constitutionnel et les garanties de la liberté, était ordinairement suivi par deux cents auditeurs. L'hiver dernier, huit princes étaient venus à Bonn principalement pour entendre ce cours, et dans ce nombre des héritiers présomptifs de maisons souveraines.

FRAGMENT INÉDIT DU PORT-ROYAL.

DE

Mr. Sainte-Beuve.

Une communication précieuse, que nous devons au bienveillant intérêt de Mr. Sainte-Beuve, nous permet de donner dès aujourd'hui à nos lecteurs quelques pages du *Troisième volume* de Port-Royal, depuis si longtemps attendu et qui doit enfin paraître avant l'automne[1]; on verra, par le fragment que nous avons choisi à peu près au hasard, combien ce nouveau volume, qui s'occupe surtout des *Provinciales*, des *Pensées*, et de la fin de Pascal, des fameuses Ecoles de Port-Royal, de Tillemont leur *élève*, excellente trouvaille pour le délicat historien, sera digne des deux précédents, s'il ne les surpasse auprès du plus grand nombre des lecteurs par l'intérêt des choses et l'importance des figures. Aujourd'hui, nous ne voulons que citer: lorsque l'ouvrage aura paru, la *Bibliothèque Universelle* en rendra compte avec toute l'étendue et l'attention que commandent une œuvre de cette valeur et un écrivain tel que Mr. Sainte-Beuve.

LES LETTRES PROVINCIALES DE PASCAL.

A partir de la quatrième Lettre, Pascal, qui semblait tout occupé d'expliquer au public les matières de la Grâce, changea de route, en prit une plus large, et entra tout droit et brusquement dans la morale des Jésuites. Ceux-ci y ont vu un profond calcul et une tactique profonde. Le

[1] A Paris, chez Hachette, libraire, rue Pierre-Sarrasin, 12.

Père Daniel, dans ses *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, après un exposé de la situation critique à laquelle était réduit en ce moment le parti janséniste, continue en ces termes[1] :

« En un mot, jamais parti n'avoit été plus malmené et plus accablé par les Puissances ecclésiastiques et par les Puissances séculières, lorsque ces habiles gens firent changer tout-à-coup la scène ; et, au moment que les uns les plaignoient, que les autres les blâmoient, et que quelques-uns leur insultoient, ils se firent les acteurs d'une comédie qui fit oublier aux spectateurs tout ce qui venoit de se passer. Ils donnèrent le change au public presque sans qu'il s'en aperçût, et le firent prendre aux Jésuites, sur lesquels ils rabattirent tout court après avoir d'abord fait semblant d'en vouloir à la Sorbonne. Ils les mirent sur la défensive et les poussèrent si vivement qu'ils s'attirèrent les applaudissements d'une grande partie de ceux qui n'avoient pour eux, un peu auparavant, que des sentiments d'indignation.... »

Le fait est que les *Provinciales* se peuvent exactement considérer comme la contre-partie et les représailles de l'affaire de Rome, de cette affaire de la Bulle dans laquelle les Députés avaient été joués sous main, avec applaudissements et congratulations en sus, et cela, comme disait Retz, *dans un pays où il est moins permis de passer pour dupe qu'en lieu du monde*[2]. Les *Provinciales* en furent la revanche gagnée à Paris, c'est-à-dire en un pays où l'on a tout, si l'on a pour soi les rieurs et la gloire.

[1] Page 14.
[2] Voir précédemment, tome II, page 512.

On se tromperait fort pourtant en supposant que le calcul soit entré pour beaucoup dans ce choix de la bonne veine, et qu'un hasard heureux, un de ces hasards qui n'arrivent qu'à ceux qui en savent profiter, n'y ait pas aidé avant tout :

« Quoi qu'il en soit, dit toujours le Père Daniel [1], on prétend que, quelque grand qu'eût été le succès de la quatrième Lettre, le chevalier de Méré conseilla à Pascal de laisser absolument la matière de la Grâce dont elle traitoit encore, quoique par rapport à la morale, et de s'ouvrir une plus grande carrière. »

Nicole, dans son *Histoire des Provinciales* [2], raconte la chose sans donner le nom des personnes, mais avec plus de développement :

« *Montalte*, dit-il, fit presque avec la même promptitude la seconde, la troisième et la quatrième Lettre, qui furent reçues avec encore plus d'applaudissement. Il avoit dessein de continuer à expliquer la même matière ; mais ayant mis, je ne sais par quel mouvement, à la fin de la quatrième Lettre, qu'il pourroit parler dans la suivante de la morale des Jésuites, il se trouva engagé à le faire.

« Lorsqu'il fit cette promesse, il n'était point encore assuré, comme il l'a souvent dit lui-même, s'il écriroit effectivement sur ce sujet. Il considéroit seulement que si, après y avoir bien pensé, on jugeoit que cela fut utile à l'Eglise,

[1] Page 18.

[2] En tête de la traduction latine qu'il a donnée des *Provinciales* sous le nom de Wendrock. — Cette préface latine de Nicole a été ensuite traduite en français par Mademoiselle de Joncoux, et c'est ce dernier texte que nous citons.

il n'y auroit rien de plus facile que de satisfaire à sa promesse par une ou deux Lettres, et que cependant il n'y avoit point de danger d'en menacer les Jésuites et de leur donner l'alarme....

« En effet, il pensoit si peu à exécuter cette promesse, qu'il avoit faite plutôt par hasard que de dessein prémédité, qu'après même avoir excité par là l'attente du public, qui souhaitait avec impatience de le voir expliquer la morale des Jésuites, il délibéra longtemps s'il le ferait. Quelques personnes de ses amis lui représentoient qu'il quittoit trop tôt la matière de la Grâce; que le monde paroissoit disposé à souffrir qu'on l'en instruisît, et que le succès de sa dernière Lettre en étoit une preuve convaincante. Cette raison faisait beaucoup d'impression sur lui. Il croyait pouvoir traiter ces questions qui faisoient alors tant de bruit, et les débarrasser des termes obscurs et équivoques des scolastiques;.... il espéroit, dis-je, les expliquer d'une manière si aisée et si proportionnée à l'intelligence de tout le monde, qu'il pourroit forcer les Jésuites mêmes de se rendre à la vérité.

« Mais il n'eut pas plutôt commencé à lire Escobar avec un peu d'attention et à parcourir les autres casuistes, qu'il ne put retenir son indignation contre ces opinions monstrueuses.... Il crut devoir travailler à les rendre non-seulement la fable, mais encore l'objet de la haine et de l'exécration de tout le monde. C'est à quoi il s'appliqua entièrement depuis par le seul motif de servir l'Église. Il ne composa plus ses Lettres avec la même vitesse qu'auparavant, mais avec une contention d'esprit, un soin et un travail incroyables. Il étoit souvent vingt jours entiers sur une seule Lettre. Il en recommençoit même quelques-unes jusqu'à sept ou huit fois, afin de les mettre au degré de perfection où nous les voyons. »

La dix-huitième lui donna plus de peine que toutes les autres : il la refit jusqu'à treize fois. — Et Nicole ajoute :

« On ne doit point être surpris qu'un esprit aussi vif que *Montalte* ait eu cette patience. Autant qu'il a de vivacité, autant a-t-il de pénétration pour découvrir les moindres défauts dans les ouvrages d'esprit ; souvent à peine trouve-t-il supportable ce qui fait presque l'admiration des autres. »

On le voit assez, dès la quatrième Lettre tout l'écrivain était né en Pascal, l'écrivain au complet avec ses doutes, ses scrupules et ses démangeaisons mêmes, tout comme chez Montaigne, tout comme chez Boileau. On sait ce *post-scriptum* de la seizième, qu'*il n'a faite plus longue*, dit-*il*, *que parce qu'il n'a pas eu le loisir de la faire plus courte*. C'est du Despréaux tout pur, l'art de faire difficilement des vers faciles, comme lorsqu'il dira encore : « La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » Pascal atteint dès lors la théorie classique dans sa précision, il la fixe telle qu'elle sera reprise et maintenue en toute rigueur dans notre prose depuis La Bruyère jusqu'à Fontanes [1].

[1] Parmi les diverses *pensées* et remarques qui attestent combien, à partir de ce moment, il se rendit compte à lui-même de son procédé de composition et de style, il en est quelques-unes qui peuvent servir à déterminer sa *rhétorique*, en ce qu'elle eut chez lui de plus particulier et comme de personnel ; par exemple, lorsque, insistant sur la nécessité d'approprier les mots aux choses et de se renfermer dans *le simple naturel*, ni plus ni moins, il dit : « L'éloquence est une peinture de la pensée ; et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait. » Pascal marque ici la différence qu'il fait du *portrait* au *tableau*. Ce dernier, à son sens, paraît impliquer quelque chose

Il résulte des commentaires de Nicole, et même des *on dit* du Père Daniel précédemment rapportés, qu'après la quatrième lettre et malgré le jour qu'il venait d'ouvrir sur la morale de ses adversaires, Pascal hésitait encore; que quelques-uns de ses amis du monde, comme le chevalier de Méré, l'attiraient vers ce champ plus large; que du côté de Port-Royal, au contraire, on l'aurait volontiers retenu plus longtemps sur les matières de Grâce, et qu'il se décida lui-même de son propre mouvement après une lecture. Il fut bien inspiré en cela, et le chevalier de Méré lui avait donné un conseil d'homme d'esprit. Cette affaire de la Grâce devenait, en effet, ingrate en se prolongeant. Pour peu que Pascal eût insisté et se fût étendu, il se trouvait en désaccord avec le bon sens tout pélagien du monde et de l'avenir. Déjà, dans cette quatrième Lettre, les assertions des Jésuites dont il se moque, et qui vont simplement à admettre qu'*une action n'est pas un péché lorsqu'elle est involontaire et sans intention formelle du mal*, paraissent au lecteur d'aujourd'hui assez sensées et plus sensées assurément que l'opinion contraire. Si Pascal avait persisté à toucher cette seule corde, il est douteux que les rieurs lui fussent restés aussi constamment fidèles, parmi ces générations qui ne se croient encore chrétiennes que parce qu'elles le sont à la façon du *Vicaire savoyard*. Il était temps qu'il entrât dans les questions de morale universelle.

Habileté à part, on conçoit très-bien d'ailleurs que Pas-

de faux, de non réel, de *surajouté* à la pensée. Lui, il ne prétend qu'à être un peintre de *portrait* de la pensée intérieure. Le dessin avant tout : nulle couleur là où il n'y a pas d'abord dessin. Ainsi la beauté classique, comme il l'entend, n'est pas séparable de la sobriété et de la simplicité.

cal n'ait pu se tenir, en lisant Escobar et les casuistes; qu'en face de cette morale d'accommodement, il se soit pris d'un saint zèle; qu'il s'y soit attaqué uniquement dès lors et comme acharné. Le caractère principal et profond de Pascal, en effet, est surtout *moral*.

Si grand que soit Pascal par le génie, il y a mille choses vraies et grandes dans lesquelles, soit à cause de son temps, soit surtout à cause de sa nature (car il a bien su deviner ce qui était non pas selon son temps, mais selon sa nature), il n'entre pas et n'a pas l'idée d'entrer. Enumérons un peu: il ne sent pas la poésie, il la nie; et la poésie est toute une partie essentielle de l'homme, même de l'homme religieux. Il étudie, il sonde et scrute la nature, il la contemple dans ses abîmes; il ne la sent guère que pour s'en effrayer. Il n'y voit pas le symbole, le miroir vivant de l'Univers invisible (*tanquam per speculum*), une occasion de parabole perpétuelle, ce que saint François de Sales entendait si bien. « Si la foudre tomboit sur les lieux bas, dit Pascal, les poëtes et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature manqueroient de preuves; » et il ne voit pas assez qu'il y a autre chose que le *raisonner*, en pareille matière; qu'il y a l'analogie sentie, l'harmonie devinée, Dieu en un mot (pour parler son langage), *Dieu sensible au cœur* par la nature [1]. Pour l'histoire, Pascal la

[1] Ce n'est pas pour faire un raisonnement, c'est pour exprimer une harmonie, que celle des âmes de poëtes qui a reçu le plus abondamment, depuis saint François de Sales, le don des symboles et paraboles, Lamartine a dit dans ses *Adieux à la Mer*:

> Le Dieu qui décora le monde
> De ton élément gracieux,
> Afin qu'ici tout se réponde,
> Fit les cieux pour briller sur l'onde,
> L'onde pour réfléchir les cieux.

savait en chrétien, il l'avait approfondie dans l'Écriture et dans les prophéties, comme Saint-Cyran; il la serrait de près depuis Adam jusqu'au Messie; mais, une fois le Messie obtenu ainsi qu'une certaine tradition depuis Jésus-Christ, une tradition surtout à l'aide des Conciles, une fois cela su et cru, Pascal laisse le reste aller au vent. Le *nez* de Cléopâtre plus court ou plus long, le *grain de sable* de Cromwell, ne lui semblent pas les moindres instruments. Il n'est guère tenté, comme Bossuet, de suivre une loi appréciable de la Providence, un dessein manifeste, jusque par delà et en dehors de cette voie étroite de la révélation ou de la tradition, et à travers les orages de l'histoire universelle. Il ne s'arrête nullement à considérer les rapports de la Religion et du Gouvernement politique; peu lui importe de se figurer l'ensemble des choses humaines roulant sur ces deux pôles, d'y découvrir tout un ordre élevé, étendu, et de *tenir* ainsi, comme dit le grand Evêque, *le fil de toutes les affaires de l'Univers*. Ce fil lui paraîtrait plutôt, comme à Montaigne, un écheveau d'erreurs et de folies. Qu'ajouterai-je encore sur ces limites du génie de Pascal? En physique, là où il excelle, là où il innove, il trouve moyen de généraliser le moins qu'il peut [1]. Tout à côté surtout il n'a pas le sentiment de la vie physiologique, comme on dirait aujourd'hui; géomètre et mécanicien, je ne sais s'il jugeait exactement avec Descartes les animaux de *purs automates* [2], il les séparait du moins de l'homme par un abîme qui ne laissait place à aucun degré de com-

[1] Ainsi, après Copernic et Galilée, il ne parle pas du mouvement de la terre comme d'une vérité tout à fait démontrée. Quand il renonce à l'*horreur du vide*, il ne le fait qu'à regret et *contraint par la force de la vérité*.

[2] Baillet et Mademoiselle Perier l'assurent.

paraison. Tout ceci revient à dire que Pascal manquait de certains aperçus de philosophie naturelle ou historique; qu'il ne portait pas son regard vers certains horizons qui sont sujets peut-être à se confondre dans un lointain nébuleux, mais que d'autres esprits ont embrassé, ne fût-ce que par des échappées sublimes ou perçantes [1]. Ce manque, chez Pascal, qui semble même un retranchement voulu par lui, que je ne lui reproche pas et que je constate, tient à ses qualités les plus directes. Esprit logique, géométrique, scrutateur des causes, fin, net, éloquent, il me représente la perfection de l'entendement humain en ce que cet entendement a de plus défini, de plus distinct en soi, de plus détaché par rapport à l'Univers. Il se replie et il habite au sommet de la pensée proprement dite (*arx mentis*), dans une sphère de clarté parfaite. *Clarté* d'une part et ténèbres partout au delà, effroyables espaces, il n'y a pas de milieu pour lui. Il ne se laisse pas flotter aux limites, là où les clartés se mêlent aux ombres nécessaires, là où ces ombres recèlent pourtant et quelquefois livrent à demi des vérités autres que les vérités toutes claires et démontrables [2]. Plus d'un vaste esprit en travail

[1] Il est bon d'avoir ici présents, comme contraste et comme fond de tableau, le cinquième livre de Lucrèce, la cinquième et la septième *Époque de la Nature* de Buffon. En regard de ces deux vastes esprits naturalistes, si le point de vue de Pascal se resserre et se rétrécit beaucoup, il se définit mieux. Je reviendrai d'ailleurs, à l'occasion des *Pensées*, sur Buffon surtout, qui, sans en avoir l'air, est le grand antagoniste.

[2] Pour parler à la moderne et rendre toute ma pensée, Pascal est l'esprit le moins *panthéistique* qui se puisse concevoir. Qui mieux que lui, par moments, a compris les profondeurs de l'infini et, pour ainsi dire, le désert du ciel? Mais il ne s'y laisse pas absorber, il tient bon, et l'on retrouve toujours, comme sur son cachet, le regard qui se contient et s'enferme dans la *Couronne d'épines*.

des grands problèmes et en quête des origines, a fait effort pour remonter vers les âges d'enfantement ou, comme on dit, les Époques de la Nature, vers ces jours antérieurs où *l'esprit de Dieu était porté sur les eaux*, et pour arracher aux choses mêmes des lueurs indépendantes de l'homme. Pascal prend le monde depuis le sixième jour, il prend l'Univers réfléchi dans l'entendement humain; il se demande s'il y a là, par rapport aux fins de l'homme, des lumières et des résultats. Avant tout, le bien et le mal l'occupent; sur l'heure et sans marchander, il a besoin de clarté et de certitude, d'une satisfaction nette et pleine; en d'autres termes, il a besoin du souverain bien; il a soif du bonheur. Pascal possède au plus haut degré d'intensité le sentiment de la *personne humaine*.

Or, par là, par cette disposition rigoureuse et circonscrite, par cette concentration de pensée et de sentiment, Pascal retrouve toute force et toute profondeur. Ce seul point, creusé à fond, va lui suffire pour regagner le reste. Si nous le voyons s'élancer d'un tel effort pour embrasser, comme dans un naufrage, le pied de l'arbre de la Croix, c'est que la vue des misères de l'homme, la propre conscience de son ennui, de son inquiétude et de sa détresse; c'est que tout ce qu'il sent en lui de tourmenté et de haïssable, lui inspire l'énergie violente du salut. Quand j'ai dit que l'esprit de Pascal se refusait par sa nature à certaines vues, à certaines atteintes et échappées dans d'autres ordres de vérités, j'ai peut-être été trop loin d'oser ainsi lui assigner des bornes que pourraient déranger bien des aperçus de ses *Pensées*; mais ce qui est certain, c'est que, si ce n'était par nature, il s'y refuserait au moins par volonté. Simple atome pensant en présence de l'Univers;

au sein, comme il dit, de ces espaces infinis qui l'enferment et dont *le silence éternel l'effraie*, sa volonté se roidit, et défend à cet esprit puissant (plus puissante elle-même) d'aller au hasard et de flotter ou de sonder avec une curiosité périlleuse à tous les confins. Car sa volonté, ou, pour la mieux nommer, sa personnalité humaine n'aime pas à se sentir moindre que les choses; elle se méfie de cet Univers qui l'opprime, de ces infirmités qui de toutes parts l'engloutissent, et qui vont éteindre en elle par la sensation continue, si elle n'y prend garde, son être moral et son tout. Elle a peur d'être subornée, elle a peur de s'écouler. C'est donc en elle seule et dans l'idée sans cesse agitée de sa grandeur et de sa faiblesse, de ses contradictions incompréhensibles et de son chaos, que cette pensée se ramasse, qu'elle fouille et qu'elle remue, *jusqu'à ce* qu'elle trouve enfin l'unique clef, la foi, cette foi qu'il définissait (on ne saurait assez répéter ce mot aimable) *Dieu sensible au cœur,* ou encore *le cœur incliné par Dieu.* Telle est la foi de Pascal dans sa règle vivante. Voilà le point moral où tout aboutit en lui, l'endroit où il réside d'habitude tout entier, où sa volonté s'affermit et se transforme dans ce qu'il appelle la Grâce, où sa pensée la plus distincte se rencontre et se confond avec son sentiment le plus ému. Il aime, il s'apaise, il se passionne désormais par là; et s'il rencontre jamais des empoisonneurs publics de la morale, des corrupteurs de ce cœur *incliné* et régénéré, s'il les surprend surtout sous le couvert du chrétien, oh! qu'ils tremblent! il les haïra en conscience et tout haut au même titre que tout ce qu'il haïssait en lui avant la régénération, et plus que tout ce qu'il y haïssait; car nier l'unique recours, ou s'en passer, est chose horrible, mais empoisonner l'unique source est chose infâme.

On conçoit donc que, dès qu'il se fut mis à la lecture d'Escobar, Pascal n'ait pu se tenir; que la fibre la plus sensible, le point le plus saintement irritable de son être ait tressailli, et que tout un nouveau plan de guerre se soit à l'instant déroulé à ses yeux.

Et puis, ramenant son coup d'œil aux nécessités de la circonstance, il comprit que le meilleur moyen n'était plus de défendre Hippone dans Hippone, Carthage dans Carthage, mais de vaincre les Romains dans Rome, je veux dire les Jésuites au cœur de leur morale.

De ce jour-là, la question fut nettement dessinée; tout devint un pur duel *à mort* entre Pascal et la Société, ou, pour parler plus justement, entre le Jansénisme d'une part et le Jésuitisme de l'autre. Le rôle du Jansénisme, sa destinée, sa vocation historique, à dater de ce moment, parut être uniquement de tuer *l'autre* et de mourir après, vainqueur, mais transpercé en une même blessure. Toute cette grande entreprise de réforme intérieure et doctrinale, selon Jansénius et Saint-Cyran, aboutit et fit place à un simple rôle pratique, courageux, obstiné, impitoyable, et à un combat mortel corps à corps. Le monde, qui aime les combats bien vifs et les résultats bien nets, n'a guère connu et loué le Jansénisme que par là, et ce qui a été la déviation à bien des égards, le rétrécissement et l'idée fixe de la secte, est devenu son seul titre de gloire.

Les Jansénistes, depuis Pascal, ont été, par rapport aux Jésuites, les *exécuteurs des hautes œuvres* de la morale publique.

Avant Pascal, l'attaque contre leur morale était pourtant commencée. L'abbé de Saint-Cyran, en relevant, dès 1626, les erreurs de *la Somme* du Père Garasse, y avait dénoncé plusieurs propositions d'une morale tout à fait drôlatique

et déshonorante dans un chrétien [1]. Arnauld surtout, en 1643, lançant la première escarmouche contre la Société en corps, avait publié sous ce titre : *Théologie morale des Jésuites, extraite fidèlement de leurs livres*, un recueil de plusieurs maximes et règles de conduite, de leur façon, plus ou moins révoltantes ou récréatives. La Faculté de Théologie de Paris avait censuré quelques propositions de morale du Père Bauny, en 1641 ; l'Université avait condamné, en 1644, la Morale du Père Héreau. Mr. Hallier, *qui depuis....* [2], avait soutenu vers le même temps une polémique sur ces matières contre le Père Pinthereau. Mais tout cela restait enfermé dans l'école, et Pascal seul afficha publiquement et livra le coupable au monde.

« Monsieur,

« Il n'est rien tel que les Jésuites. J'ai bien vu des Jacobins, des Docteurs et de toute sorte de gens, mais une pareille visite manquoit à mon instruction. Les autres ne font que les copier. Les choses valent toujours mieux dans leur source... » — Ainsi s'entame cette quatrième Lettre, et le duel avec elle [3].

[1] Lors de cette première attaque contre un membre de la Société, il n'y avait pas encore de parti pris chez Saint-Cyran; dans l'Epître dédicatoire de son livre, il disait de l'Ordre des Jésuites qu'il l'honorait *comme une des plus fortes compagnies de l'armée du Fils de Dieu*, et bien d'autres choses. (Voir précédemment, tome I, livre 1er, p. 327.)

[2] Mr. Hallier passa depuis au molinisme et fut, si l'on s'en souvient, l'un des poursuivants des Cinq Propositions à Rome. Pascal, au commencement de sa quatrième Lettre, en citant le Mr. Hallier d'autrefois contre le père Bauny, en perce deux du même trait.

[3] Si l'on jette les yeux sur les éditions originales, l'impression même atteste qu'il y a là un redoublement, et que l'affaire déci-

De la quatrième jusqu'à la fin de la dixième, les *Provinciales* ne sont qu'une suite variée d'un seul et même développement; ce sont des conversations avec le bon Père Casuiste sur la morale, la doctrine de probabilité, la direction d'intention, les accommodements, l'inutilité de l'amour de Dieu, les facilités de la confession, et le dessein politique de tout cela. A partir de la onzième, l'auteur répond à des attaques, à de prétendues réfutations, à des calomnies; il laisse l'offensive ingénieuse et détournée pour une défensive, mais pour une défensive ouverte et à toutes bordées qui doit peu réjouir les attaquants. Le Provincial à qui il adressait ses Lettres a disparu; plus de détour, c'est aux Révérends Pères eux-mêmes qu'il parle, c'est à leur face qu'il fait éclater la vérité.

Jusqu'à la dixième, il pratique l'art du dialogue ironique comme Platon l'a pu faire; de la onzième à la seizième, il rappelle plus d'une fois ces *Verrines*, ces *Catilinaires*, ces *Philippiques* des grands orateurs de l'antiquité, et la vigueur surtout de Démosthène. Ce sont toutes les sortes d'éloquence, comme dit Voltaire.

On a eu précédemment, dans l'entretien de Pascal et de Mr. de Saci[1], un dialogue naturel, réel, qui, entre ces

dément s'engage. Les trois premières Lettres, en plus gros caractères, faisaient à peine chacune huit pages in-4°. Avec la quatrième, les caractères deviennent plus serrés, plus fins, la matière plus dense. Les Lettres n'excèdent pourtant jamais les huit pages in-4°, excepté la seizième (qui encore a son post-scriptum d'excuse) et les deux suivantes et dernières, où le restant de la polémique déborde. Jusque-là, au plus fort du combat, Pascal, de plus en plus écrivain et maître de sa plume, s'était fait une loi de réduire et de faire tomber juste à une certaine mesure chaque petit acte, observant en cela une idée de proportion et de nombre.

[1] Tome II, page 383.

deux hommes causant d'Épictète et de Montaigne, le long des hauteurs déjà dépouillées de Port-Royal-des-Champs, sous quelque ciel de fin d'automne (un ciel chrétien et à demi-voilé), nous a semblé égaler, sinon par la bordure, certainement pour le fond, les plus beaux échantillons des anciens. A ce dialogue *naturel* succède ici le dialogue d'*art*; il n'est pas supérieur au premier, mais il en est digne. L'enjouement s'y mêle davantage et y dessine le principal rôle.

Ce bon Père Casuiste, qui révèle si volontiers les secrets du métier, car il aime, dit-il, les gens curieux; si accueillant, si caressant, qui ne se tient pas dès qu'on l'écoute, tant c'est pour lui un art chéri dont il est plein que cette moelle du casuisme, comme pour d'autres les coquillages ou les papillons, comme pour le Diphile de La Bruyère les oiseaux; qui sait produire si à point le Père Bauny *que voici, et de la cinquième édition encore;* qui vous fait prendre dans sa bibliothèque le livre du Père Annat contre Mr. Arnauld, juste à cette *page 34, où il y a une oreille*; qui, tout fier de trouver dans son père Bauny le Philosophe cité tant bien que mal en latin, vous *serre* malicieusement *les doigts*, et vous dit, avec un œil qui rit de plaisir et d'innocente vanité : *Vous savez bien que c'est Aristote*; ce bonhomme [1] qui nous expose sur chaque point *la grande méthode dans tout son lustre*, et nous donne la recette bénigne selon laquelle il faut, pour chaque opinion, que *le temps la mûrisse peu à peu*; qui, si vous le piquez au

[1] Je me permets de ne faire qu'un du bon Jésuite de la quatrième Lettre et du Casuiste de la cinquième et des suivantes; ils ont un caractère très-approchant, et je ne vois pas pourquoi Pascal les a distingués. Au reste, à moins d'y regarder tout exprès, on ne s'aperçoit pas qu'ils sont deux.

jeu, ne sait rien d'impossible à ses Docteurs, et vous dit, pour peu que vous ayez l'air de douter de vos cas difficiles, absolument comme on dirait d'une charade : *Proposez-les pour voir* ; cet excellent personnage, toujours bouche ouverte à l'hameçon, et si habile à nous faire dévider l'écheveau, mériterait un nom qui le distinguât entre tous, et qui le fixât dans la mémoire à côté de Patelin, de Macette, de Tartufe, d'Onuphre, sans pourtant le rendre aussi odieux ; car il y va, le pauvre homme ! dans la pleine innocence de son cœur.

Je proposerais bien de l'appeler *Alain*, puisqu'à n'en pas douter c'est lui, dans la personne d'Alain, dont Boileau s'est souvenu, quand il a dit au chant IV du *Lutrin*, de ce *Lutrin* qui n'achève pas mal toute cette parodie de la Sorbonne entamée par les *Provinciales* :

> Alain tousse et se lève ; Alain, ce savant homme,
> Qui de Bauny vingt fois a lu toute la Somme,
> Qui possède Abély, qui sait tout Raconis,
> Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis ;
> . . . .
> « Consultons sur ce point quelque auteur signalé,
> Voyons si des Lutrins Bauny n'a point parlé[1].... »

Mais cet Alain, s'il a été autrefois notre bonhomme de Père, n'est plus pourtant le même dans Boileau ; il a changé ; il a pris de l'embonpoint, de l'importance ; il tousse, il se rengorge. Non, notre bon Père de chez Pascal n'est pas encore Alain, et il faut le laisser sans nom ; il a bien su vivre sans cela.

Si Pascal n'aimait ni n'estimait la poésie proprement dite, il n'était pas sans quelque part du génie dramatique ;

[1] Bauny, Raconis, Abély, tous les ennemis de Port-Royal y passent.

il avait donc, à un certain degré, la poésie, c'est-à-dire la création par le côté où la physionomie humaine intervient et sert de figure. Il nous offre ce genre d'expression dans un jeu sobre, avec une réalité vive et naïve ; non pas la forme dramatique tout à fait détachée, ni en groupe, mais suivant une sorte de bas-relief modéré ; moins complétement que Platon en ses Dialogues socratiques ou La Fontaine en ses Fables, plus librement que La Bruyère dans Onuphre, comme Montesquieu dans Usbek et ses Persans [1]; voilà la famille de génies semi-dramatiques à laquelle se rattache Pascal par le coin de son art. Lui qui a si dédaigneusement parlé de la poésie pure, il faut se rappeler comme il se trahit en parlant de la comédie avec une impression de tendresse :

« Tous les grands divertissements sont dangereux, dit-il, pour la vie chrétienne ; mais, entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la Comédie. C'est une représentation si naturelle et si

[1] L'opinion de Montesquieu sur la poésie, sur celle qu'il réprouve et celle qu'il excepte, s'accorde remarquablement avec le sentiment de Pascal. Rica étant allé, comme Montalte, dans une maison de moines, en visite la bibliothèque et y trouve un bibliothécaire savant, qui est de plus homme de sens et sincère : « Ce sont ici les poëtes, me dit-il (Lettre CXXXVII), c'est-à-dire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens et d'accabler la raison sous les agréments, comme on ensevelissait autrefois les femmes sous leurs ornements et leurs parures (cela ressemble fort *aux Reines de village* de Pascal.......) Voici les poëtes dramatiques, qui, selon moi, sont les poëtes par excellence et les maîtres des passions........ Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, et qui font de leur art une harmonieuse extravagance. » Citer de tels jugements, ce n'est pas y adhérer, mais c'est rappeler qu'au fond ils rendent la façon de sentir de toute une famille d'esprits fermes et fins.

délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour, principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête... Ainsi l'on s'en va de la Comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions ou plutôt à rechercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints...... »

En écrivant cette page tendre, la plus tendre qu'il ait écrite (j'en excepte à peine celles du *Discours de l'Amour*), Pascal se souvenait-il d'avoir vu Chimène? se reprochait-il, comme saint Augustin, les pleurs qu'il avait versés? S'il m'est échappé de dire que Corneille n'avait pas eu de prise sur lui, je me rétracte : voici le point où son atteinte secrète se découvre. On retrouve chez Pascal une autre observation intime du même genre dans cette pensée, qui semble résumer sa poétique, sa rhétorique insinuante :

« Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût [1], en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre, et ainsi

[1] En général, je m'astreindrai dans les citations des *Pensées* à l'édition de Mr. Faugère, la seule exacte et conforme de tout point au manuscrit. Et pourtant, dans certains cas comme celui-ci, j'ai presque regret qu'on n'ait plus le droit de citer l'ancien texte, plus courant et plus net. Pascal, s'il s'était relu lui-même en vue de l'impression, aurait sans doute dégagé sa phrase dans le sens où le firent les premiers éditeurs.



ce bienfait nous le rend aimable, outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer. »

Et combien cela devient plus vrai, et que le lecteur se laisse encore mieux surprendre et *incliner*, quand ce *discours naturel* n'est autre qu'un personnage créé qui parle et agit devant vous avec naïveté, et sous lequel se dérobe l'auteur!

Ce n'est pas pourtant qu'on n'ait cherché à relever, dans les *Provinciales*, quelques défauts contraires à ce qu'on a appelé *les règles du dialogue*. Le Père Daniel (VI[e] Entretien) fait remarquer qu'au commencement de la sixième Lettre Pascal dit, en parlant du récit de sa seconde visite: « Je le ferai (ce récit) plus exactement que l'autre, car j'y portai des tablettes pour marquer les citations des passages, et je fus bien fâché de n'en avoir point apporté dès la première fois. Néanmoins, si vous êtes en peine de quelqu'un de ceux que je vous ai cités dans l'autre Lettre, faites-le moi savoir; je vous satisferai facilement. » Cette phrase, qui se trouve dans les premières éditions, a été supprimée depuis; elle indique, en effet, l'invraisemblance plutôt qu'elle ne la corrige. D'ailleurs, dans la Lettre précédente, où *il n'avait pas de tablettes*, Pascal ne cite pas moins textuellement les passages. Seulement, soit qu'on lui eût fait l'objection dans l'intervalle de la cinquième à la sixième Lettre, soit qu'il sentît le besoin d'une précaution pour arriver à l'indication détaillée des chapitre, page, paragraphe, etc., il glissa cette phrase qui fut, *depuis*, jugée inutile [1].

[1] Dans le *Catéchisme des Jésuites* d'Etienne Pasquier (1602), qui est également en forme de dialogue, je vois qu'il *est aussi* question de *tablettes* qu'on prend pour marquer au long tous les

Ce ne sont là que des vétilles, on le sent bien, et qui ne tiennent que très-peu au véritable art du dialogue. Le dialogue, comme la scène, a ses conditions et ses illusions, auxquelles on se prête, quand la vérité générale est observée et anime le tout. Un *post-scriptum* comme celui de la huitième Lettre vaut, à lui seul, bien des précautions, et, dans sa finesse naïve, acquiert à l'auteur bien des dispenses : « J'ai toujours oublié *à* vous dire qu'il y a des Escobars de différentes impressions. Si vous en achetez, prenez de ceux de Lyon où, à l'entrée, il y a une *Image d'un Agneau qui est sur un livre scellé de sept sceaux...* » Ce malin *post-scriptum*, dans son espèce d'inquiétude, et sous son air de bibliographie circonstanciée, ne couronne-t-il pas toutes les vraisemblances, surtout pour ceux qui n'achèteront jamais Escobar, mais qui sont flattés de savoir qu'ils le pourraient certainement acheter? Cet *Agneau scellé de sept sceaux*, c'est le petit pois chiche sur le visage, *la gerçure indéfinissable*, pour parler avec Diderot ; ce qui fait dire en face d'un portrait dont on n'a jamais vu l'original : « Comme c'est vrai ! comme c'est ressemblant ! [1] »

passages qu'allègue l'Avocat. Pasquier use largement de ce petit moyen, et transcrit des pièces entières : on est moins difficile avec lui qu'avec Pascal.

[1] Après avoir lu la sixième Provinciale, Mr. Le Roi, abbé de Haute-Fontaine, pénétré de satisfaction, en avait écrit en des termes très-forts à Madame de Sablé : « Il dit qu'elle était admirable, que c'était un chef-d'œuvre de la plus forte, de la plus féconde et de la plus ingénieuse raillerie ; qu'il faut qu'il fasse une terrible résistance à son amour-propre et à sa vanité pour n'avoir pas envie d'en être estimé l'auteur, comme on en faisait courir le bruit (on avait dit à tout hasard que les premières *Provinciales* étaient de l'abbé Le Roi) ; que, sans y penser, cette Lettre fera faire plusieurs éditions de cet incomparable livre d'Escobar ; qu'il ne donnerait pas dès à présent le sien pour une pistole ; qu'il est fort en

La huitième Lettre avait besoin de cette malice finale, car elle est un peu surchargée de textes et vraiment lourde entre les autres. On a trouvé dans les papiers de Pascal une phrase ébauchée : « Après ma huitième, je croyois avoir assez répondu. » Il a bien fait de rayer cette phrase-là, il aurait eu tort de s'arrêter sur cette Lettre huitième, et il semble avoir voulu marquer sa reprise d'entrain par la vive et accueillante ouverture de la suivante :

« Je ne vous ferai pas plus de compliment que le bon Père m'en fit la dernière fois que je le vis. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi, et me dit en regardant dans un livre qu'il tenoit à la main : « *Qui vous ouvriroit le Paradis ne vous obligeroit-il pas parfaitement? Ne donneriez-vous pas les millions d'or pour en avoir une clef et entrer dedans quand bon vous sembleroit? Il ne faut point entrer en de si grands frais; en voici une, voire cent, à meilleur compte.* » Je ne savois si le bon Père lisoit ou s'il parloit de lui-même; mais il m'ôta de peine en disant : « Ce sont les premières paroles d'un beau livre du P. Barry, etc. »

C'est ainsi que Pascal, dès qu'il s'est senti quelque peu en lenteur, se rachète incontinent.

Comme pendant de cet excellent début, on peut rappeler la dernière page de la Lettre septième; dans celle-ci ce n'est plus la vivacité, c'est la lenteur même qui de-

peine où l'on trouvera des Filliucius, des Caramuels et des Sanchez, et que ce serait une plaisante chose si la cherté s'allait mettre sur les Casuistes. » (*Mémoires* manuscrits de Beaubrun, tome I.) La cherté ou du moins la curiosité s'y mit en effet. Escobar avait été imprimé quarante et une fois avant 1656; il le fut une quarante-deuxième fois en 1656, grâce aux *Provinciales*.

vient piquante et dramatique. Il s'agit de montrer que selon le Père Lamy, en dirigeant bien l'intention, *il est permis à un Ecclésiastique ou à un Religieux de tuer un calomniateur qui menace de publier des crimes scandaleux de sa Communauté*.... Et à ce moment le lecteur fait, en souriant, l'application de la maxime à l'auteur lui-même. C'est comme un pistolet, chargé à l'adresse de Montalte, que le bon Père, sans se douter de l'à-propos, lui montre, lui fait admirer, et qu'ils tiennent longtemps tous deux entre les mains. Cette application prompte que fait le lecteur est déjà comique ; mais ce qui le devient davantage, et ce qui est d'un art excellent, c'est le développement, la lenteur même avec laquelle cela est ménagé, contenu, *filé* jusqu'à la fin de la Lettre, et toujours en dialogue, en action. Plus ce malheureux pistolet chargé reste de temps entre leurs mains, plus on le retourne en tous sens, plus on fait semblant de l'approcher et de l'essayer, et plus aussi le piquant de l'attente et une sorte d'inquiétude égayée s'en augmentent. Des calomniateurs en général, l'auteur met la question sur les Jansénistes en particulier : *Savoir si les Jésuites peuvent tuer les Jansénistes* ; puis il la resserre encore et la pose sur lui-même :

« — Tout de bon, mon Père, je suis un peu surpris de tout ceci, et ces questions du P. L'Amy et de Caramoüel ne me plaisent point. — Pourquoi, dit le Père, êtes-vous Janséniste ? — J'en ai une autre raison, lui dis-je. C'est que j'écris de temps en temps à un de mes amis de la campagne ce que j'apprends des maximes de vos Pères. Et quoique je ne fasse que rapporter simplement et citer fidèlement leurs paroles, je ne sais néanmoins s'il ne se pourroit pas rencontrer quelque esprit bizarre qui,

s'imaginant que cela vous fait tort, n'*en*[1] tirât de vos principes quelque méchante conclusion. — Allez, me dit le Père, il ne vous en arrivera point de mal, j'en suis garant. Sachez que ce que nos Pères ont imprimé eux-mêmes et avec l'approbation de nos Supérieurs n'est ni mauvais, ni dangereux à publier.»

Ainsi le bon Père, en même temps qu'il le tranquillise, se frappe lui-même sans s'en douter ; la raison de sécurité qu'il lui donne et qui revient à celle-ci : *qu'on ne saurait raisonnablement se plaindre de voir divulguer ce qui n'a été imprimé une première fois qu'avec l'approbation des Supérieurs*, est un coup contre lui-même, contre les siens; et, pour suivre notre image, ce pistolet qui, après tous ces jolis remuements, se trouve n'être qu'un jouet à l'égard de Pascal le plus menacé, devient tout d'un coup fatal au bon religieux et lui part tout de bon dans la manche, en blessant toute la Compagnie.

On a dit, entre autres objections encore, que ce bon Père Casuiste va de plus en plus en s'exagérant comme caractère; que (contrairement au *servetur ad imum*), de simple qu'il était seulement d'abord, il devient un niais qui tombe dans tous les piéges, et qui, lorsqu'il est déjà dit expressément que les Lettres courent Paris et font scandale, continue ses révélations comme s'il n'était nullement informé de l'effet. Mais Pascal, en observant l'art, ne s'y asservit pas et n'en est pas dupe. Après tout, c'est moins un dialogue direct qu'il nous donne, que le récit fait par l'un des interlocuteurs et dans lequel l'autre est nécessai-

[1] Ces petites taches (*nævi*), qui sont les signes de l'édition originale, ont disparu dans les suivantes.

rement sacrifié : il suffit que ce soit d'un air naturel. A mesure qu'il a moins besoin de son bon Père, Pascal le soigne moins, il le fait plus insoutenable, il le brusque jusqu'à ce qu'enfin il éclate. Alors et bon Père et provincial supposé, tout cela disparaît ; le combat s'engage à nu, et l'écrivain, encore masqué, mais sans plus de rôle, s'attaque droit à l'ennemi. Toute cette gradation, qui est celle de la passion même, de la conviction sérieuse et ardente, par conséquent du véritable art supérieur, s'opère dans l'esprit du lecteur comme dans celui de l'écrivain. Et ce dernier, en sa marche vigoureuse, met pleinement d'accord l'inspiration du talent avec le mouvement de l'homme moral et presque avec la colère du chrétien.

C'est ici le lieu de relire l'admirable et victorieuse péroraison de la dixième Lettre, qui couronne, en les brisant, cette suite de dialogues : le temps de l'ironie a cessé, l'indignation commence : « O mon père, il n'y a point de patience que vous ne mettiez à bout, et on ne peut ouïr sans horreur les choses que je viens d'entendre.......» J'y renvoie, mais à condition qu'on relira en effet, c'est l'instant même où Pascal se lève ; le léger appareil de scène est renversé ; il devient dès lors un réfutateur pressant, terrible, épée nue, un orateur.

Entre tant d'éloges que nous venons de donner aux *Provinciales* comme pièces d'art, éloges qui sont loin d'égaler encore ceux que leur ont décernés Perrault, Boileau et Madame de Sévigné, il est une qualité ou plutôt un don que nous ne pouvons toutefois y reconnaître, non plus que dans rien de ce qu'a écrit Pascal. Le Pascal des *Pensées* saura unir la passion mélancolique et presque byronienne avec une sorte de fermeté et de précision géométrique qui imprimera une vigueur incomparable à son accent.

Dans ses petites Lettres, il combine l'éloquence, la finesse, l'enjouement. On parle à tout moment de Platon et de dialogue socratique à son sujet. La *grâce* pourtant, cette muse des Grecs, il l'a peu. Malebranche et surtout Fénelon, dans leur moindre rigueur et leur marche plus flottante, en eurent sans doute quelque chose. Cependant il faut avouer qu'en général les écrivains chrétiens, dans les matières théologiques ou métaphysiques, y reviennent malaisément. Entre tant de divinités charmantes et coupables que le Christianisme a détrônées et qu'il n'a pas toutes anéanties, il en est une qu'il a bien décidément immolée et qui tenait à l'âge premier du monde, à l'allégresse facile des esprits, c'est un certain éclat naturel et riant, c'est *Aglaé* la plus jeune des Grâces [1].

SAINTE-BEUVE.

[1] *Aglaé* signifie *splendeur*, « qu'il faut entendre, dit un vieil auteur, pour cette grâce d'entendement qui consiste au *lustre* de vérité et de vertu. »

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

CONTES CHOISIS D'ANDERSEN, traduits de l'allemand. Paris (imprimé à Berlin), 1 vol. in-8°, fig. : 4 fr.

Andersen, le poëte danois, est un conteur vraiment original, dont l'allure naïve, ingénue, honnête et pure offre un cachet d'individualité bien rare aujourd'hui. Son genre tient à la fois de la légende et du conte de fée tel que l'entendait Perrault. Avec un imperturbable sérieux il vous racontera les aventures d'un petit soldat de plomb qui, l'arme au bras, s'est épris du plus bel amour pour une jeune danseuse de carton, et qui, toujours l'arme au bras, éprouve une suite de catastrophes désastreuses sans que sa constance en soit le moins du monde ébranlée. Ou bien c'est un sabot qui se voit rebuté par une balle dédaigneuse entichée de la noblesse de son maroquin et persuadée qu'un charmant pinçon veut l'épouser. Le sabot en sèche de désespoir et de jalousie, lorsque le hasard l'ayant fait tomber quelque temps après dans un égoût, il y retrouve l'orgueilleuse balle réduite à l'état le plus pitoyable. Il vous dira encore les amours de ces petits bons hommes de porcelaine qu'on tient sur les cheminées, etc., et quoique vous ne soyez plus un enfant, vous ne l'écou-

terez pas moins avec le plus vif plaisir, tant il y a de charme dans sa manière de compter ces bluettes. D'ailleurs il sait toujours mêler à ses récits quelque idée morale, quelque sentiment généreux, qui s'y développe avec une simplicité parfaite et leur donne un sens profond. Ainsi les *Habits neufs de l'empereur*, le *Compagnon de Voyage*, la *Petite sirène*, sont des contes philosophiques, mais dans un esprit très-différent de celui du dix-huitième siècle. Andersen est un poëte spiritualiste, profondément religieux, qui possède une vive intelligence des harmonies de la nature, et affectionne tout ce qui tend à élever l'âme, à lui rappeler son essence divine et sa destinée immortelle. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici l'une des plus aimables fantaisies de cette imagination du nord, si fraîche et si reposante :

L'Ange de Dieu.

Toutes les fois qu'ici-bas meurt un bon et pieux enfant, un ange du ciel descend sur la terre, prend l'enfant entre ses bras, déploie ses blanches ailes, plane sur chaque endroit que l'enfant aimait, et y cueille des fleurs pour les porter à Dieu, afin qu'elles fleurissent au ciel plus belles encore que sur la terre. Dieu presse les fleurs contre son sein, baise celle qui lui plaît le plus, et alors elle reçoit une voix, et peut chanter dans le grand chœur céleste.

Voilà ce que racontait un ange à un jeune enfant qui venait de mourir et qu'il allait porter au ciel : et l'enfant entendait ces paroles comme dans un songe, et ils volèrent ensemble vers tous les lieux que l'enfant avait aimés, et s'arrêtèrent dans un jardin rempli de belles fleurs.

« Lesquelles prendrons-nous pour les planter dans le ciel ? » demanda l'ange.

Il y avait dans ce jardin un beau rosier élancé, mais des méchants avaient brisé sa tige, et toutes ses branches, couvertes de boutons demi-éclos, se penchaient tristes et flétries vers la terre.

« Pauvre rosier ! dit l'enfant, c'est lui qu'il faut emporter, afin que le bon Dieu le fasse refleurir là-haut ! »

Et l'ange l'emporta et baisa l'enfant qui entr'ouvrit légèrement les paupières. Ils cueillirent encore des plus belles fleurs, et aussi d'humbles petites marguerites et des pensées aux couleurs sombres.

« Maintenant, nous en avons de toute espèce, » dit l'enfant. L'ange fit signe que oui, mais il ne s'envola cependant pas tout de suite au ciel ; il s'arrêta encore dans la grande ville.

Il faisait nuit : ils planèrent au-dessus d'une petite ruelle étroite et sombre où se voyaient une quantité de sales débris, des vases cassés, des ordures, des chiffons, enfin toute sorte d'objets misérables et dégoûtants.....

Et l'ange, au milieu de cette désolation, désigna un pot de fleurs brisé, d'où s'échappait une terre desséchée dans laquelle les racines d'une fleur des champs tenaient encore. Elle avait été jetée là comme une chose sans nulle valeur.

« Prenons cette fleur encore, dit l'ange, je t'en raconterai l'histoire pendant notre voyage au ciel. »

Et ils s'envolèrent, et l'ange commença l'histoire de la fleur des champs flétrie.

« Dans une mauvaise petite chambre basse d'une maison de cette triste ruelle d'où nous sortons, logeait un pauvre enfant malade ; il gardait le lit depuis sa naissance, et ses meilleurs jours étaient ceux où il avait pu se traîner péniblement dans sa chambrette sur des béquilles.

« Pendant l'été, le soleil parvenait, durant peu de temps, à faire percer obliquement ses rayons au travers des barreaux de la petite lucarne de l'humide logis, et quand le pauvre enfant avait pu, à grand'peine, s'approcher de la fenêtre, on disait : « il a été dehors aujourd'hui. »

« Tout ce qu'il connaissait des bois et des forêts se réduisait à une branche de verdure que lui apportait parfois le fils du voisin : il la balançait au-dessus de sa pauvre petite tête souffrante, et s'imaginait être au milieu des bosquets fleuris sous de frais ombrages où chantaient gaiment les petits oiseaux.

« Par un beau jour de printemps, le fils du voisin lui apporta aussi une fois des fleurs des champs, parmi lesquelles s'en trouvait une qui, par hasard, avait encore ses racines. Elle fut plantée dans un vase et placée sur la fenêtre près du lit du jeune malade.

« Et cette plante prospéra et donna chaque année de nouvelles fleurs : c'était pour le pauvre enfant le plus beau jardin, le trésor le plus précieux ; il arrosait sa fleur, et la soignait, et veillait à ce que chaque rayon de soleil qui pénétrait si rarement par son étroite lucarne, put tomber sur elle ; jusque dans ses rêves le pauvre enfant s'occupait de sa fleur chérie, de ses couleurs, de ses parfums ; elle eut son dernier regard quand Dieu enfin l'appela à lui.....

« Il y a juste un an qu'il est avec Dieu ; il y a juste un an que sa fleur a été oubliée sur la petite fenêtre : elle s'est flétrie ; elle s'est desséchée, puis on l'a jetée dehors avec les ordures.

« Et c'est cette fleur, cette pauvre fleur flétrie que nous mettrons dans notre bouquet, car elle a procuré plus de

joie, cette humble fleur, que la plante la plus magnifique d'un jardin de roi.

— « Mais d'où sais-tu tout cela ? demanda l'enfant que l'ange portait au ciel.

— « Je le sais, dit l'ange, car c'est moi-même qui étais le pauvre petit garçon malade marchant sur des béquilles. Tu le vois, je dois bien connaître cette fleur. »

« Et l'enfant, ouvrant tout à fait les yeux, regarda l'ange dont la figure céleste rayonnait de bonheur et de beauté; et en ce moment ils se trouvaient au ciel où tout était joie et béatitude.

« Et Dieu pressa l'enfant contre son sein, et il lui vint des ailes comme à l'autre ange; Dieu pressa aussi toutes les fleurs sur son cœur, mais ce fut la pauvre fleur des champs fanée qu'il baisa, et elle reçut une voix, et chanta dans le grand cœur des anges qui entouraient Dieu : quelques-uns tout près de lui, d'autres autour de ceux-ci, d'autres encore formant un cercle plus grand et plus éloigné, et d'autres encore, et encore, formant de nouveaux cercles, toujours plus grands et plus éloignés jusqu'à l'infini. Mais tous étaient également heureux et tous chantaient, grands et petits, et le bon petit enfant, et la pauvre fleur des champs fanée, qui avait été jetée dans la ruelle sombre et étroite parmi les ordures. »

La traduction de ces contes est écrite simplement, sans recherche, sans prétention. Mais il est fâcheux que la correction typographique n'ait pas été mieux soignée. Les fautes d'orthographes abondent d'une manière qui ne fait certes pas honneur à l'imprimerie berlinoise.

VOYAGES ET HISTOIRE.

Rome en 1847. — Erinnerungen an Rom und den Kirchenstaat en ersten Jahre seiner Verjüngung, von Heinrich Stieglitz. Leipzig, 1 vol. in-8°.

Les Allemands ont été les premiers à saluer avec enthousiasme l'émancipation de l'Italie et les réformes de Pie IX. Lorsque le nouveau pontife s'annonça comme un réformateur politique, les nombreux Allemands qui habitent Rome joignirent leurs acclamations à celle de l'Italie tout entière, et plus d'un Evviva Pio nono, Evviva l'Italia, avaient un accent étranger qui trahissait une bouche germaine. C'est de ce sentiment de sympathie pour la liberté, d'amour pur et sans préoccupation pour un peuple ami, d'enthousiasme pour un souverain populaire que le livre de Mr. Stieglitz est rempli. L'écrivain ne comprend que trop un bonheur qui est refusé à son pays et qu'il envie. Quelques mois plus tard, peut-être, son impression eût été tout autre; les bruits de guerre, les cris de *morte ai Tedeschi* qui retentissaient dans l'Italie entière, lui auraient inspiré d'autres sentiments que les hymnes en l'honneur de Pie IX.

Heureusement que Mr. Stieglitz a livré son ouvrage à l'impression avant que dans son cœur s'établit la lutte angoissante entre l'amour de la patrie et la passion de la liberté. Tout entier à cette dernière, il a pu sympathiser au réveil italien, car alors l'Autriche n'était pas l'Allemagne, elle n'en était qu'une partie arriérée et qu'il était permis de renier. Aujourd'hui que l'Allemagne prétend être parvenue à son unité, elle devrait être tout entière responsable des faits qui s'accomplissent dans ses diverses

parties, et on peut se demander si tant que leur drapeau flottera en même temps en Lombardie et dans le Schleswig-Holstein, les Allemands ont le droit de parler d'indépendance et de justice. En 1847 la position était simple et le livre de Mr. Stieglitz s'en ressent avantageusement. Il nous raconte les différentes fêtes auxquelles il a assisté, et qui cette année sont rendues plus belles encore par l'enthousiasme du peuple pour le souverain pontife.

L'ouvrage de Mr. Stieglitz est un mélange de prose et de poésie; il se compose de morceaux détachés à l'adresse de ses amis d'Allemagne, de simples souvenirs de Rome, comme le titre l'indique.

La première partie, intitulée *Vie*, *Art* et *Nature*, est presque en entier consacrée à un tableau du mouvement artistique de Rome actuelle; les Allemands y ont à juste titre la meilleure part, et quiconque a visité Rome dans ces dernières années retrouvera avec jouissance les noms des principaux artistes dont il a parcouru les ateliers, et ratifiera sans doute les jugements sérieux et impartiaux qui décèlent dans l'auteur un connaisseur distingué.

Les courtes esquisses de la vie romaine qui constituent la seconde partie de l'ouvrage, la Fête d'octobre à la villa Borghèse, le Chant des Pifférari, le Carnaval, sont d'agréables descriptions qui réveillent avec vivacité les souvenirs de ceux qui ont vécu à Rome.

Les morceaux consacrés aux amis de l'auteur nous font connaître des hommes distingués dans différents genres, tels que le poëte Herwegh, le philologue Heyse, le peintre Rahl.

Nous terminerons en citant les vers que Mr. Stieglitz adresse à Herwegh sur les partis; il est impossible de rendre en français le cachet de vérité et de poésie dont ils

sont empreints; mais les pensées qu'ils contiennent donneront une haute idée de l'auteur. Faisant allusion à une poésie d'Herwegh sur les partis, il s'écrie :

« Tu fais appel aux partis : moi aussi je veux prendre parti pour tout ce qui est beau, vrai et grand; et faisant vibrer les cordes de mon cœur, je te salue sur les ruines de Rome; sur ces ruines où la pensée devient large et puissante, où le regard brillant et libre franchit dans son vol l'étroite limite du parti du jour.

« Les siècles ici déploient leurs ailes puissantes au-dessus de nos têtes et leur voix nous instruit. Ceints de la couronne de vie, ils nous parlent de luttes chevaleresque, d'agonie. Faut-il sur le champ de bataille tenir tête à son ennemi, que chacun fasse appel à son parti; soit! Mais au sommet lumineux des hauteurs de l'esprit, on n'entend plus le cri des partis fanatiques.

« Et là où le sort des peuples est encore dans la balance de l'avenir; là où sérieuse et sublime plane encore dans l'obscurité la question de la vraie liberté, question qu'aucun sage encore n'a pu résoudre; j'ai peu de confiance en ces crieurs qui se groupent autour d'un drapeau; je me tiens à l'écart, loin de la voix adulatrice des insidieuses sirènes du parti.

« Je ne veux pas, avec une fausse douceur, murmurer à ton oreille : *Convertis-toi, comme Saül le persécuteur*, quoiqu'il y ait sur cette terre peu de héros que j'honore autant que Paul l'apostat qui, pénétré du souffle tout-puissant de l'esprit, ne se laisse égarer ni par le prestige des trônes, ni par la fureur des peuples et brave le ban des partis.

« Pourtant je voudrais que mes paroles eussent comme les siennes l'éclat du tonnerre (me résignant à n'avoir que

ta moquerie pour prix de mon zèle), afin de graver profondément dans ton cœur la crainte du Dieu inconnu, non la crainte du fantôme devant lequel se courbe l'humilité menteuse ou l'audacieuse hypocrisie, mais la crainte de Celui qui pénètre tout, et devant qui doivent tomber les menées des partis égoïstes.

« Pour toi le jour de hier est une fleur flétrie; tu le dis. Poëte, rentre dans ton propre cœur. Les siècles avec leur gloire sublime, leurs luttes, leurs chants et leurs douleurs, ils vivent pour toi. C'est leur feu bienfaisant qui t'apporte la flamme dont tu as besoin, et malheur à toi si jamais ce monstre déchaîné qu'on appelle parti venait à l'étouffer.

« La fleur de l'avenir repose cachée dans le sein tranquille du temps toujours jeune; ses rejetons vont s'élever et sortiront un jour du terrain du présent et du passé. Qu'une impatiente précipitation ne déchire pas ce sein virginal. Cette fleur doit s'épanouir pour la joie de l'humanité tout entière et non pour les convoitises d'un parti. »

VIE DE F. JACOBS ÉCRITE PAR LUI-MÊME. — Personalien gesammelt, von Friedrich Jacobs. Leipzig, 1 vol. in-12°.

Parmi les philologues de l'Allemagne moderne, il en est peu qui aient plus contribué que F. Jacobs aux progrès de la critique et de l'étude des langues anciennes. Né en 1764, à l'époque où la science philologique recevait une impulsion nouvelle et se rajeunissait par les travaux de Wolf et d'Heyne, il renonça promptement à la théologie à laquelle son père le destinait, et il se donna tout

entier à l'étude de l'antiquité. Après avoir étudié à Halle, il alla à Göttingen suivre les cours d'Heyne, qui remarqua bientôt les heureuses dispositions de ce jeune homme studieux. Rappelé à Gotha, sa ville natale, comme maître du gymnase, il commença à 28 ans une carrière d'enseignement, à laquelle 60 ans plus tard il consacrait encore ses forces sans que son zèle eût jamais faibli. Doué d'un esprit fin, net et précis, de beaucoup de savoir, d'une ardeur sans égale pour l'étude, et d'une faculté de travail étonnante, il publia successivement de nombreux ouvrages de critique, des traductions, des morceaux d'histoire littéraire qui attirèrent bien vite sur lui l'attention du monde savant. Mais plus grand encore par les qualités du cœur, par la modestie que par la science, il ne se laissa point séduire par les offres brillantes qui lui vinrent de Göttingue et de Berlin, et il resta fidèle à Gotha sa patrie, qu'il ne quitta que pour un court séjour à Munich. Son principal ouvrage, qui fonda sa réputation, et auquel se rattachent presque tous ses autres travaux, c'est son commentaire sur l'anthologie grecque. Ce travail, qui l'occupa pendant vingt ans, lui valut le titre de membre étranger de l'Institut des Pays-Bas; et de membre correspondant de l'Institut de France. Au milieu de ses études sérieuses, il trouvait encore des loisirs pour des ouvrages d'imagination; père d'une nombreuse famille, il fut frappé de l'absence de bons ouvrages moraux à mettre entre les mains de ses enfants, et il se décida à en composer lui-même; le succès de ses premiers essais l'encouragea à publier une suite de petites histoires qu'il réunit plus tard en sept volumes, *sous le* titre d'Ecole des Femmes (Schule für Frauen). Les nombreuses éditions de ses ouvrages, destinés surtout aux jeunes filles, servirent à populariser le nom de l'auteur,

et les amis qu'ils lui valurent furent, nous dit-il lui-même, une de ses plus douces récompenses.

C'est cette vie toute de science et de cabinet que Jacobs a entrepris lui-même de raconter à un âge fort avancé. Il avait près de 80 ans et travaillait treize heures par jour lorsqu'il voulut clore le recueil de ses opuscules, écrits à différentes époques, par le récit de sa vie adressé à ses amis.

La lecture de cette biographie est attachante et instructive, car on ne peut sans intérêt, nous dirons presque sans émotion, repasser le cours de cette longue vie tout entière dévouée au devoir, et dans laquelle la persévérance et le travail ont produit des fruits moins brillants peut-être que ceux du génie, mais non moins utiles ni moins savoureux. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui nous donne un tableau plus vrai de la vie du savant allemand, vie cachée, où le bruit de la gloire ne pénètre pas, mais où les seuls mobiles, la science et le devoir, portent en eux-mêmes leur plus belle récompense. Cette vie est à nos yeux plus qu'une biographie, c'est un tableau de mœurs, l'histoire d'un temps à jamais passé ; car l'Allemagne, passant de la théorie à l'action, envoie maintenant ses professeurs au parlement de Francfort. Plaise à Dieu qu'elle n'y perde pas ses plus beaux titres de gloire.

PERSONAL RECOLLECTIONS OF THE LATE DANIEL O'CONNELL, by W. Daunt. (*Souvenirs intimes sur Daniel O'Connel.*) London, 2 vol. in-8°.

Le temps n'est pas encore venu où l'on pourra juger impartialement le grand agitateur de l'Irlande. La plupart

des nombreux écrits auxquels la mort de Daniel O'Connell a donné lieu ne renferment guère que des appréciations plus ou moins passionnées et empreintes du ton fort peu historique de la polémique des journaux. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons ici a su éviter ce travers, en se bornant à peindre le caractère de l'homme sans aborder l'examen de sa vie publique. Ce n'est d'ailleurs pas le côté le moins intéressant de ce personnage remarquable auquel on ne saurait refuser une puissante originalité qui fut l'une des causes principales de sa longue et prodigieuse popularité. Soit au physique, soit au moral, tout en lui semblait combiné pour ce but. Sa constitution robuste, sa santé vigoureuse, son esprit enjoué, la teinte poétique et romanesque de son imagination non-seulement lui servirent à soutenir son activité, mais encore contribuèrent beaucoup au prestige qu'il exerçait sur la foule. A cela se joignait la considération qu'inspirent toujours les vertus domestiques et les saintes affections de la famille.

O'Connell avait la mémoire très-ornée, citait fréquemment des vers, aimait les bonnes histoires, fréquentait les réunions de chasse. C'était un grand lecteur de romans; dans sa jeunesse il avait même pensé à en écrire. Très-rarement emporté par la passion, malgré le feu continuel de sarcasmes, de caricatures, d'attaques violentes, dirigé contre lui, jamais il ne se montrait froid non plus, et toujours maître de lui-même, il commandait aux impressions de la foule, ne se laissant point dominer par les orages que soulevait sa parole. L'extrême ténacité de son caractère n'avait rien de rude ni d'offensant, et l'on y trouvait en abondance ces traits et ces saillies de l'esprit irlandais qui, pour l'amateur de la *humour*, valent leur pesant d'or. Les anecdotes recueillies par Mr. Daunt font connaître

d'une manière fort piquante cette individualité originale. Nous y voyons que dès son enfance, Daniel O'Connell sentit naître en lui le désir de se distinguer et qu'il eût de bonne heure le pressentiment qu'il inscrirait son nom dans les pages de l'histoire. Pendant une grave maladie qui faillit lui être fatale, en 1798, persuadé de sa mort prochaine, il répétait sans cesse ces vers de la tragédie de *Douglas* :

> Un Known I die ; no tongue shall speak of me ;
> Some noble spirits, judging by themselves,
> May yet conjecture what I might have proved ;
> And think life only wanting to my fame.

> « Je meurs inconnu ; nulle langue ne parlera de moi ;
> Quelques nobles esprits, jugeant d'après eux-mêmes,
> Pourront cependant conjecturer ce que j'aurais pu devenir ;
> Et penser que la vie seulement a manqué à ma renommée. »

Sa première lecture fut le *Voyage du capitaine Cook autour du monde.* Cet ouvrage le captivait tellement qu'il fuyait ses camarades pour aller s'asseoir dans un coin, les jambes croisées comme un tailleur, dévorant avec avidité ces récits dans lesquels il puisa des connaissances géographiques très-étendues.

En 1793, O'Connell revenait de France en Angleterre. Il quitta Douai le 21 janvier et arriva à Calais le jour même où l'on y recevait la nouvelle de l'exécution du roi. Le paquebot sur lequel il s'embarqua avait à bord plusieurs Anglais qui, comme lui, semblaient rendus plus aristocrates encore par les sanguinaires horreurs de la révolution. Ils parlaient de l'exécution du roi et maudissaient la barbarie de ses bourreaux, lorsque deux gentlman entrèrent dans la cabine. C'étaient les deux Shearses. Entendant parler des événements de Paris, John Shearses dit :

« Nous avons assisté à l'exécution. — Dieu du ciel, s'écria l'un des auditeurs, comment avez-vous pu être là ? — En engageant deux gardes nationaux à nous prêter leurs uniformes, répondit Shearses; nous obtînmes une excellente place d'où nous avons vu parfaitement tous les détails de cette scène. — Mais, au nom de Dieu, comment avez-vous pu soutenir l'horreur de ce hideux spectacle?— Par amour de la cause, » répartit John Shearses avec une énergie qui frappa vivement le jeune O'Connell. Ce fut pour lui comme une révélation de la puissance morale que donne la foi en la vérité d'un principe. Dès lors cette impression, fortifiée par des circonstances diverses au milieu desquelles il put observer des résultats semblables chez ses compatriotes en butte aux persécutions de lois injustes et oppressives, se grava profondément dans son cœur et forma comme la base de l'énergique et constante fermeté dont il devait plus tard donner tant de preuves.

Le mariage d'O'Connell avait été l'une des époques les plus heureuses de sa vie. Après la mort de sa femme, il se plaisait souvent à rappeler le souvenir de cette union que jamais un nuage n'avait troublée. « Je n'ai jamais, disait-il, fait la cour qu'à une seule femme, à ma chère Mary. Je lui demandai un jour : Etes-vous engagée, Mademoiselle ? — Non, me répondit-elle. — Alors voulez-vous m'accorder votre main ? — Oui, je le veux bien, fut sa réponse. — Et je lui dis que je consacrerais ma vie à la rendre heureuse. Elle le méritait bien, certes; elle m'a donné trente-quatre ans du bonheur le plus pur dont jamais homme ait joui. Mon oncle aurait voulu que je cherchasse une dot plus considérable et je crus qu'il me déshériterait. Mais je ne m'en inquiétai pas, car je trouvai dans le charme de cette union une compensation plus que suffi-

sante. D'ailleurs ma profession d'avocat me fournissait une existence indépendante. Dès la première année je gagnai 58 livres sterl., la seconde environ 150, la troisième 200 et la quatrième 300. Enfin je fis de rapides progrès, en sorte que dans la dernière année de ma pratique, j'atteignais 9,000 livres sterl. (225,000 fr.) »

On ne peut s'empêcher de regretter ici qu'O'Connell ait cru devoir renoncer à cette noble indépendance pour se faire le pensionnaire du peuple irlandais. Son rôle eût été certainement plus digne et plus généreux s'il n'avait pas mis à contribution la misère de ses compatriotes.

La conversation d'O'Connell était riche en traits spirituels et en récits amusants. Mr. Daunt en rapporte de nombreux exemples; mais nous laisserons aux lecteurs le plaisir de les chercher eux-mêmes dans son livre, et nous terminerons en citant seulement l'unique marque de gratitude que le libérateur disait avoir reçue d'un client dans tout le cours de sa carrière d'avocat. Il avait obtenu l'acquittement du prévenu: alors celui-ci, dans l'extase de sa joie, s'écria : « Oh ! mon conseiller ! je ne sais comment exprimer à votre honneur toute l'étendue de ma reconnaissance; mais je voudrais vous voir un jour assommer dans ma paroisse, et vous verriez si je ne viendrais pas à votre secours ! »

Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève. T. VI. Livr. I. Genève, chez Jullien frères. Paris, chez J.-B. Dumoulin, Quai des Augustins, 13. 1848.

Outre une courte notice sur des monnaies trouvées dans un enfouissement monétaire récemment découvert en Sa-

voie, et des recherches exactes et intéressantes sur la cathédrale de Genève (ce dernier travail accompagné d'un beau dessin des stalles du chapitre, exécuté au trait par l'auteur, Mr. Blavignac) la livraison qui vient de paraître contient la troisième partie des *Renseignements relatifs à la culture des Beaux-Arts à Genève* [1], recueillis par Mr. Rigaud, ancien premier Syndic de la république de Genève. Ce mémoire, supérieur encore en intérêt aux précédents, a pour sujet le tableau du mouvement imprimé aux beaux-arts dans la cité genevoise, de 1776 à 1814.

Après quelques détails fort intéressants pour Genève, sur les édifices publics ou particuliers, qui attestent qu'au dix-huitième siècle l'architecture revêtit dans la ville austère un caractère monumental, Mr. Rigaud commence par le récit des premiers efforts tentés par la *Société des Arts* (définitivement constituée, sous les auspices du gouvernement en 1786) pour encourager parmi les citoyens de la république la culture des beaux-arts. Ces efforts louables et l'existence constatée de quelques collections de tableaux, montrent assez que le préjugé qui avait repoussé si longtemps le goût des arts était enfin vaincu. Dès lors aussi, la liste des artistes genevois, de plus en plus riche, se grossit de noms souvent illustres, et dès le commencement du siècle il n'est plus possible de refuser à Genève, sinon ce qu'on appelle proprement une *école*, du moins ce qui vaut autant et mieux à notre sens, la force de la vocation, l'ardeur généreuse qui pousse les artistes à se faire une place honorable à la suite des devanciers, à les dépasser s'il se peut, et à honorer l'art par les œuvres. En lisant les notices que l'auteur du mémoire a consacrées à

[1] La première partie a paru dans le tome IV, la deuxième dans le tome V des *Mémoires*.

chacun des nombreux membres, de ce qu'il aime à appeler la première école genevoise de peinture, entre autres à Saint-Ours, à de la Rive, à W. Töpffer, à J.-D. Huber, à Agasse, à Massot, etc., on voit sans surprise, mais avec la satisfaction que donne toute leçon honorable pour un pays, que ces peintres ont tous fondé leur supériorité et leur réputation sur les mêmes qualités qui sont le caractère dominant des savants genevois, l'énergie, la suite persévérante dans le travail, et cette conscience de l'observation, qui ne se paie jamais de superficielles apparences. Tous, avec un soin habituellement heureux, ont dirigé et soutenu l'invention par une vigoureuse et continuelle étude, ordinairement d'après nature. Sans doute le travail et la conscience ne donnent pas le génie, mais le génie ne s'en passe point impunément.

Le titre de *Renseignements* donné modestement par Mr. Rigaud à sa belle et bonne histoire des beaux-arts à Genève, explique très-bien d'ailleurs le genre de soin, si nécessaire dans ces sujets, qu'il entend apporter à ses recherches. Des renseignements, en effet, ne sauraient être jamais trop précis, trop circonstanciés, disons plus encore, trop minutieux. Mais aussi, soit bonheur des choses, soit adresse de l'écrivain, l'exiguité des détails où il ne craint pas d'entrer, ne dégénère jamais en niaiserie inutile. Les portraits, sobrement peints, sont simples et vrais, l'appréciation des qualités et des défauts de l'artiste, est ferme et judicieuse. Nous avons remarqué entre autres la notice sur A.-W. Töpffer, qui fut un des plus dignes représentants de la première école. La seconde école, déjà bien avancée dans sa carrière, doit être impatiente d'avoir son tour, car elle ne saurait attendre un historien plus capable et mieux écouté.

A narrative of the expedition sent by her Majesty's Government to the river Niger in 1841, under the command of capt. H.-D. Trotter, by capt. W. Allen and T.-R.-H. Tompson. (*Récit de l'expédition envoyée par le gouvernement de Sa Majesté à la rivière du Niger en 1841, sous le commandement du capitaine Trotter,* par le capit. W. Allen et T.-R.-H. Thompson.) London; 2 vol. in-8°.

On se souvient que le but de cette expédition était de détruire la traite des nègres en cherchant à faire cesser le détestable trafic que les petits despotes africains font de leurs sujets. Trois petits bateaux à vapeur, l'Albert, le Wilberforce et le Soudan devaient remonter le Niger, traiter avec les chefs des diverses peuplades et fonder quelques colonies afin d'introduire dans le pays les notions de l'agriculture ainsi que les éléments de la civilisation. Les partisans de l'abolition de l'esclavage nourrissaient de grandes espérances au sujet de cette entreprise. Cédant à leurs sollicitations, le gouvernement anglais fournit une somme de 65,000 livres sterling pour la construction et l'équipement des vaisseaux, une société africaine fut instituée et l'expédition mit à la voile en mai 1840. De nombreuses précautions avaient été prises pour garantir les équipages de l'influence d'un climat qu'on savait être fort malsain. Les bâtiments étaient munis d'appareils ventilateurs, et l'on pensait ainsi réussir à combattre l'effet du mauvais air auquel sont attribuées les maladies qui règnent sur les côtes de l'Afrique. Malheureusement tout cela reposait sur une théorie, fort savante sans doute, mais qui ne s'appuyait point sur la connaissance réelle des faits.

Après une traversée sans accident, l'expédition arriva le 26 juin à Sierra-Leone où elle engagea une centaine de nègres, dont plusieurs en qualité d'interprètes, et le 15 août elle entra dans l'une des branches du Niger; le paysage était de la nature la plus sauvage, de nombreux canots suivaient les vaisseaux à une petite distance. Le 26 du même mois elle atteignit Abòh où elle eut une entrevue avec le roi Obi. Ce souverain barbare, alléché par les présents qu'on lui offrait, ne fit aucune difficulté de se soumettre aux conditions exigées et le premier traité fut conclu avec lui.

Enchantés de ce succès, les Anglais continuèrent leur voyage jusqu'à la ville d'Iddah, capitale du royaume d'Eggarah. Là ils obtinrent une audience du roi Attàh : « Un bruit discordant de tambours et d'autres grossiers instruments annonça l'approche du monarque. Une porte s'ouvrit tout à coup à l'extrémité de la cour et Attàh parut porté sur un coussin par huit esclaves robustes qui paraissaient plier sous le poids de cet auguste personnage. Les acclamations de la populace accueillirent son arrivée. On le plaça sur son trône, et un rideau fut tiré devant lui, probablement pour cacher quelque changement de toilette. Quand cela fut terminé, le souverain d'Iddah reçut les étrangers d'une manière digne et cérémonielle. C'est un homme énorme, sa peau noire brillait d'un vif éclat, ses yeux étaient grands, mais sans expression. Il portait une ample robe de velours rouge, et un pantalon bouffant de couleur écarlate, avec un bonnet de diverses couleurs orné de grains de verre et de corail. Ses pieds, chaussés de larges bottes de cuir rouge, garnies de sonnettes, pendaient sur les côtés du trône. Un grand parasol cramoisi était ouvert au-dessus de lui. Plusieurs porte-écran de sa

suite agitaient l'air avec une certaine régularité. A gauche se trouvait la *Bouche du roi*, c'est-à-dire son premier ministre, portant à la main une petite corne en partie recouverte de drap rouge. Au-dessous du trône étaient assis les juges et une foule d'autres gens.» Lorsqu'on lui eut exposé l'objet de la mission et montré un petit présent afin de s'en faire mieux comprendre encore, il fit répondre par son ministre : « Je suis content et je remercie Dieu de vous voir auprès de moi. Si vos compatriotes sont contents de me voir, ils doivent croire ce que je dis. Le dernier roi désirait que les hommes blancs vinssent dans ses domaines, mais il ne se souciait pas de les voir. Je suis maintenant l'Attàh ou le roi, et les hommes blancs sont venus me voir et cela me cause un grand plaisir. S'ils ont l'intention d'être mes fidèles amis, il ne faut pas qu'ils se pressent trop ; car j'aime que mes amis mangent et boivent avec moi plusieurs jours. Quand un étranger vient me voir, je ne puis le laisser partir sans m'être bien entendu avec lui. Je n'aime pas sortir par la pluie ; mais les hommes blancs voulaient me voir, et j'ai cru qu'ils pourraient l'arrêter : or il pleut autant que jamais. La rivière m'appartient jusqu'à une longue distance en haut et en bas, sur les deux rives, et je suis roi. La reine des hommes blancs a envoyé un ami me visiter. Je viens aussi de voir un présent qui n'est pas digne de m'être offert, il est bon pour un de mes serviteurs. Dieu m'a fait à son image ; je suis semblable à Dieu, et il m'a établi roi.»

Après cet échantillon d'éloquence africaine, un rendez-vous fut fixé au lendemain pour le traité qui se conclut sans peine, car le roi était fort impatient de tenir les présents qu'on lui avait promis. Il accorda de plus, moyennant un prix raisonnable, le terrain nécessaire pour l'éta-

blissement d'une ferme-modèle. Mais alors commencèrent à se faire sentir les premières atteintes de la fièvre. Il faisait une chaleur suffocante. Le thermomètre marquait dans le jour, à l'ombre, 90 degrés Fahren., et le soir il ne descendait guère au-dessous de 85 degrés. Avec cela, de nombreux serpents, dont quelques-uns très-venimeux, avaient trouvé moyen de se glisser jusque sur les vaisseaux. Malgré ce double inconvénient, on résolut de procéder sans retard à fonder la ferme-modèle. Les outils et les matériaux furent débarqués, et une belle tente qui avait figuré au tournois d'Eglintoun servit de résidence provisoire pour le surintendant, puis on laissa une chaloupe à l'ancre près de là pour protéger les colons, tandis que le Wilberforce devait se rendre à Chaddah et l'Albert et le Soudan continuer à remonter le Niger. Mais les progrès rapides de la fièvre empêchèrent l'exécution de ce projet. La maladie prit bientôt un caractère de gravité qui ne permit pas de songer à séjourner plus longtemps dans des parages si dangereux. Deux des bateaux à vapeur, chargés de malades, reprirent la route de la mer, pendant que l'autre persistait à remonter le fleuve; enfin ce dernier, dont l'équipage, décimé par le fléau, n'était plus en état de faire aucun service, dut aussi se hâter de revenir. Enfin après avoir perdu cinquante-quatre hommes, dont quarante-trois blancs et onze nègres, l'expédition se vit obligée de retourner en Angleterre sans avoir obtenu le moindre résultat au prix de si grands sacrifices. Le seul fruit de cette malheureuse tentative a été de prouver qu'une colonie européenne était impossible sous le climat meurtrier des rives du Niger.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

La Femme, deux discours par Adolphe Monod. Paris, in-8°, 1 fr. 50 c.

L'influence sociale de la femme est une de ces questions qui ont eu depuis quelque temps le privilége de préoccuper vivement l'attention publique. On s'en est servi comme d'un levier pour remuer le monde, et les adversaires de la société actuelle se sont ralliés de cette manière un grand nombre de partisans. Ils ont prétendu que le rôle assigné à la femme dans la famille n'était guère qu'un esclavage mal déguisé, que l'état d'infériorité où la tenaient les lois provenait d'un injuste despotisme exercé par le législateur, que la nature enfin condamnait ce partage inégal du pouvoir et de la liberté auxquels les deux sexes avaient les mêmes droits. L'émancipation de la femme est ainsi devenue l'un des buts vers lesquels se sont dirigés les efforts des réformateurs socialistes, et en même temps l'un des moyens les plus efficaces de populariser leur système. C'était en effet le meilleur expédient pour arriver à dissoudre la famille, cet obstacle contre lequel venaient échouer toutes les utopies. En accusant le lien conjugal de tous les maux qu'enfantent l'imprévoyance, la légèreté, les passions de ceux qui le contractent, ils l'ont fait aisément regarder comme un joug, et n'ont que trop bien réussi à fomenter l'esprit de révolte. La femme, proclamée l'égale de l'homme, a perdu de vue ses devoirs pour réclamer ses droits. Se laissant persuader qu'elle était esclave elle a procédé à son affranchissement par la licence la plus audacieuse et par l'oubli des principes de la

morale. Ainsi l'œuvre de destruction qu'encourageait le socialisme a fait de rapides progrès, la société a reçu au cœur une atteinte profonde. Aujourd'hui que le mal éclate menaçant et terrible aux yeux de tous, où trouver le remède?

Evidemment on ne le trouvera qu'en remontant à la source de laquelle émane la société humaine, et cette source c'est Dieu, c'est la religion qu'il nous a donnée, c'est le christianisme qui doit servir de palladium à notre civilisation moderne.

Mr. Monod a donc voulu rappeler à la femme sa véritable mission, et les devoirs qu'elle lui impose. C'est dans la Genèse qu'il a pris le texte sur lequel roulent ses deux sermons: « Et l'Eternel Dieu dit: *Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai un aide semblable à lui.* De là découle une mission d'amour et de dévouement, qui, si elle place la femme dans la dépendance de l'homme, lui assigne cependant une noble tâche, et lui donne une action puissante sur la société par l'influence qu'elle peut exercer au sein de la famille. Son rôle est d'aider l'homme, de le soutenir et de le consoler dans les épreuves de la vie, de faire de sa maison un sanctuaire d'ordre, de paix, de bien-être, de développer l'âme de ses enfants par les soins précieux de la première éducation, et d'y déposer de bonnes semences qui porteront un jour leurs fruits. Et pour celles que la destinée n'appelle pas à remplir les devoirs d'épouse et de mère, il y a ceux de fille et de sœur qui ne leur font jamais défaut, car les limites ordinaires de la famille disparaissent aisément devant leur charité active et inépuisable. Appuyée sur la religion qui l'entoure d'une auréole plus pure et plus brillante que toutes les gloires du monde,

elle devient l'ange consolateur des misères et des souffrances de l'humanité. Si la femme a fait primitivement tomber l'homme dans le péché, c'est à elle qu'il appartient de le relever et de le conduire au salut. Voilà certes un but plus digne de ses efforts que d'aspirer au vain orgueil d'une égalité qui est contraire à sa nature, non pas inférieure peut-être, mais différente de celle de l'homme.

Mr. Monod fait ressortir avec force tout ce qu'il y a de grand et de noble dans ce rôle de la femme. Il le peint sous les couleurs les plus propres à réveiller le sentiment du beau moral chez celles dont le cœur n'est pas entièrement perverti. Sa parole tour à tour grave, sévère, ou riante et gracieuse, retrace les obligations de la femme, *les devoirs* que l'Evangile lui prescrit, et les joies qu'elle doit trouver dans l'accomplissement d'une tâche qui, tout humble qu'elle paraisse, est si importante et si féconde en bienfaits. Mr. Monod est un prédicateur original, dont l'éloquence a le don de captiver fortement par la puissance des idées bien plus que par la forme de l'expression qui est en général simple, quelquefois même familière, et, pour cela justement, accessible à tous.

« Mères, mères, connaissez votre puissance! Mères, mères, sentez votre responsabilité! Heureux l'enfant qui a une bonne mère! Heureux votre fils, s'il a une bonne mère! Mais, entendons-nous; je ne prodigue pas ce nom à toute mère qui ne hait pas son enfant; autre chose est une mère tendre, comme il y en a beaucoup, même chez les païens, autre chose est une bonne mère selon Dieu. De nos jours, hélas! l'histoire des relations de quelques hommes avec leur mère, est bientôt faite; tout ce développement intellectuel, moral, spirituel, y est inconnu. Du sein de sa

mère, le pauvre enfant passe dans les mains, si ce n'est sous le toit d'une mère salariée ; de ces mains mercenaires, dans la maison paternelle, en attendant que son âge lui permette de la quitter de nouveau ; de la maison paternelle, au collége ; du collége, à l'école supérieure ; de l'école supérieure, à l'armée ; et au retour de l'armée — s'il en revient — cette mère, pour laquelle il ne fut guère qu'un étranger, que sera-t-elle pour lui qu'une étrangère ? étrangère à sa carrière future — étrangère à son mariage — étrangère à l'éducation de ses enfants..... O mère, qui as encore un fils à élever, réveille-toi ! Et toi, mère, qui as ainsi élevé le tien, repens-toi ! »

Les citations de passages dont le prédicateur fait un usage fréquent et toujours heureux, s'harmonisent parfaitement avec son style. Il possède à un haut degré l'art d'appliquer le langage biblique aux choses du temps présent, et sait être orthodoxe sans sécheresse ni pédanterie. Aussi croyons-nous que ses discours seront lus avec un vif intérêt, qu'excitent rarement les meilleurs sermons dépouillés du prestige de la parole et de la solennité de la chaire. Nous regrettons seulement qu'une publication de ce genre ne soit pas livrée à un prix assez modique pour qu'elle puisse arriver entre les mains de toutes les classes de lecteurs. C'est par une propagande incessante, et au plus bas prix possible, que des écrivains d'un talent supérieur sont parvenus à détruire l'influence des notions morales. C'est par une propagande aussi persévérante et aussi habile qu'on pourra réparer le mal, en combattant corps à corps l'ennemi partout où s'est glissé le poison de ses funestes doctrines.

De la démocratie industrielle, par Charles Laboulaye: Paris; 1 vol. in-12 : 3 fr.

L'une des tendances les plus fâcheuses du développement industriel de notre époque est certainement la concentration des instruments du travail dans un petit nombre de mains. L'emploi des machines à vapeur, surtout, a, sous ce rapport, exercé une influence funeste. Elle a créé en faveur du capital une espèce de monopole aux dépens des travailleurs qui se sont vus réduits à la condition la plus infime, sans aucun espoir d'en jamais sortir, car ils ne sauraient songer à se procurer les immenses ressources qu'exige aujourd'hui un établissement pour être en état de soutenir la concurrence. Ils se trouvent dans une *situation* à peu près semblable à celle où se trouvaient jadis les cultivateurs vis-à-vis de la grande propriété. De là l'augmentation continuelle du nombre des prolétaires et tous les maux qui en découlent. Ainsi ce que les socialistes attribuent à la libre concurrence provient, au contraire, *du* monopole créé par les machines, et le remède doit se trouver dans la destruction de ce monopole par la division de l'industrie, et non point comme ils le *prétendent* dans sa concentration exclusive entre les mains de l'Etat.

Tel est le point de vue sous lequel Mr. Laboulaye envisage la question. Il estime que l'Etat ne doit intervenir que pour assurer à chacun la propriété de son travail, et pour mettre autant que possible à la portée de tous l'usage des grandes forces industrielles. Il nous semble que c'est, en effet, bien là le véritable problème à résoudre, et s'il présente, sans doute, de grandes difficultés, nous ne le croyons cependant pas insoluble. Mr. Laboulaye *confie* à l'Etat certaines exploitations qui n'admettent pas la con-

currence, comme les routes et les chemins de fer, puis il voudrait que les municipalités se chargeassent du barrage des rivières et de l'établissement de machines dont la force serait répartie entre tous les industriels moyennant une rétribution proportionnée à l'emploi qu'ils en feraient. De cette manière tous pourraient profiter des moyens qui sont aujourd'hui le privilége de quelques-uns, et l'on rétablirait l'équilibre sans nuire en rien à la libre concurrence. Pour atténuer d'ailleurs les inconvénients de celle-ci, Mr. Laboulaye propose diverses institutions de crédit propres à favoriser les travailleurs intelligents et laborieux. Le seul monopole qu'il veut maintenir est celui du talent et de l'activité. Le principe démocratique exige que la carrière soit ouverte à tous, mais il faut bien se garder d'effacer les inégalités individuelles dans lesquelles se trouve le stimulant d'une émulation salutaire et féconde. Entière liberté doit être laissée au développement de chacun; la tâche de l'Etat se borne à le rendre possible en portant toute sa sollicitude sur l'éducation du peuple. Dans ce but, il importe d'avoir des écoles bien organisées dont l'enseignement soit combiné de manière à fournir aux élèves les notions les plus utiles pour leur carrière professionnelle, et, nous ajouterons aussi, les principes les plus propres à les diriger dans leur conduite. L'éducation populaire est certainement le moyen par excellence de régénérer l'état social, de tarir la source de ses plus tristes abus. On le sait, on le répète depuis longtemps, mais la pratique est restée à cet égard bien loin de la théorie, et l'on a trop négligé cette source d'action morale qui pourrait être si puissante pour le bien de l'humanité. Il est temps de se mettre sérieusement à l'œuvre. Quand la classe ouvrière, mieux éclairée, comprendra ses devoirs

et ses vrais intérêts, la plupart des périls qui menacent la société disparaîtront, et l'antagonisme qui existe maintenant entre les capitalistes et les travailleurs fera place à la bonne harmonie, si nécessaire pour le bien-être commun.

Les réformes proposées par Mr. Laboulaye n'offrent ni la nouveauté, ni l'attrait trompeur des systèmes socialistes. Mais elles ont l'avantage d'être éminemment applicables, et nous paraissent reposer sur une étude approfondie des faits ainsi que sur une connaissance réelle des procédés de l'industrie et des besoins de la classe ouvrière. Sans approuver complétement toutes ses vues, nous *croyons qu'il* est entré dans la bonne voie, dans celle qui peut seule conduire au but.

DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE ET DES PRINCIPES DU GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN MODERNE, cours ouvert à la Faculté de Droit de Paris, le samedi 26 *février* 1848, par J. Ortolan. Paris; in-8° : 1 fr. 75.

Ce cours, ouvert le lendemain d'une révolution, est un cours de circonstance qui a pour objet l'examen des principes sur lesquels doit reposer la nouvelle constitution du pays. Un enseignement de cette nature aurait pu sans doute être fort utile, s'il était possible de faire *écouter* la voix de la science au milieu de cette espèce d'enivrement qui suit la victoire. Mais les passions sont alors trop excitées pour cela; ce ne sont plus des principes, ce sont des faits que l'on demande, l'impatience s'empare de tous les esprits, et il faut que la théorie cède la place à *la pratique*. Dans ces moments de fièvre universelle, le langage du raisonnement ne trouve pas d'auditeurs, la déclamation seule peut se faire applaudir, encore s'en lasse-t-on bien-

tôt. Le gouvernement provisoire et la commission exécutive en ont fait la triste expérience, leur phraséologie sentimentale et redondante les a dépopularisés si vite et si complétement qu'on en est à se demander si leur existence n'est pas un rêve, si la république a eu un gouvernement avant celui qui s'est fondé sur les barricades de juin. Mais Mr. Ortolan ne prévoyait pas une semblable déconfiture, et chargé par Mr. Carnot de donner un cours sur la souveraineté du peuple, il a cru ne pouvoir mieux remplir les vues de ce ministre qu'en imitant le langage des circulaires officielles. Ses leçons nous offrent d'abord le panégyrique de la révolution de février, avec maintes belles tirades sur la grandeur magnanime du peuple, puis une paraphrase continuelle de sa devise : liberté, égalité, fraternité. C'est très-brillant, très-abondant, très-ronflant ; mais tout cela sonne bien creux. En vain l'on y cherche quelque donnée pratique, quelque tentative d'application. La souveraineté du peuple y reste à l'état de principe abstrait, singulièrement obscur, et d'autant moins satisfaisant que l'auteur ne lui reconnaît pas d'autre moyen de s'exercer que la révolte à main armée contre le régime légal. C'est donc un principe anarchique sur lequel il est impossible d'asseoir une organisation régulière, un gouvernement stable. Mais Mr. Ortolan se console en disant que le peuple n'en fait usage que rarement et à de longs intervalles, il pousse même la complaisance jusqu'à y voir une garantie de la liberté. Il traite ensuite de l'égalité qui est pour lui le droit de tous à la vie, au bien-être et au développement intellectuel ; le gouvernement républicain doit faire disparaître les inégalités de race, de vanité, de fortune et de territoires. Par quels moyens ? c'est ce que Mr. Ortolan ne nous dit pas. Il se contente d'affirmer que

tout cela disparaîtra devant la vertu miraculeuse du suffrage universel. Enfin quant à la fraternité, c'est le droit au travail, le droit au crédit, le droit à l'assistance. Ici encore le professeur se tait sur les moyens de réaliser toutes les merveilles qu'il déroule aux yeux de ses auditeurs éblouis, et il termine par une déclamation des plus sentimentales contre les injustices de l'état social actuel. Son dernier chapitre est consacré à la propagande des idées révolutionnaires qu'il appelle la loi du progrès. Les nombreux applaudissements excités par ce cours sont notés avec soin entre parenthèse, et l'on ne peut nier que ce ne soit une sage précaution de la part de l'auteur, car c'est bien certainement là le seul fruit de ses leçons, qui ne feront pas avancer la science d'un iota, et iront bientôt rejoindre dans l'oubli tant de discours du même genre dont les clubs politiques retentissent chaque jour. Un pareil enseignement n'est bon qu'à exalter de jeunes têtes, à nourrir des espérances trompeuses, à préparer des déceptions amères, et il nous semble que loin de seconder l'établissement de la république il ne saurait que lui susciter des embarras et des obstacles.

La *Bibliothèque Universelle* rendra compte dans ses prochains numéros des ouvrages suivants qui viennent de paraître :

FRANZÖSISCHE STAATS UND RECHTSGESCHICHTE, von L.-A. Warnkönig und L. Stein. (*Histoire du Droit français*). Basel. Schweighäuser ; 3 gros vol. in-8°.

ETUDES SUR PASCAL, par A. Vinet. Paris ; 1 vol. in-8° : 4 fr.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME VIII.

(1848 — Nos 29 à 32.)



